

1756 : l'Odyssée canadienne

Le Huron blanc

Roman historique

Paul VALLIN

Éditions Cheminements

©. Paul VALLIN. 2007.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, sous réserve que le nom de l'auteur et la source soient cités, que les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, historique ou d'information de l'ouvrage, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dédicace

À ceux qui aiment les voyages ;

Aux jeunes qui rêvent d'aventures ;

À ceux pour qui le Québec s'appelle toujours la Nouvelle France ;

À ceux de demain, pour leur transmettre la vérité de l'Histoire ;

À nos Anciens, qui ont laissé leurs empreintes pour que nous suivions leur piste ;

À l'Histoire, qui est toujours une lutte sans merci entre la mémoire des uns et celle des autres;

Avertissement

Il est de tradition littéraire de débiter chaque ouvrage par une mise en garde visant à dissuader le lecteur de reprocher à l'auteur, de lui voler une part de lui-même. Respectueux des coutumes plumitives, je me plie à ce chamanisme académique bien que, je vous l'assure, je ne prends pas, je donne; ou plutôt je rends au lecteur la part d'imaginaire qu'il a abandonné à son subconscient et à ses rêves.

L'auteur que je suis de ce roman historique, affirme solennellement que les événements évoqués, les lieux décrits et les personnages cités, pourraient bien ne pas avoir été imaginés. De ce fait, toute ressemblance avec des faits de mémoire, des lieux familiers ou des personnages aperçus dans une autre vie ou dans un autre espace, n'est pas à exclure ; elle relève toutefois d'une certaine improbabilité...

*Sachez qu'en étudiant, imaginant et créant cette histoire, j'ai souhaité rassembler un peu de la mémoire de ce que fut notre passé pour inspirer notre avenir. La devise des Blanchefort : « **Sois digne de ton nom d'homme** », est celle d'un héritage ambitieux dont nous pourrions être fiers de léguer l'esprit aux générations futures, ceci afin que leur destin porte toujours l'empreinte de l'honneur et de la liberté d'agir et de penser, un choix d'Homme !*

Bon voyage dans l'Histoire, je vous souhaite d'y trouver le chemin d'harmonie permettant de rejoindre une grande et meilleure humanité.

Paul Vallin.

Autres publications

À la "Pensée Universelle" :

- *La plume dans le casque* (1987)
- *Les "Frances" d'outre-mer* (1987)

Aux éditions de Neustrie :

- *Les légendes du Maine et du terroir gérois* (2000) Tome I "Les légendes villageoises".
Prix Korrigan 2001

Aux éditions du Petit Pavé :

- *L'Ordre du Saint Graal et autres histoires sarthoises* (2003)
- *Les légendes du Maine et du terroir gérois. Tome II "Les légendes mythologiques"* (2004)

Aux éditions Bénévent :

- *Les légendes de l'Histoire de France* (2003) Tome I.. Prix 2004 du Cambouis Club
- *Les légendes de l'Histoire de France* (2004) Tome II

Aux éditions Normant

- *Poèmes et Légendes d'Armorique* (2005)
- *Les Bretons racontent l'Histoire...* (2005)

Contributions rédactionnelles :

- *Vingt-cinq ans de l'Armée française*
- *La Nouvelle Calédonie : 1981-1986*
- *La Vie Mancelle et Sarthoise*
- *La Revue des A.E.T.*
- *La Revue du Souvenir de la Chouannerie Sarthoise.*

Contributions poétiques :

- *Le Cambouis Club* (Deuxième prix 2004 des légendes de l'Histoire)
- *Le scribe d'Opale* (Deuxième prix 2004 du recueil de Fables et de Poésies champêtres)
- *Mai littéraire* (château de Talcy)
- *Jeux poétiques de la ville de Vannes* (grand prix de poésie 1999.)
- *Les Jeux floraux du Trégor*
- *Festival poétique de Saint-Nazaire*

Participations journalistiques :

- *Les Écrits de Paris*
- *La Revue des Deux Mondes*
- *La Revue de la Défense nationale*
- *Armées d'aujourd'hui*
- *Rivarol*
- *Aspect de la France*

Ouvrages en préparation

- *Les histoires de mon village.*
- *La « Belle » en bateau...*
- *Les batailles de l'Histoire de France.*
- *Les Fables de mon terroir.*
- *Poésies champêtres.*
- *Les origines de la Civilisation.*

Table des matières

Titre

Dédicace

Avertissement

Autres publications

- 1- *L'aventure canadienne.*
- 2- *Le Carcajou.*
- 3- *Le village indien.*
- 4- *La vision.*
- 5- *La Hachette.*
- 6- *Élan téméraire.*
- 7- *La cabane*
- 8- *Loup blanc*
- 9- *Le retour au village*
- 10- *Le tipi*
- 11- *Les Vestes rouges*
- 12- *Le séjour à Montréal*
- 13- *Le mariage*
- 14- *Le coup de main*
- 15- *Une nation en construction*
- 16- *Le bal du Gouverneur*
- 17- *La Reconnaissance*
- 18- *Petit loup qui chante*
- 19- *Cendres et scalps*
- 20- *Poursuite et regroupement*
- 21- *L'exode*
- 22- *Le Mont Tremblant*

Annexes

Chronologie commentée de la Nouvelle France

Pour mémoire : 1759-1760

Le calendrier indien

Lexique

Remerciements

Chapitre I

L'aventure canadienne

Au XXI^e siècle, au manoir de la Blanchardière.

Philippe de Blanchefort et son fils Pierre contemplent, depuis la terrasse de leur manoir, la plaine coupée de forêts qui s'étend devant eux avant d'aller s'y promener avec leurs chiens. En cette fin de journée d'été, l'air est chaud dans un ciel qu'aucun nuage n'entache.

Accueilli par un concert d'aboiements, Pierre sort les chiens du chenil. Devancés par leurs quatre malamutes, les deux hommes s'engagèrent dans une course pour suivre leur train. Haut dans le ciel, un couple de rapaces planait à la recherche d'une proie. Le plongeon de l'un d'eux sonna le glas d'un jeune garenne sorti de son terrier pour se chauffer au soleil. La buse remonta en tenant entre ses serres sa victime pantelante, tuée d'un coup de bec. D'un vol assuré, elle prit la direction d'une clairière bordée de grands chênes. Perché dans la fourche de l'un d'eux, un nid de branchages donnait asile à de jeunes buseaux d'un mois, dont les "pij-pij-pij" d'impatience dérangeaient le silence des sous-bois.

Les piailllements des oisillons cessèrent alors que des aboiements se faisaient entendre dans le sentier qui menait à la clairière. Entraînant dans leur course Philippe et Pierre, les quatre chiens s'ébattaient joyeusement. La mousse et le sol sablonneux du chemin forestier étouffaient le bruit de leurs foulées. Une grume de hêtre, couchée dans la clairière, invita les coureurs essoufflés par leur parcours d'entraînement, à reprendre haleine.

Philippe de Blanchefort, un solide quadragénaire vêtu d'un survêtement vert d'eau, leva les yeux vers le ciel où tournoyaient les rapaces. Apercevant le nid et la buse qui s'en approchait avec son butin, il dit à son fils Pierre qui caressait les chiens :

- *Je crois Pierre, que nous avons perturbé les locataires de ce grand chêne, notre présence dérange leur repas !*
- *Bah ! Leur appétit est si robuste qu'ils ne vont même pas s'apercevoir de notre visite.*
- *Tu as raison, ne culpabilisons pas. Profitons de cette pause pour nous entretenir d'un projet, en fait c'est la surprise que je vous aie promise pour la fin de l'année scolaire.*
- *Tu m'intrigues Père !*
- *C'est heureux. Je dois participer, en septembre, à un colloque sur la protection et la gestion des massifs forestiers comportant plusieurs essences. Il réunira les ingénieurs forestiers francophones en Québec, au Canada. Je suis chargé d'y représenter l'office national des forêts.*
- *Et... en quoi cela me concerne-t-il ?*
- *"Nous", en quoi cela nous concerne-t-il ? Et bien tout simplement parce que toute la famille est invitée à m'accompagner. Ta sœur et toi êtes conviés à participer, durant quinze jours, à un camp de « Nature découverte » près d'un lac, dans le parc du Mont Tremblant qui est une réserve.*
- *Mais c'est formidable ! Le Canada, j'en rêve depuis que j'ai lu les romans de Curwood et de Jack London. De plus, je vais pouvoir comparer nos forêts à celles des Canadiens.*
- *Effectivement. Tu bénéficieras des conseils de Félix Lemaréchal, un guide à demi trappeur et à moitié bûcheron ; il t'enseignera les secrets de ses bois.*

- **Super Papa ! Je me promets de faire une plongée dans les légendes de cette vieille France qui a sûrement conservé les traces de nos origines provinciales et des premiers explorateurs venus de chez nous.**
- **Oh, que voilà un rude programme ! Je suis heureux de voir que le projet te plaît. Nous en reparlerons ce soir avec ta mère et ta sœur, car bien sûr, il reste à régler les détails pratiques avant le départ.**

Les yeux rivés sur l'horizon de la clairière, Pierre rêvait déjà, s'imaginant pagayant sur les Grands Lacs, en compagnie de jeunes canadiens. Son père le tira de sa rêverie :

- **Allons, debout mon gars, les chiens attendent ton ordre pour rentrer.**

Père et fils reprirent leur course, devancés par les chiens maintenant pressés de retrouver le confort de leur chenil de la Blanchardière, le domaine ancestral des Blanchefort depuis des siècles.

Le repas à 'la Tanière'

Arrivé au manoir, Pierre emmena les chiens au chenil où France, son aînée de deux ans, le rejoignit. Apportant la pâtée du soir, elle fut accueillie par des jappements approbateurs.

- **France, tu ne devineras jamais ce que Père m'a proposé ce soir.**
- **Hum ! Ne serait-il pas question de ce voyage auquel Mère a fait allusion l'autre jour ?**
- **Cela y ressemble fort, en effet. Il s'agit du Canada. Père m'a programmé pour un camp initiatique en forêt ; c'est génial !**
- **Tout doux mon petit vieux. Si tu t'imagines partir sans moi, tu es dans l'erreur, je suis de la fête.**
- **Aïe ! Aïe ! Aïe ! C'est la cata ! Je me disais bien aussi que c'était trop beau ; Moi qui pensais pouvoir enfin respirer l'air de la liberté, c'est fichu.**

En riant, France se précipita sur son frère pour le boxer et lui tirer les cheveux, ce qui lui valut de l'entendre jouer une nouvelle fois au martyr de la fraternité. Après avoir caressé leurs bêtes, les deux jeunes gens, bras dessus, bras dessous, retournèrent au manoir en devisant joyeusement.

Sur le perron, Isabelle de Blanchefort regardait approcher ses enfants dont l'entrain et l'humeur la firent sourire de contentement. Belle femme longiligne, blonde aux yeux verts, elle paraissait aussi jeune que sa fille France, âgée de dix-huit ans. Elle avait la responsabilité du domaine en raison des fréquentes absences de son époux. Femme de caractère, elle conduisait ses gens là où elle entendait les mener. Elle avait élevé ses enfants dans le culte d'un passé hérité des ancêtres, dont la devise « **Sit nomine digna** », impose d'être digne de l'héritage d'un grand nom de France.

France était étudiante en faculté d'histoire de l'art, elle souhaitait faire carrière dans l'archéologie. Quant à Pierre, un grand gaillard qui ne tarderait pas à dépasser le mètre quatre-vingts de son père, c'était un élève brillant. Très sportif, il était remarqué dans les compétitions de cross et de course à la boussole mais, d'une nature batailleuse, il se risquait parfois dans des entreprises qui faisaient craindre à ses parents son excès de témérité. Par ailleurs très sensible, il se perdait souvent dans des rêves d'aventures et de gloires qui lui faisaient alors perdre le sens des réalités quotidiennes.

Isabelle accueillit ses enfants avec le sourire :

- **Mes enfants, ce soir nous dînons sous les chandelles du ciel. Pierre, veux-tu nous préparer un feu de camp et allumer le barbecue. Quant à toi, France, si tu veux bien**

m'aider à préparer le repas de notre futur coureur de bois, nos quatre bras ne seront pas de trop.

- Mère, je ne suis pas la squaw de ce jeune papoose..., mais bon, par charité je veux bien lui faire cuire son morceau de bison !

Les rires fusèrent, le bonheur était dans le parc.

- Mère, puis-je inviter les chiens à nous tenir compagnie ? demanda Pierre.

- Tu vois bien, Mère : Pierre n'est encore qu'un papoose mal délangé, il a peur de la nuit et il lui faut la protection de sa meute... plaisanta France.

- Bien entendu Pierre, tu peux amener tes fauves, ainsi nous serons huit à table ! Allez, et maintenant au travail, ordonna Isabelle.

C'est en chantonnant que Pierre rejoignit 'La Tanière', un morceau du parc fermé par une couronne d'arbres, qu'il avait personnellement aménagé. Tirant profit de son expérience de scout, il avait réalisé un barbecue en briques, entouré de pavés pour limiter les risques du feu. À proximité se trouvait un trou circulaire, bordé d'une margelle de pierres des champs, qu'il réservait aux feux de veillées nocturnes. Ses années de scoutisme l'avaient initié à la vie en campagne, et la fréquentation des bûcherons employés au domaine lui avait appris l'usage des outils à bois. Il venait d'achever la création d'une solide table ronde entourée de bancs, l'ensemble était fait de troncs taillés à l'herminette ; l'emplacement de nomadisation était donc à la fois spartiate et relativement confortable pour un repas en plein air lorsque bien sûr, le ciel acceptait d'être clément.

Après avoir allumé ses feux, Pierre alla au chenil pour inviter ses malamutes à partager la soirée familiale. Évidemment, les chiens ne se firent pas prier ; Pierre se retrouva bousculé, chahuté et léché par les quatre compagnons déchaînés par cette sortie nocturne. Puis César, le chef de meute, suivi de Belle, Câline et Mousse, se dirigèrent vers La Tanière où s'élevait la fumée des foyers.

La famille était maintenant rassemblée. Philippe chargeait le feu de camp avec des bûches de chêne, Isabelle et France s'affairaient auprès du barbecue. Pierre ordonna aux chiens de se coucher à distance des feux. Suivant l'exemple de César, tous se couchèrent la tête entre les pattes avant et tournée vers leur maître. France avait disposé des peaux de mouton sur les bancs de bois pour en amortir la rudesse, ainsi qu'une lampe à pétrole sur la table, bien que la lueur du jour ne fut pas encore éteinte. Sur le barbecue, les brochettes de viande aromatisées aux herbes dégageaient une odeur qui faisait se purlécher les chiens.

- Bien, dit Isabelle, la meute est rassemblée, la viande est à point, nous pouvons passer à table !

L'ambiance était à la joie d'être ensemble. La nuit installait son manteau d'étoiles et le clan des Blanchefort se restaurait au milieu de ses bois. Les étincelles des foyers créaient une atmosphère fantomatique à laquelle, non loin de là, une chouette hulotte ajoutait son 'ou hou ou hou ou ou ou'. Furtivement, les chiens s'étaient en rampant, rapprochés du cercle familial.

Un pays à découvrir !

Le repas s'achevait. Les restes donnés aux chiens, la vaisselle rassemblée dans la brouette réservée à cet effet, le café servi, sorti fumant de la bouteille thermos, Philippe prit la parole :

« Vous êtes informés de mon prochain voyage d'études au Québec, séjour que vous êtes invités à partager. Le clan confirma d'un signe de tête. Nous partons de Roissy dans huit jours, le 10 septembre, et nous arriverons à Montréal dans la soirée. Le lendemain dimanche, nous consacrerons notre journée à visiter cette ville de trois millions

d'habitants. Ses musées sont intéressants, ils contiennent près de quatre cents ans d'histoire. Son nom vient de Mont-Royal, donné en 1535 par Jacques Cartier à une bourgade de Hurons implantée sur le Saint Laurent. La ville a été construite en 1652, par le sieur de Maisonneuve qui en fût le premier gouverneur. Québec, la capitale de la province, fondée par Champlain en 1608, n'a que six cent mille habitants ; mais elle est le berceau de la civilisation française en Amérique. Cette visite sera trop brève pour tout ce qu'il y aurait à apprendre mais, faute de mieux, il faudra faire avec ce que nous savons déjà. Quant à nos deux apprentis trappeurs, Félix Lemaréchal les prend en charge avec ses autres participants, dans la matinée du lundi.

- C'est aussi un camp pour filles ? demanda Pierre d'un ton moqueur.

- Bien sûr, pourquoi ?

- Parce que je les entends déjà réclamer : « Ah ! Les moustiques ; Où fait-on sa toilette ? ... et pour faire pipi ? ... »

Rouge de colère, France lança à son frère : "Harloup", le vieux cri de chasse et de guerre des Blanchefort, il me semble t'avoir déjà démontré qu'en forêt, je ne regarde pas les talons de tes baskets, c'est toi qui as du mal à suivre les miens ! Alors mon petit louvart, baisse un peu ton caquet. Nous verrons bien qui, de nous deux, sera le plus efficace durant ce temps de bivouac. Mais, rassure-toi, si tu es fatigué par nos randonnées, on te laissera au camp, tu t'occuperas de la vaisselle...

- Calmez-vous les enfants, intervint Isabelle, et toi France, sois aimable d'enterrer ta hache de guerre.

Philippe entreprit alors de conter l'histoire du Québec où un lointain ancêtre de la tribu des Blanchefort était allé faire le commerce des peaux, à l'époque où le quinzième Louis de France gouvernait le royaume en perdant les guerres qu'il livrait à l'Angleterre.

La Nouvelle France.

« Le Canada est un pays aussi grand que l'Europe avec près de dix millions de kilomètres carrés, mais sa population n'est que de vingt-cinq millions d'habitants, dont deux cent cinquante mille Indiens qui vivent dans des réserves. Vous aurez donc peu de chances d'en rencontrer. La rigueur de son climat, océanique sur la côte du Pacifique, continental autour du Saint Laurent et des Grands Lacs, mais arctique et polaire sur le reste du territoire, explique la faiblesse de son peuplement qui se partage en un Canada anglais protestant à 50 %, à côté d'un Canada français catholique à 30 %.

Ce pays aurait été découvert par Jacques Cabot, un navigateur génois contemporain de Christophe Colomb. Sa conquête a été entreprise dès le XVI^e siècle, au nom du roi de France, par Jacques Cartier et Samuel de Champlain. Son histoire, je peux vous la résumer au travers des conflits franco-anglais qui ont imprimé leur sceau dans les mentalités canadiennes :

En 1535, Jacques Cartier a pris possession des terres de cette Nouvelle France au nom de François I^{er}. Ce territoire a commencé à être colonisé sous Henri IV, avec Champlain qui, en 1608, fonde la ville de Québec, un nom indien qui signifie " l'endroit où le fleuve se resserre". Il se heurte aux Iroquois, une puissante confédération de tribus qui entend contrôler le commerce de la fourrure dans le Nord-Est américain, en concurrence avec les Hurons.

En s'installant sur les bords du fleuve Saint Laurent, les Français ont naturellement choisi le camp des Hurons dont les villages constituaient une fédération de tribus autour du fleuve et jusqu'à la baie d'Hudson. Bien qu'appartenant à la même ethnie et parlant la même langue, les Hurons sont en guerre contre les Iroquois. Ils ont compris qu'ils ont tout

à gagner d'une alliance avec les Français dont l'aide pourrait leur être précieuse en cas d'agression iroquoise. Par ailleurs, ils escomptent tirer un profit commercial de leur position d'intermédiaire entre les Algonquins pourvoyeurs de fourrures, et les comptoirs français.

Comme les Hurons avec les Français, les Iroquois tiennent une position clé entre les Algonquins et les Hollandais établis sur la côte atlantique. Pour conforter leur position, ils éliminent les Mohicans et empêchent les Algonquins de s'aventurer sur leur territoire, contraignant ainsi les Hollandais à transiter par eux pour acquérir des fourrures. En échange, ceux-ci acceptent de les approvisionner en armes à feu et en munitions. Grâce aux fusils hollandais, les Mohawks, qui sont l'une des tribus de la confédération iroquoise, deviennent les Indiens les plus redoutés dans l'Est américain.

Pour faire face à cette menace, Algonquins et Hurons souhaitent obtenir des Français un soutien total et des armes à feu. Mais, en raison des divisions de la fédération huronne, les Français hésitent à armer ces Sauvages qui pourraient se servir de leurs armes contre les colons. De ce fait, et aussi courageux que soient les guerriers hurons, l'absence d'unité et le manque d'armes à feu, ne peuvent que les affaiblir face à la cohésion des Iroquois.

Malgré tout, les Français ne cessent d'étendre leurs possessions. Leurs « coureurs de bois » sillonnent les Grands Lacs et la baie d'Hudson pour approvisionner le commerce des fourrures. Pendant ce temps, sur la côte atlantique, les colonies britanniques s'implantent et submergent les établissements hollandais en accueillant de plus en plus d'émigrés chassés d'une Europe surpeuplée et miséreuse.

Les conflits entre tribus indiennes entraînent et provoquent une campagne d'escarmouches impliquant Français et Anglais. En 1756, c'est-à-dire à l'époque où l'un de nos aïeux est parti chercher fortune là-bas, ces heurts permanents se transforment en guerre totale. Cinquante mille soldats anglais viennent soutenir les colons dépendant de la couronne britannique qui sont maintenant plus d'un million établis sur la côte atlantique ; les Français, qui sont soixante-cinq mille et qui ne reçoivent pas de renforts, se limitent à mobiliser leurs alliés indiens de l'Ouest. Par Indiens interposés, les deux camps se livrent une guerre sans merci, le cours du scalp est au plus haut !

Déjà en 1713, au traité d'Utrecht qui mettait fin à la guerre de Succession d'Espagne, Louis XIV avait cédé l'Acadie (aujourd'hui devenue le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse), Terre-Neuve et le territoire de la baie d'Hudson. Privée de ses avant-postes, et son étroit couloir pris en tenaille entre les possessions britanniques, la Nouvelle France se trouvait limitée dans sa sécurité. La guerre franco-anglaise se poursuivant, Montcalm est tué en 1759 à la bataille du plateau d'Abraham. Les Anglais s'emparent de Québec puis de Montréal l'année suivante. En 1763, au traité de Paris mettant fin à la guerre de Sept ans, Louis XV abandonne « quelques arpents de neige », ainsi que l'écrivait Voltaire, à la couronne britannique. L'empire français d'Amérique a cessé d'exister, la Louisiane sera bradée par Napoléon quelques dizaines d'années plus tard.

Après différentes étapes d'assimilation, d'anglicisation, d'oppression, devant la résistance des Canadiens français à conserver leur culture, l'Acte d'Union leur a donné l'égalité avec les Canadiens anglais. La démocratisation des institutions a permis de créer, en 1867, la confédération du Dominion du Canada devenu indépendant à la fin du XIXe siècle.

C'est aujourd'hui un État moderne, puissamment industrialisé. Toutefois, ses industries étant à 80 % contrôlées par les Canadiens anglais et par les États-Unis, les Canadiens français souhaitent reprendre le contrôle de la vie économique de leurs provinces. Ils réclament, pour le Québec et le Nouveau-Brunswick, le statut d'États

associés. C'est la raison pour laquelle il y a encore quelques heurts politiques entre les populations anglo-saxonnes et celles du Québec et de l'ancienne Acadie.

Je ne vous en dirai pas plus pour ce soir, il se fait tard, les chiens dorment déjà. Allons nous coucher, demain nous commencerons à prendre quelques dispositions pour notre départ. Bonne nuit les enfants. »

Philippe prit sa femme par la main et l'entraîna vers le manoir. Rêveur, Pierre ramena ses chiens au chenil et France recouvrit les foyers d'un peu de sable avant de rentrer la brouette de vaisselle.

Les jours suivants furent consacrés aux préparatifs. La veille du départ, un couple de cousins vint s'installer dans la propriété afin d'en assurer la garde et veiller sur les animaux.

L'accueil du Québec

Le voyage se déroula comme prévu. Après une nuit à l'hôtel Champlain, la visite des vieux quartiers de Montréal se révéla pleine d'intérêt historique mais, en raison du changement d'heure et de la marche dans une ville très animée, elle fut physiquement épuisante. Le rendez-vous du lundi avec Félix le trappeur, fut impatientement attendu par France et Pierre, ils s'étaient levés à l'aube afin de vérifier une dernière fois le contenu de leurs sacs.

Félix Lemaréchal arriva à l'hôtel à dix heures tapantes. Philippe, qui le connaissait depuis de nombreuses années, l'accueillit chaleureusement et lui présenta sa famille. Ce grand gaillard barbu, charpenté comme un bûcheron des Ardennes, conquiert immédiatement l'amitié des jeunes gens. Habillé de vêtements traditionnels : veste carreautee, chemise en coton blanc, pantalon aux genoux et bas de laine du pays sur de solides chaussures de marche, Félix exprimait à lui seul la nature québécoise. Son entrain et son humour séduisaient d'emblée.

Réunis dans une réception de l'hôtel que Félix transforma en salle de conférence, nos jeunes gens furent bientôt rejoints par trois filles : Maud, Clara et Camille, et quatre garçons : Yann, Mathias, Lucas et Loïc, qui arrivaient au ralliement avec leurs sacs.

Félix expliqua alors le programme du jour :

- deux heures de voyage en minicar pour rejoindre le camp de base du Mont-Tremblant où nous attend Jean-Marie, l'intendant cuisinier du camp ;*
- casse-croûte à l'arrivée ;*
- installation du camp : montage des tentes, froissartage pour débiter des perches qui serviront à confectionner nos éléments de confort ;*
- repas autour du feu et berceuse sous la lune.*

La suite des événements vous sera précisée quand nous serons installés, mais je vous promets que ces deux semaines en forêt vous paraîtront courtes, tant vous avez de nature à découvrir. Chargez maintenant vos sacs et dites au revoir à vos proches. Indiquez leur mon numéro de portable s'ils souhaitent me contacter. En route jeunes gens, acheva Félix d'un ton expéditif.

La remorque contenant le matériel de camp fut accrochée au minicar et les sacs arrimés sur le toit du véhicule. Un dernier salut aux parents ravis de voir joyeusement partir leur progéniture vers une terre d'aventure, le car conduit par Félix prit la route du nord. Il emprunta l'autoroute jusqu'à Sainte Agathe des Monts, puis la route en direction de Donat. Après cette agglomération, il s'engagea dans la forêt du parc du Mont-Tremblant. En cette mi-septembre, l'été indien de l'automne s'annonce : les arbres explosent de couleurs et les érables, dont la feuille est l'emblème du Canada, donnent l'impression d'être en feu. Le spectacle est féerique !

L'installation du bivouac

Il est treize heures passées quand Félix arrête son " char " dans une large clairière ouverte au levant. Le site est à mi-pente d'une colline, ce qui permet d'entrevoir un bout d'horizon et un lac situé à quelques centaines de mètres. Quelques troncs coupés attendant leur débardage sont allongés dans la clairière, offrant ainsi un siège à nos visiteurs. Jean-Marie accueille les arrivants autour d'un foyer au-dessus duquel un chaudron est suspendu à une crémaillère. Rangés sous les arbres, le 4x4 et la tonne à eau sont disposés à l'angle de la clairière.

« Déchargeons nos sacs, proposa Félix, cassons la croûte sur ces troncs avant de nous installer. Je vous promets un repas plus copieux ce soir. »

Chacun déballe son pique-nique dans une ambiance de vacances sous un ciel plein de lumière. Ce premier repas forestier se déroule avec quelques échanges de victuailles selon la règle enfantine du : "c'est toujours meilleur chez les autres!". France, qui a amené son thermos après avoir eu la précaution de l'emplier de café à l'hôtel, est la bienvenue avec son nectar fumant ; toutefois, certains préfèrent le contenu de leur boîte de Coca-Cola.

« Et maintenant au travail, dit Félix en repliant son couteau. Commençons par le montage des tentes. Voici celle des filles, vous l'installerez là-bas, à côté du bosquet de bouleaux. Quant à vous les garçons, voici votre tipi – on dit un "wickiup" chez nous – Vous le dresserez devant ce grand chêne. Pour tout le monde, les sanitaires sont dans cette bâtisse cachée en sous-bois. Attention, il n'y a pas d'eau courante, il faut mettre la pompe en route si le réservoir est vide pour alimenter les robinets ; cette eau n'est pas consommable, nous nous ravitaillerons à la source du Lynx pour la cuisine et la boisson. Pour ma part, je m'installe entre vos deux tentes, avec Jean-Marie, à côté de cet érable. Les tentes peuvent aisément se monter à deux, la notice de montage est dans le sac, aussi je réquisitionne l'excédent des personnels :

Maud et Clara, vous déballerez, S.V.P., les ustensiles de cuisine que vous disposerez à côté du remblai et vous confectionnerez un présentoir pour les accrocher... ne protestez pas si vite parce que vous n'avez pas de perches, elles vont venir ! En les attendant, préparez l'emplacement du feu de camp avec ces pelles. Regardez, les pierres qui entouraient le foyer du dernier camp, sont cachées dans l'herbe.

Yann et Pierre, voici une hache et une scie. Vous allez abattre quelques bouleaux et nous ramener une vingtaine de perches que vous taillerez dans les bosquets. Vous en donnerez une brassée aux filles ; avec les autres, Jean Marie vous montrera comment confectionner le "mobilier" du camp, cela s'appelle le « froissartage » : une table, des bancs, un chevalet pour la vaisselle et un autre pour la vache à eau disposée à côté du foyer.

Loïc, toi qui te prépares à être géomètre, tu vas nous faire un bac à sable sur lequel il y aura une configuration du kilomètre carré que nous occupons. Voici la carte d'état-major, le relief est très bien marqué. Toutefois, il est préférable que tu commences par remettre en état l'ancien four creusé dans le remblai ; tu trouveras l'argile au pied de la butte qui est derrière ces buissons, quant aux pierres, elles sont à côté de ton chantier. La caisse à sable sera modelée quand tu auras fait connaissance avec les lieux.

Nous disposons d'environ cinq heures de soleil, c'est suffisant si nous ne chômons pas. Il nous faudra encore préparer le feu de camp car, si les journées sont chaudes, les soirées commencent à être fraîches dès que le soleil se couche. En compensation, cela nous évitera d'être dévorés par les maringouins, les moustiques de chez nous qui sont aussi voraces

qu'ailleurs ; ce sera la tâche des monteurs de tentes qui se chargeront aussi de la provision de bois. Avec Jean Marie, je me charge de la préparation du repas de ce soir. Et maintenant à l'ouvrage jeunes gens. »

Chacun s'égailla vers la zone de son programme. Peu à peu, avec un coup de main de Jean-Marie, un métis au bon accent canadien, à ceux qui paraissaient dans l'embarras, le camp se monta sans incident autre que des ficelles rompues, à remplacer lors du montage des tentes.

Alors que le soleil déclinait à l'horizon, la bande d'adolescents commença à s'approcher du chaudron maintenant suspendu au-dessus du foyer et duquel se dégageait un fumet appétissant. **« Je n'ai pas encore sonné la soupe, leur dit Félix. Allez donc installer vos duvets pour la nuit ; demain, nous confectiionnerons des litières et construirons quelques supports pour éviter le contact avec le sol humide si la pluie nous visitait. Mais nous avons besoin d'eau fraîche de consommation. Trois volontaires, S.V.P., pour remplir avant la nuit, ces nourrices à la source du Lynx, à quatre cents mètres à gauche de la piste qui grimpe au sommet de la colline. »**

Pierre, Clara et Lucas se proposèrent pour cette promenade apéritive.

Le mystérieux tumulus

La source fut aisément trouvée, grâce au bruit que faisait son filet d'eau coulant en cascade le long d'un rocher et tombant dans un bassin naturel. Des pierres avaient été heureusement disposées autour du site, de sorte que nos porteurs d'eau évitèrent le bain de pied. Le cadre de l'endroit était sauvage, de grands pins noirs l'assombrissaient. L'eau débordante du bassin formait un Ru qui s'enfuyait dans les sous-bois en suivant la pente de la colline. Pierre se promit d'en suivre le cours, sans doute jusqu'au lac pensait-il, dès qu'il pourrait disposer de son temps. En attendant, le jour retirait peu à peu sa lumière, la clarté était juste suffisante pour suivre le sentier et rejoindre le campement. Leurs seaux de toile remplis, les trois jeunes gens se mirent en route.

Intrigué par une masse sombre qu'il aperçut sur la branche basse d'un énorme conifère à quelques enjambées, mais en surélévation de la piste, Pierre posa ses seaux et invita ses compagnons à continuer sans l'attendre, prétextant satisfaire un besoin naturel. S'engageant dans le bois en se frayant un passage au travers des futaies, handicapé par la montée et la pénombre qui commençait à s'installer, Pierre se hissa sur ce qui lui paraissait être une plate-forme naturelle, étroite, dont l'un des bords formait comme un parapet. La disposition du lieu impressionna Pierre. Il s'approcha de l'arbre sur lequel était disposé, lui semblait-il, un tas de branchages et le crâne d'un animal, sans doute celui d'un chien ou d'un loup. À proximité était édifié un étrange tumulus en forme de cairn. Il se pencha pour regarder cette mystérieuse pyramide de pierres rassemblées intentionnellement, afin de comprendre sa signification. Il sortit sa lampe de poche et examina avec attention la pierre plate posée à la base du cairn, en dégageant les brindilles qui la recouvraient. Elle semblait comporter quelque chose d'anormal. À l'aide de son poignard de scout, il gratta la couche de mousse et d'humus accumulée au fil des lustres. Curieusement, en passant la main sur ce qui paraissait être une marque gravée dans la pierre, il pensa sentir comme un contour géométrique et reconnaître un dessin familier, un blason médiéval ! Son cœur battit à tout rompre, il retint sa respiration, craignant de faire disparaître la magie du moment. Grattant un peu plus autour de la gravure de la pierre et l'étudiant du bout des doigts, il devina le contour d'une tête de canidé en relief d'une fleur de lys... le blason des Blanchefort ! Cette révélation tactile lui parut invraisemblable, il mit cela sur le compte de son imagination et de sa propension à prendre trop souvent ses rêves pour des réalités.

Malgré tout perplexe et troublé par cette ressemblance, gêné par l'ombre qui s'étendait maintenant sur la forêt, Pierre quitta à regret sa "découverte". Lesté de ses deux seaux d'eau, il reprit le chemin du campement, les lueurs du feu lui servant de boussole. Il résolut de retourner au tumulus dès qu'il le pourrait, mais se garda d'en parler, se réservant de comprendre comment cette gravure de pierre avait pu arriver là ; cette ressemblance imaginée avec les armes de sa famille paraissait pour le moins surprenante sur ce continent !

Félix sonna le ralliement pour la soupe, en tapant sur le fond d'une casserole avec la cuillère en bois. Les affamés sortirent de leurs tentes, apportant des lampes à pétrole. Chacun s'équipa d'une écuelle et la présenta pour la distribution. Félix servit une épaisse soupe de pois, vite avalée, et tous en redemandèrent. Les tranches de lard qui l'accompagnaient, furent ensuite découpées et servies sur de larges tartines de pain canadien moelleux à souhait. Un sirop d'érable posé sur un biscuit fit office de dessert.

La veillée

Le repas achevé et les estomacs bien lestés, Félix proposa : « et maintenant que vous vous êtes bien sucré le bec, on va pouvoir un peu bavarder. Toutefois, désolé les louvarts, il faut faire la vaisselle...un ours ou un renard pourrait venir la casser en la léchant, et un ours en pleine nuit, c'est trop risqué. Je distribuerai les tâches au déjeuner du matin et vous annoncerai le programme de la journée. Pour l'instant, groupons-nous autour du feu, je vais vous conter un morceau de l'histoire du Québec. Mais avez-vous un sujet de préférence ?

- *Pourriez-vous nous parler des Indiens monsieur Lemaréchal ? demanda France.*
- *Appelez-moi Félix, jeunes gens. Je n'suis pas ministre, je ne suis qu'un trappeur et me contente de vivre avec les présents de la nature. En hiver, je piège le castor, la martre, le renard et autres animaux à fourrure pour habiller les dames et les trappeurs, je partage mes feux avec mes chiens ou avec une bande de jeunes louvarts qui, comme vous, souhaitent apprendre à vivre avec la forêt. Non, je ne me vois pas marcher sur un tapis de soie ni respirer l'encaustique des meubles comme un monsieur. Alors O.K. pour Félix ?*
- *C'est O.K. répondit le clan.*
- *Bon alors les Indiens... mais ne les appelez pas Indiens ; pour eux c'est un nom stupide que les Blancs ont donné aux peuples d'Amérique pour ne pas avouer qu'ils s'étaient trompés de continent en arrivant ici. Ils refusaient d'admettre qu'ils n'avaient pas découvert le passage pour rejoindre les Indes ! De ce fait, les « Sauvages », ainsi que nous les appelons par taquinerie, estiment qu'ils n'ont aucune raison de porter le nom de notre méprise. Au Québec, ce sont essentiellement des Algonquins et des Hurons, les descendants des rescapés des massacres commis par les Iroquois alliés aux Anglais, lors de la conquête de la Nouvelle France. Iroquois vient du mot algonquin Irinzkoiw, qui signifie "serpent", alors que Huron est un nom donné par les Français à la tribu des Ouendats, car les hommes portaient, au milieu de la tête, une raie de cheveux qui rappelait la hure du sanglier. Ne vous étonnez donc pas d'entendre, selon la langue dans laquelle elle est désignée, un nom différent pour chaque tribu.*

Ces « Sauvages » avaient une civilisation qui, sans ressembler à la nôtre, avait ses croyances en un dieu comparable à celui des religions du Livre : le Grand Esprit, créateur du monde ! Leur légende "biblique" dit que, voilà longtemps, le monde créé par l'Esprit qui est l'origine de tout, était recouvert d'eau...

Mais Pierre n'écoutait pas. L'esprit occupé par la découverte du signe gravé sur la pierre, il ne cessait de caresser sa chevalière d'argent aux armes des Blanchefort. Par quel mystérieux hasard, le dessin de son blason aurait-il été gravé sur une pierre plate

canadienne ? Il lui fallait revoir l'histoire de sa famille, il se reprochait intérieurement de ne pas avoir accordé suffisamment de temps à l'étude de sa généalogie. Certes, il savait bien qu'un lointain aïeul était venu en Nouvelle France au temps du roi Louis le quinzième, pour chercher fortune dans la fourrure mais, de là à laisser une trace de son passage, c'était aventureux de faire la liaison. Il lui fallait donc comprendre le mystère de ce tumulus. Pendant ce temps Félix poursuivait son cours de sciences humaines :

- ... un être aquatique flottait à la surface des mers, plongeant parfois pour changer d'horizon. Un jour, il eut la curiosité de descendre jusqu'au fond des abysses et il en ramena un peu de boue. Il la fit sécher en la maintenant hors de l'eau et la posa ensuite à sa surface. Il refit plusieurs fois son opération, la terre prit forme, s'étendit et se solidifia. C'est ainsi que le monde solide fut créé.

Ce sont les Anciens qui, sous les tipis, racontent ces histoires à leurs enfants. D'ailleurs, vous le constaterez, j'ai prévu de vous faire rencontrer la tribu des Loups dont le village est implanté à une quinzaine de kilomètres de notre camp. Les Indiens ont le culte de l'immortalité de l'âme. Pour eux aussi l'esprit se prolonge au-delà de la vie, c'est pourquoi il est naturel que morts et vivants se parlent. D'où l'importance des rituels, des présages, des signes que les vivants adressent aux morts.

L'Indien du Saint Laurent est aussi un animiste. Pour lui l'âme est plurielle : plantes, minéraux, animaux et humains en possèdent une. Le monde est un tout, pensent-ils. Leur civilisation est respectueuse de la nature, le chasseur ne tue pas un animal sans avoir demandé à son esprit son accord pour donner sa viande à celui qui a faim.

Comme les Indiens ignoraient l'écriture – mais pas la pictographie, ils dessinaient leur épopée et leurs chants sur des peaux ou sur l'écorce de bouleau –, ce n'est pas dans les livres qu'ils ont appris les secrets du monde. Ils sont convaincus que le Grand Esprit a directement parlé à leurs Anciens pour leur donner la Connaissance. Ils ont le plus souvent préféré la parole de leurs Anciens à celle des missionnaires auxquels ils reprochaient de ne pas les écouter !

Les Jésuites ont entrepris la campagne d'évangélisation auprès des Algonquins, des Hurons et des Iroquois, en exploitant la fascination des Indiens pour les symboles et les représentations de la Divinité et de l'Enfer. Ils se sont heurtés aux chamans, les hommes médecins chargés d'être les interlocuteurs de la tribu pour entrer en relation avec les esprits. Médecins, prêtres, visionnaires, ces sorciers possèdent des pouvoirs de divination qui, dans leurs moments d'extase, leurs permettent de faire des prophéties. Ils connaissent les chants magiques qui font pleuvoir ou qui conduisent le gibier sous la flèche du chasseur les jours de grande disette. Généralement vêtu d'une peau d'ours noir, le chaman porte à sa ceinture une collection d'animaux empaillés et, autour du cou, un collier fait de griffes, de serres et de dents. Dépositaire d'un savoir et d'une expérience mystiques, il lui arrive d'entrer en transe pour dialoguer avec les esprits de la nature afin de guérir un malade. C'est un interlocuteur incontournable pour communiquer avec la tribu.

Mais je vous ai fait un topo un peu trop savant pour ce premier soir, il est temps de laisser les étoiles veiller à notre place. Bonne nuit à tous, déjeuner à sept heures, la journée commence à huit. Faites de beaux rêves ? »

Et le camp s'endormit sans autre berceuse que les ronflements de Félix.

Chapitre II

Le Carcajou

Le lendemain, au coup de trompe de chasse, les jeunes gens se retrouvèrent autour de Félix pour prendre le petit déjeuner et entendre le programme du jour. - Aujourd'hui, je vous propose une balade nautique sur le lac brûlé. Les canoës nous attendent sur la plage aux Ours, près de la base de loisirs, à trois kilomètres d'ici. Deux passagers par canoë, une fille avec un garçon, car il faudra des muscles pour effectuer un portage sur la rivière que nous rejoindrons. Prenez vos vestes de pluie sur vos sacs à dos. Vers treize heures, nous déjeunerons dans une cabane de bûcherons où un repas nous attendra. Le thème d'étude du jour est la sylviculture, chacun étudiera l'arbre de son choix pour faire un topo devant la troupe un de ces soirs, autour du feu de camp. Vous trouverez quelques brochures à la boutique du lac. Allez maintenant vous savonner la frimousse pour être bien réveillés. Vaisselle faite et tentes aérées bien sûr ! Je vous laisse le soin de désigner les plongeurs du jour et ceux des rotations suivantes. Départ dans une demi-heure. Jean-Marie, tu iras « Au chant du loup », prendre du pain pour ce soir et demain matin.

Chacun prit sa bassine de toilette et l'eau nécessaire à ses ablutions ; des échafaudages faits de perches entrecroisées, disposés derrière chaque tente, permettaient de positionner son matériel à mi-hauteur d'homme ; glace, savon, serviette, peigne, étaient ainsi à portée de main. Le grand confort ! Mais quand on est jeune, on n'est jamais bien sale, c'est bien connu, aussi les toilettes furent rapidement expédiées et nos randonneurs, sac au dos et chaussures aux pieds, attendirent Félix qui perdait du temps en mettant un peu d'ordre dans sa barbe.

Au complet, la troupe emprunta la piste qui descendait jusqu'au lac. Pierre put constater que le Ru de la source, dont il avait envisagé la veille de suivre le cours, se jetait dans un torrent qui cascadaît jusqu'au lac.

La croisière nautique

Un peu essoufflée par la descente abrupte du sentier forestier, la bande parvint à la plage des Ours, ainsi nommée par les trappeurs locaux. Félix divisa la bande en équipes de deux auxquelles il attribua un canoë en écorce de bouleau. Il donna ses consignes de sécurité et distribua les gilets de sauvetage.

- Attention, vous êtes sur un canoë : on y pagaie à genoux avec une pagaie simple. Placez vos vestes de pluie sous vos genoux. Pierre se retrouva avec Clara, et France avec Félix qui se plaça en tête de la petite flottille pour la diriger vers la rive opposée. On apercevait l'estuaire par lequel Félix envisageait de remonter la rivière dont le courant troublait la

surface unie du lac. Après une bonne heure de vigoureux coups de pagaie, l'armada toucha terre sur une plage où Félix proposa une pause café.

- *Nous allons d'abord faire une partie de pêche, puis nous remonterons le cours de la rivière durant une heure. Nous franchirons un passage en portant les canoës sur quelques centaines de mètres et, après une petite navigation, nous arriverons au gîte d'étape pour déjeuner. Voici une ligne de pêche par canoë, c'est le principe de "la palangrotte" des pêcheurs en mer. Il y a cinq hameçons sur vos lignes, nous allons chercher quelques vers pour attraper de la petite friture avec laquelle nous pourrions appâter nos lignes. Il vous suffira d'accrocher votre ligne au bord du canoë, tout en la tenant pour sentir la prise et la remonter. Nous allons nous placer à une centaine de mètres de la rive, en face de l'estuaire. Le rameur devra s'efforcer de ne pas se laisser repousser par le courant, mais c'est le meilleur endroit pour attraper de grosses perches et brochets afin de composer le menu de ce soir. Allez, et maintenant la main dessus !*

Les garçons récoltèrent quelques gros vers. D'humeur taquine et au nom de la répartition des tâches, ils exigèrent que ce soit les filles qui les accrochent aux hameçons. Les grimaces de dégoût de ces dernières déclenchèrent l'hilarité générale. La partie de pêche fut mémorable, Loïc fut déclaré champion en ramenant cinq belles prises, dont un saumon de taille respectable. Une fois les poissons vidés, écaillés et mis en sacs sur la plage, le raid nautique s'engagea dans l'estuaire où il fallut pagayer énergiquement avant d'atteindre le lit moins mouvementé de la rivière.

Le spectacle était d'une grande beauté. Bordée par la forêt, la rivière du Corbeau présentait alternativement, à chaque nouvelle courbe, un paysage de sapins noirs, les touches plus claires d'un bosquet de bouleaux, les rouges flamboyants des érables, les jaunes des trembles ou les ors des coudriers. Sur les rives, on apercevait de temps à autre, la fuite d'un chevreuil ou d'un renard, dérangés par le bruit d'une pagaie frappant l'eau. Rappelant que le bruit de la voix porte loin sur l'eau, Félix avait demandé aux jeunes gens de conserver le silence afin de surprendre la faune sylvestre dans ses activités diurnes. Mais il fallut bientôt abandonner la magie de l'observation pour franchir la cascade. Les canoës n'étant pas lourds, le portage s'effectua sans problème pour reprendre la navigation en amont.

Après quelques arrêts d'observation, les cinq embarcations abordèrent un embarcadère à proximité duquel la cheminée d'une grande cabane de bois rond, fumait comme pour souhaiter la bienvenue à nos explorateurs.

Le repas bûcheron

L'expédition était attendue, deux méfis portant des nattes, mais vêtus comme des trappeurs, saluèrent Félix et aidèrent au débarquement des sacs et des personnes, puis ils attachèrent les canoës. Félix les présenta : **« Voici Victor et Maurice, deux trappeurs qui cuisinent aussi bien qu'ils chassent. Ils nous invitent à leur table. »**

Tout le monde pénétra dans la cabane où une grande table de rondins refendus, entourée de bancs, était dressée. Une bonne odeur se dégageait des mets qui cuisaient dans le four de la cuisinière à bois. Chacun prit place en se coupant une tranche de pain dans les miches à la croûte dorée, posées sur la table. La boisson était l'eau du torrent, servie dans des cruches de terre cuite, que chacun pouvait adoucir avec du sirop d'érable. Victor et Maurice sortirent trois énormes tourtières du four et les présentèrent à l'assemblée d'affamés, en invitant les convives à s'en tailler une portion à la mesure de leur appétit.

La tourtière du Québec contient du porc et du bœuf hachés à quantités égales, ainsi que des pommes de terre. L'ensemble est mélangé à du thym, de la sauge et de la moutarde en poudre qui en relève le goût. Une semelle de tarte reçoit le mélange qui est recouvert d'un

couvercle de pâte, sur lequel on a creusé une petite ouverture pour permettre à la vapeur de s'échapper. Une fois badigeonnée avec de l'œuf battu, la tourte est cuite au four jusqu'à ce que la croûte soit dorée, ce qui demande environ quarante-cinq minutes.

L'appétit ouvert par le grand air et les activités de la matinée, nos jeunes ogres se jetèrent sur les tourtières, sachant qu'à la gamelle, il n'y a pas de frères ! Heureusement, les cuistots trappeurs avaient prévu d'abondance, il resta un morceau pour montrer qu'on était rassasié. Ensuite fut servi le dessert : des pancakes, ces petites crêpes au sirop d'érable qui font le régal des Canadiens et de leurs invités, ce qui permit à Pierre et à France de découvrir l'élixir de la forêt.

Le draveur

Les conversations allaient bon train, nos jeunes voulaient tout savoir sur ce métier de bûcheron que Félix prétendait être le plus beau du monde parce qu'il se partage avec les forces de la nature. C'est peut-être vrai, ajouta Maurice, mais celui de draveur n'a rien à lui envier.

- *C'est quoi, un draveur ?* demandèrent plusieurs voix.
- *Et bien mes "louvarts", répondit Félix, quand les bûcherons ont débité les grumes, celles-ci sont débardées jusqu'à la rivière la plus proche ; de là elles flottent en dérivant vers les scieries qui se trouvent en aval. Mais vous pensez bien que ce bois-là ne va pas arriver tout seul en bas, il risquerait d'encombrer la rivière, d'interdire la navigation ou de se coincer dans un méandre. Il faut donc guider ce train flottant constitué par des assemblages de grumes liées les unes aux autres qui forment une succession de billots, c'est le boulot des draveurs. Ces acrobates sautent de billot en billot, la gaffe à la main pour maintenir la trajectoire du train de bois dans le courant.*

C'est un métier très dur et risqué. Il y faut de la force, du courage, mais aussi un bon grain de folie, car le draveur peut, à tout moment, glisser entre deux troncs déjointés, et se faire écraser comme une noisette dans un casse-noix. Le moment le plus dangereux survient toujours quand, entraînés par le courant, les grumes se plantent dans la berge. Une courbe de rive trop serrée, et voilà un barrage semblable à ceux des castors. Les grumes et les billots se rattrapent, se chevauchent et s'entassent, faisant comme un mur de plusieurs mètres de hauteur. Une seule technique : faire sauter le barrage à la dynamite !

Mais pour ce faire, encore faut-il trouver un volontaire, un cinglé qui, en barque, va aborder l'échafaudage et placer les charges aux endroits qui permettront de le disloquer. Le danger est que, parfois, le barrage cède d'un coup, sans l'aide de personne. Je ne vous fais pas de dessin sur le sort du dynamiteur engagé sur les grumes. En voyant les grumes défiler en désordre sur le fleuve, les gens d'ici ont coutume de dire : « Tiens, voilà du bois qui a fait une veuve ! »

Heureusement, c'est un métier bien rémunéré. Pour ceux qui ont fait la descente de rivière sans incident, à l'arrivée ils ont la consolation de pouvoir aller danser en dépensant joyeusement leur argent si durement gagné.

Pour un trappeur, la vie est moins risquée. À l'automne, nous préparons notre ligne de trappe et le matériel pour six mois de solitude. Victor, Maurice et moi, sommes de la vieille école, nous préférons transporter notre matériel et nos vivres avec nos traîneaux à chiens plutôt qu'à motoneige. Comme nous parcourons une région de lacs, nous sommes prudents. Lorsque vous traversez un lac gelé, un bon meneur – c'est le chien de tête qui mène l'attelage – évitera les surfaces fragiles, alors qu'une motoneige vous envoie tout droit dans le lac avec votre chargement. Bien heureux celui qui s'en sort !

Et puis nous avons le culte du silence. Un bruit de moteur s'entend à des kilomètres sur la neige ; en traîneau vous pouvez surprendre et tirer un wapiti, ce qui assure d'emblée une bonne réserve de viande pour les hommes et les chiens.

Le bavard

À propos de la religion du silence des trappeurs, il faut que je vous raconte cette histoire survenue il y a longtemps, quand le bruit des moteurs n'avait pas encore envahi le Grand Nord :

Dans un comptoir de la baie d'Hudson, Charly Mc Pherson, le tenancier du comptoir, vit un jour débarquer dans son magasin un jeune homme semblant sortir d'un catalogue de mode. Il arrivait d'une ville avec vêtements et chaussures neufs, équipé d'une carabine dernier cri. Semblant embarrassé, le citadin s'adressa au patron :

- Monsieur, je m'appelle William Smith. Je souhaite apprendre le métier de trappeur. Pourriez-vous, je vous prie, m'indiquer les articles nécessaires à cette entreprise ? Je vous serais reconnaissant de me présenter un trappeur pour m'initier à ce métier. Je suis disposé à payer son enseignement.

Le patron examina le jeune aventurier de la tête aux pieds. Ce muscadin lui paraissait innocent, mais sain de corps et d'esprit. Après un temps de réflexion qui parut surprendre l'apprenti trappeur, il lui dit : « Mon jeune ami, je vous fournirai l'équipement dont vous aurez besoin lorsque j'aurai trouvé l'homme qui voudra vous prendre en charge. Un peu de patience, j'attends ces prochains jours la visite d'une équipe de trappe. Allez donc prendre un peu de repos à l'auberge avant de vous aventurer dans la neige. Revenez dans quatre jours vers quatorze heures. »

Le délai écoulé, William Smith se présenta au rendez-vous. Dans le magasin, près du fourneau à bois, se tenait un homme déjà âgé, la barbe blanche mais le corps droit. Reconnaisant son jeune client, Charly le présenta à Antoine Laforge, un trappeur connu pour son art de la chasse et que tout le monde appelait Toine le taciturne.

Après un temps d'observation, Toine dit à Charly : « D'accord pour le prendre cette saison, mais à la condition qu'il se taise... j'aime pas les jacasseux. Pour apprendre, il lui suffira de regarder ; la première qualité d'un trappeur, c'est de savoir observer, le silence est le gage de la réussite. S'adressant alors à William : nous partirons dans huit jours. Vois avec le patron pour t'équiper de vêtements plus commodes et te trouver un traîneau avec son attelage. »

Quinze jours plus tard, deux traîneaux rejoignaient la cabane de Toine plantée en lisière d'une forêt et près d'une rivière. L'apprentissage de William se déroulait sans bruit, le jeune homme regardait faire Toine, puis l'imitait. Il faut dire que ce grand gaillard, parfois maladroit, mais toujours prêt à faire l'ouvrage, s'en tirait plutôt bien. Certes, le manque de conversation lui pesait, il aurait apprécié que le soir, dans la cabane en bois rond, Toine lui conte quelques-unes de ses aventures de chasse ; mais rien, le silence absolu !

Alors que la trappe se déroulait favorablement et que les fourrures de renards et d'hermines s'entassaient dans le séchoir des peaux, une nuit de pleine lune William entendit les chiens gronder. Il s'habilla promptement et sortit dans la nuit glacée. Un plantigrade tentait de forcer l'entrée de la réserve de viande. William revint précipitamment dans la cabane en criant : « un ours, un ours, il y a un ours près de la réserve ! »

Toine était habillé de chaud ; prenant son fusil, il sortit et, dans la clarté lunaire, ajusta l'ours et l'abattit d'une seule balle. « Mon gars, la bête est à toi puisque tu l'as vu le premier. Profite de ce qu'elle est chaude pour la dépouiller. Sa peau te revient. » Il fallut une bonne paire d'heures à William pour dépecer l'animal. Lorsque ce fut terminé, le jour n'était pas encore levé. Il s'allongea sur sa couchette et s'endormit d'un profond sommeil.

Au réveil, en fin de matinée, il constata que Toine avait quitté la cabane avec son paquetage, son traîneau et ses chiens, lui laissant les réserves et sa part de peaux. Il lui fallut un certain temps pour comprendre que l'Ancien ne reviendrait pas et qu'il l'avait laissé seul poursuivre la trappe. Un mois plus tard, estimant être suffisamment riche en peaux et ne souhaitant pas poursuivre plus longtemps son expérience d'homme des bois, William reprit le chemin de la civilisation. Au passage, il confia à Charly sa surprise d'avoir été, sans explication, abandonné par Toine.

Quelques mois après, lorsque Toine vint négocier ses peaux au comptoir, Charly lui demanda : « Pourquoi es-tu parti en laissant le citadin dans l'hiver ? » C'est avec le plus grand flegme que le vieux trappeur lui répondit : « Il était trop bavard ! »

Voilà mes louvarts, méditez cette loi du silence et, au retour, vous aurez ainsi des chances d'apercevoir les animaux de la forêt. Préparez-vous au départ, mêmes dispositions qu'à l'aller. Salut Victor, à bientôt Maurice.

Le retour

L'estomac rempli et l'esprit rêvant de trains de bois, la troupe reprit sa promenade nautique.

La descente de rivière fut facile, mais lors du portage, Camille fit une chute et s'égratigna un genou. Félix sortit de son sac sa "boîte médecine" de premiers secours, désinfecta et plaça une bande de maintien autour du genou contusionné. En s'aidant d'un bâton taillé dans un coudre, Camille suivit le mouvement, claudiquant un peu, mais sans pouvoir aider Mathias, son coéquipier, à porter le canoë. Il fallut que Yann fasse un retour en amont. Ce ralentissement permit au reste de la troupe d'observer le travail des castors pour se confectionner une retenue d'eau à leur convenance.

- Le Castor est un animal formidable, assura Félix. Non seulement il crée des plans d'eau qui facilitent la navigation sur nos rivières mais, en surélevant leur niveau, il réduit les zones de portage, en plus il nous offre sa peau en guise de vêtement ! Pour exprimer les « bienfaits » du commerce qu'il favorise et des échanges qu'il permet, les Indiens disent : " le castor fait les chaudrons, les hachettes et les armes à feu."

Vous avez vu les tas de branches et de rondins qui émergent à la surface des eaux, en amont de la retenue. Ce sont les huttes de ces animaux, l'entrée est sous-marine et, à l'intérieur de l'abri, une plate-forme hors d'eau leur assure d'être au sec. Vous avez sans doute entendu tout à l'heure, au moment où nous avons abordé pour débarquer, quelques claquements sur l'eau ? C'était leur sentinelle qui donnait l'alerte en frappant la surface de l'eau avec sa queue. Tous se sont mis à l'abri en attendant que nous leur rendions les lieux.

Le départ fut donné, le courant réduisit au strict nécessaire les coups de pagaie mais, une fois le lac atteint, il fallut souquer ferme. Le soleil commençait à descendre sur l'horizon quand les cinq embarcations furent hâchées sur la plage des Ours qui bordait la base de loisirs du Mont Tremblant. Une fois les canoës remisés, sac au dos la troupe reprit la piste qui menait au camp. Camille fut laissée à l'accueil de la base, Félix l'assura de l'envoyer chercher avec un véhicule, dès le retour au campement.

Le campement vandalisé

Un peu ankylosées par la position de gèneflexion du payeur, les jambes de nos jeunes gens furent heureuses de se dégourdir avec cette marche retour, malgré la raideur du sentier qu'il fallait affronter. Enfin, après une heure de sudation, la clairière du campement apparut. Stupéfaction ! Dans un grand état de surexcitation, Jean-Marie levait les bras au ciel à côté du fumoir à pemmican abattu à terre.

À l'exemple de Félix, tout le monde posa son sac et s'approcha. Jean-Marie expliqua que, s'étant absenté en début d'après-midi et attardé à bavarder à l'épicerie du « chant du loup », il venait de constater les dégâts en arrivant. La provision de viande mise à sécher sur les clayettes du fumoir était mangée ou emportée par un animal, la réserve à nourritures saccagée et souillée par l'odeur d'urine du prédateur ;

- Jean-Marie, prends ton 4x4 et va chercher Camille qui attend à la base de loisirs. Pendant ce temps, nous allons trier et remettre le campement en état. Tu sais bien qui nous a visités, l'odeur ne trompe pas, déclara Félix. Signale cette visite en bas, afin qu'ils s'en protègent. Tu feras le remplacement des vivres avariés demain, quand nous aurons fait le point. Quant à nous mes louvarts, voici ce que nous allons faire :

- les filles, vous vous occupez du souper. Mettez le poisson à cuire sur le barbecue après l'avoir assaisonné, l'huile et les aromates ont échappé au désastre ; mettez aussi de l'eau à bouillir dans le chaudron.

- Deux garçons, Pierre et Yann, vous remettez en état le fumoir ; Loïc, tu fais le tour du campement pour voir s'il n'y a pas d'autres dégâts ; Mathias, Lucas et moi, nous allons trier et nettoyer la cambuse de la réserve à vivres. Je vous dirai ce soir qui nous a rendu cette visite inconvenante. À l'ouvrage maintenant, afin que l'essentiel soit remis en état au retour de Jean-Marie qui est malade de ce désordre.

Chacun se mit au travail sur son chantier, le plus délicat fut de séparer le bon du mauvais dans ce qui avait été souillé par le nuisible. Heureusement, ce qui était conditionné en boîtes et en bouteilles, avait échappé à l'odeur laissée par le prédateur. En revanche, oignons, pommes de terre, fruits et légumes, furent jetés hors de portée d'odorat. Il fallait prévoir de reconstruire une réserve plus robuste. Ce serait l'ouvrage du lendemain, il se faisait tard et le soleil épousait maintenant la ligne d'horizon.

Au retour de Jean-Marie et Camille, le camp avait retrouvé une apparence normale, l'odeur qui se dégagait des poissons cuisant sur le barbecue, chassait l'autre. Dans l'eau bouillante du chaudron, Félix versa quelques sachets de soupe-minute dont le fumet mit la troupe en appétit. Après un brin de toilette, la bande se retrouva à table, éclairée par le foyer du feu et quelques lampes à pétrole qui grillaient les moustiques.

Le Carcajou

Le repas se déroula dans l'ambiance des humeurs insouciantes d'une jeunesse affamée par une journée où elle n'avait pas ménagé ses efforts. Toutefois, la curiosité démangeait toutes les langues : quel était l'animal venu troubler l'arrangement du camp ? Son assiette vidée, Félix se décida enfin à parler :

« Et bien mes louvarts, nous avons reçu durant notre absence, la visite de celui dont tout trappeur évite de parler et même de prononcer le nom. C'est l'animal le plus rusé et le plus féroce qui soit. On en parle seulement quand il est loin et qu'il ne risque pas de revenir : le Carcajou ! C'est le diable invisible, la grande terreur des trappeurs, aucun d'entre nous n'est jamais parvenu à le prendre au piège, et lorsqu'il est sur l'une de nos

lignes de trappe, il désamorce nos pièges et emporte les prises. Il est plus intelligent que certains hommes, sa voracité est telle que certains l'appellent "le Glouton". Il a le port et la taille d'un grand blaireau, mais il s'attaque à l'Orignal en lui sautant dessus et en lui coupant la veine jugulaire ; il n'hésite pas à affronter le Baribal, même le loup a peur de lui ! Le seul moyen d'en venir à bout est le fusil, toutefois il est si méfiant qu'il faut parfois des semaines pour réussir à le voir de loin.

Nul n'est assez fou pour oser dire qu'il n'a pas peur de lui. Dès que les enfants sont en âge de comprendre, les Indiens les mettent en garde contre ce fauve saccageur et cruel, à la manière dont nos grands-mères nous menaçaient du diable ou du grand méchant loup. Bon, rassurez-vous quand même, cet animal est trop méfiant pour venir là où sont les hommes, vous pouvez dormir tranquilles. Jean-Marie et moi allons nous partager la garde de nuit ; demain, je signalerai cet incident aux gardes du parc. Une battue avec chiens sera sans doute organisée pour chasser de la zone cet empêcheur de camper en paix.

Programme pour demain : petit déjeuner à sept heures comme c'est maintenant la coutume. Toilette, aération des tentes et des duvets, froissartage pour ramener des perches afin de refaire la cambuse. À dix heures, sacs au dos, sauf Camille qui nous rejoindra avec le char de Jean-Marie pour le déjeuner. Nous partons pour une randonnée pédestre qui vous permettra de compléter votre thème de sylviculture. Nous déjeunerons au restaurant-épicerie du parc, à côté du poste des gardes. L'après-midi, Grandidier, le chef des gardes, nous fera un exposé sur le parc et projettera quelques séquences de la vie animale du Grand Nord. Ensuite, vers seize heures, nous visiterons la cabane à sucre, "l'érablière", où vous seront dévoilés les secrets du sirop d'érable. Nous rentrerons au camp pour le dîner. Des questions ? ... non ? Alors au lit les enfants, ne m'attendez pas pour vous border, ce serait trop long. Bonne nuit à tous.

L'éclat de la lune illuminait la clairière où Jean-Marie entretenait le feu afin de maintenir à distance un éventuel rôdeur alléché par les reliefs de poissons. Pierre rêvait toujours de la gravure du cairn, il se demandait quand viendrait l'occasion de poursuivre son enquête pour examiner de plus près ce mystérieux tumulus. Le temps lui était compté, mais il ne pouvait échapper aux activités de la troupe à laquelle Félix ne laissait pas de repos. Il espérait pourtant bien pouvoir profiter d'un moment où tous resteraient au camp afin de retourner sur le promontoire de la pierre gravée. Mais, avec ou sans rêve de gravure ou de Carcajou, il était temps d'aller dormir.

L'herborisation

Le rythme de croisière étant atteint, le lendemain matin le ralliement de la bande se fit autour d'un café fumant et de tartines que chacun pouvait se beurrer à volonté. Dès huit heures, la forêt résonnait de coups de hache, de couinements de scie et de heurts de marteau ; le campement paraissait s'ordonner selon une discipline toute militaire !

Félix vint contrôler le genou de Camille, il était bleu, mais ne la gênait plus pour marcher. Par prudence, Félix préféra s'en tenir au programme arrêté : Camille rejoindrait le groupe au restaurant des gardes avec le 4x4, pour treize heures.

À dix heures, tout le monde était prêt à prendre la piste, toutefois certains avouaient ressentir la fatigue de la journée d'hier dans les épaules.

- Vos muscles d'épaule sont rouillés, leur dit Félix, faites quelques mouvements de bras avant d'endosser vos sacs. La troupe quitta la clairière en colonne par un, et descendit jusqu'au lac brûlé par l'étroit sentier. Là le circuit fut aisé et nos étudiants de forêt s'attardèrent autour des arbres qu'ils souhaitaient mieux connaître. Des herbiers de feuilles, de fleurs, de glands et d'épines diverses, vinrent compléter les sacs. Infatigable, Félix allait

de l'un à l'autre pour apporter une information ou répondre aux questions ; carnet et crayon en main, nos potaches notaient les caractéristiques de leur champion sylvestre.

- Vous êtes ici au milieu des plus grandes forêts du monde, leur dit Félix. Selon toutes les apparences, elles sont aussi anciennes que la terre. Regardez, certains arbres ressemblent à des cathédrales. Rien n'est plus magnifique que cette étendue de cimes.

L'érable

France avait choisi d'étudier l'érable, elle entendait compléter son étude lors de la visite à la maison du sucre. Cet arbre est remarquable, pensait-elle, d'abord il est beau, ensuite il offre une eau fraîche, claire et sucrée que l'on distille durant les mois de février et mars. Au printemps, quand les bandes d'étourneaux viennent s'abattre dans la plaine, le sucrier transforme sa sève en un merveilleux sirop doré et onctueux.

Pour l'extraire, rien de plus simple : on fait une entaille à la base du tronc, on fixe une gouttière, la sève n'a plus qu'à s'écouler et tomber dans "la chaudière", un récipient placé en-dessous. Mais pour que l'arbre débite sa quarantaine de litres d'eau sucrée, encore faut-il que la température descende au-dessous de zéro la nuit, qu'elle remonte le jour et que le sol soit gelé. Une fois récoltée, l'eau d'érable est mise à bouillir durant plusieurs heures pour être transformée en sirop. Il faut quarante litres d'eau d'érable pour faire un litre de sirop !

Le sirop prêt, on le filtre pour le débarrasser de ses impuretés et le mettre en bouteilles. Par contre, si l'on poursuit l'ébullition, le sirop se transforme en beurre, ensuite en cassonade et enfin en sucre brun, dur et granulé. **« Je vérifierai mes données avec celles de "l'érablière", se dit France en fermant son carnet.**

D'arbre en arbre, de questions en réponses, d'observations en émerveillements, la progression fut lente ; il était treize heures lorsque la troupe arriva au restaurant du parc. Sans plus tarder et sans façon, tout le monde passa à table où les fèves au lard de l'aubergiste furent honorées, l'odeur multipliait les appétits par quatre ! Camille avait rejoint ses camarades et semblait oublier son genou.

Le Garde

Après ce frugal déjeuner, la bande se présenta à la porte du poste des gardes où un immense gaillard, barbu comme un prophète, les accueillit.

- Voici maître Grandidier, le capitaine des gardes de ce parc, présenta Félix. Il connaît le Mont Tremblant mieux qu'un aigle et sait tout ce qui s'y passe. À propos Capitaine, sais-tu que nous avons eu hier la visite imprévue et fort désagréable, du Carcajou ? Il a semé la révolution dans notre réserve de vivres. »

- Bonjour jeunes gens, salut à toi Félix. Oui je sais, le Carcajou est dans nos parages depuis une semaine. Les pisteurs indiens sont sur ses traces, mais ce bougre d'animal ne tient pas en place ; il tourne autour du lac et ravage toutes les cambuses. J'ai donné ordre qu'on l'abatte, car on ne peut prendre de risque avec les nombreux visiteurs qui s'aventurent par ici.

- Ta décision me semble sage, je souhaite que les Indiens ou tes gardes, en viennent à bout avant qu'il ait fait trop de dégâts.

- Moi aussi, maintenant entrez dans notre château. Regardez dans le hall, vous avez une maquette au 1/ 10 000ème du parc ; cela vous donnera un aperçu de sa superficie et de son relief. Passez ensuite en salle de réunion où je vous ai préparé une projection sur la vie en forêt durant nos saisons. »

Pendant plus d'une heure, Grandidier présenta le parc, exposa la politique canadienne en matière de loisirs et de protection de la nature, projeta des séquences de la vie, de la mort et des combats des animaux de la forêt. Cet homme avait la passion de son métier et exprimait l'amour de la nature qu'il souhaitait transmettre à son auditoire. À entendre le chœur des questions posées, ce fut fait. C'est à regret, sous la poussée de Félix, que la compagnie quitta ce brillant conférencier.

La cabane à sucre

L'étape suivante n'était située qu'à quelques centaines de mètres du poste, ce qui évita d'arriver en retard. La cabane à sucre, c'est ce lieu magique où le Sucrier se fait magicien pour transformer la sève de l'arbre en un délicieux sirop. L'opération se passe au début du printemps, quand les premiers soleils viennent réveiller la nature endormie. Dès que le vent du sud apporte l'odeur des terres lointaines, les récolteurs sont gagnés par la fièvre de l'érable ; la récolte est la première activité que l'on peut faire dehors après les longs mois de réclusion imposés par l'hiver.

Accueillis par le seigneur des lieux, les jeunes gens furent invités à visiter l'installation dans laquelle se pratiquait l'alchimie sucrière. Posées sur un foyer éteint en ce mois de septembre, les pannes, qui sont les récipients contenant la sève, sont chauffées. Tout l'art du bouilleur consiste à maintenir une température constante, afin que le sirop ne colle pas dans le fond du chaudron. Le vrai bouilleur se fie à ses « trucs » : il reconnaît la couleur, la texture du liquide qui épaisse, il trempe une cuillère de bois dans le bouillon comme grand'mère pour ses confitures, si une goutte se forme sans tomber, le sirop a atteint la bonne consistance. Après avoir été filtré, il est mis en bouteilles et étiqueté selon les normes : Catégorie 1 c'est le sirop d'érable ; catégorie 2 c'est une gourmandise qui a le goût du caramel.

L'action bienfaisante sur la santé de ces deux produits est reconnue ; ils calment les maux d'estomac et l'irritation des bronches. Le sucre d'érable a longtemps été pris comme médicament pour le rhume et la gorge, mais ce sirop aide aussi à guérir brûlures et écorchures. À ce moment, quelques voix gouailleuses s'élevèrent pour inviter Camille à soumettre son genou écorché à l'épreuve du sirop d'érable !

Une hilarité bon enfant et une dégustation des produits de l'érablière clôturèrent cette visite.

L'annonce du raid

Le retour au camp fut l'occasion d'admirer les érables flamboyants de la forêt. Jean-Marie avait préparé un ragoût de boulettes de pattes de cochon dont la saveur fut particulièrement appréciée. Ravis, les louvarts le baptisèrent « meilleur cuisinier » de la clairière du Carcajou en l'arrosant d'un filet d'eau de la source. À l'issue du repas, Félix annonça le programme :

- Demain, départ huit heures pour la base de loisirs du "chant du loup". De là, nous partons pour un raid équestre de quarante-huit heures. Nous allons rendre visite au village du clan des loups où nous passerons la nuit. J'espère que tout le monde sait tenir à cheval ? Oui ? Très bien. Sur votre sac, n'oubliez pas de rouler votre duvet, les tipis de nos Hurons ne sont pas des chambres d'hôtel ! Pensez aussi à votre brosse à dents...

La soirée se poursuivit autour du feu, sans thème précis de discussion. Quelques questions furent posées sur les mœurs des Indiens, sur leur mode de vie, leur culture, leur

intégration à la société canadienne, auxquelles Félix apporta des réponses qui, parfois, paraissaient un peu réservées. Toutefois, la libre conversation permettait aux jeunes gens venus de différents horizons, d'échanger leurs impressions et leurs idées pour mieux faire connaissance. Un courant d'amitié était en train de naître entre cette jeunesse et ce pays.

Enfin, les yeux remplis d'étincelles, la troupe se dispersa pour rejoindre ses tentes et ses rêves cachés derrière des paupières alourdies par les efforts de la journée.

Chapitre III

Le village indien

Les chevaux

Le ciel de ce matin-là était, comme celui des autres jours de l'été indien, d'un merveilleux bleu. Le soleil s'amusait à peindre mille couleurs sur les feuilles des arbres du Mont Tremblant.

Excités à l'idée de jouer aux cavaliers dans la forêt, nos jeunes s'étaient réveillés tôt, leurs sacs prêts depuis longtemps. « On descend au "Chant du loup" avec le minicar, annonça Félix. Il se peut que demain, au retour de notre raid en territoire indien, quelques-uns d'entre vous apprécient de ne pas avoir à grimper à pied jusqu'à notre repaire ; En route la cavalerie. »

Sur la base de loisirs, une quinzaine de chevaux sellés que deux Indiens encadraient, attendaient leurs cavaliers. « Ce sont des "appalooses" précisa Félix. C'est le cheval le plus sûr et le plus confortable qui soit. Avec les selles de Far West, vous pouvez tenir plusieurs jours sans fatiguer. Ce cheval a le sabot aussi assuré que celui d'une mule, surtout pour la traversée des gués. Son cavalier ne peut se perdre, son cheval le ramène toujours à l'écurie ; mais rassurez-vous, nos guides indiens nous conduiront sur la bonne piste. Placez maintenant vos sacs sur les chevaux de bât, ils vont suivre sous la conduite de Christophe, le "palefrenier" du clan des Loups. Michel, notre éclaireur, va guider notre chevauchée pour nous signaler au passage ce qui mérite d'être regardé. Jean-Marie nous attendra sur le trajet avec le pique-nique. »

Après avoir arrimé ses sacs sous le contrôle de Christophe, réglé la hauteur de ses étriers et resserré les courroies des selles, en colonne et au pas, la bande se mit en route derrière Michel, l'éclaireur huron. Nos deux Indiens étaient habillés comme des trappeurs canadiens, « de nos jours, expliqua Félix, plus personne ne s'habille à l'indienne ; Le coton est plus commode que le cuir, il ne durcit pas en séchant. De même, la couverture de laine est plus légère, plus souple que la peau d'un orignal et tout aussi chaude. Les Indiens se sont adaptés au confort ! Ne vous attendez pas à trouver un décor de western dans le village des Loups, il y a l'eau courante et l'électricité dans leurs cabanes en bois rond, il n'y a que les tipis qui ont échappé au modernisme, mais c'est pour le plaisir des touristes ! »

Les oiseaux

Chacun s'étant bien calé sur sa selle et assuré de l'humeur gracieuse de sa monture en la gâtant d'un ou deux morceaux de sucre, la troupe s'offrit le plaisir d'admirer la nature sans avoir à se préoccuper de ses pieds. Le concert qu'offrait le peuple des arbres valait toutes les mélodies champêtres. Le pinson à gorge blanche lançait ses cinq notes mélancoliques alors que, perchés en haut des arbres morts, les sansonnets jacassaient comme

des concierges. Plus loin, un pic noir faisait résonner un arbre creux et un corbeau poussait son cri grave. Hauts dans le ciel, deux aigles pêcheurs patrouillaient à la recherche de poissons aventurés en surface.

Le spectacle était aussi dans les arbres. Assis sur la branche d'un tremble, un écureuil émettait une suite de notes coléreuses, sans doute pour manifester son mécontentement d'être dérangé par ces drôles de bêtes qui empruntaient sa piste. Dévisageant effrontément les arrivants à partir de son perchoir, le petit animal se tenait toutefois en position de fuite, la queue levée haut, prête à diriger son bond de retraite en cas de menace. Une explosion d'ailes : un geai s'éloigne en donnant l'alerte, ses cris rauques retentissent dans les profondeurs de la forêt. Sur le lac, des bernaches trompettent en se poursuivant par de brefs envols alors que des canards cancanent en se promenant en famille.

Ce monde de bavards entretenait une malicieuse cacophonie autour du sentier de randonnée, donnant l'illusion d'une forêt surpeuplée et conviviale.

La gloire de Jean-Marie

Après avoir dépassé le poste et salué les gardes au passage, l'équipée équestre retrouva Jean-Marie installé dans une clairière où les chevaux furent mis en pâture. Un ruisseau leur permettait de s'abreuver et de se rafraîchir les pattes. Les chevaux de bât furent temporairement libérés de leurs charges afin de partager le festin de leurs compagnons de monte.

La bande fit honneur aux grillades de lard salé encore chaudes, que le « meilleur » cuisinier de la clairière du Carcajou avait amenées dans un récipient thermique. Dégustées sur une tranche de pain moelleux et frais, ces grillades crissent sous la dent et ont un goût mi-salé, mi-sucré, qui en fait le délice de la gastronomie québécoise. Lorsque Jean-Marie proposa un dessert de sa composition fait de crème fraîche et de sirop d'érable à étendre sur une tartine, il fut ovationné par la troupe de ces jeunes loups aux estomacs toujours en attente d'une gourmandise. Spontanément, ils se jetèrent sur le cuistot surpris, le juchèrent sur leurs épaules et lui firent un triomphe en le promenant autour de la clairière sous les yeux approbateurs des chevaux qui s'arrêtèrent momentanément de brouter.

Une fois le dessert consommé avec force louanges, Jean-Marie fut abandonné et la troupe reprit sa cavalcade en direction du nord. Il restait à franchir le gué de la rivière Blanche dont les sauts et les cataractes se succèdent comme les marches d'un escalier. Le bouillonnement permanent de ses eaux lui font cette blancheur d'écume qui lui donne son nom.

Peu avant d'y arriver, Félix réclama un silence absolu, Michel pensait pouvoir surprendre les castors au travail en arrivant près de l'eau. Une trouée forestière permit d'entrevoir, en contrebas, une partie de la rivière qui s'en allait vers le lac des Wapitis tout en cascasant au fur et à mesure de la descente. Le léger nuage de vapeur qui se dégageait des eaux agitées et s'élevait au-dessus du courant, ne permettait pas de voir avec netteté les activités de ses rives. Michel proposa de mettre pied à terre et de tenir les chevaux par la longe afin de réduire le bruit de la progression jusqu'à proximité du gué. L'approche se fit donc « à l'indienne », la troupe arriva sur un escarpement d'où il était facile d'observer une boucle de la rivière dans laquelle deux sauts successifs provoquaient des myriades d'éclats dans la lumière du soleil.

Le baribal

Michel leva le bras pour attirer l'attention de tous, puis l'abaisse vers l'une des cascades en montrant une forme engagée à mi-corps dans la rivière.

« L'Ours ! » Le cri chuchoté circula, et chacun s'approcha au bord de l'aplomb dominant la rivière avec des ruses de "huron", afin de ne pas se détacher sur l'horizon de la falaise. Le spectacle de cette partie de pêche qu'offrait le baribal, l'ours noir de la région, était un ravissement. Sous la cascade, une mère ourse attrapait des saumons. Lorsqu'elle en tenait un frétilant entre ses pattes, elle le mordait puis l'envoyait sur la berge. Deux oursons de quelques mois y attendaient la manne maternelle qu'ils se disputaient pour la dévorer à pleines dents.

Après un temps d'observation dans un silence de chapelle, la troupe abandonna sans bruit son fauteuil d'orchestre et ce spectacle de nature. La randonnée reprit à pied afin de maîtriser la marche des chevaux sur le sentier abrupt, dont la pente était impressionnante pour de jeunes cavaliers. La piste contournait la cataracte de l'ourse et conduisait en aval. Le gué fut bientôt en vue et chacun remonta sur sa monture pour ne pas avoir à prendre un bain de pieds. Dociles, les chevaux traversèrent la rivière. De l'autre côté, le terrain était plat, le sentier en suivait le bord mais, sur toute sa longueur et jusqu'au lac des wapitis, les cavaliers n'aperçurent pas un seul castor, ni le moindre raton laveur; c'était sans doute leur jour de congé !

Le village

Bientôt la troupe déboucha sur un lac bordé d'érables, de trembles et de bouleaux. Aux flotteurs en surface, on devinait les filets de pêche tendus sous les eaux.

*Une fois passé le coude qui le masquait dans une baie, les cavaliers découvrirent un gros village de cabanes en bois rond et de tipis installés sous les arbres au bord du lac. « **Tagosinol !** » **Ils arrivent !** cria un villageois. Le bord du lac se peupla d'un seul coup, tout le monde vint aux nouvelles : les chiens d'abord, dont les aboiements cessèrent dès qu'ils eurent reconnu les chevaux du clan, puis des femmes avec un châle sur les épaules, des vieillards la pipe à la bouche, des enfants surtout, qui se bousculaient pour être au premier rang, au plus près des arrivants.*

Michel mena son escadron sur la plage autour de laquelle s'étendait le village. Il se composait d'une trentaine de cabanes implantées sans souci d'ordonnancement. Une rue en courbes, partiellement empierrée, semblait être l'axe central. En retrait, sur un tertre, une aire aménagée comportait une douzaine de tipis de peaux, disposés en arc de cercle autour d'un totem au sommet duquel était sculptée une tête de canidé. Cela sentait un peu l'artificiel folklorique à usage de touristes, mais pourquoi pas ? Si les Canadiens aiment visiter leurs parcs et leurs réserves, il semble naturel que les Indiens leur présentent le mode de vie de leurs ancêtres, même s'ils l'ont quitté sous la pression de la modernité !

*Sur la plage de sable, plusieurs canoës d'écorce étaient installés sur des trépieds confectionnés avec des perches ; amarrées au ponton de rondins, quelques barques de pêche à moteur se balançaient mollement. Entre la plage et le tertre aux tipis, s'élevait une grande bâtisse de briques rouges, au toit de tuiles, c'était le bazar : « **On y trouve tout le nécessaire à vivre ici, dit Félix : vêtements, alimentation, outillage, pièges, armes, moteurs, objets d'artisanat indien, etc. Vous pourrez y faire un tour pour trouver un souvenir à offrir à vos amis. En attendant, mettons pied à terre et récupérons nos sacs. Christophe et Michel, qui comme les chevaux sont de ce village, vont parquer nos montures que nous retrouverons ici, demain en milieu de matinée. Le chef de ce village, qui fait office de maire de commune, arrive pour nous accueillir et nous installer.***

- Bonjour Samuel, heureux de te revoir.

Un indien au visage de rapace, aux cheveux nattés et à la peau cuivrée tendue sur des pommettes saillantes, vêtu d'une veste carreautee de couleur vive, d'un pantalon de velours côtelé et chaussé de bottes, s'avance vers le groupe.

- Salut vieux Renard, sois le bienvenu ainsi que ta bande au village des Loups. Suivez-moi, nous allons poser vos sacs dans les tipis où vous passerez la nuit. Ce soir, vers dix-neuf heures, vous viendrez prendre le pot de l'amitié avec mes administrés, sous le préau de l'école. »

Les jeunes gens partagèrent un tipi pour deux, dans lequel ils déroulèrent leurs duvets sur les peaux déposées sur un sol recouvert d'une couche de fougères, souple et odorante, qui faisait une litière très convenable. Évidemment, chacun avait sa torche électrique, car l'électricité n'était pas arrivée jusqu'aux tipis !

Le séchoir à pemmican

Débarrassés de leur bagage, les jeunes gens suivirent Samuel pour faire le tour du village.

« Nos chasseurs viennent de tuer un wapiti. Ne soyez pas étonnés, le gouvernement nous a octroyé un droit de chasse permanent ! Vous allez assister à la transformation de la viande de chasse en pemmican, leur proposa Samuel. L'animal a d'abord été éviscéré sur le lieu d'abattage. Puis il a été suspendu à un arbre pour se refroidir et s'aérer, sa carcasse a été ouverte avec précaution, pour ne pas perforer les intestins ou la vessie. Une fois les viscères, les tripes et la panse retirés, l'animal est retourné sur le ventre afin que le sang s'écoule. Il peut alors être porté ou traîné sur une toile pour être amené au séchoir.

Une fois ici, la viande de l'animal est tranchée en lanières et séchée sur des clayettes. Une partie est conservée en l'état pour servir de nourriture cet hiver, l'autre sera pulvérisée, délayée dans de la graisse chaude, mélangée à des baies, coulée dans des sacs de peau et mise à refroidir. Avec le temps, la mixture prend la consistance d'un pain et peut se garder indéfiniment ; C'est l'alimentation de base de nos trappeurs quand ils partent durant plusieurs mois dans le Grand Nord.

- Partent-ils à motoneige ou à traîneau à chiens ? demanda Loïc.

- C'est selon. Les jeunes préfèrent la motoneige afin de ne pas avoir à chasser pour nourrir les chiens mais, en contrepartie, il leur faut emporter du carburant et des pièces de rechange. Les anciens eux, continuent de mener leur trappe avec le traîneau et les chiens, des malamutes qui sont de bonne compagnie et vous avertissent quand, la nuit, votre réserve de vivres est visitée par un indésirable. »

Les rites funéraires

« Poursuivons la visite. Vous apercevez là-bas, notre petite chapelle. Tous les quatre mois, le père Augustin nous rend visite durant quelques jours pour célébrer les messes en retard, baptiser les nouveau-nés, célébrer les mariages et les enterrements. En son absence, nous procédons comme le faisaient nos ancêtres avant l'arrivée des Robes noires qui n'écoutaient personne, mais exigeaient l'inverse ; ces religieux se chamaillaient avec les hommes médecine et divisaient la population entre les partisans du dieu des Blancs et ceux du Grand Esprit ! Rien n'a véritablement changé, nous sommes simplement devenus plus tolérants. Quand vient le prêtre, nous régularisons avec des messes. Il faut vous dire que de novembre, mois des Castors, jusqu'en mars, mois des Ours, nous ne voyons personne !

- *Comment procédez-vous pour les enterrements ? demanda Clara.*
- *Nous avons un cimetière, il est derrière la chapelle. Le choix du mode d'inhumation est laissé aux familles. Soit le défunt est enterré au cimetière quand le sol n'est pas gelé, soit brûlé selon l'ancienne tradition mais, quel que soit le mode, le mort est paré selon le rituel pour le grand voyage. Son visage est peint, ses armes et son calumet sont disposés autour de lui, son corps est protégé pour que la terre ne le touche pas ; Il peut alors partir pour la grande chasse dans le pays des âmes.*

Selon notre tradition, quand un homme meurt, son âme rode sur terre durant quatre jours. Si le défunt est satisfait des funérailles que lui font ses parents, il entre au paradis par le chemin des étoiles ; Mais si les derniers honneurs sont négligés ou si le trépassé a mauvais caractère, il peut demeurer sur terre. Il produit alors des bruits lugubres de mécontentement qui troublent les Vivants qui ne l'ont pas honoré avec suffisamment d'égards.

Bien sûr, nos croyances ne conviennent pas au père Augustin, mais il n'est pas parvenu à nous expliquer pourquoi certains esprits se manifestaient encore après l'inhumation des corps selon les rites de son église ! Notre homme médecine, que vous appelez chaman, correspond, lui, avec les esprits et nous donne les réponses qui nous conviennent. Vous le verrez ce soir, à la veillée des tipis, il y dirigera la danse des guerriers. »

La visite se poursuivit ensuite sans guide, à la découverte, par petits groupes dispersés. Pierre, suivi de France, de Camille et de Mathias, se dirigea vers la plage où, à genoux, deux jeunes Indiennes grattaient, avec des racloirs en os, la peau du wapiti afin d'en retirer les morceaux de viande et de graisse qui adhéraient encore. La peau était tendue à plat dans un cercle de piquets, les poils face au sol. Les deux Indiennes entreprirent alors de la battre à l'aide de fines baguettes flexibles afin de l'assouplir pour en faire un objet d'artisanat. Celle qui paraissait la plus âgée leva la tête et, fixant son regard sur Pierre, lui adressa un grand sourire. Tout en rougissant, Pierre lui rendit son sourire et lui tendit son étui à chewing-gum, ce qui lui valut un coup de coude dans les côtes de la part de sa sœur à qui ce manège n'avait pas échappé.

Camille entreprit de questionner les deux jeunes filles sur leur procédé de tannage alors que Pierre, troublé, contemplait les jeunes Indiennes. Ces dernières acceptèrent en riant de répondre tout en échangeant entre elles, des propos dans un langage incompréhensible pour nos visiteurs. France se mit aussi à genoux, expliquant d'où ils venaient et ce qu'ils faisaient au Québec.

- *Je vous présente Camille...Mathias...et Pierre, mon frère. Moi, c'est France. Et vous ?*
- *Moi c'est Maria, dit l'aînée. Mon nom indien est "Perle de lune", elle c'est Élodie, "Petit Oiseau de rivière".*
- *Serez-vous présentes à la veillée de ce soir ? demanda France. Les deux répondirent par l'affirmative.*

- Alors à ce soir... et bon courage les filles. Allons maintenant retrouver les autres afin d'échanger nos découvertes. Eh bien mon frère préféré et unique, tu en fais de belles ! Voilà que tu charmes les jolies squaws... quand Mère saura cela ! Pierre donna une bourrade à sa sœur.

Parvenue près du corral, l'équipe retrouva le reste du groupe. Quelques jeunes villageois, filles et garçons portant des crosses en bois, vinrent leur proposer de partager leur jeu.

- *Voilà la « crosse », expliqua Félix qui avait rejoint la bande. Ce jeu remonte à la nuit des temps, c'est l'ancêtre du hockey. Il est pratiqué de manière très brutale par beaucoup de nations indiennes qui le considèrent comme un entraînement au combat de corps à corps. Tous les coups sont permis, le but est de faire entrer une boule de cuir dans le camp*

adverse ! Il est interdit de frapper son adversaire avec sa crosse, mais ce sport reste rude, et le but est toujours le même. On y va ?

Félix composa les deux équipes afin de les équilibrer en parts égales entre filles et garçons, Hurons contre Visiteurs, il se réserva le rôle d'arbitre. La partie se déroula dans un joyeux tumulte et Félix l'arrêta lorsque le score fut à égalité. L'honneur était sauf dans les deux camps.

Mais le temps passait et, selon sa détestable habitude, le soir devenait sombre.

- Il vous reste une petite heure pour faire un tour au bazar et vous rendre présentable. Rompez ! ordonna Félix en riant de bon cœur devant les tenues de chiffonniers des joueurs de crosse.

La danse indienne

Après avoir retrouvé un aspect civilisé, nos jeunes gens furent accueillis devant l'école par Samuel accompagné d'Aline, l'institutrice. François, l'homme médecine, et les Anciens, observaient les arrivants. Félix fit les présentations et salua les villageois au nom de tous. Samuel invita Aline, de son nom indien « Étoile du Nord », à conter l'histoire du clan des Loups venu s'installer dans cette région sous la conduite de « Loup blanc », son chef au temps de la guerre contre les Anglais et les Iroquois. Conté dans un français teinté de québécois, l'exposé d'histoire fut apprécié et la narratrice applaudie à tout rompre.

- Levons maintenant nos verres à l'amitié, proposa Samuel. Les conversations s'engagèrent et s'animent sans que le temps soit compté. Un moment plus tard, Samuel invita l'assemblée à rejoindre la place des cérémonies devant les tipis pour partager un barbecue. Chacun s'installa à l'indienne, les garçons assis jambes croisées, les filles les jambes rejetées sur le côté ainsi que l'avait enseigné Félix. La coutume était respectée.

Les habitants du village étaient là, tous avaient revêtu la tenue traditionnelle des Hurons : pantalons et tuniques de peau, mocassins et plumes d'aigle sur cheveux nattés. Malgré le cérémonial, les enfants animaient cette réunion par leurs jeux et leurs cris. Derrière le totem, trois joueurs de tambours faisaient résonner l'air d'une sourde mélodie, en frappant doucement sur la peau tendue de leurs instruments ressemblant à des tam-tams. Chargé de branchages de sapin, le bûcher laissait éclater des gerbes d'étincelles dont les éclats faisaient concurrence à celui des étoiles.

Sur un grill, des tranches de wapiti finissaient de rôtir. Sortant son couteau, chacun alla se servir, la viande était succulente. Plusieurs jeunes Indiens vinrent se joindre au groupe des visiteurs. Pierre, qui mangeait aux côtés de France, vit soudain une ombre se placer face à lui, le privant de la lumière du feu. Il redressa la tête et, surpris, se trouva face à Perle de lune vêtue d'une longue robe frangée en peau de daim, son cou et ses poignets portaient des rangs de perles bleues. Deux grands yeux noirs éclairaient ce visage encadré par deux longues tresses. Se détachant dans la lueur du feu, l'apparition était d'une grande beauté. Regardant France, elle lui fit signe qu'elle souhaitait s'installer entre le frère et la sœur.

- C'est bon, j'ai compris Maria. Assieds-toi entre nous deux, dit France en se poussant. Perle de lune s'installa en frôlant l'épaule de Pierre qui, rougissant, dégustait sa viande en silence alors que France observait en souriant le jeu de Maria. Cette dernière se leva pour rapporter à Pierre un épi de maïs doré à point.

- Mange Pierre, ensuite nous parlerons toi et moi.

Alors que Pierre ne savait que penser de cet intérêt porté à sa personne, Maria réfléchissait ; Deux raisons au moins l'incitaient à faire connaissance avec ce jeune français : d'abord il était beau et lui plaisait, ensuite quelque chose l'intriguait. Lorsque

Pierre lui avait tendu son paquet de chewing-gum cet après-midi, elle avait remarqué la bague qu'il portait et sur laquelle était gravé un dessin. Cette gravure lui rappelait l'histoire que son père, François le chaman, avait racontée à la veillée d'initiation des jeunes du clan. Elle était donc bien décidée à regarder de plus près la main de Pierre pour satisfaire sa curiosité. On apporta les fruits pour conclure le repas.

Samuel présenta alors le chaman, les jeunes gens furent fortement impressionnés par le regard perçant du personnage. C'était à la fois un regard fixe et lointain, dont s'échappait un incontestable magnétisme. Il était vêtu d'une peau d'ours noir dont la tête et les membres avaient été conservés. Cette fourrure lui permettait de s'y loger entièrement, lui donnant alors une allure n'ayant plus rien d'humain.

- Le chaman, expliqua Félix, est à la fois le médecin, le pharmacien et le vétérinaire de la tribu, mais il est surtout son interlocuteur pour entrer en relation avec les esprits. Il possède des pouvoirs de divination qui, dans un moment d'extase, lui permettent de faire des prophéties. Il voit l'avenir ! Il connaît les chants magiques qui font tomber la pluie ; Il est le dépositaire des traditions et dirige les rituels comme ceux de ce soir où le clan va rendre un hommage à la nouvelle lune.

Libérez-vous de votre scepticisme, vous êtes endoctrinés par la Raison devenue l'unique référence de pensée du monde dit "moderne", laissez une place à l'irrationnel dont les capacités nous demeurent inconnues. Le chaman, lui, ne doute pas de la puissance du rêve, c'est ce qui lui donne une prédisposition à prévoir des événements. Ce n'est pas un charlatan, il est à l'écoute du monde qui l'entoure et met son expérience au service des siens. Il soigne les blessures et les maladies avec des plantes ; toutefois, certains maux ont des causes surnaturelles comme de briser un tabou, ils doivent être éradiqués par des moyens irrationnels ; c'est alors que le chaman cherche à entrer en contact avec le monde des esprits par la transe...

François le chaman prit la parole pour expliquer la danse qui, ce soir, serait dédiée à l'esprit des guerriers et à l'ours, notre frère.

- Avant l'hivernage des ours, dit-il, nous allons comme chaque année à la lune des Feuilles rousses, en chasser quelques-uns pour faire nos provisions de graisse et de viande pour l'hiver. L'ours est notre frère, aussi, avant de le chasser, nous exécutons une danse pour lui expliquer par des chants, que nous avons besoin de lui pour affronter l'hiver.

Un groupe de danseurs portant pagnes de peau et plumes d'aigle, arrivait en sautant au rythme des tambours hurons. Alimentées de bûches, les flammes du feu éclairaient vivement l'assemblée et dégageaient une fumée à laquelle se mêlait celle du tabac indien des hommes assis en tailleur autour des jeunes gens. Le tabac indien est un mélange qui trouble la tête, mais rend audible la voix qui sommeille en chacun de nous pour nous mettre en communication avec l'esprit de la création. Tous les Anciens du clan qui tenaient un calumet et pétunaient avaient, pour nos jeunes gens, des têtes de chaman !

La vision du chaman

Une fois la danse engagée, le chaman vint s'asseoir à côté du groupe, laissant les acteurs en pagne mener les figures selon leur rituel d'expressions.

- Ces danses sont la représentation figurée de ce que faisaient les guerriers dans une expédition de guerre, expliqua Samuel. Regardez ce jeune homme qui danse seul, au milieu des anciens assis autour de lui. Il commence à avancer lentement au milieu de la place, en faisant les gestes de quelqu'un qui ne veut pas être vu, il demeure immobile. Après quoi, il mime le départ du guerrier, sa marche par terre et par l'eau, son campement. Maintenant il feint l'approche, il s'arrête, examine et, tout à coup, se met à courir comme s'il voulait faire

un prisonnier ou scalper un ennemi. Il fait le geste de lui casser la tête et de trancher sa chevelure. Il montre qu'il l'attache à sa ceinture et pousse son cri de mort.

Distrait, Pierre écoutait sans vraiment suivre les évolutions du guerrier huron ; il jouait avec sa chevalière en songeant au tumulus. Le regard attiré par l'éclat du chaton d'argent brièvement éclairé par la lueur des flammes, le chaman s'était approché et regardait fixement les armes des Blanchefort sculptées sur la bague de Pierre. Puis il se retira pour rejoindre le cercle des Anciens écoutant le récit du jeune guerrier et chanter dans un langage que seuls les Hurons comprenaient. Le chant et la danse prirent fin, laissant les tambours résonner pour transmettre à la nature le message du clan des Loups.

La promenade sentimentale

- Pierre, veux-tu me raccompagner à ma cabane, demanda Maria ;

- Volontiers, se surprit à répondre le jeune homme. France, voudras-tu prévenir Félix ? Je ne tarderai pas.

- O.K. Bonsoir Maria, prends soin de mon frerot, lança France. La jeune squaw lui répondit par un sourire.

- Allons au bord du lac, l'eau y reflète la clarté de la lune.

Maria raconta sa vie, sa famille et le savoir de son père le chaman. Pierre parla de ses parents, du domaine de Picardie, des forêts et des chiens. Maria avait appuyé sa tête sur l'épaule de Pierre et l'écoutait avec attention. Le cri d'un rapace nocturne vint les rappeler à la réalité.

- Maria, il me faut retourner au tipi, Félix va s'inquiéter. Prenant la main de Pierre, Perle de lune le conduisit jusqu'à sa demeure dont le seuil était éclairé par une forte lanterne. Arrivée là, elle prit les mains de Pierre et les porta à hauteur de sa bouche en esquissant un baiser. À la clarté de sa lanterne, elle eut confirmation de ce que représentait la bague: un blason dessinant une tête de loup sur fleur de lys !

- Bonsoir Pierre, un jour tu seras un grand chef, je l'ai lu dans les étoiles qui brillent dans le lac. Puis elle déposa rapidement un baiser sur les lèvres de l'adolescent avant de rentrer chez elle.

Pierre resta planté là quelques instants, ce premier geste d'amour le bouleversait. Se ressaisissant, il regagna son tipi dont l'entrée était encore éclairée par le feu de la veillée, se demandant pourquoi Perle de lune lui prédisait un destin de grand chef ! Il ne se voyait pas chef de tribu indienne et, en France, il n'y a plus de chef depuis longtemps, ils ont tous été remplacés par des fonctionnaires et des comptables ! Le sommeil répondit à son interrogation.

Pendant ce temps, Maria racontait à sa mère la curieuse découverte qu'elle venait de faire, et le rapprochement qu'elle faisait avec l'histoire de la tribu des Loups contée par son père.

- Couche-toi ma fille, je rapporterai cela à ton père.

Le chaman ne fut pas étonné de la découverte de sa fille, il avait lui-même observé la bague et il savait qu'il devait recevoir cette visite.

L'hommage du matin

La nuit fut trop courte et le réveil de la troupe difficile. Si l'été indien appartient au jour, les nuits de septembre, ce mois indien du Blé, appartiennent déjà à l'automne et la fraîcheur de l'aube tombe des étoiles frissonnantes.

L'eau du petit déjeuner chauffait sur les braises du foyer de la veillée. Chacun y vint avec sa tasse, délayer son café soluble et goûter aux biscuits fourrés déballés de l'énorme sac de Félix. En sortant du tipi qu'il partageait avec Loïc, Pierre eut la surprise de trouver, face à l'entrée, une lance décorée de plumes noires et blanches, fichée en terre. Ce fut la curiosité générale.

- **Est-ce une déclaration de guerre ?** demandèrent les jeunes gens à Félix. Celui-ci la déterra, l'examina avec grande attention, et dit à Pierre :

- **C'est là un hommage du clan à un personnage que les Loups veulent saluer. Je crois, Pierre, que ce symbole témoigne d'un secret entre les Loups et toi. Sans doute te sera-t-il dévoilé l'un de ces jours ; en attendant, ne change rien à ton emploi du temps.**

Restant sur sa curiosité, la troupe alla faire un brin de toilette aux lavabos de l'école.

- **Ralliement au bazar, avait fixé Félix, nous retrouvons ensuite nos montures sur la plage, pour le retour au camp.** Les sacs faits, nos jeunes gens se retrouvèrent au magasin où toute une panoplie d'objets en cuir et en bois s'offrait à leurs choix. Pierre acheta une paire de mocassins ainsi qu'une toque de fourrure qui, pensait-il, lui serait utile pour les hivers picards. Quant à France, elle dévalisa une partie du rayon bijoux. Camille fut heureuse de trouver une peau de caribou. Félix eut bien du mal à extraire son monde de cette caverne de huron.

Le message.

Sur la plage, les jeunes du village attendaient les cavaliers ; ils avaient gentiment sellé et bûté les chevaux. Il n'y avait plus qu'à monter en selle. C'est au moment où tous se préparaient à prendre la piste que Samuel et le chaman arrivèrent pour saluer les partants. S'approchant de Pierre et le fixant de son regard d'aigle, le chaman lui dit :

- **Te voici ! fils du Loup blanc, nous t'attendions depuis longtemps, puis se retira.**

Stupéfait d'avoir été l'objet de l'attention du chaman et ne comprenant pas son message, Pierre ne savait que répondre. Il tourna un regard interrogateur vers Félix qui n'avait rien perdu de la scène.

- **Ne sois pas inquiet jeune loup, lui dit le trappeur. Le chaman te fera connaître son message quand il sera temps. Aujourd'hui n'est pas le jour, mais j'ai compris qu'il avait quelque chose à te révéler. Sois patient ! En attendant, remercions nos hôtes et regagnons le camp.**

Sachant lire le passé et interroger le présent pour dire le futur, le chaman savait que le clan des Loups attendait depuis longtemps, la visite d'un descendant de celui qui avait guidé le clan jusqu'au Mont Tremblant.

La caravane, encadrée par les jeunes villageois, prit le pas en saluant Samuel, Maria fit à Pierre un signe d'au revoir. Il se retourna plusieurs fois sur sa selle pour lui répondre. À la première courbe, ils se perdirent de vue et France, que cette idylle amusait, vint placer son cheval à côté de son frère pour le plaisanter :

- **Et bien mon p'tit loup, te voilà drôlement engagé...**

- **Je n'y comprends rien !** » lui répondit Pierre.

Le retour

L'esprit distrait par les souvenirs de leurs découvertes en milieu indien, nos jeunes gens ne prêtaient guère attention aux signes de Michel qui avait repris la tête de la cavalerie. Une fois passé le gué de la rivière Blanche, il fallut mettre pied à terre pour alléger les

montures et grimper la pente de la colline par le sentier qui conduisait au belvédère d'où, la veille, ils avaient admiré le panorama et assisté au repas des ours. Jean Marie attendait là-haut, avec le pique-nique de la bande.

Affamés par tradition, les jeunes s'attaquèrent de bon cœur aux tartines de lard grillé et aux œufs durs apportés par le cuistot. Comme à son habitude, il avait soigné le dessert : des crêpes dégoulinantes de confiture de cerises sauvages ! Une fois de plus, il fut porté en triomphe et acclamé par les gourmands déchaînés.

L'estomac des cavaliers convenablement lesté et les chevaux gâtés d'une croûte de pain en dessert de leur herbage, la chevauchée reprit la direction du campement. En milieu d'après-midi, nos randonneurs purent assister à un combat aérien de corneilles et de vautours. Plus petites et plus agiles, les corneilles tenaient le dessus. Elles plongeaient en assénant des coups de bec à leurs rivaux géants. Les vautours rentraient la tête, se berçaient de leurs grandes ailes raides, et encaissaient les coups. Les mains en visière, les cavaliers suivaient le spectacle de cette guerre dans la troisième dimension.

L'arrivée au « chant du loup » fut saluée par un "ouf" ! de soulagement par ceux dont le « joufflu » était passablement endolori par son contact inhabituel avec la selle cahotante d'un cheval canadien. Après avoir salué Michel et Christophe, la troupe bondit dans le minicar qui ramena tout le monde au camp malgré la proposition de Félix d'un retour à pieds pour les volontaires. Jean-Marie préparait déjà la soupe du soir. Le repas achevé et voyant bailler son auditoire, Félix interrompit la veillée de bonne heure.

- Demain journée de repos, promenades dans la forêt environnante pour compléter votre étude des essences et aménagement du camp, annonça-t-il avant d'expédier son monde au royaume des rêves.

Chapitre IV

La vision !

La pierre gravée

Le lendemain à l'aube, le camp encore endormi, Pierre s'équipa et, armé de son appareil photo, se prépara à partir. Il avait l'intention de décaper la pierre gravée du cairn et de la photographier pour la montrer à son père. Il était convaincu que ce tas de pierres portait la signature d'un Blanchefort.

Silencieusement il déposa, devant l'entrée de la tente de Félix, une page de son carnet de notes sur laquelle il expliquait qu'il se rendait à la source du Lynx, et qu'il serait de retour pour le déjeuner. Puis il emprunta la piste qui remontait vers le sommet de la colline. Il n'était pas six heures, la clarté du jour levant était encore bien timide ; toutefois la vie s'éveillait dans les sous-bois, les oiseaux s'appelaient et saluaient le jour.

*Lors de son premier passage, Pierre avait laissé une branche plantée à l'horizontal sur le talus, à l'emplacement emprunté pour rejoindre le tertre. Il retrouva sa marque et le cairn sur le promontoire. Sortant de son sac à dos sa brosse à ongles, sa gourde emplies d'eau, une serviette et un marqueur d'encre noire, Pierre se mit au travail dans un état d'esprit plus proche de l'exaltation que du calme d'un chercheur. Agenouillé devant la pierre gravée, il la dégageda de la base du cairn, l'humecta et la brossa énergiquement. Une fois la gravure nette, il essuya la pierre et redessina les contours de son tracé à l'aide du marqueur. Au fur et à mesure que sa main avançait, l'image révélait le blason ancestral, identique à celui que portait sa chevalière ! Sous les armes des Blanchefort étaient gravées les initiales **C.B.** et les dates : **1733-1759**. Aucun doute, il s'agissait bien de la sépulture d'un ancêtre de la famille.*

L'attaque du Carcajou

Pierre sortit l'appareil photo, le régla et prit un cliché. Son flash en fut peut-être la cause mais, au même moment, un poids lui tomba sur les épaules, accompagné d'une douleur intense. De la branche du sapin qui surplombait le cairn, et sur laquelle il était à l'affût d'une proie, un animal venait de sauter sur le dos du jeune homme, le lacérant de ses griffes. Sous la surprise de l'attaque et la douleur des morsures, Pierre hurla de terreur puis tenta de faire basculer son agresseur par-dessus son épaule ; solidement planté dans ses chairs, l'animal ne lâchait pas prise. Défaillant, le jeune homme tomba à genoux et perdit conscience.

Un bruit sec d'os brisés mit fin à cette attaque. Un Indien, casse-tête à la main, venait de fracasser le crâne de la bête, et quelle bête ! Un carcajou, l'animal le plus redouté des trappeurs. Tué sur le coup, le carcajou – le glouton pour l'appeler selon le vocabulaire des gens du vieux pays – lâcha prise et tomba à côté de Pierre étendu sur le sol. Médecine

François, le chaman du clan des Loups, s'assura que Pierre ne portait pas de plaie mortelle nécessitant un garrot puis, plaçant ses mains en cornet devant sa bouche, il lança l'appel du loup : Hou hou hou ! Trois fois. Son cri, insolite à cette heure du petit jour, résonna dans la forêt. Il fut reçu par Ti Jean, un jeune indien qui accompagnait le chaman dans ses chasses en conduisant le char (l'appellation canadienne pour un véhicule automobile) tout terrain de l'homme médecine. Il localisa l'appel, mit son véhicule en marche et emprunta la piste qui menait au promontoire voisin de la source du Lynx.

*Pendant ce temps, François entreprenait de porter secours au jeune homme inanimé. Il avait reconnu celui auquel il avait donné, l'avant-veille, le nom de « **fils du loup** ». Avec précaution, il retira la chemise déchirée et épongea le sang qui coulait des sillons sanglants laissés par les griffes du Carcajou, avec la serviette qui avait essuyé la pierre humide. Tirant du sac médecine qu'il portait attaché à sa ceinture, une fiole contenant une mixture grasse et odorante, il en appliqua une couche sur les plaies du blessé. Le sang cessa de couler.*

La veille, le chaman avait interrogé les esprits pour retrouver la mémoire de la naissance du clan des Loups. Voilà maintenant bien des lunes, quand les hommes blancs n'étaient encore qu'une poignée d'explorateurs et de trappeurs dans le pays des rencontres que les Indiens appelaient "Kannada", un chasseur blanc accompagné d'un Loup blanc, avait sauvé un guerrier huron de l'attaque d'un Carcajou. Ce Blanc avait été accepté par la tribu huronne puis, grâce à ses prouesses guerrières contre les Iroquois, ces ennemis des Hurons, il était devenu chef d'une troupe de guerriers avec lesquels il avait fondé le clan des Loups ! Le chaman François savait que Pierre appartenait à la lignée de ce chef blanc dont le retour était attendu. La légende du clan le disait et le chaton de sa bague portait la marque des Loups !

L'ambulance !

*Un bruit de moteur, puis un coup de frein se firent entendre à proximité du tertre. Ti Jean s'approcha de Pierre toujours inconscient sur le sol et, regardant le cadavre du carcajou, cracha pour marquer son mépris de la bête infernale. « **Ti Jean, amène la couverture du char ; on va allonger le jeune loup dans la caisse et l'emmener à la cabane médecine sans perdre de temps. Tu reviendras après pour prévenir Félix.** »*

*Allongé sur le ventre à l'arrière du véhicule, Pierre reprit conscience et ouvrit les yeux. Voyant la dépouille du Carcajou à côté de lui, il réalisa qu'il avait été attaqué par lui sans pour autant comprendre comment il se trouvait là. « **T'inquiètes pas mon gars, lui dit François en l'entendant geindre de douleur en étant ballotté par les cahots, j'vas te conduire au village et crois-moi, d'ici quelques jours tu auras tout oublié.** »*

La cabane médecine

Après un trajet d'une bonne heure, le véhicule s'arrêta près de la cabane médecine située un peu à l'écart du village. C'était une construction semi-sphérique à toit rond, constituée de perches recouvertes de grandes peaux superposées, l'entrée étant elle-même une peau mobile qui se repliait sur la partie supérieure. Pierre fut débarqué, porté par les deux Indiens, et installé sur un épais matelas d'herbes et de fougères recouvert d'une peau de daim. Une odeur de menthe sauvage parfumait la pièce dans laquelle était installé un foyer central à même le sol ; les fumées ne s'évacuaient qu'en tirant sur une peau qui obstruait l'orifice central du toit.

François alluma le feu et déposa des pierres à feu dans le foyer. Après avoir placé deux grosses bassines d'eau de part et d'autre de la couche de Pierre, il envoya Ti Jean, avec le char, prévenir Félix de l'accident de Pierre et des dispositions prises. Lorsque les pierres à feu furent rouges, François les plongea dans les bassines, provoquant de la vapeur et entraînant une forte sudation de Pierre. Dehors, deux squaws avaient entrepris de dépouiller le Carcajou de sa peau.

Lorsque Ti Jean arriva au campement, la troupe était en effervescence. Il était plus de neuf heures et le petit déjeuner avait été avalé. L'absence prolongée de Pierre commençait, malgré son mot d'explication, à inquiéter Félix et les adolescents. L'arrivée de Ti Jean fut donc l'événement, tous se précipitèrent autour de lui pour l'entendre conter l'attaque du Carcajou surprenant Pierre au cimetière indien, et son sauvetage par François le chaman.

Félix confia la charge du groupe à Loïc, le plus âgé, et prenant France avec lui, grimpa dans le 4x4 de Jean-Marie pour suivre Ti Jean jusqu'à la cabane médecine. François en sortit et expliqua au trappeur et à France la nature des blessures de Pierre et le traitement qu'il avait commencé à lui administrer.

- Cette médecine va durer sept jours, mais le jeune loup en sortira guéri. De plus, il aura oublié le cauchemar qu'il vient de vivre sur la sépulture de son ancêtre, Charles de Blanchefort. Tu le sais sans doute, le tertre qui se trouve près de la source du Lynx est le cimetière du « Loup blanc », l'homme qui a sauvé le clan des Loups du massacre par les Iroquois.

Le Loup blanc

Se tournant vers France qui écoutait sans comprendre, il lui dit :

- Ton frère avait découvert la pierre gravée qui marque l'endroit où ton ancêtre a été inhumé par le clan des Loups dont il était le chef. Il y a de cela fort longtemps, le grand-père de ton grand-père n'était pas encore né, l'un des tiens a traversé la grande mer, il est venu chasser les bêtes à fourrure dans le Grand Nord de ce pays. Il s'est lié d'amitié avec un grand Loup blanc et, un jour, il a sauvé un guerrier huron attaqué par un Carcajou. Comme tu le vois, l'histoire se répète. Ton ancien fut admis dans la tribu huronne, son nom indien était : 'l'Homme qui parle avec les loups'. Peu à peu, par ses actes de bravoure en combattant les Anglais et les Iroquois, ainsi que par la qualité de ses chasses, il devint le chef de guerre et le « Loup blanc » de la légende huronne. Le tertre de la sépulture de Loup blanc est taboue, je savais que ton frère devait s'y rendre, les esprits m'avaient prévenu. Je suis allé à sa rencontre pour rendre aux Blanchefort la dette du clan.

Surprise et ne sachant que croire de cette invraisemblable histoire, France n'était pas en mesure de répondre. Elle demanda à voir son frère, mais le chaman lui expliqua qu'il fallait laisser les herbes agir aussi bien sur le corps que sur l'esprit de Pierre sans perturber le processus de guérison par des sentiments. Félix entraîna France à quelques pas et lui expliqua que Pierre était en bonnes mains malgré l'apparence d'une thérapie teintée de magie indienne ; Aucun organe vital n'étant touché, on pouvait faire confiance à l'homme médecine dont la science était unanimement appréciée dans la contrée lorsqu'il s'agissait de soigner les blessures et les infections.

- J'ai moi-même été témoin de guérisons surprenantes grâce à l'application d'herbes et d'emplâtres qui sont les secrets de François. N'aie aucune crainte sur l'état de ton frère. Je vais prévenir ton père, il connaît les ressources médicinales des Indiens. Je suis sûr qu'il comprendra et acceptera la médecine du chaman. Il serait d'ailleurs dangereux pour Pierre

d'interrompre maintenant les effets du travail engagé par le chaman, il risquerait l'infection de ses plaies.

Passant près des femmes qui, à l'aide de grattoirs d'os, nettoyaient la peau du Carcajou tué par François, Félix dit à France :

- C'est cet animal que tu appelles un Glouton, qui a attaqué Pierre. Tu peux remercier le ciel d'avoir prévenu l'Indien de se rendre au cimetière de l'ancêtre en même temps que Pierre. Ce chaman a des dons de voyance ! Bon, si tu le veux bien, nous allons laisser la médecine indienne faire son office et rejoindre le campement. Nous reviendrons demain prendre des nouvelles.

*Saluant les gens du village attroupés autour du 4x4, France et Félix reprirent la piste. S'arrêtant au poste des gardes sur le trajet retour, Félix fit un compte rendu au capitaine Grandidier et téléphona à Philippe de Blanchefort en congrès à Québec. Après plusieurs minutes d'une conversation animée, Félix appuyé par Grandidier, persuada Philippe de faire confiance à la médecine du chaman malgré sa crainte d'une infection. France prolongea la conversation avec son père pour lui donner ses impressions et lui conter l'étonnante découverte de Pierre liée à l'histoire d'un ancêtre devenu le **Loup blanc des Hurons**. Philippe promit de venir faire un tour dans la contrée dès qu'il pourrait s'absenter du congrès.*

L'effet médecine

Transpirant abondamment dans cet air chargé de vapeurs étouffantes et parfumées, Pierre, en proie à la fièvre, se débattait maintenant contre le monstre diabolique qui l'avait agressé. François déposa, sur le corps nu de l'adolescent, un grand linge humide et odorant. Quelques minutes plus tard, le corps du blessé se détendit et parut sombrer dans le sommeil.

Ti Jean pénétra dans la cabane en portant, plié sur l'avant-bras, une peau de Loup blanc très souple. L'homme médecine la prit et en couvrit le corps de Pierre en murmurant des incantations. En scandant ses paroles au rythme lent d'un tambourin fait d'un cuir tendu sur un cercle de coudrier, le chaman s'adressa à Pierre dans un état second :

***Il est venu le temps,
dernier fils de la meute conduite par le Loup blanc,
de faire la connaissance du clan de ton ancêtre.
Par l'esprit des mémoires,
j'attendais ton retour, fils du Loup des Hurons.
Les herbes de nos forêts vont te guérir très vite
et je vais te léguer une part de mon don :
Tu pourras désormais apercevoir en toi
l'épopée de tous ceux qui ont bâti ton nom.***

Pendant que Ti Jean entretenait le foyer et plaçait les pierres à feu brûlantes dans les bassines, François psalmodiait une mélodie huronne en se dandinant autour de la litière du blessé. Dans une main, il tenait le corps desséché d'un martin-pêcheur, de l'autre la dépouille momifiée d'une chauve-souris. De temps à autre, Ti Jean jetait une poignée d'herbes et d'écorces dans le feu vif. Leur fumée se mêlait à la vapeur pour former comme un nuage au-dessus des trois hommes.

Sous l'effet hallucinogène de la fumée dégagée par la combustion des herbes, Pierre laissait son esprit vagabonder librement, il n'avait plus aucune notion de temps ni de lieu. Il

avait l'impression d'être ce nuage qui flottait dans la pièce, il ne savait plus s'il était corps ou esprit. Il devinait un paysage tour à tour plaine, montagne, prairie ou forêt, printemps ou hiver... il voyait un homme lourdement chargé d'un sac et d'un vieux fusil, marcher sur une piste, un grand Loup blanc à son côté : l'ancêtre, Charles de Blanchefort était en train de renaître dans son rêve !

Pierre plonge dans l'Histoire : 1756 ! Il voit un jeune cadet de famille, Charles de Blanchefort, 23 ans, s'embarquer à la Rochelle pour rejoindre la colonie d'Amérique.

1756 : la Nouvelle France

Malgré les mises en garde de sa famille inquiète de son choix pour rejoindre une colonie dont la situation était pour le moins calamiteuse - la Nouvelle France subissait alors le blocus de la flotte anglaise - Charles de Blanchefort est décidé à tenter fortune dans cette lointaine province que le royaume du roi Louis XV ne soutient pas dans sa lutte contre les incursions anglaises.

Le Canada français se limite à l'estuaire et la vallée du Saint Laurent, ainsi qu'aux environs des lacs Ontario, Érié et Huron. Vers l'Ouest, au-delà des Grands lacs, le pays est peuplé de tribus indiennes. Affaibli depuis le traité d'Utrecht signé en 1713, qui mettait fin en Europe à la guerre de Succession d'Espagne, mais qui donnait les provinces d'Acadie, de Terre-Neuve et de la baie d'Hudson à l'Angleterre, la Nouvelle France est alors peuplée d'une cinquantaine de milliers de Canadiens essentiellement regroupés dans les trois villes de la province : Québec, Montréal et Trois Rivières.

Les autres Canadiens sont disséminés dans les villages au bord du Saint Laurent et dans les multiples forts qui sont autant de postes militaires que des centres de négoce. L'activité essentielle est le commerce des peaux achetées aux Indiens ou chassées. Les fourrures de loutres, lynx, fouines, hermines, martres, renards, ours et surtout castors qui fournissent à l'Europe ses chapeaux de feutre, sont un commerce très lucratif. De nombreux coureurs des bois parcourent l'intérieur du pays à la recherche de peaux, n'hésitant pas à affronter le grand hiver blanc canadien durant les cinq à six mois de trappe. C'était là l'ambition de Charles.

La traversée

Notre jeune aventurier, doté d'un confortable pécule, équipé du nécessaire, armé de son épée de gentilhomme et d'une paire de pistolets, ne doutait pas de partir pour reconquérir le Nouveau Monde. Il avait l'ambition de porter secours aux cinquante mille colons français dont la position était mise à mal par les agressions anglaises venant de la côte Est, sur laquelle plus d'un million d'Anglo-saxons étaient maintenant installés.

*Charles embarque donc à La Rochelle, sur le « **Chariot royal** », une frégate montée en flûte percée de trente-six sabords, mais ne portant que huit canons afin de tirer le maximum de vitesse de sa voilure pour échapper à la poursuite des navires anglais. En avril 1756, le navire mit à la voile et, poussé par un bon vent du nord-est, s'éloigna des côtes de France pour diriger sa course vers l'ouest. Quelques jours plus tard, le vent étant contraire, le navire fut mis à la bouline et obligé de louvoyer. La mer devint si grosse et le ciel si fâcheux que la flûte se mit à la cape. Charles paya un tribut à la mer avec un mal de cœur qui lui dura cinq jours durant lesquels il ne put rien avaler.*

Enfin le vent cessa, la mer fut moins agitée, mais le navire n'avancait plus ; ils furent deux jours dans cet état de tranquillité. Début mai survint un petit vent d'Est qui permit de

continuer la route, mais pas pour longtemps. Deux jours plus tard, le navire fut encore assailli par une tempête qui l'obligea à se mettre de nouveau à la cape. Survenant dans la nuit, on eût dit que le ciel s'entrouvrirait pour s'écrouler : un coup de foudre n'attendait pas l'autre et les éclairs jetaient du jour dans l'obscurité. Enfin, après quatre jours d'enfer, le vent et la pluie cessèrent, la mer se calma et l'équipage put réparer les pièces qui avaient souffert.

Dans les parages de Terre-Neuve, les matelots et les passagers pêchèrent la morue à l'hameçon. Tout est bon dans la morue quand elle est fraîche. La langue et le foie délayés avec de l'huile et du vinaigre donnent une sauce exquise. Mais comme pour conserver le poisson il faut beaucoup de sel, ce qui ne put être consommé fut rejeté à la mer.

Le vent du nord-est vint à souffler et, à la mi-mai, le « Chariot royal » doubla le cap Roy. De nuit et sans feux de position, il s'engagea dans l'estuaire Saint Laurent en franchissant le blocus anglais pour remonter le grand fleuve.

Montréal

Après une semaine de navigation sur plus de deux cents lieues de fleuve encore encombré de plaques de glace, et une brève escale à Québec, la flûte vint s'amarrer à un ponton du port de Montréal. Charles était arrivé ! Distante de soixante lieues de Québec, la ville de Montréal était implantée dans une île de dix lieues de longueur sur quatre de largeur, entourée par les bras du fleuve Saint Laurent. À l'origine, l'agglomération se nommait « Hochelaga », ce qui signifie « Deux Monts » en langue huronne. Jacques Cartier lui donna le nom de Mont-Royal dont est dérivé celui de Montréal.

Charles s'enquit d'une auberge de bonne renommée et, aidé par un matelot qui s'offrait à le guider, débarqua son bagage pour rejoindre l'auberge des « Trois Outardes ». La nuit tombait, les rues de l'agglomération étaient chichement éclairées par quelques fanaux enfumés. Les passants étaient rares, ce qui surprenait pour une bourgade qui comptait près de huit mille Canadiens ! Enfin, l'enseigne des « Trois Outardes » apparut. Précédant Charles dans l'auberge, le matelot lança à l'entrée de la salle : « **Bonsoir la compagnie. Marie, je vous amène un client.** »

Une femme d'une trentaine d'années, agréable à regarder, s'avança vers le voyageur : « **Je suis Marie Lafranchise, patronne de cette auberge. Que puis-je pour votre service mon gentilhomme ?** »

Charles se présenta et demanda gîte et couvert pour une durée encore indéterminée. La charmante aubergiste mit une chambre à sa disposition et lui indiqua la table où il pourrait prendre ses repas. Le jeune homme remercia et gratifia le matelot d'un pourboire puis, aidé d'une servante, monta son bagage. Sa chambre, proprement tenue et meublée du nécessaire, lui plut de suite. Elle sentait les herbes et fleurs de la forêt, le lit semblait dépourvu de puces ; sur une table, une cuvette et un broc d'eau permettaient de prendre soin de sa toilette.

Le jeune Blanchefort déballa ses vêtements pour les plier dans le grand coffre, il rangea son épée et ses pistolets, mais conserva sa dague de chasse à portée de main, pensant qu'on n'est jamais trop prudent dans un pays inconnu. On frappa à sa porte : la servante, une jeune métisse, lui apportait un broc d'eau chaude et une serviette parfumée. Charles se dit que ce pays avait le goût de la civilisation ! Quittant ses bottes, il entreprit un brin de toilette pour honorer son hôtesse. Il revêtit un habit de ville en enfilant une culotte et des bas, puis chaussa ses souliers à boucles pour descendre dans la salle de l'auberge. Une appétissante odeur de volailles rôties parfumait ses narines, chassant l'odeur de poisson qu'il promenait depuis son embarquement sur le « Chariot royal »

L'auberge

Installé à une table voisine de la cheminée où rôtaient des volailles, Charles avait une vue d'ensemble sur les clients de la grande salle : des matelots trinquant de bon cœur pour oublier leurs émotions dans les tempêtes, des militaires jouant aux dés pour passer leur ennui de garnison, des compagnons charpentiers, boucles d'or à l'oreille, comparant leurs chantiers, des trappeurs silencieux accompagnés de leurs squaws et, dans un coin sombre, un jeune bourgeois accompagné d'une jolie dame. Il y avait là un éventail de la société de Montréal.

La belle Marie patronne de l'auberge, vint s'enquérir de sa commande et s'attarder un peu en compagnie de ce gentilhomme arrivant de France, apportant des nouvelles du vieux pays. À son regard brillant, il apparaissait que ce jeune homme lui plaisait bien. Il est vrai que la haute silhouette bien charpentée de Charles, surmontée d'un visage agréable encadré de longs cheveux noirs attachés dans le dos, son regard bleu et droit au-dessus d'une moustache de mousquetaire, faisait un tableau qu'appréciaient fort les dames. La conversation s'amorça donc de manière galante entre Charles et Marie.

*Ce premier repas canadien fut un délice : à une soupe de fèves aux lardons avait succédé une truite braisée puis une cuisse d'outarde rôtie à la broche, le tout servi en compagnie d'un cidre local très fruité. Pour le dessert, des crêpes garnies de confiture de myrtilles furent accompagnées d'un pichet de vin d'Anjou. Un repas qui convenait fort bien à un jeune estomac chahuté par six semaines de navigation et saturé de poissons ! **Curieux**, se dit-il, **on parle en France du Canada comme d'un pays de sauvages alors qu'on y mange mieux que dans les auberges de Versailles !***

Deux heures avant minuit, la salle de l'auberge était quasiment vide : les matelots avaient rejoint leur bâtiment, les soldats leur casernement, les charpentiers leur logement et les trappeurs leur campement. Il ne restait que Charles et, dans l'ombre de la salle, le couple d'amoureux se tenant la main. Dame Marie, libérée de ses occupations culinaires, vint s'asseoir à la table de Charles pour continuer le bavardage amorcé au début du repas.

La conversation

- ***Pourquoi avez-vous quitté la France ?** demanda Marie.*
- ***Je n'y avais pas d'avenir**, répondit Charles. **Henri, mon frère aîné, sert au Royal Picardie où, avec son brevet de capitaine, il s'appête à faire campagne contre la Prusse et l'Angleterre. Quant à moi, je ne me voyais pas endosser la soutane de curé, qui est l'habit réservé aux cadets de famille. Sachant que la Nouvelle France offre fortune et aventure à ceux qui ne craignent pas d'affronter ses hivers, je me suis décidé à quitter ma province de Picardie pour tenter ma chance dans le commerce de la fourrure.***
- ***Tiens ! Vous êtes de mon pays. J'étais à La Fère avant que le Roi m'expédie ici pour épouser l'un des colons de la compagnie des Indes. Le pauvre, il est mort voici deux ans, lors de la campagne dans la vallée de l'Ohio, contre l'Anglais. Avec son avoir, j'ai ouvert cette auberge et j'y suis encore. Au pays je n'avais rien. Et vous, pensez-vous rester ?***
- ***Je ne sais pas encore de quoi mon demain sera fait. Mais comme dans ma famille, toutes les générations de Blanchefort ont donné des grands veneurs, je voudrais prendre la relève. Je suis un chasseur expérimenté et me sens d'attaque à pratiquer la trappe. Je voudrais donc rencontrer un chasseur confirmé qui puisse m'enseigner son art de vivre***

dans le pays. Selon mes résultats, et le goût que je prendrai de cette vie nomade, j'aviserais de mon futur.

- Dans c'pays de neige et de forêts, il y a beaucoup de gars solides comme vous qui partent en chantant se cogner à l'hiver, mais au printemps, à la fonte des neiges, il y en a qu'on ne revoit jamais ! C'est très dur de vivre dans une campe, tout seul dans le grand blanc mais c'est vrai aussi qu'après une bonne saison de trappe, quand on a ramené des peaux de castors, de puants, de goupils, de loups cerviers, on a des écus d'or plein la bourse... Mais j'y pense, j'connais p'têtes ben quelqu'un qui pourrait vous mettre sur la piste... il doit passer ces jours à l'auberge, j'vous présenterai. On l'appelle « la Hachette », il est moitié canadien, moitié huron. Il passe pour être le meilleur chasseur de la région. Bon, j'vous offre un verre de rhum et j'm'en vais me coucher après avoir invité les deux tourtereaux à rentrer chez eux ; Y vont tout de même pas nous faire une couvée aux « Trois Outardes » !

Ayant dégusté son rhum et salué son hôtesse, Charles emprunta le bougeoir de sa table et monta pour rejoindre sa chambre.

Les contacts

Levé au petit jour, Charles fit toilette et s'habilla pour rendre les visites prévues. Ses bottes n'étaient pas de trop pour affronter les ruelles de terre battue du gros bourg de Montréal.

Il comptait d'abord se rendre au fort pour saluer un capitaine ami de son frère et se renseigner sur les relations de la colonie avec les Anglais et les Indiens. Distrain par ses pensées sur l'éternel conflit qui ne cesse de diviser les cours royales de France et d'Angleterre, Charles faillit se faire renverser par un haquet, une longue charrette étroite transportant des tonneaux. Il s'en fallut d'un rien qu'une rixe s'engage avec le charretier, personnage grossier, loqueteux et boiteux de surcroît. Voyant l'infirmité du bougre, le jeune gentilhomme s'esquiva et se rendit à la cantine du fort. Il trouva là de Montfort, l'ami de son frère, capitaine d'artillerie de la garnison de Montréal, qui fut enchanté de cette visite. Il tint à garder le frère de son camarade d'arme pour la journée.

Équipant Charles d'un cheval, il lui fit visiter les environs de la ville. Lui montrant la faiblesse des fortifications, il fit part de son inquiétude quant aux conséquences d'un raid anglais sur les bords du Saint Laurent.

- La situation de la colonie est préoccupante, déclara de Montfort, il est probable que notre position deviendra intenable si le Roi n'envoie pas de renforts de troupe pour faire face à l'armée anglaise qui, à l'Est et au Sud, prépare une invasion du territoire.

La conversation s'orienta sur la guerre que la France, alliée de l'Autriche, se préparait à faire à la Prusse alliée de l'Angleterre. Du résultat de l'affrontement dépendaient les renforts que pouvaient espérer recevoir les Canadiens. La journée s'acheva sur la promesse faite entre gentilshommes, de se communiquer les nouvelles récoltées. Toutefois, le capitaine fit promettre à Charles de revenir le voir avant de partir en saison de chasse :

- Il se passe de vilaines choses du côté anglais, ils viennent de déporter hors d'Acadie les 20 000 colons français qui y étaient installés depuis près d'un siècle : « Le grand dérangement », c'est le nom donné à cet exode imposé ; j'ai à vous entretenir d'un fait qui vous concerne et qui vous impose de vous garder vis-à-vis des Anglais. Cela peut attendre, mais il est important que vous en soyez informé avant de vous aventurer dans les forêts canadiennes. Surtout ne manquez pas de venir me voir avant de partir, le prévint de Montfort. Intrigué sans être inquiet, Charles regagna son auberge.

Le lendemain, Charles franchit le pont de bois qui reliait l'île à la rive gauche pour rendre visite aux Pères jésuites qui tenaient un séminaire sur la place d'armes. Ils avaient

ouvert une école où ils éduquaient de jeunes Indiens et Métis en leur apprenant la langue de Voltaire et la religion du pape.

Le Supérieur de l'Ordre, le père Boisrobert, reçut Charles et se fit un plaisir de lui exposer les résultats de la catéchisation des tribus huronnes et algonquines.

- Nos missions se heurtent durement à celles des protestants hollandais et anglais qui tentent de convertir les Indiens à la religion réformée », déclara-t-il. La guerre franco-anglaise est en train de se transformer en guerre de religion ! pensa Charles. Le Canada est devenu une zone tampon entre deux mondes : l'Anglo-Saxon anglican et le Latin catholique.

La journée se passa tout entière dans le dispensaire des Jésuites où Charles fut initié aux divisions du monde indien avec ses nations, ses peuples, ses tribus, ses clans, ses chasses, ses chamans, ses rituels, etc. Il avait la mémoire encombrée des coutumes et des nouveaux noms qu'il avait entendus :

- Les Hurons et les Algonquins. Ces derniers sont curieusement marqués par la culture celte apportée par les Irlandais qui naviguaient dans leurs eaux bien avant que Christophe Colomb révèle l'Amérique ! Ce sont des nomades vivant de chasse et de pêche. Ils habitent des tipis faits de perches sur lesquelles sont tendues des peaux.

- Les Iroquois sont des sédentaires qui vivent dans des cabanes longues, qui ressemblent à des hangars constitués d'une structure de perches et de rondins recouverts d'écorces. Il n'y a pas de cheminée, juste un trou dans le toit d'écorce.

La société indienne est matriarcale, les hommes semblent diriger, mais les femmes s'arrangent pour "suggérer" leurs volontés aux Anciens des Conseils ; ainsi, l'honneur des mâles est sauf ! Dominés par la puissance et l'immensité de la nature qui les environne, les Indiens ne l'occupent guère ; ils se contentent de naviguer avec leurs canots d'écorce, sur les innombrables lacs et cours d'eau. Ces clans et ces peuples se rencontrent toutefois lors des grands rendez-vous annuels des foires de troc de peaux, de vêtements, de raquettes, de menus outils et d'autres articles de leur fabrication. Si l'argent ne circule pas, il y a toutefois une monnaie de compensation : l'esnoguy. Il s'agit de lamelles taillées dans un coquillage particulier, ces lamelles sont parfois enfilées pour former des colliers : les wampums. Mais Hurons et Iroquois sont ennemis, les premiers sont alliés aux Français, les seconds aux Anglais.

De cet enchevêtrement d'intérêts et de rivalités opposant les uns aux autres, et surtout les Anglais aux Français, Charles commençait à comprendre pourquoi la situation du Canada paraissait si confuse en France !

Un peu désabusé, il quitta ses maîtres d'un moment et regagna les « Trois outardes » où dame Marie lui annonça la prochaine visite de « la Hachette ».

La peausserie

Le jour suivant, Charles rendit visite à un commerçant de fourrures recommandé par le capitaine de Montfort pour ses connaissances en peausserie. Il pourrait donc le conseiller utilement sur le choix des bêtes à piéger afin d'en tirer le meilleur profit commercial.

Maître Morgan, dont l'enseigne de peaussier était suspendue dans la Grand-rue de Montréal, tenait un comptoir où les trappeurs venaient négocier le produit de leur saison de chasse. C'était un homme courtaud, affable, d'une quarantaine d'années, qui accueillit Charles fort amicalement dès qu'il se fut recommandé de son ami de Montfort. Charles exposa son souhait de se faire trappeur après avoir été initié par un chasseur canadien.

Le maître peaussier lui expliqua les goûts de la mode européenne du moment : le castor pour les chapeaux, le renard et la martre pour les vêtements, mais aussi la peau d'ours dont la particularité est d'être grande, ce qui est avantageux pour certaines confections.

- **Mais toutes les peaux se vendent bien**, ajouta Maître Morgan, **l'industrie de la fourrure est en plein essor. Toutefois, attention ! Les bêtes doivent être dépouillées avec soin, la peau ne doit pas être entaillée. C'est toute une technique à apprendre.** Charles le rassura sur ce point, son expérience de chasseur lui avait enseigné la manière de détacher une peau sans en abîmer la robe.

Maître Morgan conseilla également à Charles de se faire prospecteur, s'il en avait le temps avant l'hiver. Certaines rivières charrient des pépites d'or dans leurs limons.

- **Il pourrait être intéressant de vous livrer à l'orpaillage, avec une batée, dans le lit des torrents rencontrés au hasard de votre piste avant leur prise par les glaces. Vous découvrirez peut-être dans les sables aurifères un filon encore inexploité.** C'était, là encore, une technique à découvrir.

Après cette intéressante conversation, Charles flâna autour du port pour regarder les quelques navires amarrés, puis poursuivit sa promenade en suivant le sentier qui longeait la rive du fleuve. Le Saint Laurent charriait encore quelques blocs de glace venus de loin, qui avaient échappé à l'ardeur du soleil de printemps. Le cours majestueux du fleuve incitait à rêver de voyages, mais une main posée sur son bras le tira de sa rêverie. C'était la jeune métisse des « Trois outardes » qui venait de le rattraper : « **Monsieur pour vous à l'auberge**, lui dit-elle. **Vous venir parler avec lui.** » Lui emboîtant le pas, le jeune chevalier ne put s'empêcher d'admirer la fine silhouette de la jeune fille qui se dandinait devant lui : « **Ce mélange de races fait vraiment de jolies femmes !** » pensa-t-il.

Arrivé à l'auberge, dame Marie lui annonça l'arrivée de « la Hachette » parti déposer ses ballots de peaussier au comptoir. En attendant l'heure du déjeuner et l'arrivée de « la Hachette », Charles monta dans sa chambre pour se débarrasser de son épée ; il ne conserva sur lui que sa dague de chasse, dont le pommeau représentait une tête de loup. Puis, il entreprit de faire l'inventaire de son sac de voyage. Il s'attarda un moment sur une bible dont la couverture de cuir portait, gravées, les armes de la famille. C'était le cadeau offert par sa mère avant son départ. D'un coffret de bois sculpté, équipé d'une serrure, il sortit et compta sa fortune : de quoi s'équiper et vivre une année. Enfin d'une bourse de peau, il retira une boussole, le cadeau de son père. Bien qu'il sache s'orienter sans difficulté à l'aide du soleil et des étoiles, Charles se dit qu'en hiver, quand le ciel est chargé de neige, cet instrument pourrait sûrement lui être d'un bon secours, ainsi que la lunette de longue vue offerte par son frère aîné.

Sa panoplie vestimentaire convenait pour la ville mais, avant d'affronter la taïga canadienne, il lui serait nécessaire de s'équiper et de s'armer pour chasser le gros gibier. Il lui faudrait trouver ce fameux fusil à pierre du modèle 1717, qui avait si avantageusement remplacé le mousquet à mèche de son aïeul. Il verrait tout cela avec celui qui devait l'initier à la trappe.

On frappa à sa porte. C'était la jeune servante qui venait l'avertir de l'arrivée du trappeur la Hachette. Charles rangea ses sacs dans le coffre et rejoignit la salle.

Retour au XXI^e siècle

Au camp du Mont Tremblant, les adolescents poursuivaient leurs activités en l'absence de Pierre, toujours plongé dans son rêve hallucinogène à la cabane médecine de François ; on en était au troisième jour de soins chamanistes.

Ce matin-là, Félix interpella Jean-Marie et Loïc :

- Je vais au village des Loups et j'emmène France. Jean-Marie, tu prends le minicar et tu conduis la marmaille à la cabane à sucre. Le père Fontaine est prévenu et doit vous faire visiter sa plantation. Je vous retrouverai chez lui, à l'heure du déjeuner.

Une land rover approchait en klaxonnant.

- Oh ! la Francette, accélère tes mocassins, voilà le capitaine Grandidier qui nous emmène dans son char pour faire la visite à ton frère. Après tu pourras téléphoner à ton père pour lui donner des nouvelles. Allant à la rencontre du garde, Félix le salua : Salut à toi, mon pays.

- Bonjour jeune fille ; l'bonjour à toi Félix. Je t'accompagne, car je dois établir un rapport sur l'accident survenu dans mon parc. Il me faut donc interroger François. Mais j'ai eu des nouvelles hier au soir par un de mes gardes passé par le village : le p'tiot est en bonne voie de guérison, ce gaillard-là se fait dorloter par Perle de lune. Allez, en route.

Tous les trois embarquèrent dans le char du capitaine qui s'engagea sur la piste. Un peu plus loin, quittant le lac d'où ils venaient de boire, un cerf de Virginie en compagnie de quelques femelles et de leurs faons de l'année, traversèrent devant la Land.

- Il y en a beaucoup cette année, fit remarquer Félix, les Indiens ne manqueront pas de pemmican cet hiver.

Arrivés à hauteur de la cabane médecine, ils descendirent et Ti Jean vint à leur rencontre :

- Vous arrivez bien ? Le Pierre est réveillé, il a mangé et François soigne ses blessures de dos. Par la porte ouverte, la voix rauque du chaman les invita à entrer. Pierre était debout, torse nu. France se jeta dans les bras de son frère sans se préoccuper des onguents qui recouvraient ses plaies. Pierre poussa un cri qui se voulait de douleur en s'écriant :

- Voilà bien ma sœur, elle vient m'achever !

Toute l'équipe éclata de rire.

- Maintenant que te voilà debout, tu vas pouvoir quitter ta tanière mon petit louvart, ajouta France. Pierre souriait mais, se sentant faible et l'esprit brumeux, il s'assit sur sa litière. Regardant France, le chaman lui dit :

- Ne précipite pas les choses, jeune fille, laisse faire le temps. J'ai promis à ton père une guérison complète, mais pour cela j'ai encore besoin de quatre jours de médecine.

Passant derrière Pierre pour regarder ses cicatrices, Félix s'exclama :

- Oh ! la la. Que voici une belle piste pleine d'empreintes ! Tu comptes les effacer comment vieux sorcier, en les avalant ? ...

- Ne t'occupe pas de ma trappe, vagabond des bois. Dans quelques jours, ces traces-là auront disparu comme neige au soleil. Le louvart vous sera rendu avec une robe sans marque.

- O.K. François, nous t'attendons au bout de la piste. France, embrasse ton frère, le chaman a de la besogne.

- Oh là, et mon rapport ! protesta Grandidier.

- Vois cela avec Ti Jean, il a tout noté, lui dit François.

- A bientôt Frérot, salua France. Je serai ici dans quatre jours avec père pour te ramener dans la meute. Au revoir François.

Il ne fallut qu'un quart d'heure au capitaine pour noter les éléments nécessaires à son rapport, durant ce temps France bavardait avec Perle de lune qui s'était approchée.

- Ne t'inquiète pas pour le louvart comme tu l'appelles, je suis là moi ! la rassura la jeune squaw. La Land ramena son monde au poste des gardes d'où, par téléphone, France rassura son père toujours en congrès à Québec.

À la cabane médecine, Pierre, sous l'effet des fumées du foyer, poursuivait son rêve dans l'Histoire d'un pays en train de naître.

Chapitre V

La Hachette

XVIII^e siècle : L'entretien

Arrivé au bas de l'escalier, Charles observa les consommateurs qui animaient la grande salle de l'auberge ; debout, face à la cheminée où flambaient des bûches de chêne, se tenait un grand gaillard. Deux longues nattes de cheveux noirs lui tombaient dans le dos. **Tiens ! Voilà sans doute ce fameux la Hachette ?** se dit-il.

Sentant sans doute un regard posé sur lui, le métis se retourna lentement. Son visage basané portait les marques de la rude vie qu'il menait : les sillons de ses traits étaient comme labourés par le temps ; sur son faciès de natif, des pommettes prononcées et un nez légèrement busqué soulignaient son origine indienne, alors que deux grands yeux bleus dévoilaient l'héritage de son métissage.

Voyant Charles le regarder et s'approcher, le trappeur lui tendit la main en l'apostrophant :

- Alors comme ça, c'est toi l'Français qui veut finir ses jours raide comme un piquet dans l'hiver de c'maudit pays ? Oui, j'te dis, un pays de misère ! Reconnaisant la coutume canadienne qui consiste à noircir les choses pour mettre son interlocuteur à l'épreuve, Charles sourit, salua et invita la Hachette à s'asseoir à la table la plus proche de l'âtre :

- Profitons de ce foyer pour nous charger de chaleur avant que l'hiver nous refroidisse, voulez-vous ? Interpellant la belle aubergiste, Charles lui commanda un pichet de vin de Loire auquel nos deux compères firent honneur tout en liant connaissance.

- Eh bien ! Monsieur de Blanchefort, intervint dame Marie qui observait ce premier contact, **expliquez donc à ce Sauvage ce que vous attendez de lui.**

Charles était toujours un peu surpris par la simplicité de langage des Canadiens qui, sans hypocrisie, chahutaient les natifs, Indiens comme Métis, d'une manière désinvolte et amicale. Ces derniers le leur rendaient bien en les traitant de "Voyageurs sans bagages" et de "Vagabonds des bois". Il exposa donc ce qu'il savait et ce qu'il ignorait, ce qu'il avait et ce qu'il espérait acquérir avec les conseils d'un coureur des bois :

- Je pratique la chasse, à pied et à cheval, depuis que je sais marcher. Dans notre famille, nous avons une tradition qui est de tuer, à l'épieu, un vieux sanglier, genou à terre pour attendre sa charge et mériter ainsi d'être sacré « chasseur ». J'avais quinze ans quand j'ai osé affronter mon premier solitaire et j'ai reçu cette dague en trophée. Bien sûr, je sais qu'ici on ne pratique pas la chasse de cette manière, le gibier est différent. Le piégeage m'est quasiment inconnu et j'ignore tout de la manière d'affronter l'hiver canadien durant plusieurs mois, en étant isolé dans la forêt. Marie m'a dit que vous pourriez peut-être m'enseigner la trappe ?

Amusé, la Hachette lança un clin d'œil à Marie qui, négligeant ses devoirs culinaires, écoutait son client.

- Je m'engage à supporter les frais de notre expédition et à vous indemniser du temps que vous consacrerez à mon instruction, ajouta Charles.

- Y parle bien ton protégé la Marie, mais j'ai une faim d'ours qui sort de son sommeil d'hiver. J'm'en va à ma réserve de caribou et dormir une vingtaine d'heures pour récupérer. Après on verra. Salut la compagnie.

La Hachette se leva sans rien ajouter, dit en passant quelques mots à la jeune servante métis, et sortit de l'auberge. Charles comprit qu'il devait laisser au trappeur un délai de réflexion et réclama son déjeuner.

Le duel

Équipé de son chapeau et de son épée de gentilhomme, Charles salua dame Marie en la prévenant qu'il dînerait dehors et rentrerait tard. Il souhaitait se rendre au fort pour y saluer le capitaine de Montfort afin d'entendre ses révélations.

Cette première journée de juin, mois de la lune chaude pour les Hurons, était agréablement ensoleillée, toutefois les moustiques en gâchaient l'agrément. Par nuages compacts, ils agressaient la moindre parcelle de peau tendre laissée à découvert et y laissaient la trace de leurs piqûres. Se protégeant par gestes et par claques, Charles monta jusqu'au Fortin où il se fit annoncer à son ami.

L'officier le reçut chaleureusement et le convia à venir bavarder dans la pièce qui lui servait de bureau. Charles lui annonça qu'il pensait partir prochainement pour préparer une saison de trappe avec la Hachette comme guide.

- Vous ne pouviez pas mieux choisir, lui dit de Montfort, toutefois je dois vous mettre en garde. La vie en forêt est difficile, d'autant qu'aux rigueurs de l'hiver s'ajoute l'insécurité en raison de la guerre fratricide que nous livrent les Anglais et leurs alliés iroquois. Or il n'est pas impossible qu'une partie d'entre eux s'aventure à faire des incursions dans la région française du Canada pour y semer le désordre et la terreur chez les Hurons. Votre situation serait alors rendue très délicate, votre tête mise à prix par les Anglais et, s'ils vous savent ici, ils vous traqueront !

- Mais... comment cela ? s'inquiéta Charles, je n'ai rien à voir avec la guerre que les Anglais font à la France !

- Il semble que les Godons ont un compte à régler avec vous. Lors de votre séjour à La Rochelle, avant votre embarquement, vous avez eu un différent avec un noble anglais, lord Longwood semble-t-il. Vous l'avez blessé en duel et il est mort une semaine plus tard. Sa famille est puissante et bien en cour chez Georges II d'Angleterre, elle a obtenu un arrêt du parlement de Paris vous mettant hors la loi pour meurtre. Elle offre une prime de mille livres à celui qui s'assurera de votre personne et la conduira auprès des autorités anglaises. Il est évident que cette chasse à l'homme ne se fera pas sur la terre de France tant que nous sommes en guerre contre l'Anglais, mais un traité de paix peut survenir, vous seriez alors poursuivi ; ou encore, un aventurier pourrait être tenté de toucher la prime. Mille livres, c'est une somme qui fait taire bien des consciences !

Par ailleurs, il n'est pas exclu que vous tombiez aux mains d'un raid d'Iroquois tout heureux de vous remettre aux Anglais sans rien connaître de votre histoire. Ceux là sauront vite qui vous êtes, et vous risquez d'être pendu. Voilà pourquoi vous devez prendre garde et ne pas faire état de votre nom lorsque vous serez dans la nature ; les nouvelles s'y colportent plus vite qu'on le pense.

Charles était abasourdi par cette nouvelle. Effectivement, il avait bien croisé le fer avec un impertinent gentilhomme anglais qui l'avait bousculé sans ménagement et sans s'excuser sur le port de La Rochelle, mais il ne lui paraissait pas logique qu'une affaire d'honneur puisse se transformer en chicane judiciaire. Les deux adversaires s'étaient défiés et présentés puis, dans les règles et en présence de leurs témoins respectifs, ils avaient croisé

le fer jusqu'au premier sang versé. Le duel s'était arrêté là, Charles avait touché son adversaire à la poitrine et l'avait laissé aux soins du médecin convoqué pour la rencontre. Le lendemain à l'aube, il embarquait sur le « Chariot royal » ; Une simple affaire d'honneur avait donc dégénéré en affaire d'État ! Du coup, Charles se sentit un peu encombré de son nom.

- Armez-vous sérieusement avant de quitter Montréal et évitez de faire état de votre condition de cadet des Blanchefort, cela pourrait se colporter jusqu'en territoire anglais, lui conseilla de Montfort. Restez à dîner avec moi, nous terminerons la soirée par une partie de cartes avec mes officiers.

C'est assez tard dans la nuit que Charles regagna les « Trois outardes ».

La légende de la Hachette

Le lendemain matin, levé de bonne heure comme à son habitude, mais l'esprit préoccupé par sa condition de banni, Charles descendit dans la salle de l'auberge. Voyant dame Marie toute pimpante, il lui sourit et chassa ses pensées.

- Me ferez-vous l'honneur, charmante dame, de partager avec moi le repas du petit matin ?

Dame Marie ne fit pas la compliquée et, sans manière, vint s'asseoir à la table du Chevalier en ordonnant à 'Fleur des neiges', la servante métisse, d'apporter le potage. Après la soupe, la squaw disposa sur la table des crêpes accompagnées de miel et de gelée de mûres. Charles avait demandé à Marie de lui conter les aventures des coureurs des bois en train de bâtir l'histoire du Canada.

- Mais dites-moi Marie, d'où vient ce nom de « La Hachette » que porte votre ami le trappeur ?

- C'est une histoire qui remonte à son enfance. Le petit Louis Martineaux, c'est son nom, est le fils d'un bûcheron français marié à une Huronne. Donc ce chrétien, un mécréant qui fréquente plus de chamans que de curés, travaillait en forêt en ébranchant, à l'aide d'une hachette, les jeunes baliveaux abattus par son père. Il était alors âgé d'une dizaine d'années. Tout occupé à son ouvrage, il n'entendit pas arriver derrière lui un baribal adulte. À la vue du garçon qu'il avait dû sentir de loin, l'animal grogna et se dressa, menaçant, sur ses membres inférieurs. Ce n'est pas courant qu'un ours attaque un humain, il s'en méfie plutôt, mais cet animal était blessé, on retrouva après une pointe de flèche dans son épaule. Sa douleur probablement associée à l'image de l'homme qui l'avait blessé et la vue du jeune Louis qui s'était retourné, le rendit furieux. Il ouvrait grand sa gueule, montrant ses énormes canines et bavant.

Saisi de peur devant l'ours qui se dandinait en battant l'air des griffes de ses énormes pattes avant, l'enfant pensa immédiatement aux recommandations que lui avait faites son père : surtout ne jamais fuir devant un ours, il court trop vite ; ne pas le fixer dans les yeux, il se sent défié ; essayer de faire le mort, il arrive que l'ours abandonne. Mais 'faire le mort', le petit ne savait pas faire. Alors, chassant sa peur, il se dit qu'il pouvait se défendre puisqu'il avait une arme en main ! Allongeant le bras au-dessus de son épaule, de toutes ses forces il projeta la hachette en direction du plantigrade qui se tenait debout, à quatre pas de lui. Miracle ? Hasard ? Adresse ? ... le fait est que l'arme arriva au but et que le fer de hache s'enfonça dans la région du cœur de l'animal. Celui-ci tournoya un instant, puis s'effondra aux pieds de l'enfant.

Depuis ce jour, ce surnom de 'la Hachette' n'a plus quitté p'tit Louis. Son histoire est connue dans tout le Haut Saint Laurent. Partout où il passe, les gens le saluent bas, tant son prestige est grand. Mais c'est un solitaire, il ne vient au bourg que pour négocier ses

peaux, prendre un peu de bon temps et faire le plein du nécessaire à vivre dans la taïga. Ensuite il disparaît dans la nature jusqu'à l'année suivante.

- Merci Marie, j'ai eu grand plaisir à écouter votre légende de la Hachette, elle me rappelle celle de mes ancêtres. J'attends maintenant des nouvelles de 'la terreur des ours' pour savoir s'il va consentir à me prendre comme élève !

- Oh ! Rassurez-vous, je le connais et je sais qu'il y consent. Si cela ne lui avait point convenu, il vous l'aurait dit crûment, c'est un homme droit et sans manière. Attendez donc son réveil, il vous fera savoir où le retrouver pour mettre au point votre expédition.

Charles s'en fut flâner au bord du fleuve. Le « chinook », ce vent chaud et sec qui descend des Rocheuses, annonçait l'été que la nature fêtait déjà en coloriant les prés de mille fleurs multicolores.

L'attente

Le surlendemain, par le truchement de Marie, La Hachette fit savoir à Charles qu'il l'attendrait le matin de la saint Médard, le mardi de la semaine suivante, au comptoir de Maître Thiébaud Mayenson installé rue saint Laurent.

En attendant l'échéance, Charles accepta l'invitation du capitaine de Montfort de l'accompagner, à l'occasion d'une patrouille à cheval, dans la vallée de la rivière Richelieu. Du haut du mont Saint-Hilaire, un vieux volcan endormi, il découvrit alors l'admirable paysage de vallons boisés et de prairies verdoyantes de cette région. Les autres journées furent l'occasion de rencontres avec des pêcheurs, des transporteurs, des commerçants auprès desquels Charles collectait une moisson de renseignements sur ce Nouveau Monde qu'il s'était choisi comme pays d'aventures.

Sur les bords du Saint Laurent, il visita un atelier qui transformait les peaux de castor en feutre à partir d'un bain dans un mélange de mercure et de plomb. Toutefois, les émanations de ces bains l'indisposèrent et il se demanda comment ces ouvriers pouvaient continuer à respirer d'aussi incommodes vapeurs ? Il fallait être fou !

Enfin la saint Médard s'afficha au tableau de l'auberge, Charles se rendit au comptoir Mayenson.

Le paquetage

Une certaine animation régnait devant le magasin, l'arrivée de la Hachette était toujours un événement dans le clan des coureurs des bois. Dominant de sa haute taille la douzaine de Canadiens, Métis et Indiens qui l'entouraient, curieux de connaître ses dernières aventures de trappe, la Hachette fit signe à Charles de le rejoindre.

Pénétrant dans ce cercle d'hommes rudes, tirant sur leur pipe de terre pour lâcher des spirales de fumée âcre à l'odeur d'herbe, le Chevalier eut l'impression de se retrouver au milieu des piqueux et des valets de chiens de son père en forêt de Coucy. Prenant Charles par l'épaule, le grand métis marmonna :

- C'est chaque année la même chose, j'me retrouve avec une bande de vagabonds de la raquette qui voudraient bien connaître ma zone de trappe. Y en a même qui viennent seulement pour toucher ma hachette, pensant qu'elle leur portera chance pour leur saison.

- Oui, pour eux c'est un talisman. Marie m'a expliqué. Que voulez-vous, c'est la rançon de la gloire !

- Ouais ! Laisse tomber ton 'Vous' et entrons dans le repaire du père Mayenson.

Le patron du comptoir, un petit homme sec au visage mince et anguleux, était installé derrière sa caisse, mouillant la pointe de son crayon pour noter une colonne de chiffres sur son livre de comptes.

- Ah ! c'est toi maudit sauvage. Attends, j'en termine avec le crédit du vieux Beauchêne et je suis à toi.

Charles examina le contenu du magasin. On y trouvait de tout : de la cuisinière à bois jusqu'au sac de sel, des herbes médicinales, des outils, des pièges comme des armes. Il s'attarda sur le râtelier garni de vieux mousquets à mèche et de fusils à pierre, commençant à réfléchir sur son équipement, sa paire de pistolets n'était pas suffisante pour chasser. Mayenson quitta son pupitre et s'approcha de la Hachette.

- Alors, espèce de baribal, qu'attends-tu pour me présenter ton compagnon ?

- Blanchefort, un gars qui débarque de France et qui vient voir si la neige d'icitte est pareille à celle de là-bas.

Le patron regarda longuement l'arrivant, semblant le jauger, puis, s'adressant au Métis :

- J'en ai vu passer pas mal dans ma boutique, des gars qui venaient ici pour s'amuser, mais qui ne pouvaient pas toujours repartir, j'ai toutefois l'impression que cet exemplaire est une bonne graine et qu'il pourra faire ton affaire...

- Affaire de quoi ? ... s'enquit la Hachette.

- Affaire de trappe pardi ! Grand naïf, tu devais bien te douter que je suis dans le secret... la petite squaw des « Trois Outardes », elle ne parle pas, mais elle raconte ! Mais rassure-toi, c'est juste à moi qui parle le huron qu'elle raconte ce qu'elle sait, quand elle vient chercher ses plantes pour soigner sa vieille mère.

- Bon, et ben maintenant que tu sais notre affaire Vieux Renard, tu vas préparer le paquetage de mon compagnon pour la saison à venir, nous partons dans une semaine.

- Quoi, déjà ! s'exclama Mayenson. Mais c'est bien trop tôt, la neige ne va pas tomber en été cette année...

- Oui mon gars, c'est tôt, mais je change de territoire pour aller chasser au Sud, du côté du lac Champlain, en dessous du Clan des Loups. Y faut que je profite de l'été pour construire ma cabane, et ce ne sont pas tes bras de briseux de mine de crayon qui viendront débiter les épinettes à ma place.

Content d'avoir vissé son clou au père Mayenson et lui tournant le dos, la Hachette dit à Charles avant de sortir :

- Bon, mon compagnon, tu t'arranges avec c't'épicier, y connaît assez bien son affaire. J't'attends à l'auberge, parler avec ce vieux grigou m'a séché la gorge.

Mayenson connaissait bien les besoins d'un trappeur, en moins de deux heures, Charles reçut l'équipement d'un coureur des bois pour affronter l'hiver ; tout cela fut remisé dans le hangar du comptoir pour attendre le départ. Il avait choisi deux fusils à pierre dont le chien à espalet et le bassinet présentaient plus de commodités que la mèche d'un mousquet. Il s'équipa de poires à poudre, de balles, de pièges, d'outils, de casseroles et poêles, de linges, vêtements et mocassins de rechange, de couvertures, de matériels de couture et de pêche, de grattoirs, d'une batée, de raquettes et de provisions de bouche : farine, lard, sucre, sel, thé, haricots, bougies, allumettes, etc. Il prit même du tabac bien qu'il ne fumât pas, et un lot de perles dont on lui avait dit que les squaws raffolaient, pour pratiquer des échanges ou offrir. Il nota ses acquisitions sur son calepin afin de faire le point avec la Hachette et s'assurer de n'avoir pas oublié l'essentiel.

Sa bourse s'en trouva délestée de quelques écus, mais c'est le cœur joyeux qu'il salua le commerçant en songeant à cette prochaine aventure qu'il allait vivre dans le grand blanc canadien. Partant plus tôt que prévu, il se dit qu'il aurait le temps d'observer la forêt et les animaux, d'apprendre à construire une cabane en bois ronds et de s'organiser avant l'hiver.

C'est en sifflant une comptine picarde qu'il rejoignit les « Trois outardes ».

La date

*En pénétrant dans l'auberge, Charles trouva le Métis installé devant un solide déjeuner. La clientèle habituelle garnissait les tables et un groupe de soldats, avec lequel il avait effectué une patrouille quelques jours plus tôt, le salua. Il s'arrêta pour converser avec eux et leur offrir un pichet de vin. Il vint ensuite vers la Hachette pour lui dire que son paquetage était prêt dans le hangar. « **Je suis maintenant à vos ordres monsieur de la Hachette.** »*

- *Alors pose tes fesses sur l'banc. Tu n'as pas faim ?*
- *Oh ! que si mon dieu, mais avec tout cela j'en ai oublié mon estomac.*
- *“Fleur des neiges”, apporte ce qu'il faut ! La jeune servante vint placer une demi-volaille rôtie, du pain et un pichet de vin devant Charles. **Bon, maintenant écoute-moi compagnon. Je pars quelques jours pour rendre visite à une connaissance. Je serai de retour à la Sainte-Germaine, c'est le quinze de ce mois, je crois. Nous partirons le lendemain à l'aube pour le lac Champlain en remontant la rivière. Les canoës sont prêts, on les chargera la veille. Profite de ton créneau pour apprendre à manier la pelle à genoux dans la coquille. Il nous faudra plusieurs semaines pour construire la cabane et constituer notre provision de viandes et de poissons séchés avant l'arrivée de la neige. Y faudra point garder nos deux pieds dans le même mocassin.***

Après avoir avalé une dernière bolée, la Hachette salua la compagnie et quitta l'auberge.

- *Vous allez donc nous quitter Charles ? dit Marie en s'approchant de la table du jeune homme.*
- *Et oui, charmante dame, je ne peux laisser passer une telle occasion d'apprendre la trappe et vous remercie vivement de m'avoir aidé dans ce projet. Je vous promets ma première visite de retour et, si vous le permettez, je vous laisserai en gage mon épée, ma bible de famille ainsi que quelques hardes de civilisé. Il me reste huit jours pour découvrir les secrets de la pagaie et étudier les cartes de la région du lac Champlain.*

Chicanes d'amitié

Dans la matinée de la Sainte-Germaine, Charles retrouva la Hachette devant le bazar de Mayenson, la discussion paraissait déjà fermement engagée :

- *J'te dis moi, qui t'faudra plus d'une lune pour arriver à ta campe du lac Champlain. Le courant des rivières est au plus fort de c'moment, on a encore jamais vu un putain d'fils de squaw faire plus de deux lieues par jour en les remontant en canoë.*

Charles demeura à distance des deux hommes pour ne pas en interrompre l'échange.

- *Non mais, écoutez-moi c'muscadin là qu'a jamais su caresser une pagaie, y s' imagine qu'on a comme lui des bras d'aiguiseur d'plumes d'oie... une lune pour faire cinquante lieues... arrête de me faire rire ou j'm'en va pisser sur mes mocassins.*

Pensant qu'il n'était pas souhaitable de laisser s'échauffer plus avant les esprits de ces deux chicaniers, Charles s'avança en saluant :

- *Voyons messieurs, n'ameutez pas toute l'île ! Bien le bonjour monsieur Mayenson. Salut à toi Louis Martineaux.*

- *L'bonjour mon Picard. J'espère que t'as forci tes bras pour faire pâlir c'marchand d'histoires et que la Marie t'a gavé comme un baribal qui s'en va hiberner ? Y a six cents livres à pousser en amont jusqu'à ma campe.*

Prenant Charles à témoin, Mayenson répliqua :

- *Il n'est pas raisonnable c'voyageur là, y veut franchir cinquante lieues en quinze jours en poussant son paquetage à contre-courant, avec un portage d'une lieue aux chutes du Lynx. L'est ben fanfaron c'blaireau là !*

- *Allons, vieux radoteur, j'te raconterai tout ça à la lune des fleurs. En attendant y faut qu'on charge, on part demain à l'aube. Tu peux nous prêter ton commis ?*

Les trappeurs passèrent la matinée à répartir leur paquetage en confectionnant une dizaine de charges n'excédant pas soixante-dix livres au portage. Il s'agissait de disposer l'ensemble dans les fragiles canots d'écorce et de prévoir le transport à dos d'homme, par une piste difficile, pour franchir les chutes du Lynx. En empruntant le bras de la rivière des Iroquois (qu'on appelle maintenant la rivière Richelieu) qui venait du lac Champlain, on devait rencontrer ce saut à une vingtaine de lieues en amont. Ce bras avait l'heureuse nature de se jeter dans le Saint Laurent, sur la rive droite quasiment en face de l'île de Montréal.

L'après-midi fut consacré au chargement des deux canoës, mis à l'eau face au hangar que Mayenson avait sur le port. L'équilibre en fût étudié avec soin et l'essai de navigation concluant. La flottille était prête à appareiller.

- *Compagnon, on va maintenant aller souper aux « Trois Outardes » et, après une bonne nuit, on embarquera. Rendez-vous aux canoës demain à l'aube, décida la Hachette.*

Le départ

Le lendemain matin, après avoir avalé une soupe, Charles prit congé de Marie qui manifestait quelques regrets de le voir partir.

À l'entrée du hangar éclairé par des torches fumantes, Mayenson et la Hachette recommençaient leurs traditionnelles chamailleries pour le plaisir de se parler. L'arrivée de Charles y mit fin et les deux trappeurs embarquèrent dans leur canoë respectif. Charles aligna sa cadence sur celle de la Hachette en faisant un signe d'adieu au commerçant resté à quai.

Tranquillement, dans le silence du jour naissant, les embarcations traversèrent le Saint Laurent et s'engagèrent dans le bras qui devait leur permettre de rejoindre la rivière remontant jusqu'au lac Champlain. Un couple de hérons s'envola devant eux, le "clac clac" de leurs battements d'ailes donna un moment la cadence à suivre pour nos deux payeurs.

Courbé sur la pagaie et alternant ses coups de part et d'autre de son esquif, Charles découvrait peu à peu avec les lumières du jour, la beauté sauvage du pays quasiment désert qu'il parcourait. Les récits de voyage des Jacques Cartier, Roberval, Champlain, Cavalier de la Salle, lus dans la bibliothèque du manoir familial, lui semblaient loin de la réalité qui s'étalait devant ses yeux. Dans les roselières du bras d'eau, des centaines de canards et d'oies se livraient à leurs bavardages aquatiques. Le soleil de juin se levait avec une chaleureuse humeur, en offrant aux couvains l'appoint de ses rayons.

Au détour d'un méandre, un wapiti occupé à s'abreuver fut surpris de l'arrivée silencieuse des canoës. Son bruyant repli provoqua l'envol d'une multitude de volatiles criant rageusement leur dérangement. Le calme se rétablit aussitôt et les mâles aux plumes de belles couleurs, revinrent se poser sur la rivière après avoir décrit un cercle autour du lieu de nidification où couvait les femelles.

La rivière

Après quelques heures passées à se battre contre le courant, Charles ressentit une certaine fatigue. La position à genoux devenant à la longue inconfortable, les muscles de ses épaules et de son cou étaient douloureux. Par ailleurs, son estomac lui rappelait que la soupe matinale, si onctueuse fût-elle, avait fait son chemin et qu'il serait bon de lui donner une suite.

En milieu d'après-midi, la Hachette ralentit l'allure pour se laisser rejoindre par son équipier :

- **Mon Picard, c'est assez pour aujourd'hui, on a franchi plus de trois lieues. On va s'installer sur la grève à notre droite, semble y avoir là un bon coin pour y passer la nuit.**

Les deux canoës accostèrent sur la berge et, s'aidant mutuellement, les deux hommes halèrent leurs embarcations, à demi hors de l'eau, pour les arrimer à une souche. Le trappeur prit son fusil en disant à Charles :

- **Occupe-toi d'allumer not' feu, mon gars. J'm'en va voir si j'peux trouver du frais à manger.**

Le feu allumé et une provision de bois coupé pour la nuit, Charles s'assit au bord de l'eau, observant quelques truites qui bondissaient hors de leur élément pour attraper les insectes volant en surface. Sur la rive d'en face, sur son nid flottant, un grèbe attendait le retour de son mâle qui, par d'incessants va-et-vient, lui apportait un repas de poissons. Charmé par ce spectacle, Charles sursauta quand résonna un coup de feu, la Hachette venait sans doute de trouver un gibier à son goût.

Abandonnant là le spectacle de la rivière, il avança à la rencontre du chasseur dans la direction d'où lui était venu le son du fusil. Tenant à la main une belle oie qui promettait d'offrir un copieux souper aux deux voyageurs, la Hachette était d'humeur taquine et plaisanta l'inconscience de Charles qui s'aventurait en forêt sans arme. Pour sa pénitence, Charles vida et pluma le volatile pendant que le Métis tendait une grosse toile entre deux baliveaux de tremble pour offrir un abri contre le vent frais de la nuit. « **D'habitude j'fabrique ce matchegin avec des branchages pour former une claie protectrice, mais Mayenson m'a baillé ce morceau de voile qui s'avère ben pratique.** » expliqua la Hachette.

Cuite au bout d'une broche de fortune, la bernache fut dévorée par nos affamés qui n'en laissèrent que les os en souvenir. Enroulés dans leur couverture et allongés autour du feu, les deux hommes s'endormirent sous la garde de la lune qui faisait sa ronde dans un ciel plein d'étoiles.

Le réveil

Aux premières lueurs de l'aube, La Hachette réveilla Charles. Ils cassèrent une croûte avec un pot de pâté fait d'un gratin de pommes de terre, de maïs et de viandes hachées, que Marie avait impérativement donné à Charles avant son départ. Accompagné d'une tranche de pain doré également confectionné par Marie, ce déjeuner fut le dernier régal de civilisé de ces gaillards décidés à survivre avec les moyens que dame nature voudrait bien leur offrir.

La vie sauvage s'éveillait. Un cerf de Virginie suivi de ses biches, passa au galop à proximité du bivouac, trop vite pour que nos chasseurs puissent utilement réagir. Sur l'eau, le grèbe avait repris sa pêche ; des centaines d'oiseaux saluaient le lever du soleil. Remis à flot, les canots s'écartèrent de la rive :

- **Hardi matelot !** lança la Hachette, forçant la voix pour donner son premier coup de pagaie.

- **Harloup !** hurla Charles pour faire contrepoids.

En riant, les deux hommes reprirent la cadence du payeur qui va loin : « **L'homme des bois ne va pas plus loin que ses mocassins** » avait coutume de dire la Hachette pour calmer l'ardeur de ceux qui veulent aller trop vite au début d'un effort de longue haleine et faire comprendre qu'il fallait économiser ses pieds si les étapes étaient nombreuses ; aujourd'hui il ajoutait : « **L'homme de l'eau ne doit pas user ses bras plus vite que sa pagaie** » pour conseiller à son compagnon de doser sa dépense physique dans la durée.

Après avoir éprouvé quelques douleurs pour remettre ses muscles d'épaule à l'ouvrage, Charles constata que l'échauffement des premières poussées lui rendait vigueur et souplesse. Il se mit à chanter de plaisir des airs de son folklore picard ; la vie était belle, il partait à l'aventure sur une terre pleine de promesses, où tout était à découvrir. L'euphorie du moment lui faisait oublier la fatigue de ses muscles.

Chapitre VI

Élan téméraire

La maudite bête

Le soleil était haut quand, tout à coup, La Hachette leva sa pagaie et, se tournant vers Charles, l'invita au silence en posant son doigt sur ses lèvres. Un bruit de branches remuées attira leurs regards sur la rive senestre. À une trentaine de mètres des embarcations, un jeune indien était agressé par un animal qui ressemblait à un petit ours, pas plus gros qu'une martre dont il avait presque le pelage.

D'un coup de pagaie, Charles rapprocha son canoë du rivage, empoigna son fusil prêt à toute éventualité, visa le crâne de l'animal et fit feu. Le tonnerre de la poudre brûlée se répercuta longuement dans la forêt voisine. Tuée sur le coup par la lourde balle de plomb, la bête s'effondra, libérant sa victime qui gisait au sol.

Pagayant furieusement, la Hachette avait rejoint la berge en criant à Charles : « Arrime les canots ! » Sautant à terre, il retira le corps de l'animal crocheté par ses griffes sur le dos de l'Indien inanimé et retourna délicatement celui-ci :

- Mille putois puants, mais c'est t'espèce de maudit sauvage d'Élan téméraire ! Viens-t'en voir, compagnon. C'est le fils d'Ours en colère, le chef du clan des Loups de la nation huronne. Mon Picard, le temps presse. Ce brave est mal en point et il saigne, faut l'emmener à son village. Son père est mon ami, j dois sauver son gars. On va s'arrêter ici un moment, débarque le chargement pendant que je soigne le jeunot.

Charles entreprit de vider les embarcations et d'entreposer les ballots dans un creux de rocher afin de les mettre à l'abri des convoitises des bêtes et des humeurs du ciel.

- Dépouille vite la maudite bête pendant qu'elle est encore chaude, t'as bien mérité sa peau qui est l'une des meilleures de c'pays, invita la Hachette.

- Mais... quel est cet animal ? interrogea Charles.

- Tais-toi malheureux, rien qu'à prononcer son nom, c'est tous les malheurs de la forêt qui nous tombent sur l'dos. C'te bête, c'est le diable, le démon du Nord. Chez nous personne ne l'appelle par son nom pour ne pas la faire venir.

Charles s'en tint là, se disant qu'il finirait bien par apprendre le nom de la bête qui portait une si belle fourrure. Retrouvant les gestes qu'il avait appris en compagnie des piqueux de la forêt de Saint Gobain, il dépouilla avec adresse le monstre qui s'attaquait aux hommes. Durant ce temps, le Métis installait une litière dans son canoë avec la peau d'original qui lui servait habituellement de tapis de sol.

Transporté dans le canot par les deux trappeurs, le blessé commença à retrouver ses esprits. Reconnaisant la Hachette, il parut rassuré. « T'inquiètes pas mon gars, on va te ramener chez les tiens » lui dit son ami.

Après avoir recouvert leurs bagages de pierres et de branchages, les deux hommes retournèrent le second canoë et le camouflèrent dans les herbes. S'équipant chacun d'un fusil et n'embarquant que le strict nécessaire, ils s'installèrent dans le canoë ambulance où le blessé était allongé sur le ventre. La Hachette expliqua que le village des Loups se trouvait

à une bonne journée pleine de canotage, sur un bras de la rivière qu'il fallait maintenant rejoindre.

Placé à l'avant de l'esquif, Charles pagayait avec ardeur, se disant que s'il perdait du temps ces premiers jours, en contrepartie il entrerait de plain-pied dans la vie des Indiens ! Cela, pensa-t-il, ne sera pas inutile à mon initiation.

La soupe de fortune

- Cap sur le bras d'eau des Castors qui débouche à senestre, matelot, il va nous conduire au village, indiqua la Hachette.

La somme d'efforts à déployer se multiplia, il fallait maintenant remonter le courant. Même pour un simple bras du delta de la rivière des Iroquois partant se jeter dans le Saint Laurent, cela faisait encore un cours d'eau de belle taille, mais il est vrai que tout est grand dans ce pays !

A la tombée de la nuit, le canoë accosta dans une petite anse offrant une clairière pour installer le bivouac. Rodés comme de vieux coureurs des bois, la Hachette et Charles dressèrent le camp en quelques instants : le feu allumé, le bois ramassé, la toile tendue, le blessé débarqué et allongé près du foyer. Pendant que la Hachette lavait les plaies et posait un pansement de fortune, Charles préparait le repas avec peu de choses.

Après avoir mis l'eau à chauffer dans le chaudron posé sur les pierres du foyer, il découpa des éclats de pemmican, les jeta dans l'eau bouillante, ajouta des grains de maïs, des champignons qu'il venait de ramasser ressemblant aux girolles de Picardie, et une poignée de pousses de fougère. Il composa ainsi une espèce de bouillabaisse, comme il l'avait vu faire par des coureurs des bois, rencontrés quelques jours plus tôt au cours de ses promenades sur la rive du Saint Laurent. La Hachette n'en parut pas surpris, il avala sa potée sans manifester de déplaisir, Élan téméraire en avala quelques gorgées avant de retomber dans sa léthargie et Charles constata que sa soupe de fortune n'était pas aussi mauvaise qu'il l'avait craint !

Leurs estomacs ainsi garnis, les trois hommes plongèrent dans le sommeil sous la garde du feu.

La rencontre

Quelques étoiles brillaient encore sous la voûte de l'espace lorsque le Métis sonna le réveil :

- Debout mon Picard, il est temps de partir. Nous serons en vue du village quand le soleil aura dépassé son zénith.

Charles s'agenouilla auprès d'Élan téméraire. Le blessé était trempé de sueur, la fièvre le faisait frissonner dans la fraîcheur du petit matin. Charles montra à la Hachette le sachet d'herbes médicinales donné par Fleur des neiges, la servante métisse des « Trois Outardes », pour les protéger des pièges de l'air de la forêt. Le trappeur conseilla d'en faire avaler une décoction chaude au blessé. Quelques minutes après avoir absorbé son breuvage, le jeune indien cessa de grelotter et sourit à Charles. Lui rendant son sourire et passant la main sur son front, il constata qu'il n'était plus brûlant.

Une fois le blessé de nouveau installé au centre du canoë, les deux trappeurs retrouvèrent la cadence de leur pagaie. Une ourse suivie de ses deux oursons traversa le cours d'eau juste devant le canot. Afin d'éviter une charge de la mère craignant pour ses

petits, ils marquèrent un arrêt puis repartirent une fois la famille plantigrade disparue dans les lisières de la forêt.

La journée était chaude et les moustiques en profitaient, venant s'abreuver à la sueur qui perlait sur le front des trois hommes. Peu avant que le soleil atteigne son zénith, quatre canoës montés chacun par deux guerriers, apparurent au détour d'une courbe. Charles avait déjà saisi son fusil quand la Hachette le rassura :

- T'inquiète pas matelot, ce sont des Hurons comme Élan téméraire. Il adressa alors des signes aux Indiens puis, arrivé à leur hauteur, leur parla en langue huronne. Tous se dirigèrent vers la rive ; Élan téméraire fut chargé dans l'une des grandes embarcations qui, sans perdre un instant, remonta vivement le courant sous la vigoureuse poussée des pagayeurs indiens. Sa vitesse était telle que le canoë semblait ne plus toucher la surface de l'eau.

Le village

La Hachette et Charles suivaient le canoë relais. Le village apparut bientôt sous forme d'une centaine de wigwams dispersés sur une éminence qui surplombait la rivière. Il semblait que tout le village était regroupé sur la rive pour attendre le blessé. **Mais comment ont-ils été prévenus ?** se demanda Charles.

Se penchant sur Élan téméraire, le chaman examina les plaies et ordonna de transporter le blessé dans la hutte médecine. La Hachette débarqua, se dirigea vers Ours en colère reconnaissable à ses plumes d'aigle et le salua de la main, paume vers l'avant :

- Salut à toi Ours en colère. Vois, je te ramène ton fils blessé par la maudite bête. Je te présente mon compagnon, Charles. C'est c'gars là qui a tué la bête et sauvé ton fils.

Le chef des Loups fixa longuement le jeune homme, comme pour le jauger, puis tendit le bras pour poser la main sur son épaule :

- En guidant ta route pour la faire croiser celle d'Élan téméraire, le Grand Manitou a voulu nous dire sa volonté de t'accueillir chez les Loups. De ce jour, tu es dans mon cœur comme un autre fils.

Ours en colère présenta Lys blanc, sa femme et Chante avec le vent, sa fille. Charles salua, mais demeura muet de saisissement devant la beauté de la jeune squaw dont les dix-huit printemps rayonnaient de charme. Voyant son embarras, la jeune Indienne s'approcha, prit ses mains dans les siennes et, le regardant dans les yeux, lui dit dans un bon français de Touraine :

- Merci Charles d'avoir sauvé mon frère. Désormais, et tant que le soleil continuera de briller dans le ciel, je t'en serai reconnaissante, puis elle lui sourit. La Hachette rompit le charme de cette délicieuse rencontre.

- Viens mon Picard, j'm'en va te présenter au Frère Constantin qui pourra te raconter l'histoire de ces maudits sauvages dont il veut faire des saints !

- Maudit sauvage toi-même, espèce de mécréant des bois, s'exclama une voix outragée qui partit d'un grand rire sonore.

Un grand gaillard barbu, à peau blanche, d'une quarantaine d'années, sec comme un arbre dépouillé de ses feuilles et habillé comme un trappeur, s'approcha et leur tendit la main :

- Soyez le bienvenu Charles, les amis de nos amis des bois sont aussi nos amis. Je suis Frère Constantin, de la compagnie de Jésus. Depuis six ans, j'enseigne à ces enfants du bon dieu les bienfaits de notre religion. Ne soyez pas étonné d'en croiser qui parlent notre langue.

- *Effectivement Frère, j'ai été surpris de l'aisance avec laquelle Ours en colère et Chante avec le vent m'ont entretenu en français. Je vous fais mon compliment pour ce résultat.*
- *Ce sont là mes meilleurs sujets, mais n'allez pas croire pour autant qu'ils ont abandonné leurs coutumes de païens, ils continuent de rendre un culte à tous les esprits de la création, comme si celui de Dieu ne leur suffisait pas ! Ce village de Hurons comporte environ six cents âmes, dont une centaine de guerriers toujours partis à la chasse ou en guerre contre les Iroquois. Vous verrez leur totem... le loup ! Aussi le clan ne chasse pas cet animal avec lequel il prétend avoir conclu un pacte d'alliance, autant dire avec le diable !*

Voyant un large sourire illuminer la face de Charles proche de l'hilarité, le Frère s'interrompit et s'inquiéta de cette gaieté subite. Charles étendit la main et lui présenta le chaton de sa bague qui portait la tête de loup dans ses armes. Il lui résuma à grands traits l'histoire des Blanchefort dont la légende disait qu'à l'origine, ils auraient fait alliance avec les loups de Picardie. Le Frère se signa et renonça à poursuivre l'inventaire des défauts de ses catéchisés.

La sorcellerie du chaman

- *Allons voir du côté de chez Corbeau bleu, le chaman qui entretient les rites de ces mécréants, invita le jésuite.*

Les alentours de la hutte médecine étaient déserts. Par l'orifice d'entrée laissée ouverte, Charles aperçut le blessé couché sur un lit de feuillage alors que le chaman, revêtu d'une peau d'ours, tournait autour de la litière en psalmodiant un chant divinatoire. Il tenait dans sa main droite le cadavre naturalisé à la méthode huronne, d'un martin-pêcheur :

- *Cet oiseau a le pouvoir magique de refermer les blessures, lui expliqua Frère Constantin. Il est à l'image du plan d'eau dont la surface unie se referme sans une ride derrière l'oiseau qui a plongé. Dans sa main gauche, le chaman tenait la dépouille d'une chauve-souris. Ce mammifère volant – le seul de la création - est censé guider le blessé dans l'obscurité de sa léthargie pour l'amener à la clarté de la guérison. Ce rituel chamaniste va devoir durer sept jours pour faire son effet et assurer une guérison tant physique que psychologique. J'avoue être embarrassé pour expliquer les résultats de ce cérémonial médicinal dont j'ai, plusieurs fois, constaté la réussite ! avoua avec regret Frère Constantin. Allons faire le tour du village, je vous montrerai la chapelle qui me sert d'école et de logement.*

Les tipis étaient répartis sans ordre particulier, rassemblés par groupes de familles. Au couchant de l'éminence sur laquelle s'était établi le village, une grande cabane de bois ronds portant une croix sur l'un de ses pignons, indiquait la chapelle. Devant, sur une grande place, étaient dressés plusieurs totems, dont celui du loup en son centre. La vie semblait avoir repris son cours normal : les femmes circulaient beaucoup, allant faire des cueillettes de baies en forêt ou chercher de l'eau à la rivière, les enfants jouaient comme tous les enfants du monde, les hommes pêchaient ou étaient partis à la chasse, les anciens fumaient leur pipe de terre. Il régnait dans ce village une ambiance de paix et de sérénité.

La proposition d'Ours en colère

Sortant de son tipi en compagnie de la Hachette, Ours en colère vint à la rencontre de Charles et de Frère Constantin.

- **Mon Picard, nous avons parlé de toi, dit le trappeur. Le chef te propose de rester dans son clan où tu seras honoré et respecté comme un fils de Huron. J't'le dis, pour apprendre la chasse et la trappe, y a pas meilleurs instructeurs que les Loups. T'en penses quoi ?**

- **Ouah ! J'en pense plein de choses, mais il me faut un temps de réflexion. J'étais venu pour te donner un coup de main et...**

- **T'occupe pas de moi compagnon, l'interrompit la Hachette, j'ai toujours été seul pour organiser mes camps et mes trappes, alors je sais faire.**

Charles s'écarta du groupe pour réfléchir plus librement. Songeur, il marchait sur la place et se retrouva devant le totem du loup. « **M'appelleras-tu ?** » demanda-t-il en lui-même à cet emblème héraldique et tribal. Poursuivant sa méditation en se dirigeant vers la chapelle, il aperçut Chante avec le vent qui l'observait. Un frisson de plaisir lui parcourut l'échine, il lui fallait revoir cette agréable jeune fille dont le visage lui plaisait tant ! C'était possible en acceptant la proposition faite par son père. Revenant vers Ours en colère qui discutait avec la Hachette et Frère Constantin, il déclara :

- **J'accepte, chef des Loups, de devenir ton fils. Toutefois, je me suis engagé avec la Hachette pour installer sa campe et construire sa cabane. Je reviendrai ici lorsque ce sera fait. Et toi ne discutes pas Vieux caribou, dit-il à la Hachette, un Chevalier a pour principe de toujours tenir ses engagements.**

- **C'est bon mon Picard, nous partirons demain à l'aube.**

Laissant là Ours en colère et Frère Constantin, la Hachette empoigna le bras de Charles et l'entraîna pour lui faire quelques recommandations et lui enseigner les coutumes des Hurons.

- **Prends garde aux filles, lui conseilla le Métis, elles ont une grande liberté, il leur est permis de faire, autant qu'elles le veulent, l'essai du mariage, ce qui ne les empêche pas d'être chicanières au possible. Dans les ménages, la pluralité des femmes est établie, pour un homme il est ordinaire d'épouser toutes les sœurs d'une même famille. N'hésite pas à te confier à Lys blanc si tu as un problème de squaw, elle sera toujours de bon conseil. Ne te transforme pas en vagabond des tipis si tu tiens à ta tranquillité et si tu veux apprendre les secrets de chasse de ces emplumés.**

Pendant que la Hachette affranchissait son compagnon sur les mœurs de sa nouvelle communauté, Frère Constantin conta à Ours en colère l'histoire des Blanchefort dont l'ancêtre avait obtenu d'un roi, l'honneur de placer l'emblème du loup sur ses armes ! Charles en portait la marque sur le chaton de sa chevalière. Le chef parut surpris de cette coïncidence de symbole ; il se dit que le Grand Manitou envoyait sûrement un message aux Loups et qu'il faudrait que le chaman interroge les esprits pour traduire ce signal.

Le souper

Le soir, les deux trappeurs furent invités à partager le repas dans le tipi d'Ours en colère. Il avait autour de lui deux anciens, Touche le ciel et Homme sévère, le chaman Corbeau bleu, Étoile qui guide et le Frère Constantin. Lys blanc et Chante avec le vent servaient aux hommes des grillades de caribou accompagnées de curieux tubercules ronds, cuits dans la cendre.

La conversation fut animée par les questions de Charles, curieux de connaître cette société dans laquelle il était invité.

- **Les Sages de mon peuple disent qu'au commencement, la terre vivait sans nous, nous n'étions pas ici, raconta Ours en colère pour répondre à Charles souhaitant savoir comment les Loups étaient arrivés dans cette région. Où étions-nous ? Je ne le sais pas ; peut-être que nous n'existions pas ? Peut-être n'y avait-il rien avant la vie ? Mais ce qui existe**

depuis toujours, c'est le principe de vie, l'expression même du monde, la force créatrice : Tirawa !

- Le clan des Loups aime la nuit, ajouta Homme sévère et vénère le soleil, père de la vie. La terre est notre mère, elle nous supporte, mais exige que nous méritions notre vie comme notre mort afin que ses dons soient justifiés. C'est le jeu : la vie se bat contre la vie avant de se battre contre la mort.

- J'ai entendu raconter une histoire plus vieille que la mémoire du plus ancien d'entre nous, dit Étoile qui guide. Tu connais les sept étoiles que vous appelez l'Ourse ? Dans un temps très éloigné, ces sept étoiles nous furent données pour nous guider lors de nos grands voyages d'est en ouest afin que nous n'errions pas au hasard.

Ensuite la conversation glissa sur Élan téméraire. Le chaman confirma qu'il faudrait sept jours à sa médecine pour faire disparaître les traces des blessures infligées par la maudite bête, aussi bien sur le corps que sur l'esprit du jeune brave. Ours en colère expliqua que son fils avait été dérangé alors qu'il débutait le parcours initiatique qui devait faire de lui un guerrier. Il devrait donc le reprendre et ramener les plumes d'aigle pour montrer au clan qu'il avait affronté la nature, les ennemis et la faim ; Cela avec son arc et son tomahawk, cette hache de pierre qui coupe les perches, détache l'écorce des bouleaux, enfonce les pieux, les crânes et scalpe les vaincus. Cette arme légendaire des Hurons permettait de faire face à toutes les situations, sauf bien sûr quand on était surpris de dos par un ennemi sournois, comme l'avait été Élan téméraire.

- Mais quel est donc cet animal qui l'a attaqué ? demanda Charles.

Un grand silence s'établit, devenus muets, les hommes tiraient sur le calumet qui passait de mains en mains. Charles comprit qu'il ne devait pas insister pour satisfaire sa curiosité. La Hachette mit fin au recueillement en se levant et en invitant Charles à le suivre :

- Allez mon compagnon, il est temps d'aller dormir. Nous partons au lever du jour. Bonne nuit à tous.

Une torche à la main, Chante avec le vent les guida vers le tipi qui leur était réservé. Elle retint Charles par le poignet un bref instant :

- Je suis heureuse de ta décision. Je vais maintenant compter les lunes jusqu'à ton retour. Puis, elle partit, le laissant tout bouleversé, la torche en main.

- Allez joli cœur, viens dormir maintenant, grogna le Métis. C'est y pas malheureux de voir ce godelureau faire trembler d'émoi toutes les fumelles de c'pays ! Bonne nuit chenapan.

Ils s'endormirent tous deux sur un épais matelas de peaux d'ours parfumées à la menthe sauvage.

Deux siècles et demi plus tard, et trois cents kilomètres plus au Nord, François, un autre homme médecine, dansait autour de Pierre, son blessé recouvert d'une peau de Loup blanc ; il observait le même rituel que Corbeau bleu.

Les traces !

Trois jours s'étaient écoulés depuis que la Hachette et Charles avaient quitté le village du clan des loups. La veille, ils avaient récupéré le canoë et les paquetages dissimulés sur la berge où Élan téméraire avait été agressé par la maudite bête.

Charles ne ressentait plus aucune douleur, ses muscles s'étaient rodés à ces longues heures d'efforts qu'exigeait le maniement de la pagaie pour remonter le courant. Il calquait sa cadence sur celle de son compagnon, les deux canoës naviguant désormais bord à bord.

Le soleil commençait à descendre dans cette chaude journée, lorsque le Métis montra du doigt une crique sableuse en lisière de forêt :

- Là-bas mon Picard. Voilà un coin de paradis qui fera bien notre affaire pour cette nuit. Il est peut-être encore tôt, mais demain nous quitterons ce cours d'eau pour nous colleter avec la rivière Richelieu, il faudra souquer plus ferme encore !

Les deux hommes abordèrent et halèrent leurs embarcations sur le sable. Ils établirent leur bivouac selon le rituel auquel ils étaient maintenant accoutumés. Une fois le feu allumé, la provision de bois rassemblée et le couchage installé, ils pêchèrent quelques poissons qu'ils mirent à cuire au-dessus du feu. Charles fit mijoter des haricots dans du lard et servit un dessert de confiture de mirabelles étalée sur les derniers quignons de pain tirés du sac de Marie.

- Va bientôt falloir songer à faire notre pain, dit la Hachette en allumant sa vieille pipe de terre avec un brandon du foyer.

Quelques corneilles qui avaient sans doute humé l'odeur du poisson cuit, firent leur apparition. Charles leur lança les restes de truites. Effarouchées un bref instant, elles s'envolèrent en criant, puis revinrent aussitôt sur la plage pour festoyer, ne laissant que des arêtes propres et brillantes. Sans doute insatisfaites, elles se mirent à croasser en chœur, ce qui eut le don d'agacer Charles qui souhaitait écouter les autres bruits de la forêt. Ramassant quelques galets, il chassa les bruyants volatiles de leur scène de concert.

Ayant terminé sa pipe, la Hachette tendit une petite toile au-dessus de son couchage : **C'te nuit, j'me couvre la tête. C'est la pleine lune, et j'n'ai pas envie d'prendre un coup d'rayon sur mon crâne.** Examinant sur le sable d'alentour, des traces qui témoignaient d'une activité des précédents visiteurs de l'endroit et qui disparaissaient dans la forêt voisine, il dit à Charles :

- Tiens, viens donc voir mon gars. Regarde-moi ça, y en a qui ont dansé la gigue la nuit dernière sur cette plage.

Charles examina les empreintes inscrites sur le sable et les suivit jusqu'aux lisières : - **- Des traces de loups. Il y avait bien douze à quinze bêtes, l'une d'elle est plus forte que les autres, sans doute le loup alpha, le chef de meute.**

Surpris par les connaissances de Charles, la Hachette répliqua :

- Ben mon apprenti ! Y me reste plus qu'à raccrocher mes mocassins à la cabane... p'têtes ben qu'c'est toi qui va faire la leçon à ces maudits sauvages !

- Ne sois pas étonné maître trappeur, les loups c'est une histoire de famille. Il y en a chez moi, en Picardie. Je ne les chasse pas non plus et nous nous entendons assez bien. Tiens ! Regarde ces laisses et ces deschaussures, la bête doit bien peser dans les cent vingt livres. C'est la plus lourde de la meute.

- T'as raison mon pisteur. Y a là une meute solide, ses chasses doivent être belles !

Puis les deux hommes s'installèrent dans leur couchage après avoir garni le feu.

- La bonne nuit à toi mon Picard, j'm'en va rêver un peu au pays des grandes chasses.

- Bonne nuit Louis, répondit Charles qui s'enveloppa dans sa couverture avec l'impression confuse d'être observé : une branche cassée, une brindille qui craque, un silence absolu comme si, tout à coup, toutes les créatures de la forêt avaient cessé de respirer ! Cela ne l'empêcha pas de s'endormir rapidement, confiant en la garde de la lune et du feu.

Le chant de la meute

La lune était haute dans le ciel lorsqu'il fut réveillé par les chants d'une meute. Jamais en Picardie, il n'avait eu l'occasion d'écouter un tel concert : le plus musical des hurlements !

- Ben mon Picard, s'exclama la Hachette réveillé à son tour, ils te souhaitent la bienvenue dans leur domaine ces maudits chanteurs de lune. Mais essaie de dormir, demain ce n'est pas eux qui vont pousser ton canoë.

Charles avait du mal à retrouver le sommeil. Il savait que les sons et les appels divers émis par les loups ont tous une signification particulière pour les membres de la bande, aussi ne pouvait-il s'empêcher d'essayer de les traduire. Les différences de tonalité signifient attaque ou retraite, affection ou rejet, rassemblement ou dispersion, accord ou désaccord, joie ou tristesse. Il y a des sons pour calmer, inciter et encourager. Il y a toute une gamme de murmures pour exprimer la gratitude, la douleur, le plaisir, la crainte, la haine, la jalousie ou la défiance. En plus des vocalises, les loups claquent des dents pour lancer un avertissement, une irritation ou une salutation. Ils s'expriment aussi à l'aide de divers mouvements comme s'accroupir, remuer une oreille ou la langue, retrousser les babines, ouvrir ou fermer la gueule, tendre les muscles de l'échine, placer la queue dans une certaine position, ouvrir plus ou moins largement les yeux. Les mouvements du corps associés à un signal sonore, soulignent la nature de leur humeur ou de leur intention, soit à l'adresse des loups, soit à celle des autres animaux.

Écoutant les voix qui s'élevaient dans la forêt tout en observant la lisière sombre qui bordait la plage, il sembla à Charles apercevoir quelques ombres qui se déplaçaient autour du campement tout en restant hors du halo de lumière émis par le foyer. Le loup a des instincts héréditaires et, comme l'homme, il évite le danger quand il le peut. Il arrive toutefois que sa curiosité l'emporte sur la crainte, l'équilibre qu'il maintient alors entre sa curiosité et la prudence, se mesure à la valeur de son expérience. Or le feu a toujours attiré les loups, aussi les plus curieux ou les éclaireurs de cette meute, s'approchaient-ils des campements pour tester les sentiments de ceux qui envahissaient leur territoire.

La rivière Richelieu

Le jour n'était pas encore levé que nos deux hommes faisaient réchauffer les haricots de la veille et pliaient leur campement pour embarquer.

Vers midi, l'embouchure du bras d'eau déboucha dans la rivière dont le cours, plus large et plus vif, imposa un changement de cadence sous un soleil qui n'économisait pas l'ardeur de ses rayons. Dans la forêt qui bordait la rive, des geais ventriloques bavardaient en sourdine et des corbeaux croassaient en émettant d'étonnants sons ressemblant à un bavardage humain. Un groupe d'écureuils offrait le spectacle de ses jeux aériens accompagnés de cris stridents. Pins, sapins, trembles, saules, peupliers, cèdres, hêtres, frênes, chênes, bouleaux, érables, présentaient alternativement les coloris variés de leurs feuillages. Toutefois, le harcèlement permanent des moustiques et des taons venant s'abreuver à la sueur des fronts ruisselants, gâchait une part de charme de ce théâtre de nature.

Au fil des heures, Charles se rendait compte que le canotage devenait plus difficile. **- Après les chutes du lynx que nous aborderons demain, la navigation sera plus facile, dit la Hachette. Nous aurons trois journées de portage pour les franchir. Pas la peine de s'épuiser plus longtemps, nous sommes à un quart de lieue du premier saut. Avec la charge que portent nos canoës, il devient impossible d'avancer plus avant à la pagaie. Nous allons aborder là pour y passer la nuit et préparer le portage.**

Le portage

Une fois les embarcations tirées et vidées sur la rive herbeuse, les ballots préparés en charges, la Hachette entreprit de montrer à Charles la façon de construire un four à pain avec des pierres et de l'argile prélevée au bord de l'eau.

- Laissons l'argile sécher ; demain, lorsque nous reviendrons du premier portage, nous allumerons le feu puis, au retour du second, nous mettrons le pain à cuire. Ainsi le soir, après le troisième portage, nous pourrions dîner avec du pain frais.

Feu allumé et repas avalé, les deux hommes s'allongèrent dans leur couchage sans se soucier des chants de la meute qui résonnaient à quelque distance du campement.

La nuit fut brève. Alors que les premières lueurs de l'aube éclairaient l'horizon du levant, la Hachette et Charles portant chacun leur canoë retourné et leurs fusils, empruntaient la piste longeant la rivière. Les ballots de l'équipement avaient été dissimulés sous des branchages, dans un amas de rochers, afin de les soustraire à la curiosité des maraudeurs de tout poil.

- L'odeur de la verdure fraîchement coupée trompera le nez des fouineurs, assura la Hachette qui avait ajouté quelques tiges de roncier pour donner un peu de piquant à ceux qui viendraient s'y frotter.

La piste montait ferme, la dénivellation était de plusieurs dizaines de mètres. Il y avait une petite lieue à parcourir sur un sentier difficile ; si le portage des canoës n'était pas pesant, leur longueur les rendait encombrants dans les passages étroits. Après une heure de marche harassante, ils surplombèrent les chutes faites de trois sauts successifs, le bruit des cascades évinçait toutes les voix de la forêt. Soucieux de ne pas rester dans la poussière d'eau qui voletait à proximité des chutes et qui gênait la respiration, la Hachette poursuivit sa marche en amont. Il choisit de regrouper les équipements au bord d'une crique offerte par une boucle de la rivière. Les canoës furent déposés et cachés dans les hautes herbes du rivage.

*Le voyage de retour fut vivement exécuté en profitant de la descente et surtout de la liberté de mouvement. **Nous ferons deux autres portages aujourd'hui**, décida la Hachette. Essentiellement composé des charges d'outillage et des pièges qui blessaient les dos, le second voyage fut sans problème malgré l'ardeur du soleil. Toutefois le troisième, en fin d'après-midi, fut pénible pour Charles peu préparé à ce travail de bête de somme. Malgré sa fatigue, il n'était pas soucieux, sachant qu'une bonne nuit de sommeil le remettrait en forme pour le lendemain. Ayant repéré des traces, la Hachette plaça quelques pièges avant d'arriver au camp d'en bas afin d'assurer le ravitaillement du lendemain.*

Les coyotes

De retour au campement d'en bas, Charles retira du four les pains confectionnés par la Hachette. À la tombée de la nuit, ils dînèrent d'un pain croustillant accompagné d'un morceau de lard.

Comme après chaque repas du soir, le Métis alluma sa pipe en méditant sur le plaisir qu'il éprouvait à vivre libre dans un pays où la nature était si belle. Charles dormait déjà, son sommeil était si profond qu'il n'entendit pas, au zénith de la lune, un loup proche du campement lancer son chant nocturne.

L'aube se laissait deviner au mince ruban de clarté qui bordait l'horizon d'Orient, quand la Hachette partit relever les collets posés la veille, le long de la piste de portage. Une demi-heure plus tard, un lapin dans chaque main, il revenait au camp :

- Allez, debout mon loup d'Picardie, y a du portage à faire ! Pendant que Charles procédait à sa toilette au bord de la rivière, le trappeur dépouilla et vida les deux lapins et les mit à

*l'abri dans le four à pain encore tiède de la cuisson de la veille. **Nous serons contents de les retrouver ce soir, en attendant il vaut mieux éviter que d'autres s'en régalent,** ajouta-t-il.*

Après un solide déjeuner, nos deux gaillards endossèrent leur chargement et s'engagèrent sur le sentier de portage. Les charges constituées des réserves alimentaires, semblaient plus lourdes ce matin, aussi les deux hommes marquaient de temps à autre un arrêt pour reprendre leur souffle dans la montée. La courroie de front dont ils s'aidaient, marquait leur visage d'un profond sillon.

Assis durant ces brefs instants de repos, Charles ne se lassait pas d'admirer le paysage qu'il avait sous les yeux. Il désigna à la Hachette, deux silhouettes de canidés qui les observaient depuis l'autre rive, à une centaine de toises.

- C'est un couple de coyotes, affirma la Hachette. **C'est étonnant de les rencontrer dans une zone où chasse une meute de loups. Même si la rivière les sépare d'eux, cela m'étonnerait qu'ils restent là longtemps !**

La tanière

Suant sous le poids de leur chargement, ils atteignirent leur cache d'en haut avant que le soleil ajoute son ardeur à leur fardeau.

Après avoir placé leurs réserves alimentaires à l'abri, les deux hommes eurent leur attention attirée par une nuée de corneilles qui se rassemblaient en lisière de forêt. Vérifiant la charge de leurs pistolets, ils s'approchèrent du lieu, provoquant l'envol criard de la gente emplumée outrée d'être dérangée. Une carcasse de caribou gisait sur le sol, malgré les fientes et les traces de pattes d'oiseaux, il n'y avait pas de doute à la lecture des empreintes : cette chasse était celle de la meute ! Le squelette du cervidé était nettoyé jusqu'à l'os.

- Mon avis compagnon, doit y avoir une tanière dans les environs des chutes, avec plusieurs louveteaux nés à la fin de la lune des Bourgeons. À huit semaines, ces diabolins doivent commencer à être sevrés, leurs parents et les membres du groupe les nourrissent de viande régurgitée. Regarde, la meute a dévoré le caribou en une seule fois, c'est pour ramener la viande aux louveteaux et aux louves qui veillent sur eux.

- Je pense comme toi la Hachette. Nous sommes à côté des demeures de la meute, ces abattis tracés par les jeunes signent leur proximité.

- Bon, mais c'est pas l'heure du loup, nous avons encore à faire, conclut le Métis. Charles ne s'étendit pas, mais il avait remarqué autour de la dépouille du caribou, la grosse empreinte déjà observée deux jours plus tôt, une griffe manquait à une patte antérieure, c'était comme une signature d'identité ! Il se promit de regarder de plus près cette meute lorsqu'il repasserait pour rejoindre le village d'Ours en colère et... de Chante avec le vent.

Comme l'avait prévu la Hachette, il fallut trois jours pour transférer les équipements en amont des sauts du Lynx et rééquilibrer le chargement dans les canoës. Avant de quitter le campement du bas avec le dernier portage, Charles avait profité du four pour cuire une nouvelle fournée de pain.

- T'apprends vite mon louvart ! J'savais bien que j'aurais pas de soucis à m'faire pour toi quand tu seras avec ces maudits sauvages ; d'autant moins d'ailleurs qu'il y en a une qui t'attend avec une certaine impatience... Ah ! c'est fou c'qu'elles sont curieuses ces fumelles d'Indiens ;

- Allons mon Louis, arrête un peu tu veux. Sans te commander, si tu veux bien préparer tes lapins, nous aurons une chance de pouvoir souper !

Bougonnant et riant, le trappeur prépara les broches et les installa. Charles alluma le feu, prépara une mijotée de haricots et installa le couchage. Il se sentait détendu. Ils étaient arrivés à mi-parcours, le plus difficile était fait.

Le repas et la soirée ne se prolongèrent pas, les corps fourbus réclamaient leur part de repos ; aussi s'endormirent-ils avant que la lune soit haute et déclenche les chants des seigneurs de ce territoire.

La louve

Pressentiment ? Bruit ? Rêve ? Charles se réveilla alors que, dans la voie lactée, la grande ourse dépassait son zénith. Il se sentait en pleine forme, comme s'il avait déjà fait sa nuit complète. Le feu diffusait sa chaleur et son cercle de lumière autour du campement. Un silence inhabituel régnait dans la forêt : pourquoi n'entendait-on pas la flûte nocturne du grand duc, le violon du grillon, le sifflet du crapaud ? Le bois qui brûlait dégageait un arôme de résine ; une atmosphère d'attente occupait la solitude de la nuit.

Guidé par une intuition, ou peut-être par l'inconscient sentiment d'être observé en l'absence de tout bruit et de tout mouvement, Charles fixa le mur des ténèbres de l'autre côté du feu de camp. Le plus grand loup encore jamais vu se tenait là, juste à la limite du cercle de lumière. Son pelage brillait comme du vieil argent sous l'éclat de la lune. Ce loup argenté, ou plutôt cette louve, car sa gueule était trop fine pour être celle d'un mâle, considérait Charles avec intensité. Quand elle se vit observée à son tour, la louve se retira entre les arbres pour disparaître silencieusement.

*Charles avait remarqué que le fauve tenait la tête haute et la queue droite, signes d'absence d'agressivité. Ses poils n'étaient pas dressés et ses mâchoires ne s'étaient pas ouvertes, il n'avait pas claqué des dents et semblait seul, bien que cela fût peu probable. Mille pensées agitaient l'esprit du jeune homme se demandant pourquoi ce loup venait le visiter ! Il s'efforça de retrouver le sommeil malgré le concert donné maintenant par la meute. La bande de « **Peau qui brille** » sous la lune, ainsi que Charles décida d'appeler la grande louve argentée, avait apparemment élu domicile sur le flanc de la colline voisine de leur campement.*

Comme toutes les autres, la nuit fut brève, la Hachette sonna le réveil avant que le soleil ait eu le temps de manifester la moindre intention de se montrer. La ration de haricots avalée, les deux hommes abandonnèrent le site du campement d'en haut. Ils grimpèrent dans leurs canoës tandis que le ciel commençait à s'éclaircir pour chasser les ombres de la nuit. Après quelques coups de pagaie pour se mettre dans le sillage de la Hachette, Charles se retourna pour jeter un dernier coup d'œil sur l'endroit où la louve lui était apparue ; Son émotion fut vive : entourée d'une demi-douzaine de loups qu'elle dominait par sa taille, la louve argentée le regardait partir !

Un coup de trompe de chasse le ramena à la réalité, l'avenir était au sud et il fallait payer ; la Hachette s'inquiétait de le voir à la traîne.

Chapitre VII

La cabane

Le lac Champlain

Leur navigation sur la rivière des Iroquois, que les Canadiens appellent la rivière Richelieu en souvenir de celui qui fonda en 1627, la compagnie de la Nouvelle France, se poursuivit durant trois jours entiers. Il leur fallait franchir les dix lieues qui séparaient les chutes du Lynx du lac Champlain, en remontant à contre-courant. Comme tous les fleuves et les lacs de ce pays, la rivière Richelieu était entrecoupée de rapides, sauts, écueils et autres multiples embûches compliquant la tâche des voyageurs. Or les cours d'eau et les lacs constituent les seules voies de communication de cet immense territoire, il n'y a pas d'autre choix.

Dans l'après-midi d'une journée particulièrement harassante, où les maringouins s'étaient faits encore plus agressifs que d'habitude, les embarcations s'engagèrent dans les eaux du lac Champlain, du nom de l'explorateur venu là un siècle et demi plus tôt. Une fois franchi le goulet, par lequel s'évadait la rivière pour s'élaner vers le Nord et rejoindre le Saint Laurent, la navigation fut plus facile, la grande surface n'était contrariée par aucun courant. Le paysage de forêt qui en bordait les rives, avait changé ; les résineux dominaient les feuillus, une forêt d'épicéas enfermait dans son écrin de verdure sombre, la pointe du lac s'achevant là où commençait la rivière.

Chargé de nuages, le ciel assombrissait la nature.

- Arrêtons-nous là, mon compère, dans deux jours nous serons rendus à l'endroit où je pense installer ma campe. Hâtons-nous, le temps va se gâter. *Les deux hommes débarquèrent sur une plage de galets adossée à la forêt. Les canoës mis à terre et solidement amarrés, le feu allumé et le couchage installé sous la grosse toile tendue entre les épinettes, les trappeurs dînèrent des poissons boucanés au camp d'en bas.*

Soudain le ciel devint plus sombre, une rafale de vent s'abattit sur le lac, troublant sa surface en soulevant des vagues écumeuses. Un éclair zébra brièvement le ciel en s'accompagnant d'un grondement de tonnerre. La Hachette vint fumer sa pipe sous la toile tendue qui offrait une relative protection contre les cataractes du ciel se déversant dans le lac. Après s'être ainsi épanché durant une paire d'heures, l'orage consentit à poursuivre son voyage vers le nord, la nuit prenait sa place.

Le chien

La nuit fut courte mais, au petit matin, la bâche était sèche et le ciel s'était dégagé des obstacles du soleil. La journée promettait d'être chaude. Toutefois, une surprise accompagnait le réveil : à côté du foyer où rougeoyaient encore quelques bûches qui avaient résisté à l'offensive des larmes du ciel, un jeune chien squelettique s'était installé et dévisageait les deux hommes ! D'où sortait-il ? Tremblant d'épuisement, de détresse et sans doute de faim, il quêtait un signe.

- C'n'est pas chrétien d'abandonner une bête ! grommela la Hachette en lançant au chien une truite fumée. Affamé, l'animal dévora le poisson en quelques coups de mâchoire. **Mais**

peut être qu'il s'est perdu en forêt après avoir quitté sa mère, il a de la chance de ne pas être tombé sur un ours ou sur des loups ! C'est probablement un chien d'Indien.

- Eh bien! mon gars Louis, je crois que tu viens de rencontrer là un compagnon pour me remplacer. Je suis sûr qu'il te sera plus utile que moi, surtout pour la garde de nuit ! ajouta Charles en riant.

Malgré sa maigreur, l'animal qui n'avait pas plus d'un an, était d'apparence robuste, un beau chien de race nordique. Après s'être léché les babines, il vint se frotter aux jambes de la Hachette.

- Bon, j'ai compris, y va falloir que j't'adopte ! J'peux décemment pas te laisser là, allez, grimpe dans le canoë, lui dit le trappeur en se dirigeant vers son embarcation pour charger son matériel de campement. Problème ! L'orage avait rempli d'eau les deux canots qu'il fallait vider pour embarquer.

- Comment vas-tu l'appeler ? demanda Charles à la Hachette. Se grattant la tête et regardant le paysage qui se profilait sous ses yeux aux premières lueurs de l'aube, il proposa : Tu peux choisir entre Champlain, Iroquois ou Richelieu. Bon, éliminons Iroquois si tu veux en faire un chien de civilisé. Qu'en penses-tu ?

*La Hachette n'avait pas de préférence, aussi Charles sortit l'écu fétiche qu'il gardait dans la bourse pendue à sa ceinture et proposa : Pile pour Champlain, face pour Richelieu. Il lança la pièce en l'air, la rattrapa et la posa sur le dos de sa main gauche : « Face »... **bienvenue à toi Richelieu !** Les deux hommes partirent d'un grand éclat de rire et caressèrent la tête de leur nouveau compagnon à quatre pattes.*

- Y a quand même un problème, dit la Hachette, c'est que cet animal est une chienne alors que ton Richelieu était un bougre de bonhomme !

- C'est vrai, mais l'honneur est sauf puisque c'était un homme de robe, déclara Charles en riant.

Les embarcations vidées de l'eau de pluie, l'embarquement du troisième larron ne posa aucun problème, Richelieu s'installa, sans demander d'explication, sur les bagages de la Hachette, à l'avant du canoë, devenant ainsi la figure de proue de l'expédition.

Philosophie de vie

Cela faisait maintenant deux jours que nos trappeurs et leur chien naviguaient sur le lac Champlain, en longeant sa rive orientale. La Hachette scrutait chaque crique, essayant de décrypter sur la nature les descriptions faites par ses amis indiens. Effectuant parfois un débarquement sur les berges, il regardait les traces et constatait que les renseignements donnés étaient exacts : la région était riche en faunes.

Sur les plages, il avait relevé les empreintes de nombreuses espèces : le baribal, cet ours noir si riche en lard avant l'hiver, l'orignal, cet élan capable d'offrir six à huit cents livres de viande à boucaner, le wapiti, le cerf de Virginie, le chevreuil, etc. La venaison était assurée pour affronter l'hiver à venir. Il songerait aussi à fumer une quantité suffisante de saumons, d'esturgeons et de truites pour compléter sa subsistance et celle de Richelieu devenu une bouche à nourrir.

*Pour la pelleterie, la région semblait ne pas manquer de bêtes à fourrure. Il avait remarqué des traces de castor, loutre, martre, vison, renard, lynx et autres dont les peaux pouvaient être d'un bon rapport. **J'vas pouvoir appeler ma campe "Corne d'abondance"** s'exclama-t-il. **Domage que tu restes pas avec moi mon gars, y en a largement pour faire fortune à deux dans c'coin là. Mais quelque chose me dit que ton destin est de tracer ta route chez les maudits sauvages.***

- *C'est vrai ami. Quand j'ai quitté ma Picardie, je n'avais qu'une idée en tête : trouver le plus grand dépaysement possible ! Ours en colère m'en donne l'occasion et je suis curieux de me mettre dans la peau et l'esprit d'un Huron pour étudier la philosophie de vie de ce peuple de nomades ; il vit encore comme nos ancêtres de la préhistoire. Chez les Blanchefort, nous sommes persuadés qu'il reste beaucoup à apprendre des hommes qui sont encore liés aux racines de notre humanité.*

Avec son goût du profit et du confort, le monde de notre siècle, que certains appellent le Siècle des lumières (peut-être parce que l'on use de plus en plus de chandelles pour s'éclairer la vue et l'esprit ! ...), a changé les mentalités. Certains pensent même pouvoir remplacer les hommes par des machines pour faire le travail à leur place et plus vite. Il y a un demi-siècle, un nommé Denis Papin a inventé une machine à vapeur pour lui faire accomplir le travail des hommes ! Il l'a installée sur un bateau, auquel il a ajouté des roues à aubes que son moteur à vapeur faisait tourner afin de propulser l'embarcation. Cela marchait si bien que les bateliers se sont mis en colère contre cette machine volant leur travail, et ils l'ont brûlée ! Tu vois, le progrès n'est pas apprécié de ceux qu'il exclut et ce monstre insatiable qu'est la civilisation devra, tôt ou tard, se fixer des limites pour ne pas saccager toute la terre. Il faudra peut-être réinventer le passé pour donner un sens à l'avenir !

Les hommes du Vieux Continent ne savent plus vivre en harmonie avec la nature, ni avec les animaux. L'important n'est pas que la terre contienne des richesses, c'est que notre mère nourricière nourrisse et abreuve les plantes, les bêtes et les hommes. Le changement d'état que nous subissons sous la pression de la modernité, nous a fait passer de la condition de chasseur autonome à celle de sédentaire prisonnier de ses biens. Cela fige la société et limite notre espace de liberté. Je ne me fais pas à cette condition de civilisé immobile, qui voudrait que nous restions là où nous sommes, à gratter toujours le même morceau de terre, année après année, comme une chèvre attachée à son piquet !

Par ailleurs, il n'est pas possible que Dieu soit cette idole figée, cloutée sur croix, que la religion veut nous faire adorer et admettre comme seul principe de pensée ; Dieu est "mouvement", il est l'Esprit des choses et des êtres, ainsi que le considèrent ceux que tu appelles les « maudits sauvages » vivant libres dans cet immense pays. C'est pourquoi je souhaite m'immerger dans leur système de vie, plus proche de la nature et de l'humanité originelle que celui du Vieux Monde d'où je viens.

- *Eh ! ben mon gars, si tu racontes cela au Frère Constantin, t'est bon pour l'excommunication, s'exclama le Métis amusé de la longue tirade philosophique de son compagnon. Quant au terme de "Sauvage" qui paraît te chagriner, rassure-toi, chez nous ce n'est pas une insulte, au contraire, c'est un hommage rendu à ceux que « l'on ne peut pas domestiquer » et qui sont libres comme le vent. Toutefois, pour ne pas paraître trop obséquieux, on ajoute « maudit » par plaisanterie.*

- *Merci pour eux compagnon, mais sois tranquille, je n'ai nullement l'intention de révolutionner la religion, même si on peut lui reprocher bien des manières de faire. Je veux seulement apprendre des Indiens leur manière de vivre avec la nature, sans les artifices de la modernité et sans la pesanteur d'un système de pensée unique.*

- *Tu as raison mon Picard, les Indiens sont des gens simples et agréables à vivre tant qu'ils ne nous font pas la guerre, comme ces malotrus d'Iroquois qui s'acoquinent avec les Habits rouges du roi Georges. De plus, leurs filles sont belles et accueillantes, ce qui ne gêne rien...*

- *Bon, tu ne disais pas qu'il y avait encore de l'ouvrage à faire ?... l'interrompit Charles qui ne souhaitait pas que la conversation s'engage sur le charme des dames indiennes.*

La campe d'abondance

Dans la matinée du troisième jour, la Hachette fit signe à Charles d'accoster dans une crique qui abritait une plage d'une trentaine de toises de profondeur devant une lisière de forêt.

L'endroit paraissait conçu pour établir une campe disposant ainsi d'une commodité d'embarquement. La crique bordait une plage de sable et de galets sur une courbe d'environ deux cents toises. Elle était adossée à un rideau de trembles et de saules, un Ru dévalant de la colline boisée, traversait la plage en y perdant la vitesse de son élan.

Une fois débarqués de leurs canoës, les deux hommes explorèrent le lieu. Alors que la Hachette examinait les empreintes qui s'imprimaient sur le sable, Charles remonta le cours du Ru jusqu'à une clairière, à une cinquantaine de toises en surplomb de la plage ; elle présentait des surfaces planes sur lesquelles il était possible de bâtir une cabane, d'autant que le bois ne faisait pas défaut. Poursuivant son ascension, Charles découvrit la source du Ru sortant de la base d'un rocher.

- Ohé ! Compagnon, viens donc voir par ici.

La Hachette quitta la plage et rejoignit Charles, la chienne Richelieu sur ses talons ;

- Mais c'est dieu qui a béni c'coin là, il y a tout pour en faire un paradis ! Pas la peine de chercher plus loin mon gars, on est arrivé.

Prenant Charles par les épaules, le Métis esquissa un pas de gigue pour exprimer son contentement tandis que Richelieu sautait et aboyait en entendant les hommes rire de plaisir.

- As-tu regardé de c'côté ? demanda la Hachette en désignant un taillis masquant en partie un énorme rocher qui dominait la clairière.

- Non, pas encore, mais je me demande si cela ne serait pas la tanière d'un ours. As-tu relevé des traces ?

- Il n'y a pas d'empreintes de baribal dans les parages, en revanche il y a du porc-épic. Va falloir que je dresse Richelieu pour lui éviter de se faire transformer en pelotes d'épines, s'il s'avisait d'aller en taquiner un.

Tous deux se dirigèrent vers le taillis que le trappeur dut dégager avec sa hachette pour approcher du rocher. À leur grande surprise, derrière la végétation, l'énorme aplomb présentait l'ouverture d'une grotte à demi obstruée par des éboulis de pierres. Ils entreprirent de dégager l'orifice pour se frayer un passage et pénétrer dans la grotte. La Hachette alluma une branche d'épinette et, suivi de Charles et de Richelieu, entra dans la caverne. Elle offrait un espace d'une vingtaine de pas sous la hauteur d'une bonne toise, avant de se rétrécir en un étroit couloir, inaccessible, qui se prolongeait dans les profondeurs du rocher en faisant une cheminée naturelle assurant la ventilation.

- Ben voilà une réserve qui ne demande point trop d'efforts pour être parfaite ! s'exclama le Métis. ***Une bonne porte en rondins avec un jour pour préserver le courant d'air, cela fera l'affaire pour mettre mes réserves à l'abri, le temps de construire la cabane. On est à la mi-lune des Chevreuils, ça nous donne de l'espace. Si tu en as toujours l'envie, tu pourras te mouver en fin de lune des Saumons ?***

- D'accord mon Louis, on verra ça quand tu auras un toit et une réserve pour l'hiver.

- Alors nous commencerons demain. Il serait bon de mettre du lard d'ours dans cette caverne.

Le plan de travail

Le lendemain matin, alors que l'aube signait son arrivée par un mince rideau de clarté posé sur l'Orient, les aboiements rageurs de Richelieu tirèrent les hommes de leur couchage. La chienne semblait excitée en revenant des taillis voisins dans lesquels elle s'était aventurée.

La Hachette examina les traces laissées autour du désordre constaté près de l'endroit où ils avaient dîné la veille. Les reliefs du repas avaient attiré un renard, chassé par Richelieu, il s'était enfui en emportant un morceau de viande tiré du sac de peau qu'il avait déchiré.

- Du calme, espèce de loup civilisé. Tu vois bien, c'est un cousin à toi qu'est venu iccite se sucrer le bec pendant que tu dormais ! grogna la Hachette en s'adressant à sa chienne.

Les braises du feu de camp réactivées, les deux trappeurs déjeunèrent copieusement, puis le Métis exposa son plan de travail :

- Nous allons remiser nos vivres dans la caverne, dont je vais fermer l'entrée avec des rondins, ensuite nous explorerons les environs afin de relever les traces de ce qui se promène dans un rayon d'une demi-lieue autour de ma campe. J'en profiterai pour marquer les arbres à abattre. Il nous faudra aussi rassembler des pierres et de l'argile pour construire la cheminée de la cabane et un four à pain ; c'est d'ailleurs le plus urgent, il ne reste qu'une demi-miche.

Toute la matinée, ils rayonnèrent autour de la campe, relevant des traces de lièvres, de renards, de chevreuils, de cerfs, marquant les arbres à raison d'environ un sur huit, de manière à ne pas dénuder la forêt environnante. Dans l'après-midi, ils charrièrent suffisamment de pierres et d'argile pour entreprendre la construction du four à pain. Pendant que la Hachette traçait le plan de la cheminée, Charles, les deux mains dans la farine, pétrissait la pâte sous l'œil curieux de Richelieu.

- Tu vas laisser tes pâtés lever cette nuit, conseilla la Hachette et demain, quand l'argile du four sera sèche, nous laisserons cuire ta fournée pendant que nous ferons parler les haches. Nous couperons et écorcerons une centaine de troncs de conifères d'environ une dizaine de pouces de diamètre, je compte une semaine avec leur transport jusqu'ici. Il nous en faut une douzaine par mur, mais ce qui va prendre du temps, c'est de creuser les encoches afin que chaque tronc s'ajuste et se cale dans celui qui le reçoit. Il faudra quinze jours et autant pour monter le toit.

Le souper avalé, nos bâtisseurs s'allongèrent pour rejoindre leur rêve de cabane.

Les bûcherons

Le jour était à peine posé sur l'horizon d'Est, que les coups de cognée résonnaient déjà dans la forêt, interrompus parfois par le fracas de branches cassées accompagnant la chute des grands sapins. Il en fut ainsi jusqu'à ce que le soleil atteigne le zénith, les bûcherons suspendirent alors leurs coupes pour déjeuner d'un morceau de lard posé sur leur dernière tranche de pain dur, arrosée de l'eau relativement fraîche d'une outre de peau de chevreuil.

Charles appréhendait un peu cette épreuve d'efforts intenses, mais fut surpris par la forme des muscles de ses bras, la pagaie et le portage les avaient fortifiés. Il remercia le ciel de lui avoir transmis la force de son aïeul Jehan, un bûcheron de Picardie anobli après avoir sauvé la vie de son roi sur un champ de bataille. La pensée de cet héritage affermit son courage et renforça sa détermination de se tracer, dans ce pays où tout était à créer, un destin à la hauteur du nom légué par ses ancêtres.

Il ébranchait chaque arbre abattu puis, à l'aide d'une corde à nœuds, il marquait les trois toises de longueur exigées par le Métis, avant de débiter sa grume à la bonne mesure. Il

retrouvait le même plaisir que celui ressenti quand, étant un gamin d'une douzaine d'années, il échappait à la vigilance de son précepteur pour se sauver en forêt et passer la journée avec les bûcherons travaillant dans le domaine des Blanchefort. Évidemment, cette école buissonnière lui valait une correction pour désobéissance, mais la part de bonheur ramassée dans les bois compensait largement ce désagrément d'éducation ; par ailleurs, elle lui permettait aujourd'hui, de bénéficier d'une expérience sylvestre qu'aucun auteur grec ou latin n'aurait pu lui apporter !

Avant d'attaquer la coupe d'un épicéa, il en faisait le tour, évaluant la disposition du branchage ; il dégageait l'entour du tronc afin d'être en mesure de s'esquiver rapidement en cas de mauvaise chute de l'arbre. Le regardant opérer comme un bûcheron canadien expérimenté, la Hachette se disait que, jusqu'alors, il n'avait pas eu le loisir d'apprendre grand-chose à son élève ; bien que ne faisant plus l'école buissonnière, son acquis lui permettait de s'affranchir des cours : il savait, rien qu'en regardant faire ! **« Ira loin c'gaillard là, pensa-t-il. J'me doutais ben, en l'voyant arriver à l'auberge, qu'c'était du bon pain c'te mouture là. »**

Après quatre bonnes journées de coupe, la Hachette jugea qu'il disposait de suffisamment de grumes ; il était temps de passer au débardage. N'ayant pas de cheval à disposition, la seule solution était le portage, chacun à un bout du tronc. Il y avait pour trois journées d'ouvrage à transporter les cent cinquante grumes à l'emplacement choisi pour monter la cabane. La journée achevée, Charles se rendait chaque soir sur la plage du lac, pour se débarrasser de la poussière collée à la sueur qui lui donnait un fumet de bûcheron. Dans la baignoire naturelle que formait la courbe du plan d'eau, il avait déployé un filet dans l'espoir d'une prise. Ce soir là, en le relevant, il eut l'heureuse surprise d'y trouver un magnifique sandre qui pesait bien ses huit livres. Ce fut l'occasion d'un succulent repas.

Sur leur chantier d'une vingtaine d'arpents, qui se déployait au flanc de la colline, le débardage des grumes se déroula sans problème. Les environs de l'emplacement prévu pour la cabane, furent largement défrichés afin de donner un large espace de vie et des vues sur le lac. A la fin de la dernière semaine de la lune des Chevreuils, les troncs coupés et élagués se trouvaient soigneusement rangés, par taille et diamètre, sur le prochain chantier des constructeurs.

- Compagnon, demain on attaque le bel ouvrage, de bûcherons nous deviendrons charpentiers et maçons. J'm'en vais au lac pour affûter les outils, si tu veux bien préparer la soupe, j'te laisse le chaudron.

Emmenant son lot de haches, d'herminettes et de doloires sur l'épaule, le Métis partit en sifflotant rejoindre son atelier improvisé sur la plage du lac.

Les bâtisseurs

Le lendemain dès l'aube, le va-et-vient des scies à bûcher résonnait dans la forêt. La Hachette avait marqué sur le terrain, avec du sable remonté de la plage, les contours de la cabane qu'il comptait bâtir tout en donnant à son élève, un cours d'architecture adapté aux ressources et conditions de la région. Charles notait dans sa mémoire toutes les astuces du maître d'œuvre arrêtant les meilleures dispositions pour résister aux grands froids du prochain hiver.

Le premier coup de truelle fut pour la cheminée de pierres ajustées avec l'argile du lac. Quand elle se dressa au milieu de la clairière, marquant ainsi le pignon arrière autour duquel allaient se monter les murs de la cabane, les deux compagnons s'attaquèrent à l'ossature, plantant les piliers d'angle et creusant un sillon pour enterrer les rondins de base jouant le rôle de support de mur. Les rondins furent mortaisés, puis posés l'un sur l'autre

pour monter les murs, dépassant d'une demi-toise à chaque angle. « Ces débordements vont me permettre d'y appuyer les bûches de ma réserve de bois, elles seront abritées par un même débordement de la toiture ; de plus, cela permettra de doubler l'épaisseur des murs. » expliqua la Hachette à Charles n'ayant pas encore compris l'intérêt d'un tel dépassement de l'angle des murs.

Lors d'une pause, jetant un coup d'œil sur la rive opposée du lac, Charles aperçut un mouvement insolite. Sortant de son paquetage la longue-vue offerte par son frère Henri, il observa ce qui bougeait à quelques centaines de toises de leur campe : un ours était en train de pêcher ! Il tendit sa lunette à la Hachette en lui disant : **Regarde, nous avons de la visite !** Le Métis apprécia en connaisseur la qualité de l'aubaine qui se présentait dans son domaine :

- **« Ben mon compère, quand la besogne sera achevée iccité, nous irons visiter c'gaillard là pour l'inviter à garnir ma caverne avec sa viande. Quand il sera gavé des saumons qui ne vont plus tarder à remonter pour rejoindre les sources de la rivière, il sera gras à souhait et me fournira en lard et en graisse pour mon l'hiver, sans compter la viande que je ferai boucaner et la peau qui garnira mon couchage. J'veis pouvoir hiberner comme un roi !**

- **Eh bien mon Louis, arrête ton rêve d'ours et continuons notre ouvrage si tu veux finir cette bâtisse avant l'hiver. Si tu t'attardes encore, la belle peau restera au chaud dans sa tanière plutôt que de venir sur ta couche ! ...**

- **Non mais, écoutez-moi c'gandin là qui me fait la leçon ! Si c'est pas malheureux d'entendre ça... si ça vient aux oreilles du père Mayenson, c'est sûr que c'en est fait de la réputation de la Hachette jusqu'au pays d'en haut !** Se levant et rangeant sa pipe, le Métis grommela en souriant : **Allez maudit Français, viens travailler. C'est pas le tout de parler comme un livre, iccité faut plutôt se mouvoir comme un Canadien.**

Amusé d'être ainsi amicalement tancé par son jeune compagnon, la Hachette se félicitait d'avoir rencontré l'apprenti trappeur qui lui apportait autant de savoir qu'il pouvait lui-même en donner. Grâce à son aide, il allait gagner un temps précieux et pouvoir affronter l'hiver, dégagé du souci du gîte et de la nourriture. Sa saison de trappe s'annonçait sous les meilleurs auspices.

Ensuite vint la pose de la toiture qu'il fallait rendre étanche comme les murs, en bourrant de mousse les jointures entre les troncs placés côte à côte. Pour éviter les infiltrations d'eau qui ne manqueraient pas de se produire lors des pluies ou quand le toit serait chargé de neige et que l'intérieur de la cabane serait chauffé, la Hachette décida de découper des carrés d'herbe, de les disposer côte à côte sur le toit, mais à l'envers, l'herbe en dessous, les racines en l'air ; en repoussant vers le haut, l'herbe assurerait l'étanchéité parfaite de la toiture.

- **C'est Versailles !** ironisa Charles, **il ne te manque plus que la galerie des glaces.**

- **Ne t'inquiète pas, l'hiver se chargera de me l'offrir !** répliqua le Métis qui ne manquait pas d'humour.

La première semaine de la lune des Saumons s'achevait quand Charles accrocha le bouquet de fougères du final au fronton de la cabane. L'œuvre était achevée, la porte accrochée et une fenêtre garnie de boyau de wapiti pour laisser passer la clarté ; il ne restait plus qu'à doter la "Résidence" de l'abondance du confort intérieur, pour abriter le maître du domaine. En attendant, ils y installèrent leurs litières.

La surprise d'Anjou

Le baptême de la campe étant fait, restait à garnir sa réserve de lard, de viandes et de poissons séchés pour nourrir La Hachette et Richelieu le temps de l'hiver.

*Ce soir-là, le seigneur des lieux provoqua la surprise en sortant de son bagage une bouteille de vin d'Anjou que lui avait discrètement confiée Marie Lafranchise avant leur départ de Montréal. Il la brandit avec un sourire de malice en déclarant : **Voilà le cadeau d'une donzelle qui m'a dit en partant « Tiens maudit sauvage, tu trinqueras à ma santé avec le beau chevalier de Blanchefort quand l'occasion te paraîtra favorable. Et n'oublie pas de lui rappeler sa promesse de venir me rendre visite à son retour. » Alors compagnon, j'ai pensé que ce soir pouvait être l'occasion de boire cette bouteille à la santé de Marie et à la réussite de nos trappes.***

*Le plaisir de contempler le labeur achevé et l'humeur du bon vin du pays du roi René, rendirent nos deux compères euphoriques. La surprise de Charles fut encore plus grande lorsque, après avoir allumé le feu et s'être installé pour souper, il vit la Hachette venir prendre place, une nouvelle bouteille à la main et une terrine de lièvre dans l'autre. **C'est bien la première fois, depuis sept ans que je la connais, que la Marie me gâte ainsi ! L'année prochaine, j'aurai tout intérêt à revenir avec toi à l'auberge mon Picard, si je veux de nouveau profiter de son bon cœur !** Les deux hommes éclatèrent de rire et soupèrent dans une joyeuse ambiance que Richelieu partageait. La chienne avait senti le fumet du pâté et ne cessait d'en réclamer une part en se livrant à une démonstration d'affectueuses amabilités envers les deux fêtards qui, de temps à autre, lui jetaient un morceau de pain sur lequel était étalé ce délicieux pâté.*

Après ce repas d'inauguration, l'esprit satisfait et la panse pleine, chacun se livra à ses pensées en admirant la voûte du ciel en laquelle les étoiles filantes se livraient à un ballet, paraissant poursuivre un Dieu toujours plus distant des choses de sa création. Charles imaginait les prochaines étapes de son retour au village des Loups ; il se demandait si, au passage du campement d'en bas des chutes du Lynx, il entendrait les chants de la meute de la grande louve argentée ? Quant à la Hachette, il pensait à cet ours qu'il avait entrevu sur la rive opposée du lac et dont le lard lui permettrait de satisfaire ses besoins pour la durée de l'hiver. C'est sur ces images qu'ils s'en allèrent retrouver leurs rêves pour reposer leur corps.

Les boucaniers

Les premiers saumons commençaient maintenant leur voyage vers la source de la rivière où ils étaient nés, afin d'accomplir leur mission de reproduction.

Dès lors, les deux hommes s'occupèrent à pêcher puis de mettre les poissons à sécher sur le fumoir que la Hachette avait installé, prétendant tenir le procédé des boucaniers. Son fumoir se composait d'un petit tipi disposé à trois toises du foyer, sur la pente remontante de la colline. Les perches du tipi soutenaient des clayettes sur lesquelles étaient posés les morceaux de viande à boucaner et les poissons à sécher ; l'ensemble, ouvert au sommet par un petit orifice, était recouvert de plaques d'écorce. Un conduit, creusé en terre le long de la pente, couvert de pierres plates puis d'argile pour assurer son étanchéité, canalisait la chaleur et la fumée du foyer à la base de ce tipi pour les diffuser sous les viandes et poissons à boucaner. Trois à quatre jours suffiraient à permettre de stocker ces aliments pour la durée de l'hiver.

*Lors du souper de poissons frais cuits au feu, le Métis exposa son plan pour donner la chasse au plantigrade, depuis son apparition sur la rive d'en face, il ne s'était plus manifesté. **Notre odeur, le bruit de nos outils et les aboiements de Richelieu l'ont sans doute inquiété. L'animal s'est probablement installé sur une autre plage de pêche, au-***

dessous de l'étranglement du lac qui s'amorce devant nous et qui doit former un passage obligé plus restreint en amont. Notre ami Martin attend certainement les saumons à cet endroit. Demain, nous remonterons vers le sud, en canoë, afin de lui rendre une visite. Richelieu restera ici, l'ours est un gibier trop gros pour lui, annonça la Hachette.

Les deux hommes vérifièrent leurs armes à la lueur du feu, en vue de la chasse du lendemain.

La peau de l'ours

Ils se levèrent à l'aube, s'équipèrent et, après avoir enfermé Richelieu mécontent dans la cabane, embarquèrent dans l'un des canoës.

*Ils avaient parcouru une demi-lieue dans ce couloir dû au rétrécissement du lac entre les collines dominant ses rives, quand ils aperçurent une nuée de corneilles qui volaient en cercle autour du lac. Pensant que ces oiseaux n'étaient pas là par hasard, mais qu'ils attendaient sans doute les restes de poisson qu'un ours laisse après son orgie aquatique, la Hachette décida d'accoster : **Laissons là le canot et remontons vers l'amont sous le couvert de la forêt.***

Progressant avec précaution pour ne pas provoquer de bruit de feuillage froissé ou de branche cassée, s'arrêtant fréquemment pour écouter, les deux chasseurs avançaient pour se placer au plus près et en surplomb, de l'endroit où ils présumaient trouver l'ours. Tout à coup, se figeant sur place, le trappeur fit signe à Charles de placer sa main en cornet autour de son oreille. Ce que Charles percevait était le bruit de l'eau projetée contre un obstacle, mais pour la Hachette, il s'agissait des claques que l'ours balançait à la surface du lac pour attraper et éjecter les poissons hors de l'eau.

*- **Écoute bien compagnon, lui dit tout bas le trappeur, et grave ce son dans ta mémoire, c'est là le bruit de la peau d'ours qui va réchauffer mes nuits d'hiver !***

Ils vérifièrent une nouvelle fois leurs charges et leurs fusils, puis reprirent leur approche, prenant garde à poser leurs mocassins sur des espaces sans surprise. Le sol montait légèrement et la végétation composée d'épines noires, de cyprès et de coudriers prometteurs de noisettes, laissait des trouées permettant d'apercevoir le lac.

Arrivés sur un surplomb dominant l'étranglement, ils purent admirer le magnifique paysage bordant ses rives. Le centre de ce passage nautique était obstrué par des écueils rocheux au pied desquels des petits bassins formaient des retenues d'eau où les saumons venaient s'égarer. Dressé dans l'eau jusqu'à mi-corps, l'ours fouettait la surface du lac de ses pattes antérieures et projetait les poissons sur la berge voisine où ils frétilaient en lançant des éclats argentés. Jugeant sans doute qu'il avait amassé suffisamment de saumons, le grand ours rejoignit la rive et commença son festin, accompagné d'une douzaine de corneilles criardes.

Plus loin, sur la rive d'en face, une ourse noire accompagnée d'un ourson de l'année, pratiquait la même pêche. Un petit vent tiède soufflait du sud, le Métis arracha un brin d'herbe et le jeta en l'air. Le voyant déporté vers le nord, il jugea que l'approche était bonne. Redoublant de précautions, ils se rapprochèrent encore en se tenant contre le vent. À une trentaine de toises, le plantigrade était toujours occupé à avaler le produit de sa pêche.

*L'endroit était idéal et la vue dégagée. Camouflés derrière les troncs des cyprès, les deux hommes regardaient la scène, hésitant instinctivement à troubler le calme de l'endroit. Puis le trappeur mit sa main sur l'épaule de Charles et, dans un murmure, l'invita à mettre fin au repas de l'amateur du plantigrade : **À toi l'honneur mon compère et montre-moi que la balle qui a tiré d'affaire Élan téméraire n'était pas un simple coup de chance !***

Charles regarda Louis en souriant, puis arma le chien de son fusil. Le dé clic métallique fit relever la tête à l'ours qui se tourna dans la direction du bruit. Posément, Charles mit un genou à terre, porta son arme contre son épaule et ajusta l'amateur de poissons. Bloquant sa respiration, il visait le défaut de l'épaule gauche de l'animal, espérant le foudroyer d'une balle en plein cœur. Doucement, très doucement, son doigt glissait sur la détente. Derrière l'arbre d'à côté, la Hachette avait aussi préparé son arme, il s'apprêtait à doubler le coup de son compagnon pour ne pas laisser s'échapper une bête qui pourrait n'être que blessée.

L'arme de Charles gronda, la détonation résonna sourdement dans les sous-bois, faisant s'envoler des nuées d'oiseaux effarouchés et s'enfuir l'ourse et l'ourson de la rive d'en face. Touché, l'ours se redressa sur ses pattes antérieures, la gueule grande ouverte et battant l'air de ses griffes, puis il s'effondra sur la plage. Le silence redevint maître des bords du lac.

Regardant d'un air admiratif Charles qui rechargeait son arme avant d'aller voir le résultat de son tir, le trappeur lui fit compliment : **Ben mon compère, y fait pas bon d'se trouver au bout de ton escopette ! Allons voir ça de près.** Les deux hommes se retrouvèrent autour de l'animal abattu mais, avant de l'approcher, la Hachette lui tira par prudence un coup de pistolet dans la tête. Il s'agissait de ne pas se laisser surprendre par la brutale "résurrection" d'un tel monstre. La bête était splendide, enveloppée à souhait, elle pesait bien ses cinq à six cents livres.

- **Écoute compagnon, tu retournes chercher le canoë pendant que j'écorche c'te bête et que j'découpe sa viande.**

Lorsque Charles toucha la plage avec le canoë, le Métis avait dépouillé l'ours et commencé à découper d'épaisses tranches de lard et de viande qu'il plaçait dans des parflèches, ces sacs de cuir cru taillés dans des peaux de chevreuils. Charles chargea le canoë et aida la Hachette à terminer la découpe. **Je raclerai la graisse de cette peau quand nous serons à la campe. Pour ce soir, il est temps de rentrer avant que la nuit arrive. En route matelot !**

- **A vos ordres capitaine !** plaisanta Charles.

Abandonnant sur la grève la carcasse aux corneilles, nos deux compagnons embarquèrent dans le canoë.

L'adieu au maître

Richelieu les accueillit par un concert d'aboiements joyeux, il fut récompensé par un morceau d'ours découpé à son intention. Ensuite, et à la hâte pendant que le jour leur faisait grâce d'un peu de clarté dans le soleil couchant, les deux hommes stockèrent le produit de leur chasse dans la grotte en attendant de mettre la viande à sécher sur le fumoir.

Une fois le feu allumé et l'ordre remis dans les matériels ayant servi à l'expédition, ils soupèrent de succulentes grillades en se racontant des histoires de chasse. Charles comparait la traque au sanglier de Picardie avec la chasse à l'ours du Canada ; la Hachette lui confiait quelques secrets de trappe qui, dans l'infernal et interminable hiver canadien, permettait de survivre quand tout était figé sous une épaisse couche de neige.

- **Ce sera bientôt la fin de la lune des Saumons, il ne faut pas t'attarder plus longtemps compagnon, si tu veux toujours rejoindre le village d'Ours en colère. L'été va doucement s'en aller dans la lune du Blé, c'est le meilleur moment pour voyager, dit la Hachette.**

- **Je partirai dans deux jours mon Louis, le temps de préparer mon bagage. Je voudrais prendre le temps de regarder et d'apprendre à vivre en solitaire, comme tu vas le faire toi-même jusqu'au printemps. Je pense m'arrêter quelques jours au campement d'en bas des**

chutes du Lynx, j'ai rendez-vous avec les concerts de la meute installée sur la colline. Ensuite seulement, je descendrai la rivière Richelieu pour me rendre chez nos amis hurons.

- Que voilà un beau programme de trappe ! Dommage que nos chemins se séparent mon Picard, je m'étais bien habitué à ta compagnie et je suis sûr qu'ensemble, nous aurions fait une fière moisson de peaux, à faire s'étrangler de surprise le vieux Mayenson ! Allez, la bonne nuit à toi.

- La bonne nuit à toi aussi mon gars Louis, et... merci pour tout. Si ça ne t'oblige pas trop, quand tu redescendras sur Montréal, passe me prendre au passage chez les Loups. Il me plaira de voir la pelleterie que tu auras trappée et j'aimerais tenir la promesse faite à dame Marie. J'aurai peut-être aussi quelques peaux à monnayer, de toutes les manières il me faudra me réapprovisionner en poudre et en balles.

- Tu peux compter sur Richelieu et sur moi pour venir te déloger de chez les maudits sauvages, compagnon. On se retrouvera au printemps.

Les deux hommes regagnèrent leurs couchages et s'endormirent avec, au cœur, le regret d'avoir à interrompre un beau moment d'amitié.

Le lendemain, Charles tria son équipement pour simplement conserver le nécessaire à vivre dans le village des Loups. Il laissa le surplus à la Hachette qui apprécia le supplément de pièges qui allait lui permettre d'étendre sa ligne de trappe et doubler ainsi sa moisson de fourrures.

La journée passa vite à vérifier les armes, le canoë, l'outillage, les divers matériels, les sacs de viande séchée et de lard, etc. Charles prépara ses charges en vue du portage qu'il lui faudrait effectuer pour descendre et franchir les chutes du Lynx, puis il chargea son canoë.

Le dernier soir fut presque lugubre, aucun des deux n'avait jusqu'alors pris conscience de l'attachement amical qui les liait après ces lunes passées ensemble. La peine de se quitter les habitait, mais le lendemain à l'aube, ils se levèrent vifs et dispos, pour affronter leur nouveau destin de solitaire. La Hachette, en compagnie de Richelieu, décida d'accompagner Charles sur une partie de son trajet sur le lac.

Chapitre VIII

Loup blanc

La prise de contact

Après s'être allégé, abandonnant à la Hachette la partie de l'équipement qu'il ne jugeait pas utile d'emporter dans le village huron, Charles chargea ses derniers bagages dans son canoë, avec les quatre cents livres de ballots à transporter.

La navigation retour ne posait pas de problème ; en comptant deux journées de portage pour franchir les chutes du Lynx, les cinquante lieues qui le séparaient du village pouvaient être franchies en une quinzaine de jours grâce au courant descendant de la rivière Richelieu.

Accompagné la première journée par la Hachette qui souhaitait reconnaître les îles du lac Champlain, mais qui avait aussi quelque difficulté à se séparer de son compagnon, Charles déboucha sur la rivière en fin d'après-midi du second jour. Il franchit les dix lieues le séparant des chutes en deux autres jours.

Il installa sa base de départ sur l'ancien campement du haut, prépara son portage du lendemain, alluma son feu et disposa son couchage pour la nuit. La lune était à peine levée que les chants de la meute retentissaient dans le lointain. Il s'endormit content, espérant bien revoir la louve argentée qui l'avait salué lors de son dernier passage.

Le lendemain il joua au mulot, commençant par porter son canoë, puis il effectua deux autres portages à l'issue desquels il installa son couchage au campement d'en bas, alluma son feu et soupa d'une soupe de fèves au lard. Il avait examiné, sur la plage près de la rivière, les traces des nombreuses activités nocturnes de la faune environnante. Les déplacements de la meute étaient gravés dans le sable.

Après avoir chargé son feu, rompu par le portage Charles s'endormit rapidement, mais se réveilla avec l'aurore. Il constata qu'il avait été "visité" ! Un petit désordre dans les ballots déposés contre un rocher, des empreintes de pattes dans lesquelles Charles crut reconnaître une griffe manquante, indiquaient qu'un loup était venu renifler son campement. Il ne s'en formalisa pas et effectua trois portages, groupant ainsi en fin de journée, l'ensemble de son équipement dans le camp d'en bas.

Il décida de s'y installer pour plusieurs jours, n'étant pas attendu au village des Loups avant la lune des Voyageurs. Il se proposait d'étudier la meute vivant sur la colline et de prospector le lit du torrent se jetant dans la rivière à petite distance du campement.

Les retrouvailles

Le lendemain de son installation, de retour au camp après une cueillette de tiges de bardanes, de tubercules de prêles et de pousses de fougères dont il comptait faire un accompagnement végétal pour manger ses poissons, Charles se rendit compte que quelque chose avait changé dans son voisinage : aucun animal au bord de la rivière, ni dans la

prairie qui s'étendait jusqu'à la limite de la forêt. Les oiseaux échangeaient des cris étranges, avec comme une note d'alarme dans leurs brefs appels.

Après avoir pris conscience de ce changement, il observa l'horizon ; pas le moindre signe de vie ! Charles alluma alors un petit feu : « **C'est ainsi que font les Indiens quand ils attendent un événement** » lui avait assuré la Hachette. Il n'aperçut pas un seul loup sur le flanc de la colline où devaient pourtant se trouver les tanières de la meute, mais la pensée qu'il pourrait voir la grande louve argentée, "Peau qui brille" ainsi qu'il l'avait baptisée, fit battre son cœur d'une certaine excitation.

Un léger bruit de branchage cassé, à une vingtaine de pas derrière lui, le fit sursauter. Il se retourna lentement, à travers un écran de verdure, à trois mains au-dessus du sol, il aperçut quatre paires d'yeux jaune vert posées sur des museaux noirs, qui l'observaient. Quand les loups comprirent qu'ils étaient découverts, ils s'enfoncèrent à reculons, silencieusement dans les buissons, et disparurent. Charles se posait des questions : Pourquoi les loups l'observaient-ils ? Depuis combien de temps ? Qu'attendait Peau qui brille pour s'approcher ? ...

Une première étoile s'alluma et la nuit s'installa. Notre solitaire chargea son feu, soupa, puis s'installa commodément sur un rondin à côté de son foyer. De temps à autre, il sifflotait une sonnerie de vénerie en rêvant à ses chasses de Picardie. Comme si la fumée de son feu se matérialisait subitement, Peau qui brille apparut brusquement de l'autre côté du foyer. Elle émit un sourd grondement de gorge comme si elle voulait exprimer un salut puis, sans plus de façon, se posa sur son arrière-train. Charles se mit alors à lui parler doucement, lentement, lui disant son contentement de la voir, lui racontant d'où il venait et ce qu'il espérait trouver dans ce pays d'êtres libres. À la lumière diffusée par les flammes, il vit une douzaine de paires d'yeux, la meute entourait son campement.

« **Peau qui brille** », dit Charles à la grande louve argentée, tout en sachant bien qu'elle ne pouvait connaître le nom qu'il lui avait donné, mais comptant qu'elle se souviendrait du son de sa voix, **viens t'asseoir près de moi. Je suis seul, il n'y a rien à craindre.** Mais la louve dut penser que ce premier contact suffisait ; elle se recula et, suivie de sa meute, s'enfonça dans la forêt. Après avoir plusieurs fois essayé de chanter avec les loups et obtenu chaque fois des réponses, Charles s'allongea pour dormir.

Les travaux d'approche

Le lendemain, tout en se livrant à ses activités, il constata que les loups épiaient ses mouvements. Ils glissaient comme des fantômes en lisière de forêt, ils épousaient l'ombre des arbres comme seules les ombres peuvent le faire. Il sentait leurs regards et parfois, captait l'image brève d'un mouvement. Il passa sa journée sur la plage, accroupi ou assis sur un rondin. Quand il se déplaçait, c'était à quatre pattes. « **Les Indiens emploient ce procédé pour se lier d'amitié avec des mammifères prédateurs.** » lui avait dit la Hachette. Quand il tentait d'imiter leurs appels, les loups répondaient par des claquements de dents et des grognements qui n'étaient ni hostiles, ni amicaux. Ils l'écoutaient siffler en restant dans un silence total.

Le soir venu, profitant de l'éclat de la lune, Charles décida d'aller marcher sur le sentier de portage qui longeait la rivière. Un sentiment d'exaltation délirante l'habitait. Il avait à peine parcouru une centaine de toises, qu'une ombre passa devant lui. À en juger par la taille et l'éclat de son pelage, c'était la louve argentée, la chef de meute, Peau qui brille. Charles rebroussa chemin et vit que la trace de ses pas, sur le sable humide de la plage, était déjà recouverte par des empreintes de loups. Il ne s'était pas rendu compte qu'il était suivi de si près !

Alors qu'il s'approchait du campement, il aperçut des ombres s'en éloigner. Si la bande de Peau qui brille avait eu l'intention de l'attaquer, elle l'aurait fait avant son retour au camp, or les loups s'étaient évanouis dans la forêt. Il chargea son feu, s'allongea et s'endormit.

L'or

Le lendemain, Charles eut le sentiment de quelque chose de nouveau dans ses rapports avec la meute. Les loups se déplaçaient sans se cacher, toutefois ils ne s'approchaient pas de son campement. De vieux couples se reposaient dans la prairie alors que des louveteaux s'aventuraient jusqu'à la plage pour nager et jouer. Les loups semblaient indifférents aux activités de Charles, mais dès qu'il marchait dans leur direction, ils prenaient une attitude défensive.

Charles décida de remonter le cours d'eau qui cascadaît en venant se jeter dans la rivière et d'en tamiser le sable. Il y avait des milliers d'années, les glaciers avaient laissé là, en se retirant, des poches de sable le long des fonds rocheux. Prenant sa batée, il tamisa en plusieurs endroits et eut l'heureuse surprise de découvrir des pépites d'or grosses comme des têtes d'épingle. Tout à son orpillage et engagé à mi-cuisses dans l'eau du torrent, il n'avait pas prêté attention à ce qui l'environnait. Levant la tête, il aperçut un groupe de loups qui, à une dizaine de toises, l'observait. Les loups semblaient l'éprouver. Reniflant et grondant de temps à autre sans exprimer d'agressivité, les fauves le suivirent jusqu'au campement avant de disparaître. Des empreintes révélaient que la bande avait inspecté son matériel.

Le soir, éclairés par les dernières lueurs du couchant, une douzaine de loups adultes s'avancèrent à pas lents vers la plage, à moins d'une cinquantaine de toises de son foyer. Assis sur leur arrière-train, ils modulèrent des tyroliennes comme pour offrir un concert.

La prise d'odeur

À la tombée de la nuit, la bande s'enhardit et, en silence comme s'ils traquaient un élan, les loups rampèrent jusqu'au cercle de lumière du feu. Un moment plus tard, Charles vit la grande louve argentée s'approcher lentement. Il décida de rester assis, sans bouger, et d'échanger des regards amicaux avec Peau qui brille.

Il fut rempli de joie quand la louve vint s'asseoir à côté du rondin sur lequel il était. Elle humait l'air, comme si elle cherchait à capter et à mémoriser son odeur. Puis elle se leva, parcourut le campement, reniflant et tâtant l'équipement. Lorsqu'elle arriva à hauteur du havresac dans lequel il plaçait ses vêtements, elle tourna plusieurs fois autour et levant la patte arrière comme un mâle, l'arrosa de son urine.

L'atmosphère de défiance qui régnait jusqu'alors, sembla s'effacer presque instantanément : Peau qui brille s'approcha de Charles, le regarda dans les yeux et remua la queue. Puis elle bondit hors du campement pour conduire sa meute à la chasse.

Les loups tuèrent sans doute une proie et revinrent au campement le lendemain, peu après le coucher du soleil. La grande louve argentée s'approcha de Charles, se mit sur son arrière-train, gémit et remua la queue. Il avait mis des perches à cuire dans la cendre, il en disposa quelques morceaux devant elle. La louve ne fit que les mordiller, la rondeur de son ventre montrait qu'elle avait avalé une bonne dizaine de livres de viande.

Rassemblés sur la plage après s'être baignés dans la rivière et ébroués sur le sable, les autres loups de la meute chantaient maintenant leurs sérénades au clair de lune. Ils

entonnaient des solos qui duraient une minute, des duos de deux minutes et des chœurs de trois minutes ! La louve lécha les mains de Charles puis rejoignit sa bande.

Elle revint le lendemain, pénétra dans le cercle de lumière du feu et s'installa en regardant crépiter les flammes. Sans doute se passa-t-il quelque chose dans l'espace que partageaient ces deux êtres : leurs regards se rencontrèrent et s'attardèrent, l'un sur l'autre, l'un dans l'autre, comme pour se communiquer un message et exprimer un sentiment d'attirance réciproque. Charles sentait que Peau qui brille, cette femelle sans compagnon, cette reine de la meute, recherchait une compagnie. Chaque fois que leurs regards se croisaient, ils semblaient mieux se mesurer pour combler cet abîme qui sépare l'homme du loup et tisser un solide lien d'amitié. Malgré son air de souveraine arrogante, la louve paraissait quêter une affection.

Pensant qu'il ne convenait pas de toucher un animal sauvage avant d'être sûr que son geste ne serait pas mal interprété, Charles ne fit aucun mouvement pour approcher Peau qui brille. Après une heure d'« échanges » silencieux, la louve se leva et sans tourner la tête, se dirigea lentement vers la colline.

La caresse

Le sixième soir, après le lever de la lune, Peau qui brille vint s'asseoir à côté de Charles, si près qu'ils auraient pu se toucher. Ils écoutèrent ensemble les bruits de la forêt : un orignal bramer, un hibou lancer son cri flûté, les oies se quereller sur la rivière. Leurs regards se rencontrèrent souvent. Suivant la trajectoire des étoiles filantes, ils regardèrent la nuit reculer devant le filet de lumière qui précède l'aurore. Peau qui brille sauta silencieusement hors du campement quand un loup de sa meute entonna le chant du point du jour.

La louve réapparut trois nuits plus tard. Remuant la queue, aboyant et trottant autour du campement la tête et la queue droites, la gueule ouverte, elle exprimait une jubilation. Charles trouva cette joie étrange mais, constatant que la louve avait la panse gonflée, il comprit que la chasse avait été bonne et que la bande avait festoyé.

Charles finissait de cuire un saumon rouge sous la cendre pour son souper. La louve observait ses opérations. Quand il se leva, elle sauta carrément devant lui, se dressa et posa ses pattes avant sur les épaules de l'homme. Sous le choc des cent vingt livres de la bête, il chancela, mais parvint à rétablir son équilibre. La louve lui lécha le nez et se reposa sur ses pattes. Quand elle s'installa à côté de lui, il posa la main sur son échine. Peau qui brille le regarda alors intensément, semblant attendre un autre signe. Alors, Charles se mit à la caresser, lui frottant la tête et lui grattant le dos et le ventre.

Certains loups de la bande observaient à distance le traitement que recevait leur reine de meute. Voyant qu'elle ne s'en plaignait pas, ils se contentaient de monter une garde passive. Lorsque Charles et Peau qui brille décidèrent d'aller marcher au bord de la rivière, ils les suivirent.

Cette randonnée nocturne devint un rite, désormais chaque soir la louve venait chercher Charles pour une promenade à laquelle participait la meute. L'homme était maintenant accepté ; tous les membres du clan, en passant devant son campement, poussaient des gémissements amicaux, babines closes et queues frétilantes.

L'ours

Le dixième jour, en fin d'après-midi, alors que Charles ramassait des airelles le long de la rivière en compagnie de Peau qui brille, un groupe de loups agités vint les rejoindre pour les conduire vers le versant opposé de la colline où une plainte se faisait entendre.

Suivie de Charles, la louve gravit rapidement la pente. Quand il arriva sur le sommet de la crête rocheuse, il aperçut les loups au comble de la rage, harceler un énorme ours noir. Le plantigrade avait surpris et blessé un louveteau qui s'était aventuré trop loin de sa tanière. Ses cris avaient alerté la meute. Dressé sur son arrière-train, du haut de sa toise, l'ours pivotait sur lui-même pour frapper de ses griffes les loups qui l'attaquaient.

Peau qui brille lança son attaque. Elle s'offrait comme cible pour détourner l'attention de l'ours et permettre à la meute de se regrouper pour attaquer en tenaille, sur chaque flanc. Reconnaissant en la louve argentée le chef de la meute qui l'assaillait, l'ours savait pouvoir emporter la victoire s'il tuait rapidement son meneur. La furie des loups diminua un peu quand le géant eut tué deux membres de la bande, brisant le cou de l'un et broyant la tête de l'autre. Haletante, la bande grondait à l'unisson en décrivant un cercle autour du plantigrade imperturbable.

*Pensant relancer les loups et apporter une aide à Peau qui brille, Charles saisit deux pierres qu'il jeta sur l'ours en lançant le vieux cri de guerre et de chasse des Hachefort : **Harloup** ! Cela parut surprendre l'animal qui retomba sur ses quatre pattes. Refermant ses mâchoires sur le cadavre de l'une de ses victimes, il descendit la colline avec sa proie, suivi de la meute qui s'acharnait sur sa croupe. La mêlée bruyante s'éloigna, Charles renonça à la suivre.*

Le louveteau

Il s'approcha alors du louveteau blessé, resté couché à quelques pas du lieu de l'affrontement. Sa mère nourricière tentait de le soigner en le léchant tout en s'efforçant de le soulever pour rejoindre la tanière.

Charles se mit à quatre pattes pour se rapprocher des deux bêtes sans les effaroucher, afin d'évaluer l'état du jeune animal. La louve le regardait sans grogner, mais en se tenant sur ses gardes. Au premier coup d'œil, il apparaissait que le louveteau avait probablement les deux pattes avant cassées et qu'il ne pouvait faire aucun effort pour se relever. Il portait les traces des coups de griffes reçus, un lambeau de peau à demi arraché pendait sur son épaule.

Se déplaçant sur les genoux, Charles s'approcha au contact, avançant les deux mains ouvertes et en parlant doucement aux deux bêtes. Il pensait pouvoir transporter le blessé en le portant jusqu'à son campement afin de lui donner quelques soins. La louve grogna un peu lorsqu'il plaça ses mains sous le corps du louveteau et qu'il le souleva en se redressant. Charles répondit par un grognement calme et doux, puis remonta le versant de la colline pour redescendre de l'autre côté et rejoindre son campement, son fardeau ensanglanté dans les bras. Le louveteau gémissait doucement, mais ne semblait pas effrayé, la louve suivait à deux pas.

Charles posa le louveteau sur sa propre litière, humecta son museau d'un peu d'eau, lava les plaies et s'efforça de remettre en bonne place les os brisés des pattes sous l'œil attentif de la louve qui paraissait comprendre la démarche de l'homme. Charles sortit ensuite de son havresac son nécessaire de couture, s'arma d'une alêne et du nerf de caribou qui lui servait habituellement à recoudre ses vêtements de peau, il entreprit de remettre en place le morceau de peau déchirée. Lorsqu'il perça le premier point sur le bord sanguinolent de sa

peau, le louveteau poussa un cri et tenta de mordre la main qui le soignait. Poussant un grognement d'avertissement et lui mettant un coup d'index sur la truffe, Charles lui signifia qu'il n'entendait pas être dérangé. Les coups de langue que lui prodiguait sa mère semblèrent le calmer. Il poursuivit son ouvrage en réalisant cinq à six points d'attache, puis enduisit les bords de la plaie avec l'onguent de Fleur des neiges.

Après cet exploit chirurgical, Charles tailla deux attelles avec sa hache, dans une branche de saule puis les affina avec sa dague, les prévoyant suffisamment longues pour qu'elles tiennent toute la longueur des pattes en empêchant le convalescent de se lever. Il les fixa ensuite sur l'animal en les attachant avec des lanières de peau de castor découpée, puis enduisit d'argile tirée de la rive, les pattes et les attelles. Il savait que les os des jeunes animaux se régénèrent très vite, il n'était pas utile de maintenir l'immobilité durant plus d'une semaine. Pour éviter au louveteau la tentation de se soulever et rejoindre sa tanière, il attacha également les deux pattes arrière, imposant ainsi une immobilité complète à son malade placé sous la garde de sa mère, à la chaleur nocturne du feu.

Ce louveteau de quatre lunes, avait la particularité d'avoir un pelage gris très clair, presque blanc, ce qui l'avait sans doute désigné à l'attention de l'ours. Charles plaça un récipient d'eau à portée de son museau, il lui faudrait peut-être le nourrir le lendemain, si la louve nourricière ne venait pas l'alimenter en régurgitant la viande qu'elle aurait avalée. Mais à chaque jour suffit sa peine, il se prépara une nouvelle litière pour installer son couchage et vaqua aux soins de son campement.

L'apprentissage

A la tombée de la nuit, Peau qui brille se traîna jusqu'au campement, grogna en apercevant la louve nourricière couchée près du foyer, à côté du louveteau, puis vint se coucher aux pieds de Charles.

Voyant l'attitude de la grande louve argentée envers sa congénère, Charles comprit pourquoi aucun autre loup de la meute ne l'avait encore approché : la reine louve se réservait le monopole de sa compagnie ! Jusqu'au matin, il nettoya les plaies provoquées par les griffes du plantigrade sur les flancs et le cou de Peau qui brille. À l'aube, d'un pas raide et après avoir reniflé le blessé, elle rejoignit les tanières, suivie par la louve nourricière qui abandonnait le louveteau aux bons soins de Charles.

Allant visiter son malade, Charles s'aperçut qu'il n'avait pas eu une riche idée en immobilisant le louveteau : incapable de faire un mouvement, celui-ci baignait dans ses lasses ! **Bon**, se dit Charles, **il me faut revoir mon manuel** puis, parlant à l'animal blessé qui tremblait de fièvre : **mon petit loup, il nous faut trouver le meilleur moyen de te rendre la santé, alors ne me complique pas la tâche. Je vais te détacher l'arrière-train et te montrer comment faire.** Charles libéra les pattes arrière et souleva le louveteau pour le poser sur une litière fraîche. Il enduisit de nouveau la plaie de son épaule avec l'onguent et lui caressa la tête tout en lui parlant doucement afin de l'accoutumer au son de sa voix et à son odeur. Abattu, l'animal n'avait aucune réaction et son regard était sans éclat.

Depuis qu'il s'était installé au camp d'en bas, Charles n'avait pas utilisé son fusil pour chasser. Afin de ne pas effaroucher la meute, il s'était limité à poser des collets pour attraper des lapins et à pêcher des truites et des perches. Ce matin-là, un gros lièvre était venu rendre visite à l'un de ses pièges, Charles le dépouilla. S'apprêtant à le faire cuire, il se dit que ce n'était sûrement pas la bonne méthode : un animal sauvage ne trouve pas ses proies cuites à point dans la nature ! Il découpa donc des morceaux de viande crue et les offrit au louveteau. Apparemment, ce dernier n'avait pas faim et ne renifla même pas sa pitance, par contre il avait bu plusieurs fois. Charles laissa donc la viande à côté du blessé et

curieux de voir le comportement de la meute à son égard, s'en fut prospecter en remontant le torrent.

Quand il revint au campement, en fin de journée, il constata que le louveteau n'avait pas touché à la viande, mais le récipient d'eau était vide. Autour de la litière, aucune trace du passage d'un loup, ce qui laissait présumer que la meute lui confiait le blessé. Charles refit le plein d'eau, caressa la tête et parla à l'animal : **eh ! bien mon vieux, je crois qu'il va falloir qu'on se débrouille tous les deux pour te sortir de là. Bon, commençons par les présentations, c'est ce qui se fait de mieux entre gentilshommes. Moi c'est Charles, CHARLES ! Rappelle-t'en, car nous allons devoir passer un moment ensemble. Bien, mais toi, c'est comment ? Évidemment, tu ne vas rien me dire et de ce fait tu resteras "Loup". C'est quand même un peu trop courant dans le coin, comment vais-je te différencier des autres ? Loup blessé ? Loup de l'ours ? Loup gris ? Non, Loup blanc, tu l'es presque. LOUP BLANC, c'est ton nom. Charles, c'est moi, dit-il en se montrant du doigt, Loup blanc, c'est toi, précisa-t-il en grattant la tête du louveteau qui le regardait d'un air intrigué. Bon, c'est assez pour une première leçon, se dit notre dresseur de loup, il est temps de préparer la soupe.**

Le soir, la louve argentée ne vint pas le visiter et la meute ne se livra pas à son concert habituel malgré la présence du disque doré dans le ciel.

L'annonce de l'automne

La lune des Saumons céda sa place à la lune des Blés ; Charles s'en rendit compte à la fraîcheur nouvelle des nuits et au manque d'ardeur du soleil à son lever. Le temps était en train de changer, il annonçait l'automne tout en maintenant durant le jour une douce température.

Sur les bords de la rivière, les peupliers, les érables et les frênes commençaient à se parer de jaune et de rouge, les herbes ocre et or de la prairie ondulaient sous le souffle de la brise, comme le font les vagues de la mer. Le gibier foisonnait ! Portant déjà leur épaisse fourrure, les wapitis mâles bramaient à travers la plaine pour rallier les femelles. Les oies, les canards et les grues entamaient leurs migrations ; d'immenses vols noircissaient le ciel et emplissaient l'air de leurs craquètements. C'était un extraordinaire spectacle auquel venait s'ajouter le vol des couples de tétras qui s'élançaient vers l'horizon. Les peuples à poils et à plumes de cette contrée jouissaient tranquillement des bienfaits de la terre ; l'automne avant l'hiver, c'est le calme avant la tempête. La nature le savait et profitait à plein du temps présent.

L'été s'en allait donc, célébrant son départ par des nuances chaudes et des couleurs vives. Dans les clairières tapissées de feuilles brunes et dorées, on apercevait un fourmillement de taches vertes sur lesquelles se détachait le jaune des tamaris. Dans la forêt, les chênes semblaient cuivrés, les peupliers et les bouleaux donnaient dans le jaune citron tandis que les érables tiraient sur le rouge. Leurs feuilles écarlates s'éparpillaient dans le vent comme autant de diabolins. L'orange et le vermillon des érables sucriers, mélangés au vert pâle des feuillages, en faisaient des kaléidoscopes qui se détachaient sur le bleu pastel du ciel. Septembre, cette lune des Blés, est le mois rayonnant où les jours de pluie alternent avec les beaux jours clairs et chauds à midi, il laisse croire que rien n'a changé dans l'été ! Pourtant, on s'aperçoit bien de l'arrivée de l'automne par l'herbe blanche qui, dans les petits matins, commence à se montrer. Chargé des regrets de ce qui s'en va et de l'annonce de l'inexorable hiver, l'automne a un air de mélancolie qui incite à se soucier de la saison qui va suivre.

Le garde-manger

Le lendemain matin, Charles s'éveilla alors que la dernière étoile quittait la scène céleste. Rechargeant son feu, il s'approcha du loup blessé et constata que la fièvre l'avait quitté. L'animal avait avalé les morceaux de viande posés à son côté et semblait avoir l'œil moins terne que la veille. Charles le salua en lui grattant le crâne, sans qu'il manifeste de réaction ; non pas qu'il soit indifférent au contact, sa peau frissonnait, mais il semblait attendre autre chose, ou plutôt quelqu'un d'autre. Charles se mit à lui parler, expliquant que la meute était sans doute partie chasser, mais que lui, CHARLES, nourrirait LOUP BLANC jusqu'à ce qu'il soit remis sur ses pattes. Les deux êtres se regardèrent intensément, il sembla à Charles que le louveteau acceptait cet engagement.

Il partit relever ses pièges afin de ravitailler son campement en viande fraîche, se disant qu'il lui faudrait prochainement chasser afin de disposer d'une avance de viande suffisante pour satisfaire les besoins carnassiers de son convalescent. Sa trappe fut bonne : un lièvre et deux perdrix s'étaient pris dans ses rets. Ce n'était toutefois pas assez pour deux !

Laissant la garde du campement à Loup blanc toujours immobilisé par ses attelles, Charles retourna prospecter dans les sables aurifères du torrent afin de compléter son trésor de poussière d'or avec lequel il pensait pouvoir s'équiper d'un traîneau et d'un attelage de chiens lorsqu'il retournerait rendre visite au père Mayenson. En attendant, il serait bientôt temps de rejoindre le village huron des Loups avant que la pause de l'automne soit chassée par la rigueur de l'hiver.

Il passa sa journée à tamiser le sable et fut satisfait de sa récolte. Il s'apprêtait à redescendre à son campement alors que le soleil descendait sur l'horizon, quand le brame d'un wapiti résonna tout proche. Il arma son fusil et se posta pour observer les sous-bois environnants. Aux brames répétés du mâle en rut répondirent bientôt quelques bêlements de femelles venant se rallier à l'appel de la nature. Charles eut dans sa ligne de mire une belle chevrette. Il n'hésita pas, tant pis pour le bruit qui risquait d'inquiéter la meute de Peau qui brille si elle était encore là. Son coup partit, faisant résonner le tonnerre de la poudre dans la forêt, la balle foudroya la biche. Charles l'éviscéra puis installa la dépouille sur une croisée de perches de bouleau qu'il coupa dans un taillis voisin. S'attelant à cette étrange remorque, il traîna sa charge jusqu'au campement sans avoir à la porter sur son dos.

Il dépouilla l'animal, découpa sa viande et en plaça la plus grande partie à sécher sur le fumoir après l'avoir taillée en lanières sous l'œil apparemment intéressé de Loup blanc qui, de sa litière, suivait tous les gestes de Charles. Leur soirée fut d'ailleurs un tête-à-tête au cours duquel Charles parla longuement au jeune loup, l'accoutumant à ses gestes de proximité, au son de sa voix et à l'appel de son nom.

Peau qui brille, ni aucun loup de la meute ne se manifestèrent cette nuit-là.

La peau de biche

Le lendemain, Charles décida de gratter la peau de la biche tuée la veille. Il l'installa sur le sol, côté poils en dessous, la fixant en terre par des piquets. À l'aide de sa dague utilisée en racloir, il retira la chair restante puis termina le nettoyage avec un grattoir en pierre, comme il l'avait vu faire par la Hachette.

Pensant se servir de cette peau pour confectionner un vêtement d'hiver, il lui laissa ses poils. Se servant ensuite d'un tannant qu'il avait confectionné selon une recette de la Hachette : un mélange de cervelle, de foie et de graisse de la biche abattue, il entreprit de l'assouplir. En fait, la souplesse de la peau résultera plus de son étirage et d'une trituration

permettant au tannant de s'incorporer aux fibres, que du produit tannant lui-même, mais il fallait l'ensemble. Après séchage au soleil, la peau serait fumée au-dessus d'un feu pour la rendre imperméable.

Voyant le temps qu'il consacrait à satisfaire ses besoins élémentaires à partir des ressources de la nature, Charles commençait à comprendre la philosophie nomade et les mœurs des Indiens : occupés à vivre, à voyager pour chasser et manger, à travailler dans un monde difficile, ils ne pouvaient trouver le temps nécessaire à écrire et méditer sur eux-mêmes pour faire le récit de leur existence. Toutefois, malgré son étrangeté sauvage, leur territoire semblait accueillant et presque doux. Les Indiens s'étaient installés et organisés pour y faire leur place ; tout comme l'herbe dans la prairie, ils appartenaient à ces paysages. Proches de la nature, conscients de la hiérarchie naturelle des choses qui comptent, les Indiens sont comme nos paysans se dit Charles, ils évitent l'excès des mots ; Dans leur langage, ils disent volontiers « amitié » pour « amour » et « ennui » pour « douleur », afin de conserver aux joies et aux peines leur place respective à côté des soucis quotidiens de plus grande importance, comme la moisson ou la chasse, l'aisance ou le plein du garde-manger, la cheminée fumante ou la réserve de bois en hiver...

L'après-midi, Charles reprit son activité d'orpailleur, pensant rester au campement d'en bas le temps nécessaire pour que la constitution du louveteau fasse son travail de convalescence en consolidant les os cassés.

Convaincu que la société des loups n'était guère différente de celle des hommes, qu'une meute était, à l'exemple des premiers clans d'êtres humains, une communauté organisée pour survivre, Charles était persuadé de pouvoir établir des relations d'amitié avec ces fauves. Ayant le sentiment d'avoir percé un secret de la nature, il ne voyait pas l'intérêt de poursuivre plus longtemps son séjour sur le territoire de Peau qui brille. D'ici une semaine, une fois le louveteau capable de se déplacer par ses propres moyens, il prendrait donc ses dispositions pour poursuivre son voyage. En attendant, il en profiterait pour récolter quelques fourrures et peaux afin de ne pas arriver les mains vides au village d'Ours en colère.

L'adieu à la meute

Ce soir-là, après le lever de la lune qui se promenait dans son premier quartier, Peau qui brille apparut silencieusement. Après avoir fait le tour du campement et reniflé le louveteau blessé, la grande louve argentée vint s'asseoir à côté de Charles. Il ne fit aucun mouvement pour l'approcher, sentant que l'humeur de la chef de meute n'était pas à l'affection ; sa panse était plate, la chasse n'avait pas du être heureuse. Charles posa alors quelques morceaux de viande de biche à côté de la louve qui les avala sans faire de manière. Elle vint ensuite s'allonger à ses pieds sans manifester de contentement, on eut dit qu'elle était attristée et préoccupée. Charles lui parla doucement, lui expliquant qu'il allait partir dès que le louveteau serait sur pattes, lui disant le plaisir qu'il avait éprouvé en partageant son amitié et celle de sa meute. La louve le regardait dans les yeux, suivant tous ses gestes et remuant la queue de temps à autre quand il prononçait son nom.

Quand le premier loup de la meute lança son chant nocturne, Peau qui brille se leva, lécha les mains de Charles et sauta hors du campement pour rejoindre sa bande qui s'éloigna dans la nuit. Ce fut la dernière fois de la saison qu'il vit la grande louve.

Le lendemain, aucun mouvement d'animal ne se percevait sur le flanc de la colline. Charles y monta pour constater que toutes les tanières étaient vides, la meute au complet paraissait avoir quitté son territoire pour rejoindre une nouvelle zone de chasse et s'installer

pour l'hiver. Mais qu'allait devenir le louveteau blessé sans la meute ? Le problème se posait, puis Charles pensa que le jeune loup le résoudre lui-même.

Le choix

Trois jours plus tard, Charles décida de retirer l'emplâtre d'argile et les attelles qui immobilisaient le louveteau. Le jeune animal ne broncha pas lorsque son "infirmier" cassa l'argile durcie pour l'en débarrasser. Une fois ses pattes libérées, il hésita à se relever. Ce fut Charles qui le souleva et le soutint pour lui faire effectuer ses premiers pas. Quand il le lâcha, le loup fit doucement le tour du campement, cherchant un peu son équilibre, puis revint s'allonger sur sa litière comme si ce premier essai lui paraissait suffisant.

Charles décida de vaquer normalement à ses activités afin de laisser le louveteau libre de son choix et de son destin : soit il chercherait à rejoindre la meute, soit il serait obligé de chasser seul, mais il lui serait difficile de survivre à l'hiver ! Charles n'avait pas de solution à proposer à l'animal sauvage, il pensa qu'il serait sage de lui laisser une provision de viande séchée afin qu'il ait le temps de se préparer à chasser par ses propres moyens. Il s'équipa et partit avec l'intention de tuer un gros gibier.

Il longea la rivière Richelieu en remontant vers les sauts du Lynx où il savait que des ours continuaient à pêcher et à se gaver de saumons. Il réussit à tuer un ours noir qui pesait bien ses quatre cents livres. Il le dépouilla sur place, découpa la viande en blocs et la chargea sur un travois de sa composition pour la traîner jusqu'au campement en deux voyages. Loup blanc montra les crocs en sentant la peau de l'ours, mais se calma quand Charles lui offrit un os à ronger. Après avoir taillé la viande en lanières pour l'installer sur le fumoir, Charles gratta la peau et la prépara pour en faire sa couche d'hiver.

Loup blanc avait retrouvé son assurance pédestre, il tournait autour de Charles en le reniflant fréquemment et levait la tête à l'appel de son nom. À l'heure du souper, Charles lui présenta des morceaux d'ours coupés, le jeune loup aboya en remuant la queue.

Deux jours plus tard, voyant le louveteau chasser un lièvre, Charles comprit qu'il était temps pour lui de partir. Il avait emmené Loup blanc jusqu'à la carcasse de l'ours que les corneilles avaient déjà bien nettoyée, puis remonta au campement pour terminer de charger son canoë. Lorsque tout fut prêt, qu'il eut déposé une bonne réserve de viande séchée et de lard dans le creux du rocher, il poussa son canoë à l'eau et s'apprêta à embarquer. Loup blanc qui le regardait faire, bondit brusquement dans l'embarcation et s'installa à l'avant, sans aucune considération pour les ballots, exprimant ainsi son choix.

Surpris, ne sachant si ce choix était définitif, Charles hésitait à embarquer la viande restante, finalement il se décida à l'abandonner là, au creux du rocher ; de toute manière, par son odeur, elle finirait bien par attirer l'appétit d'un affamé à deux ou quatre pattes ! Charles embarqua et souqua sur sa pagaie pour se mettre dans le courant et descendre la rivière Richelieu. A la proue du canoë, Loup blanc humait l'air et scrutait l'aval du nouveau destin de loup dans lequel il s'aventurerait.

Chapitre IX

Le retour au village

La fumée

Il y avait maintenant près d'une lune que Charles voyageait en solitaire, enfin presque puisqu'à l'avant de son canoë, Loup blanc, son nouveau compagnon, scrutait l'aval de la rivière comme pour en surveiller les mouvements.

Le soleil descendait sur l'horizon d'Ouest quand, dérangées par l'arrivée du canoë et comme obéissant à un signal, une nuée de grues surprises dans une boucle de la rivière, prit son envol, s'élevant au-dessus de la surface de l'eau pour former un nuage d'ailes dont les battements fouettaient l'air. Dressant les oreilles en écoutant l'étrange caquetage -Kroou, kroou, kroou- de ces volatiles, Loup blanc s'était redressé pour en suivre le vol.

- **Cesse de regarder ces oiseaux avec cet air d'affamé**, lui dit Charles, **j'ai compris, tu veux te dégourdir les pattes et manger**. Comme s'il avait compris le sens des paroles de son compagnon bipède, le louveteau le regarda en remuant la queue. En quelques coups de pagaie, Charles dirigea son embarcation vers la rive, accosta et l'amarra à un tremble. Portant son protégé, il le déposa sur la berge. Heureux de pouvoir s'étirer, l'animal fit quelques pas hésitants sur la grève.

- **Ne t'inquiète pas petit loup, tu vas bientôt pouvoir courir**, dit Charles en lui grattant la tête et en examinant la plaie d'épaule qui semblait être en bonne voie de cicatrisation. Il installa son bivouac, ramassa le bois nécessaire pour la nuit, alluma son feu et mit à cuire une tranche d'ours sous l'œil intéressé de Loup blanc. Dans un autre morceau, il découpa de petites tranches pour les offrir au carnassier convalescent qui les avala sans se faire prier.

- **Te voilà rassasié petit loup ; à mon tour maintenant**. Depuis qu'il avait quitté la Hachette, Charles se surprenait souvent à monologuer à haute voix pour entretenir une conversation unilatérale avec son compagnon accidentel, cela paraissait toujours intéresser le louveteau qui le regardait comme s'il cherchait à comprendre le sens du message humain. Le repas terminé, Charles invita le louveteau à le suivre pour une promenade autour du campement. Voyant l'animal hésiter et poser ses pattes avec précaution sur le sol inégal de la grève, il choisit un itinéraire de progression plus régulier en longeant la rivière.

Le cri d'un rapace volant haut attira son attention vers le ciel. C'est alors qu'il aperçut un mince filet de fumée blanche s'élever sur l'horizon de l'aval : **Tiens ! pensa-t-il, il y a de la compagnie dans les parages, comme moi, elle a du repérer la présence de mon feu. Alors... Indien ? Trappeur ? Voyageur ? Ami ou ennemi ? ...** Cette présence le rendait perplexe mais, n'étant qu'à deux journées de canoë du village des Loups, il était peu probable que des Iroquois se soient imprudemment aventurés jusque-là ! Il regagna son bivouac, le louveteau sur les talons.

Par précaution, il arma ses deux fusils et sa paire de pistolets afin d'être prêt à affronter une agression. Il ne ressentait pas de peur, mais était intrigué par l'évident signal d'une présence souhaitant être aperçue. Il chargea son feu et s'installa dans son couchage.

La compagnie du jeune loup en train de devenir un louvart, le rassurait : si quelqu'un approchait, Loup blanc saurait le prévenir en grondant.

Alors que les étoiles s'allumaient une à une au-dessus du bivouac, Loup blanc humait l'air de la nuit, remuant les oreilles comme s'il entendait un son lointain. Il vint s'installer contre Charles. Quelque chose de puissant était en train de naître et de se partager entre l'homme et le fauve.

L'accueil

Le sommeil de Charles fut agité par une multitude de rêves : il vécut, en désordre, sa traversée océanique, son débarquement à Montréal, l'accueil de Marie, la camaraderie du capitaine de Montfort, la fraternité de trappe avec la Hachette, le sauvetage du jeune Indien, le clan des Loups avec la belle Chante avec le vent... curieusement, chaque séquence de son rêve se déroulait sous le regard de la grande louve argentée, Peau qui brille !

Au petit jour, ce fut l'haleine chaude de Loup blanc sur son visage qui le tira du domaine des songes. Il s'assit en se grattant la tête : depuis qu'il avait quitté Montréal, c'était la première fois que sa nuit était ainsi troublée par ses souvenirs. Que devait-il en penser ? Il lui fallut plusieurs minutes pour émerger de cet état de semi-inconscience. Il se leva pour inspecter les abords de son campement ; il ne détecta aucune trace, l'odeur du loup avait sans doute maintenu à distance les habituels rôdeurs nocturnes de la forêt. Après avoir déjeuné d'un morceau de pemmican et avoir refusé de le partager avec Loup blanc :

*- **Toi le fauve, tu mangeras ce soir ; pas question de t'alimenter comme un bipède civilisé, je tiens à ce que tu restes un loup !** Charles procéda à l'embarquement. Chacun reprit sa place, l'un à la proue, l'autre à la pagaie. Le ciel était bleu, le vent léger, la rivière large et dégagée, la navigation était plaisante. Il suffisait de deux coups de pagaie pour se placer dans le courant et se laisser porter par la rivière. Charles pensa qu'à ce rythme, il pourrait rejoindre le village d'Ours en colère le lendemain soir.*

Au détour d'une courbe, il aperçut sur la rive un feu qui ne dégageait pas de fumée, un bois sec avait été soigneusement choisi pour la combustion. Dressé sur ses pattes, Loup blanc émit un grognement. Plantant sa pagaie à la verticale dans l'eau pour ralentir la course de son embarcation, Charles cherchait à apercevoir l'occupant du lieu. Sur un rocher dominant le méandre, une silhouette apparut ; c'était celle d'un jeune guerrier qui, les bras levés vers le ciel, brandissait une lance. Une voix gutturale s'éleva alors sur la rivière :

**« Je te salue Frère courageux,
Reconnais-moi, je suis Élan téméraire,
Celui que tu as sauvé il y a deux lunes.
Corbeau bleu m'a dit ton retour,
Je t'attendais pour rentrer au village. »**

Sautant en bas de son rocher, l'Indien s'avança dans l'eau pour attraper l'avant du canoë, échappant de peu à un coup de dent de Loup blanc qui n'entendait pas partager sa place.

*- **Paix ! mon Loup. Je te présente Élan téméraire, mon frère du clan des Loups. Salut à toi, fils d'Ours en colère.***

Une fois le canoë tiré à terre sous l'œil vigilant de Loup blanc, les deux hommes se regardèrent longuement : le jeune Indien était presque aussi grand que Charles qui, à quelques pouces près, voisinait les six pieds. Vêtu d'un simple pagne de peau mettant en relief

la puissance de son torse et de ses muscles, sa silhouette élancée laissait deviner sa souplesse. Ses grands yeux noirs animaient un visage cuivré, tanné par le soleil, qu'ornaient deux longues nattes d'un noir de geai. Outre la lance, il portait un tomahawk accroché à sa ceinture. Près du foyer étaient posés un arc et son carquois rempli de flèches.

- Je suis heureux de te revoir en belle santé, Élan téméraire ; mais que fais-tu ici, seul et si loin du village ?

- Je t'attendais mon frère, pour partager la dernière épreuve d'initiation avec toi. Elle fera de nous des guerriers parmi les Loups.

- Attends ! À propos de loup, il me faut te présenter Loup blanc, mon compagnon de trappe.

Tout en lui parlant, Charles mit un genou en terre à côté de l'animal :

- Vois Frère Loup, voici mon frère indien ; il te faut l'accepter comme tu m'as adopté. Nous sommes tous des Loups ! Suivant Charles, le jeune fauve s'approcha d'Élan téméraire, le renifla, puis fit doucement le tour du campement, levant plusieurs fois la patte pour marquer son territoire. Charles raconta alors sa rencontre avec la meute de la grande louve argentée, le combat contre l'ours et le sauvetage du louveteau.

- Hum ! Cela devait arriver, dit Élan téméraire. Frère Constantin m'a raconté que dans ton pays, au levant du Grand Océan, tu étais l'ami des loups. Le totem que tu portes à ton doigt est comme le nôtre, une tête de loup sur une fleur dorée.

Observant les environs, Charles réalisa qu'il se trouvait sur le lieu où il avait sauvé l'Indien des griffes de la maudite bête. Sachant par la Hachette que la médecine du chaman des Loups avait rendu Élan téméraire amnésique de cette agression, il ne jugea pas utile d'entretenir le jeune brave de cet incident, toutefois il était intrigué par le motif de son attente.

- Qu'entends-tu mon frère, par le partage de la dernière épreuve d'initiation ?

- Si tu le veux bien, nous verrons cela demain.

Les deux hommes installèrent le campement pour la nuit et passèrent la soirée à se raconter les aventures survenues depuis la lune des chevreuils.

Les plumes d'aigle

Le lendemain à l'aube, Élan téméraire éveilla Charles :

- La journée risque d'être longue. Nous devons capturer un aigle pour nous parer de ses plumes afin de recevoir sa force et son courage. Pour cela, nous allons nous dissimuler à côté de l'endroit où nous placerons un appât de viande. Lorsque le rapace se laissera tomber sur sa proie, il nous faudra vivement le saisir et le tuer à mains nues. Alors seulement nous pourrons rentrer au village avec les plumes d'aigle pour être acceptés parmi les guerriers.

Les deux hommes s'équipèrent légèrement, Charles attacha Loup blanc afin qu'il ne soit pas tenté de les rejoindre et de déranger l'affût. Dans ses pièges, Élan téméraire avait pris un lapin vivant, il comptait l'utiliser comme appât. Ils grimpèrent dans les rochers qui dominaient la rivière, jusqu'à un site où Élan téméraire avait repéré une cavité dans laquelle les deux chasseurs pourraient se dissimuler tout en surveillant le lapin attaché à un piquet.

Inconscient du danger aérien, mais indisposé par le lien qui le privait de liberté, le lapin tournait autour du piquet, grignotant parfois un brin du maigre herbage qui poussait entre les cailloux. La matinée s'écoula sous un ciel radieux, sans que la moindre ombre planante vienne tournoyer au-dessus de l'appât vivant. Les deux frères de chasse se gardaient de parler et de faire des mouvements, sachant qu'un aigle perçoit le moindre mouvement insolite à très grande distance.

Le lieu choisi ne permettait pas à l'oiseau d'enlever l'appât en passant, son étroitesse obligeait le rapace à se poser pour attraper sa proie, puis à se retourner pour prendre son envol. C'était une embuscade qui ne laissait aucune chance à l'aigle de s'échapper par la voie des airs une fois posé : Élan téméraire se jetterait alors sur la tête du rapace et Charles paralyserait les ailes, il suffisait d'attendre !

Le soleil commençait à décliner et, sans doute fatigué de tourner en rond, le lapin se déplaçait par quelques bonds tranquilles quand un grand bruit d'ailes se fit entendre. Un énorme oiseau chuta sur le lapin, tentant de l'enlever et de se retourner pour prendre son envol. Jaillissant de leur cachette comme deux diables de leur boîte, Élan téméraire et Charles bondirent sur l'aigle, le plaquant au sol. Paralytant ses mouvements et se gardant des griffes du rapace pendant qu'Élan téméraire étreignait son cou à mains nues, Charles sentait le puissant oiseau se débattre avec toute son énergie, il risquait de leur échapper s'il parvenait à déployer ses ailes. Par une torsion, l'Indien parvint à tordre le cou et à casser les vertèbres de l'aigle. Les plumes étaient gagnées !

Miraculeusement rescapé de l'embuscade, le lapin fut libéré par Élan téméraire qui souhaitait rendre hommage à sa contribution (involontaire) pour le succès de l'épreuve initiatique, puis il s'agenouilla au-dessus de la dépouille de l'aigle et prononça la prière traditionnelle des Loups. Il expliqua à l'oiseau pourquoi il l'avait tué, le remercia de lui transmettre ses qualités guerrières et l'assura de faire honneur à ses plumes en se conduisant toujours courageusement au combat.

- Maintenant l'esprit de l'aigle peut s'en aller planer dans le ciel du Grand Esprit, expliqua-t-il à Charles. Nous, les êtres à deux jambes, partageons la vie avec les quatre pattes, les ailes et avec les choses vertes qui tous, sont les enfants de notre mère, la Terre, et de notre père qui est l'Esprit. C'est pourquoi il faut remercier l'animal sacrifié et accomplir les rites de réconciliation et de purification afin de rétablir l'équilibre rompu.

La dépouille du grand oiseau fut ramenée au campement où, lassé d'attendre et vexé d'avoir été attaché, Loup blanc avait commencé à ronger la lanière le retenant prisonnier. Charles le consola en lui offrant quelques beaux morceaux de viande boucanée.

La dernière soirée fût consacrée à plumer l'aigle, préparer sa tête et ses griffes pour en faire deux parures de guerrier.

Promenade

L'aube n'était encore qu'une faible lueur un peu bleutée dessinée sur l'horizon d'Est, quand Élan téméraire se leva pour ranimer le feu. Des lambeaux de brume recouvraient la surface de la rivière, ce qui était l'annonce d'une belle journée.

Après avoir déjeuné, les deux hommes chargèrent le canoë, réservant une place à l'avant pour Élan téméraire et disposant les différents ballots de telle sorte que Loup blanc puisse s'installer entre les payeurs. La veille, Charles avait taillé à coups de hachette, une pagaie de fortune dans un rondin de frêne afin d'en équiper son nouveau compagnon de rivière.

La journée s'écoula sous un soleil manquant d'ardeur, mais éclairant plaisamment les couleurs automnales des érables, des trembles et des bouleaux. Le gibier à poils et à plumes était abondant, Charles eut plusieurs fois la tentation de tirer un wapiti ou un ours noir pour augmenter sa réserve de viande, mais son canoë était déjà bien chargé. Payant avec juste ce qu'il fallait d'effort pour maintenir l'embarcation dans le courant, les deux hommes profitaient du spectacle de la nature qui défilait sur leurs bords. Le dos de l'Indien se trouvant devant lui, Charles constata qu'il ne portait plus aucune trace des blessures reçues, la magie du chaman des Loups avait fait disparaître l'empreinte des griffes de la maudite

bête. Quel était donc le secret de cette médecine qui pouvait à la fois effacer le souvenir d'une agression dans l'esprit de la victime et les cicatrices sur sa peau ? ...Le monde des chamans mériterait bien d'être connu de nos savants docteurs !

Le canoë parvint en fin d'après-midi, à la jonction où la rivière Richelieu se sépare d'un bras appelé le refuge des Castors, qui descend vers le village des Loups. Le canoë s'engagea dans ce nouveau cours d'eau, moins large que la rivière, mais dont les berges étaient tout aussi colorées des teintes de l'automne. Il restait une petite journée de canotage pour arriver au village.

Sagement, les deux hommes accostèrent sur une grève abritée du vent du Nord qui commençait à se manifester, la lune des Blés faisait ses adieux à la saison.

Fraternité

Le bivouac installé et le feu allumé, Charles constata que Loup blanc gambadait presque normalement, sa guérison était en bonne voie.

- ***C'est naturel, lui expliqua Élan téméraire, les os des jeunes animaux sauvages se réparent très vite et ce louveteau qui est quasiment un louvart, a une bonne constitution. Regarde la grosseur de ses pattes, il deviendra un grand loup et un redoutable chasseur.***

- ***Je ne sais s'il restera avec moi, ainsi que je le souhaite, mais dans l'éventualité où il choisirait de retourner à la vie sauvage, je m'efforce de ne pas le mettre en condition de dépendance. Il faudrait qu'il commence à chasser pour se nourrir !***

- ***Ne te préoccupe pas trop de cela, ton loup trouvera la solution, mais même s'il demeure à ton côté, il restera toujours un loup.***

Après le repas, les deux hommes s'attardèrent à converser près du feu, car la soirée était fraîche. Le louveteau s'était installé à côté de Charles, la tête tournée vers la lisière de la forêt proche d'où parvenait parfois l'appel d'un Loup solitaire.

- ***Lorsque j'ai quitté mon tipi, il y a maintenant huit soleils, Ours en colère m'a dit son souhait de revoir celui qui avait sauvé son fils et Corbeau bleu m'a conseillé de t'attendre ici pour te faire partager ma chasse de l'aigle. Ce que j'ai fait afin que le clan puisse fêter deux guerriers à notre retour.***

- ***Merci à toi mon frère, de m'avoir initié à ce rite. Je serai fier de porter les plumes d'un brave au service du clan.***

- ***Il y a aussi quelqu'un d'autre qui t'attend avec une grande impatience : ma sœur Chante avec le vent. Méfie-toi des femmes de chez nous mon frère Charles, elles sont redoutables !***

Les deux bavards éclatèrent de rire en évoquant cette image de la dépendance des hommes aux caprices et volontés des femmes.

- ***Ne t'inquiète pas de mon destin de cœur petit frère, je veillerai à ne pas poser mes mocassins sur une braise... la Hachette m'a un peu entretenu des coutumes de chez vous, mais je compte sur toi et sur Lys blanc pour ne pas tomber dans une embuscade de femme !***

- ***Je te dirai ce qu'il faut, ma mère s'assurera que tu sois respecté comme le fils d'Ours en colère. Mais il y a plus sérieux, mon père nous présentera à la caste des « Puissants tomahawks » qui rassemble l'élite des guerriers de notre clan. Ils sont chargés d'en assurer la protection et de maintenir à distance nos ennemis iroquois. Nuage noir est le chef de ces seize guerriers. Je rêve d'avoir un jour la plume de gerfaut qui marque ces braves.***

- ***Ours en colère est-il l'un de ces braves ?***

- ***Non. Mon père est le chef du village et il a d'autres fonctions que celle de la guerre : la paix dans le clan, l'ordre dans le village, le Conseil des Anciens, les relations avec***

l'homme médecine, la chasse et la pêche pour constituer les réserves de l'hiver, les échanges avec les autres villages, etc. Mais c'est aussi un grand guerrier dont les conteurs vantent les exploits dans les tipis.

- Je suis curieux de connaître ces guerriers d'élite, ces Puissants tomahawks me rappellent les chevaliers du Moyen-âge de mon histoire de blanc.

- Nuage noir est tout aussi curieux de te connaître, il t'appelle le « Guerrier blanc au bâton de feu »

- Je t'apprendrai à te servir de mon bâton de feu qui tue plus loin que les flèches, cela pourra être utile au clan pour chasser le gros gibier...

- ou combattre les Iroquois qui ne cessent d'envahir nos territoires de chasse et qui brûlent nos villages quand nos guerriers s'opposent à leurs vols.

- Il nous faudra parler de cela avec le conseil des Anciens, proposa Charles.

Au loin, un couple de coyotes aboya dans la nuit. Les deux guerriers s'installèrent dans leurs couchages après avoir chargé le feu. Établissant une habitude, Loup blanc vint s'allonger auprès de Charles.

- Te voilà père d'un louveteau ; que la nuit te soit bonne mon frère.

- Que tes rêves soient grands mon frère... mais je ne veux pas être le père d'un loup, je souhaite simplement devenir son frère.

Amitié

À la mi-temps de l'après-midi, après avoir rencontré quelques pêcheurs, ils aperçurent les fumées du village. Les mains en porte-voix au-dessus de l'eau, Élan téméraire lança le cri de salutation des Hurons.

Bientôt un petit canoë se détacha de la rive et vint à leur rencontre. Au fur et à mesure de son approche, Charles distingua la fine silhouette de Chante avec le vent qui pagayait avec ardeur pour remonter le courant.

*- Tiens ! Voilà ma sœur, je me demande comment elle a deviné notre arrivée ? Encore un mystère de nos squaws, s'exclama amusé Élan téméraire. Puis, s'adressant à la jeune fille qui se plaçait à couple le long du canoë des hommes : **Je te ramène ton frère blanc petite sœur.***

- Merci à toi mon frère, mais cet homme que tu ramènes n'est pas mon frère, si cela était, mère me l'aurait dit !

*Devant le silence ébahi des deux revenants, elle ajouta en souriant : **Ce n'est pas mon frère, mais c'est un ami que père a invité à venir partager la vie de notre village. La bienvenue à toi Charles.***

Elle est futée la donzelle, pensa Charles ; ce n'est pas à cette jeune squaw qu'il faut apprendre à poser des pièges !

- Le bonjour à toi Chante avec le vent. Je suis ravi de te revoir.

- Alors maintenant dépêchez-vous, les parents vous attendent.

- Eh ! doucement petite squaw, répliqua Élan téméraire qui retrouvait son souffle après les vives réparties de sa sœur, je te rappelle que le chef de ce village c'est ton père, non toi. Depuis quand une squaw se permet-elle de donner un ordre à deux guerriers ? ...

Continuant de se chamailler pour le plaisir de se retrouver, à coups de pagaie la fratrie approcha ses embarcations du ponton sur lequel Ours en colère accompagné de quelques anciens, attendaient.

- Salut à toi jeune guerrier blanc. Mon cœur se réjouit de te voir revenu parmi nous. Sois le bienvenu.

Charles débarqua de son esquif et, la main sur le cœur, s'inclina pour rendre hommage au chef du village des Loups.

- Laisse là ton bagage, des femmes se chargeront de l'emporter. Allons voir le Frère Constantin qui nous attend dans la cabane de bois rond.

- Attends Ours en colère, j'ai là un compagnon que je ne peux pas laisser seul. C'est un louveteau blessé aux pattes.

Étonné, le chef indien examina ce jeune loup aux poils blancs qui se dressait maladroitement sur ses pattes endolories par les heures d'inaction dans le canoë. Chante avec le vent s'approcha pour le caresser, mais l'animal eut un mouvement de recul en montrant ses crocs. La queue à l'horizontale avec sa pointe dirigée vers le bas, indiquait clairement la menace : surpris de se trouver d'un seul coup au milieu de tant d'humains, le fauve se tenait sur ses gardes et collait à Charles.

Vexée de voir son geste d'amitié refusé par le compagnon de Charles, la jeune fille se retira, pensant qu'elle parviendrait bien à l'appriivoiser : le maître et sa bête dans le même collet... pourquoi pas !

L'installation

Frère Constantin attendait sur le seuil de son église, averti par l'animation qui régnait dans le village.

- Bienvenue, Chevalier de Blanchefort. C'est un grand plaisir de vous accueillir dans la maison de Dieu.

- Bonjour Frère Constantin, je suis heureux de vous revoir. Pouvez-vous également accueillir Loup blanc, mon compagnon à quatre pattes qui est en convalescence après avoir subi l'attaque d'un ours ?

- Bien sûr Charles, rassurez-vous, je ne lui demanderai pas de se comporter en chrétien, mais s'il est en votre compagnie je devine qu'il mérite des égards.

Les trois hommes prirent place dans la sacristie qui faisait office de cuisine et de chambre pour le Jésuite, Loup blanc se coucha aux pieds de Charles. Après avoir échangé les nouvelles connues, la conversation fut consacrée aux dispositions d'installation de Charles dans le village. Il fut convenu qu'il prendrait ses quartiers dans la petite dépendance derrière l'église et, dans un premier temps, ses repas dans le tipi d'Ours en colère.

- Lys blanc attend le frère de son fils, dit Ours en colère en se levant. Pied qui tourne, l'assistant du chaman, m'attend et je dois voir Corbeau bleu pour mettre au point le rituel d'adoption. À ce soir pour le repas.

Les deux hommes se retrouvèrent en tête-à-tête. Le Jésuite sortit une bouteille et deux verres de son coffre :

- Je vous propose une chartreuse de notre vieux pays, votre venue chez les Hurons vaut bien d'être arrosée.

- Mais comment faites-vous pour vous approvisionner ?

- Montréal est à quatre bonnes lieues du village, je peux donc m'y rendre de temps à autre. Par ailleurs, les Frères de passage et les soldats de la garnison me ravitaillent parfois. Et puis il y a les Indiens du clan qui se rendent en ville pour faire du troc et échanger leurs fourrures contre des produits comme du sel, de l'huile, des chandelles, du tabac...

- Voyez-vous d'autres Indiens que ceux du clan des Loups ?

- Certes. Je circule entre les trois villages hurons des Loups, des Aigles et des Lynx, ce sont mes paroisses. Si vous le souhaitez, vous pourrez prochainement m'accompagner dans mon sacerdoce pour découvrir nos voisins.

- Ce sera avec plaisir, mais je n'ai pas l'intention de prêcher à votre place...

Les deux hommes rirent de bon cœur. Charles était croyant et respectueux de la religion, mais il n'entendait pas se plier aux rites et pénitences d'une Église devenue un État dans le royaume de France. Chaque homme a une conscience, pensait-il, c'est là un maître de spiritualité suffisant pour celui qui sait écouter sa voix, elle doit naturellement conduire l'âme sur le bon chemin. Il ne lui paraissait pas indispensable de devoir passer par des intermédiaires pour s'adresser à Dieu !

Le souper

Loup blanc se leva soudain et vint renifler la porte. Pensant à un besoin naturel du louveteau, Charles ouvrit et surprise ! se trouva face à Chante avec le vent, un panier de mûres dans les bras.

- Voici pour vous Frère Constantin. Vous êtes tous les deux attendus dans le tipi de mon père.

- Merci jeune fille, nous te suivons.

Suivis de Loup blanc, Charles et le Jésuite emboîtèrent le pas de la jeune Indienne. Voyant un animal étranger dans leur village, les chiens des tipis voisins approchèrent, prêts à en découdre avec l'intrus. Voyons voir comment tu vas te sortir de cette rencontre, petit sauvage, pensa Charles. Grondant et montrant les crocs, la queue à l'horizontale, Loup blanc fit face aux chiens le menaçant. Sentant l'odeur fauve du loup, les chiens n'insistèrent pas et firent demi-tour.

À l'entrée du tipi d'Ours en colère, Charles fit coucher Loup blanc, lui demandant de l'attendre. A l'intérieur du tipi se trouvaient Corbeau bleu, Nuage noir et deux anciens : Touche les nuages et Grand bouclier. Lys blanc et Chante avec le vent servirent, sur des morceaux d'écorce, des côtes de wapiti grillées sur braises accompagnées de navets des plaines et de racines qui avaient mijoté dans la marmite posée sur le foyer.

Le repas terminé, Chante avec le vent présenta à son père un calumet dans un étui de peau décoré de perles bleues. Ours en colère alluma le tabac, tira quelques bouffées et fit circuler la pipe entre les convives. L'odeur âcre du tabac indien fait d'un mélange d'herbes et d'armoïse séchées, envahit le tipi. La Hachette avait recommandé à Charles non fumeur, de ne jamais refuser le calumet, cela aurait été une offense son hôte.

L'adoption

S'exprimant alors en langue huronne inconnue de Charles, Ours en colère invita Élan téméraire à s'assurer que le bagage et les équipements de Charles étaient bien rangés dans son logement. Le jeune brave comprit que son père avait à s'entretenir hors de sa présence, avec ses autres invités. Après son départ, Ours en colère poursuivit en huron :

- Corbeau bleu, je te demande de faire connaître demain mes paroles au clan des Loups. Il conta alors, mais toujours dans sa langue, le sauvetage d'Élan téméraire, son fils, par Charles qui portait le signe du loup à son doigt. Il avait pris la décision d'adopter Charles et d'en faire le fils aîné de sa famille, ce soir il demandait l'avis des Sages du clan. Tous approuvèrent, y compris Frère Constantin qui parlait parfaitement le huron.

Dans son coin, Chante avec le vent écoutait parler son père, se disant que ce n'était pas d'un frère dont elle avait besoin, mais d'un bon époux et celui-ci lui conviendrait fort bien. Elle en parlerait à sa mère pour l'aider à obtenir l'accord de son père.

Se levant et retrouvant l'usage de la langue enseignée par le Frère Constantin, Ours en colère invita Charles à faire de même :

- *Je viens d'expliquer aux Sages réunis ce soir, ma décision de faire de toi mon fils aîné. Acceptes-tu, Homme blanc, d'entrer dans ma famille ?*
- *C'est un grand honneur que tu me fais là Ours en colère. Je suis fier de devenir ton fils et je m'efforcerai d'être toujours digne de toi.*
- *C'est bien, te voilà mon fils. Peux-tu nous dire pourquoi tu es maintenant accompagné d'un fils de loup ?*
- *Puis-je le faire entrer afin de parler devant lui ?*
- *Fais ! mon fils.*

Loup blanc s'installa et Charles, la main posée sur la tête de l'animal, conta les circonstances qui avaient amené la meute de la grande louve argentée à lui confier ce louveteau. Il expliqua son approche de la meute, les soirées passées en compagnie de la louve, le combat mené contre l'ours, les soins donnés au louveteau blessé, l'adieu de la meute, le voyage et la rencontre avec Élan téméraire, la capture de l'aigle. Tous écoutaient dans le plus grand silence, tant cet échange entre l'homme blanc et la louve sauvage leur paraissait extraordinaire.

Prenant Charles par les épaules, Ours en colère lui dit : **Tu es un fils de loup ; dans notre tribu tu porteras le nom de « l'Homme qui parle avec les loups ».** Dès demain, Pied qui tourne transportera la nouvelle dans les villages et ton tipi sera monté près de la cabane en bois rond.

Les uns après les autres, les Sages vinrent saluer Charles avant de se retirer. Après avoir respectueusement souhaité la bonne nuit à son nouveau père et à Lys blanc sa nouvelle mère, Charles rejoignit son logement en compagnie de Frère Constantin.

Les salutations

Le lendemain de l'adoption de Charles, Pied qui tourne, l'assistant boiteux du chaman, fit la tournée des tipis pour faire connaître à tous l'arrivée du guerrier blanc, « l'Homme qui parle avec les loups », devenu le fils aîné du chef Ours en colère, dans la tribu des Hurons.

Les hommes du village vinrent saluer le « Huron blanc », le reconnaissant ainsi comme l'un des leurs et l'inviter à partager un souper dans leur tipi. Grâce à la présence de Frère Constantin à son côté, Charles put décliner ces trop nombreuses invitations avec la diplomatie convenant aux coutumes de politesse des Hurons. Corbeau bleu, le chaman du clan, le convia à lui rendre visite. Il lui recommanda de ne pas évoquer, auprès d'Élan téméraire, la mésaventure qui lui était survenue avec la maudite bête : **Ma médecine en a effacé les traces ; il ne serait pas bon pour son esprit qu'il en retrouve le souvenir.**

- **Il en sera comme tu le demandes, Corbeau bleu. J'ai vu le dos d'Élan téméraire lors de notre retour, je sais que ta médecine est bonne,** lui répondit Charles.

Toutefois, dès qu'il eut rejoint Frère Constantin, il lui demanda de lui parler de cette maudite bête dont tous, en Nouvelle France, semblaient avoir peur de prononcer le nom ! Le Jésuite lui fit la description de cet animal détesté, aussi redouté ici que le diable dans les chaumières du royaume de France, lui dit-il. **Les Hurons l'appellent le carcajou, en Europe c'est le glouton. Ce diable de petit carnassier est même craint des ours, tant ses griffes sont puissantes et tant sa hargne est redoutable. Il n'a peur de rien et il attaque tout ce qu'il rencontre. Il est tellement malin qu'il déjoue tous les pièges, les désamorce et vole leur prise. Il fait le désespoir des trappeurs qui préfèrent lui abandonner leur zone de trappe pour aller s'établir ailleurs plutôt que l'affronter. Tiens ! Vous avez de la visite.**

Se retournant, Charles se trouva face à Chante avec le vent, elle lui apportait, tannée, la peau du carcajou qu'il avait tué pour sauver Élan téméraire.

- **Le bonjour à toi frère de mon frère, salua-t-elle en dévisageant hardiment le jeune homme. Je te rapporte cette fourrure afin qu'elle réchauffe tes nuits d'hiver, ajouta-t-elle malicieusement. Sans s'attarder plus longuement, elle reprit le chemin du tipi familial.**
- **Hum ! soupira Frère Constantin, mon avis est que cette jeune squaw est décidée à vous considérer tout autrement que comme son nouveau frère. Les filles huronnes sont habiles et parviennent toujours à leurs fins. Je vous conseille de ne rien brusquer et de laisser faire le temps, les choses se mettront d'elles-mêmes en place.**
- **Merci du conseil, mais je voudrais maintenant chasser avec le clan pour m'initier à leurs techniques de piégeage et surtout, apprendre à lire le langage des traces des animaux d'ici.**
- **Cela ne saurait tarder, le clan va devoir constituer ses réserves pour l'hiver. Il me semble apercevoir le canoë d'Élan téméraire qui rentre de la chasse. Il paraît chargé.**

Le projet

Charles rejoignit son frère qui abordait le ponton, son embarcation était chargée d'un cerf dépouillé. Il y avait bien là pour cent cinquante livres de bonne viande fraîche.

- **Je vois avec plaisir que mon jeune frère est un grand chasseur. Combien de flèches as-tu tirées pour venir à bout de cet animal ?**

- **Deux, la première pour ralentir sa course, la seconde pour lui donner la mort.**

Charles siffla d'admiration et aida son cadet à décharger le canoë.

- **Demain je t'apprendrai à tirer avec mon bâton à feu que j'appelle un fusil. En échange, tu m'apprendras à tirer avec ton arc.**

Accompagnée de Belle aurore la fille de Nuage noir, Chante avec le vent arrivait et mettait fin aux démonstrations de joie d'Élan téméraire enthousiasmé à l'idée de se servir d'un bâton à feu.

- **Laissez-nous préparer cette viande et gratter cette peau, c'est notre tâche, déclara la jeune fille avec autorité. Les deux frères s'écartèrent en riant, peu soucieux de disputer le travail aux squaws.**

- **Dis-moi mon frère, comment trouves-tu Belle aurore ?**

- **Ne me dis pas que tu es amoureux, petit frère ? Tu n'as pas encore l'âge qu'il faut pour cela... s'exclama Charles en riant. Bon, mais je vais quand même répondre à ta question : mon avis est que ces deux jeunes femmes sont les plus jolies du village !**

- **Tu ne sais pas seulement bien parler aux loups « Huron blanc », tu sais aussi dire de bonnes choses à ton frère.**

Heureux d'être ensemble et de partager le même regard, les deux jeunes hommes rirent de bon cœur, puis allèrent reconnaître l'endroit où serait dressé le tipi de Charles.

Son ouvrage terminé et les morceaux de viande déposés sur le fumoir pour être transformés en pemmican, Chante avec le vent alla retrouver Lys blanc pour lui faire part de ses pensées envers le Huron blanc devenu le fils de son père. La discussion Mère-Fille fut animée, car l'inceste, même indirect, est un tabou tribal. L'aide du chaman serait nécessaire pour interroger les esprits de la nature et savoir si une telle alliance était possible, encore fallait-il qu'Ours en colère l'accepte ! Mais de cela Lys blanc n'était pas inquiète, elle ne doutait pas de convaincre son époux de l'intérêt d'une telle union qui apporterait un sang nouveau dans le clan.

Satisfaite d'avoir obtenu l'alliance de sa mère pour conduire son projet d'union avec le fils de son père, la jeune fille se consacra à des travaux de couture. Elle confectionnait depuis déjà une lune, une veste de peau sur laquelle elle projetait de peindre des têtes de

loup. Lys blanc souriait en la regardant, elle devinait le destinataire de l'élégant vêtement qui s'élaborait sous les doigts de sa fille, celle-ci avait vraiment de la suite dans les idées...

Retour au XXIe siècle

Cette nuit-là, la quatrième que Pierre de Blanchefort passait dans la cabane médecine de François, un violent orage éclata et une pluie diluvienne s'abattit sur le village des Loups, le ciel était zébré d'éclairs incandescents.

Dans la cabane médecine, le chaman sollicitait l'aide des esprits du vent, de la pluie et du tonnerre, en formulant des incantations afin de chasser la mauvaise médecine du carcajou qui avait pris possession du corps et de l'esprit de Pierre. En prise à la fièvre, le jeune homme était plongé dans un état second ; dans son esprit, il voyait danser un astre qui, peu à peu, envahissait tout l'espace. Sa vision prit forme : la lune éclairait un tipi devant lequel se tenait un Loup blanc.

Chapitre X

Le tipi

La colère

Charles soupait avec Frère Constantin. Il souhaitait lui poser des questions et faire plus ample connaissance avec son nouveau milieu familial.

- Les Hurons ne font qu'un repas par jour, vous l'aurez remarqué, mais ils grignotent en permanence un morceau de pemmican par-ci, une baie par-là. Bref, leurs femmes ne perdent pas leur temps en cuisine ! Généralement il n'y a qu'un seul plat au menu du soir : la sagamité. C'est du maïs en grain ou en farine, cuit dans l'eau à laquelle on ajoute la viande de l'animal que l'on a trouvé : écureuil, rat, poisson, castor, canard, grenouille, etc. Pour préparer cette mixture, une seule méthode : on fait chauffer au rouge des pierres que l'on jette dans le chaudron en cuir ou en terre. On retire les pierres refroidies et on recommence. Si le menu ne plaît pas à l'homme, il lui faut aller à la chasse. C'est d'ailleurs une invitation pressante quand la tambouille est franchement mauvaise. La viande de chasse et le poisson sont, de préférence, consommés grillés au feu.

- Bien, je prendrai donc mes dispositions pour ne pas être condamné à ce régime. Mais dites-moi Frère Constantin, d'où vient ce nom d'Ours en colère que porte mon père adoptif ? Je trouve qu'il ne lui convient pas, car c'est un homme calme et pondéré.

- Effectivement. À ce que j'en sais, cela remonte à son adolescence. Il s'appelait alors Petit Castor parce qu'il était toujours sur la rivière. Quand vint le moment du rite de son initiation, il s'aperçut au moment de partir, que le canoë construit et préparé par lui pour cette épreuve, avait été endommagé par quelques garnements du village. Il fut pris d'une grande colère, allant jusqu'à infliger une correction à deux des chenapans se moquant de son emportement. Or cela est une anomalie majeure en milieu indien : un adulte ne doit pas battre des enfants !

Après avoir réparé son canoë de quelques pièces d'écorce de bouleau scellées avec de la résine de pin, le jeune brave en colère s'embarqua pour affronter son épreuve d'initiation. Lorsqu'il revint de son périple, avec une peau d'ours et les plumes d'aigle faisant de lui un nouveau guerrier parmi les siens, le Conseil qui n'avait pas oublié son défaut d'orthodoxie, le baptisa Ours en colère. Mais depuis qu'il est élu chef de village, personne n'a jamais constaté le moindre emportement dans son attitude. C'est un sage, respecté du village et des autres clans hurons de la région, c'est aussi un homme de paix. S'il doit faire la guerre, il la pratique sans barbarie, combattant uniquement les guerriers iroquois venant faire des incursions sur le territoire des Hurons. Il laisse à Nuage noir le commandement des Puissants tomahawks et l'initiative des raids en territoire ennemi, il n'intervient qu'en cas de menace pour le village avec les autres guerriers du clan. Quant à Corbeau bleu, le chaman de ces païens, c'est un homme avisé sachant prévoir les besoins, ses conseils sont précieux. Épaulés par la douzaine de Sages du Conseil, ces trois hommes sont la force vive du clan.

Je suis de temps en temps convié à une réunion du Conseil des Anciens. Ces Sages sollicitent mon avis sur la nature des relations qu'ils doivent entretenir avec leurs voisins

français. Je sers en quelque sorte, d'intermédiaire entre les clans des Loups, des Aigles, des Lynx et les autorités de Montréal. Ma congrégation procure à ces villages les outils, tissus, farines et quelques médecines pour leurs chamans, mais il nous est interdit de leur livrer des armes à feu. Cela ne me paraît pas être une bonne mesure, car les Iroquois qui les menacent, sont armés de fusils par les Hollandais et les Anglais installés sur la côte atlantique.

Le Jésuite exposa ensuite à Charles les difficultés qu'il rencontrait pour convaincre ces païens d'abandonner leurs fétiches et d'appeler "Dieu" leur Grand Esprit. Pour les Indiens, tout ce qui les entoure est un esprit possédant une puissance surnaturelle et contrôlant la vie. Le soleil, la montagne, le castor, l'aigle, chacun de ces êtres ou de ces choses possède une force mystérieuse, une médecine. Pour survivre, il leur faut accomplir des cérémonies afin de solliciter l'aide de ces esprits. Leur "médecine" s'apparente à la magie, les guerriers s'enduisent de peintures de guerre, croyant ainsi être protégés des flèches et des balles. L'idée d'être invulnérable est une inconscience qui décuple leur courage au combat en voulant ignorer la mort.

- Mais c'est de la foi en une croyance dont vous me parlez, Frère... l'interrompt Charles. N'est-ce pas la même foi qui fait croire en la résurrection des Justes dans le paradis de la religion chrétienne et donne aux Chrétiens le même courage devant la mort ?

- Même si un guerrier croit assez fort au pouvoir de sa médecine, il est douteux que celle-ci puisse le protéger d'une flèche ou d'une balle. La foi dans le pouvoir de Dieu ne peut se comparer à la croyance dans la magie des chamans, Charles.

- Ah ! Et pourquoi ? ...si l'idée est le fondement de la foi, il ne me paraît pas y avoir de différence entre la foi en la mansuétude divine et la foi en la médecine de la nature. Avez-vous examiné le dos d'Élan téméraire soigné par la médecine de Corbeau bleu ? ...

- Vous êtes un mécréant Charles !

- Non Frère Constantin, mais je crains que par leur intolérance et leur prétention à détenir la "Vérité" révélée, les religions créent plus de haine que d'amour dans le genre humain. Je suis simplement un homme qui doute de ceux prétendant que la parole de Dieu leur a été révélée. S'ils parlent en son nom, c'est le plus souvent pour imposer un ordre parfois plus contestable que celui qu'ils dénoncent.

-Je ne suis pas toujours d'accord avec cet ordre du monde, mais en existe-t-il un qui lui soit supérieur ?...

Sans commenter la pensée lui venant à l'esprit, comme quoi l'ordre huron valait bien l'ordre chrétien et réciproquement, Charles souhaita le bonsoir à son conteur de veillée.

Le tipi

Le lendemain Lys blanc, accompagnée de Chante avec le vent et de Belle aurore, vint demander à Charles où installer son tipi, cette tente conique en peaux montée sur perches.

Il choisit une petite surélévation adossée à un bouquet de bouleaux, d'où l'on apercevait la rivière. En retrait du village et à une vingtaine de toises de la cabane en bois rond du Frère Constantin, cet emplacement conviendrait pour maintenir Loup blanc à distance des chiens qui n'aimaient pas son odeur de fauve.

Les femmes amenèrent de longues perches et un assemblage hétéroclite de peaux de caribou. Le support principal du tipi fut fait de trois solides perches réunies par des ligatures à la partie supérieure, elle-même attachée par un lien ancré au sol par un piquet. Une fois le support en place, les Indiennes placèrent d'autres perches et déplièrent l'enveloppe de peaux, fixant sa bordure inférieure en terre avec des piquets et fermant la couture verticale à

l'aide de chevilles de bois. Enfin elles insérèrent deux perches légères extérieures à la tente, dans les pochettes des oreilles à fumée que l'on pouvait ainsi orienter selon le sens du vent. La charpente était légèrement inclinée, ainsi le fond de la demeure était plus spacieux et le trou à fumée excentré, ce qui assurait une meilleure ventilation. La pente accusée de la partie avant du tipi orientée à l'Est, soutenait mieux l'ensemble de la structure contre les vents d'Ouest. Le tipi pouvait ainsi résister aux tempêtes.

Les bords de l'entrée étaient cousus avec des tendons de caribou autour de l'encadrement de bois. Faisant office de porte, un lambeau de peau pendait à la manière d'un rideau. Une fois monté, le tipi de l' « Homme qui parle avec les loups » avait un diamètre de plus de trois toises à sa base. Il offrait suffisamment d'espace pour y loger confortablement son couchage, la litière de Loup blanc, la pile de bois de chauffage, le foyer et le paquetage du nouveau guerrier huron. Charles pensait qu'il pourrait ensuite se confectionner quelques objets mobiliers, en particulier un coffre pour déposer ses vêtements. Il vivrait à l'indienne, mais cet engagement n'interdisait nullement d'améliorer les conditions de cette vie nomade.

Le tipi achevé, Charles s'installa avec l'aide mutine des deux jeunes squaws qui transportèrent son bagage. Il avait plein de projets pour les jours prochains : un four à pain, un fumoir pour boucaner, un séchoir à poissons, un râtelier pour ses armes, du mobilier, etc. La vie était belle et il y avait Chante avec le vent !

Les ordres

Après la disparition de l'astre du jour sous la ligne d'horizon, Ours en colère fit appeler Pied qui tourne, le crieur du village. Il le chargea de prévenir, en passant de tipi en tipi, les hommes de se rassembler le lendemain au lever du soleil, sur la place des Conseils.

Au chant du tétras des plaines, les hommes étaient réunis autour des totems. Escorté du chaman et de Nuage noir, Ours en colère prit place dans le cercle des braves parmi lesquels Charles s'était installé.

- Hommes des loups, leur dit-il, la lune des Feuilles rousses se lève et nous annonce la neige prochaine. Il nous faut constituer les réserves de viande et de poissons séchés nécessaires à l'alimentation du village avant que l'hiver arrête la vie sur cette terre. Nuage noir va diviser le clan en équipes de chasse et de pêche :

- la première partira à l'Ouest pour y chasser le caribou et l'orignal ;***
- la seconde remontera la rivière pour traquer les ours qui s'attardent à manger des baies et des poissons avant d'hiberner ;***
- la troisième, celle des pêcheurs, fera provision de truites, perches et saumons.***

Durant l'absence des hommes, la protection du village sera assurée par les Puissants tomahawks. Élan téméraire, Castor ombrageux et Plume d'aigle, les jeunes guerriers de l'année, feront découvrir notre territoire de chasse à mon fils, l' « Homme qui parle avec loups » J'ai dit !

Les braves approuvèrent les décisions de leur sachem, puis écoutèrent Nuage noir composer les équipes de chasseurs placées sous la direction de l'un d'entre eux. Le lendemain à l'aube, les groupes quittaient le village. La lune des Feuilles rousses en était à son premier quartier, les premières neiges tomberaient avant que la lune des Castors prenne son relais. La vie du clan était rythmée par l'astre qui éclairait ses nuits en faisant chanter les loups.

Le Huron blanc

Depuis le départ en chasse du clan, trois lunes s'étaient écoulées. Les hommes avaient ramené au village de quoi attendre le renouveau de la nature. La lune des Castors avait recouvert la terre d'un épais manteau de neige, la lune de la Chasse avait amené un vent du Nord que les animaux affrontaient avec une épaisse fourrure de poils clairs, la lune Froide avait gelé toute la vie sur la toundra.

Durant ce même temps, Charles était devenu méconnaissable. Les traits de son visage s'étaient burinés, sa peau hâlée, ses cheveux bruns, nattés, tombaient sur les épaules, il avait rasé sa moustache afin d'en interdire l'accès aux glaçons. Vêtu à l'indienne d'un pantalon et d'une veste en peau, rien ne le différenciait d'un huron du village. De son habit de gentilhomme, il n'avait conservé que le ceinturon à boucle d'argent et la dague de veneur. Le Chevalier de Picardie était devenu le fils d'Ours en colère. Ses talents de chasseur, la justesse de son coup de fusil, les prises de ses pièges, faisaient la fierté de son père adoptif.

De la saison de chasse faite en compagnie de Loup blanc devenu un puissant louvart, Charles avait récolté de belles peaux qui s'entassaient en ballots dans son tipi. Bien sûr c'était Chante avec le vent, la fille de Lys blanc, qui avait apprêté ses fourrures. Toutefois, Charles n'était pas satisfait, ses fourrures ne représentaient pas une grande valeur sur un marché alimenté maintenant par toutes les tribus indiennes, soucieuses de se procurer les produits des Blancs par le troc. Sur la place de Montréal, les fourrures les plus cotées étaient celles du lynx, le loup-cervier européen, le gros gris à fourrure épaisse, celui à longues touffes de poils foncés au bout de ses oreilles pointues lui faisant comme des cornes.

Or, Charles se souvenait avoir croisé de nombreuses traces de lynx aux chutes de la rivière Richelieu, à hauteur du campement d'en bas. Il souhaitait y retourner pour compléter son stock de marchandises afin d'en tirer un prix suffisant. Il comptait alors acquérir un traîneau avec un équipage de chiens, des outils, des armes à feu, de la farine et divers objets qui lui rendraient la vie plus facile. Il consulta Élan téméraire et l'invita à partager son projet pour occuper cette fin d'hiver.

- Combien de temps nous faudrait-il, mon frère, pour nous rendre aux chutes du Lynx, en amont de la rivière ? Je souhaiterais ajouter quelques peaux de lynx à mon stock de fourrures.

- La rivière est prise par les glaces et nous pouvons marcher dessus. Entre le temps de marche et le temps de chasse, nous ne serons pas de retour avant la fin de la lune des neiges. Si tu le souhaites, je peux demander à Plume d'aigle et à Castor ombrageux de nous accompagner, nous pourrions ainsi faire une belle trappe.

- Cela me paraît bien. Pouvons-nous partir demain à l'aube ?

- Je vais prévenir nos frères ; peux-tu en aviser notre père ? Je te rejoins à son tipi.

Il y avait un conseil dans le tipi d'Ours en colère et la discussion paraissait fort animée quand Charles gratta la peau de porte pour être invité à entrer. Laissant Loup blanc dehors, il alla s'asseoir à la place que lui indiquait son père.

- Qu'as-tu à nous dire mon fils ?

- Je te salue mon père. Mon salut à vous Hommes sages. Je suis venu vous dire que je pars demain aux chutes du Lynx, avec Élan téméraire et deux autres jeunes braves pour chasser. Nous serons de retour dans une lune.

Élan téméraire demanda à entrer dans le cercle des Hommes.

- C'est là une belle épreuve mes fils, déclara Ours en colère. La lune de la Neige est cruelle mais elle est favorable à la chasse. La surface blanche est durcie par le gel, mais le froid harcèle les bêtes et les hommes. C'est un temps de crainte, mais c'est aussi un temps de vie qui prépare l'arrivée du printemps. Que le Grand Manitou veille sur votre chasse. J'ai dit !

Les deux frères quittèrent le tipi après avoir salué l'assistance, sous l'œil furieux de Chante avec le vent qui sortit derrière eux pour se diriger vers le tipi de Nuage noir où se trouvait son amie Belle aurore.

L'appoint imprévu

Lorsqu'elle revint dans le tipi familial que les hommes du conseil avaient quitté, Chante avec le vent s'entretint avec Lys blanc. Celle-ci calma son agitation, lui promettant d'entretenir son père du nouveau et hardi projet de sa fille.

Le soir venu et le repas terminé, alors que Chante avec le vent s'allongeait sur sa couche, Lys blanc eut une discussion animée avec Ours en colère. La même scène se déroulait dans le tipi de Nuage noir où Fleur de rivière, son épouse, l'entretenait du même projet de sa fille, Belle aurore. Les deux jeunes filles voulaient accompagner les quatre jeunes braves !

Les mères ayant pris le parti de leur fille, elles étaient décidées à convaincre leur époux de les autoriser à suivre les chasseurs. Elles firent valoir qu'elles-mêmes à cet âge, accompagnaient leurs frères à la chasse pour gratter les peaux. Ours en colère et Nuage noir étaient deux sages sachant que le seul moyen d'avoir la paix dans son tipi était de satisfaire les caprices de leur femme. Après le baroud d'honneur d'une résistance de pure forme, ils se laissèrent convaincre de l'intérêt d'une telle épreuve pour former le caractère de la jeunesse.

Le lendemain matin, les quatre jeunes braves chaussés de raquettes quittèrent le village. Ils étaient équipés de deux travois constitués de perches accouplées, dont l'extrémité reposant sur le sol était plate afin de glisser sur la neige ; l'autre extrémité s'appuyait sur les épaules de l'homme qui tractait ce véhicule traîné. Une plate-forme disposée au centre des perches recevait la charge à transporter. C'était simple, facile à construire et à réparer !

Charles avait confié l'un de ses fusils à Élan téméraire devenu un bon tireur ; lui-même portait le second, tout en ayant accroché sur son havresac l'arc en frêne et le carquois offert par Nuage noir. Excité par l'ambiance du départ, Loup blanc tournait autour de Charles. Une sangle de cuir passée autour du front et une autre en travers de la poitrine, les deux tracteurs décollèrent leur travois et s'engagèrent sur la piste tracée avec ses raquettes, par l'éclaircieur de tête. Il était convenu de se relayer pour équilibrer les efforts des équipiers.

*À peine les limites du village étaient-elles franchies, que Loup blanc se retourna en aboyant et se dirigea vers deux silhouettes chaussées également de raquettes qui marchaient dans leurs traces. Les quatre chasseurs marquèrent un temps d'arrêt et, avec surprise, reconnurent Chante avec le vent et Belle aurore. Un baluchon sur le dos et une lance à la main, elles les rejoignaient. Arrivée à hauteur de Charles, Chante avec le vent le fixa dans les yeux et lui dit : **Les gardiennes de tipi ont brisé leurs chaînes pour venir chasser avec vous !***

Avant que Charles ait eu le temps de protester, son frère intervint :

- Ne te fâche pas mon frère, les parents ont donné leur accord. Il est de tradition chez nous, que les squaws accompagnent les chasseurs pour préparer la viande et gratter les peaux.

- J'aurais dû inviter tout le village ! plaisanta Charles d'un air pincé. Mais n'oubliez pas jeunes filles, qu'étant le plus âgé je suis le chef de cette expédition. Posez maintenant votre bagage sur les travois et marchez derrière.

- Nous porterons notre couchage Monsieur le Chef de cette expédition, pour ce qui est de la nourriture, elle est déjà chargée dans vos sacs, nous y avons veillé !

- Bon ! puisqu'il n'y a rien à redire, conservons notre souffle pour marcher, il faut tracer la piste.

Sous son humeur bougonne de chasseur contrarié par cet imprévu, Charles n'était pas mécontent de ce renfort de bras qui permettrait de multiplier les résultats de sa trappe. Par ailleurs, il ne pouvait s'empêcher d'admirer ces jeunes filles qui ne craignaient pas d'affronter les rigueurs de l'hiver et les risques d'une telle aventure à près de quinze lieues de leur village.

L'installation

En fin d'après-midi du quatrième jour, les six trappeurs arrivèrent à hauteur du campement d'en bas des chutes. Castor ombrageux y était déjà venu chasser avec son père l'année d'avant. Il guida le groupe vers une grotte qu'il connaissait, cachée par un éboulis autour duquel avait poussé un bosquet d'arbustes givrés.

Avant de s'engager dans la grotte, Élan téméraire proposa de faire un feu de fumée à son entrée afin de déloger un éventuel ours ou autre animal réfugié là. L'idée sembla bonne et le feu fut rapidement allumé. Des poignées de neige jetées sur les branches de sapin qui éclataient en des gerbes d'étincelles, produisirent une abondante fumée que les squaws poussaient à l'intérieur de la caverne en agitant une peau au-dessus du foyer. Par prudence, Charles et Élan téméraire avaient chargé leur fusil et se tenaient prêts.

Au bout d'un moment, un ours noir éternuant et grognant se rua à l'extérieur. Un seul coup de feu partit. L'ours s'écroula à côté du foyer.

- Bravo petit frère, tu tires mieux au fusil qu'à l'arc puisqu'une seule balle te suffit ! J'ai gardé la miennne en réserve au cas où il y aurait un second occupant dans la grotte. Les deux frères partirent d'un grand rire en partageant le souvenir d'une chasse d'automne où Élan téméraire avait utilisé deux flèches pour tuer un cerf.

La fumée continuait à envahir la grotte, mais rien ne semblait bouger. Jugeant l'attente suffisante, Castor ombrageux et Plume d'aigle avaient empoigné une branche d'épinette enflammée pour éclairer l'intérieur de l'ancre de l'ours. Collée à la paroi supérieure, la fumée dérangeait quelques chauves-souris qui voletaient en poussant des petits cris. La grotte était spacieuse et sa température surprenait, elle faisait fondre les glaçons accumulés sur les vêtements des visiteurs ! Un Hourra collectif salua la découverte de Castor ombrageux.

Les jeunes gens installèrent leur campement dans le logis de l'ours après y avoir déposé quelques torches de résine. Élan téméraire dépouilla son ours aidé de Belle aurore. Charles et Castor ombrageux allèrent ramasser et couper du bois. Plume d'aigle s'en alla vers la rivière pour casser la glace avec son tomahawk et pêcher quelques poissons. Chante avec le vent dressa un fumoir pour y déposer des tranches de viande d'ours.

Charles pensait chasser autour de ce campement durant une quinzaine de jours si les conditions s'y prêtaient et si la nourriture ne faisait pas défaut. L'appoint initial de l'ours allait fournir le lard et la viande, en plus d'une peau qui ornerait probablement la couche de Belle aurore. Plume d'aigle ramena une demi-douzaine de belles truites appâtées avec les tripes de l'ours. La disette ne sera pas pour ce soir, pensait Loup blanc qui grognait autour de la carcasse du plantigrade.

Première soirée

Installés comme des ours hibernant dans leur grotte, nos jeunes hurons et huronnes festoyèrent gaiement face au feu éclairant l'entrée de leur caverne. La panse remplie de viande fraîche et les dents plantées dans un os, Loup blanc était allongé à côté de

Charles. La neige durcie de la piste avait endolori les coussinets de ses pattes que Charles examinait et massait. Chante avec le vent proposa un baume fait d'une huile de poisson, dont elle se servait pour soigner les engelures. À la surprise de Charles, qui n'avait encore jamais vu son compagnon à quatre pattes accepter un autre contact que le sien, Loup blanc ne manifesta aucune animosité lorsque la jeune fille s'empara de sa patte pour la soigner. Il semblait que l'animal, comme le maître, était tombé sous le charme de la squaw aux longs cheveux. **Mon loup se civilise**, pensa Charles en regardant Chante avec le vent lui gratter le crâne ! Dehors soufflait un vent froid qui poussait les nuages, permettant ainsi d'apercevoir quelques étoiles. Au loin, des coyotes s'appelaient.

Charles proposa d'organiser la journée du lendemain. Tous acquiescèrent, exprimant ainsi leur accord de le reconnaître comme chef de l'expédition :

- Nous disposons de deux fusils, ils permettent de tuer loin, mais font du bruit, cela éloigne les animaux. Nous utiliserons les arcs sur une lieue autour du campement et les fusils plus loin en les répartissant. Élan téméraire et Plume d'aigle longeront la rivière en se dirigeant vers le Nord pour rechercher des traces de lynx. Accompagné de Castor ombrageux, je remonterai au-delà des chutes sur une bonne lieue. Nous emporterons les pièges pour les déposer sur les traces repérées. Départ au lever du jour et retour à la grotte avant la nuit.

Élan téméraire traduisit le plan de chasse pour Castor ombrageux et Plume d'aigle, ils ne possédaient que quelques rudiments de la langue de Voltaire.

- Et nous... nous gardons votre tipi de pierres ? demanda Chante avec le vent.

- Vous suivez qui vous voulez, je ne donne pas d'ordre de chasse aux squaws ! répondit malicieusement l'Homme qui parle avec les loups. **Viens Loup blanc, allons saluer la lune.**

Malgré la fatigue, Charles éprouvait le besoin de marcher avec son loup au bord de cette rivière où il avait vécu sa rencontre avec Peau qui brille. Il avait l'espoir d'entendre le chant de la meute et était curieux de voir quel serait le comportement de son compagnon en retrouvant sa tribu canidé. Mais bientôt les quelques étoiles qui jetaient un regard au travers des nuages, s'effacèrent du ciel, une chape sombre s'avancait et la neige se mit à tomber. L'homme et la bête hâtèrent le pas pour retrouver le refuge de l'ours dans lequel régnait une douce température. Heureusement, le feu en dessinait l'entrée dans l'ombre opaque de la nuit.

La trappe

Au lever du jour, les trappeurs chaussés de leurs raquettes étaient prêts à prendre la piste. Les squaws adoptèrent une équipe, comme par hasard, Chante avec le vent se retrouva dans celle de Charles sous prétexte de soigner les pattes de Loup blanc !

Suivi de ses équipiers et devancé par Loup blanc, Charles entreprit l'escalade qui conduisait en haut des chutes. La piste de portage empruntée l'été dernier, était rendue invisible par l'épais manteau de neige que Loup blanc renonça bientôt à affronter en venant se placer derrière les raquettes de Charles. De nombreuses traces fraîches s'entrecroisaient : lièvres, renards, lagopèdes, perdrix, porcs-épics, mais pas la moindre empreinte de ce grand chat sauvage à la si belle fourrure.

Lorsque le soleil fut au plus haut de sa poussive ascension hivernale, les trois jeunes gens marquèrent un arrêt pour sortir quelques morceaux de pemmican de leur sac et boire un peu de neige fondue, puis firent demi-tour. En bas des chutes, alors que le soleil touchait maintenant l'horizon du couchant, Charles décida de poser les collets faits de lacets de cuir, sur les passages des petits animaux. La nuit tombait lorsqu'ils atteignirent la grotte où l'équipe d'Élan téméraire préparait le repas du soir : deux lièvres rôtaient au-dessus des flammes d'un feu bien apprécié.

Le repas terminé, Charles proposa d'élargir la zone de trappe en prospectant, le lendemain, à l'Est et à l'Ouest de la rivière une fois les pièges relevés. Le feu garni pour la nuit, tous s'allongèrent sur leur litière de peaux et s'endormirent. Au petit matin, une nouvelle couche de neige avait effacé les traces de la veille. La relève des pièges emplit le garde-manger pour les jours à venir.

Traversant la rivière gelée, l'équipe de Charles progressa vers le couchant en relevant des traces, mais ce fut en lisière d'un bois de sapins qu'ils découvrirent enfin l'empreinte qu'ils cherchaient : une famille de lynx avait élu domicile dans ce bois ! Les collets et trébuchets furent posés sur ses passages et solidement attachés à de robustes branches basses pour tenir compte de la puissance de l'animal.

Sur la piste du retour, Chante avec le vent tua un lagopède avec l'un des galets ronds qu'elle promenait dans son sac, Charles se dit qu'il ne ferait pas bon d'avoir un différend avec cette amazone lançant des cailloux avec autant de dextérité. Puis Loup blanc rattrapa un porc-épic avant qu'il ait eu le temps de se réfugier sur un arbre. Charles était curieux de voir comment son loup allait s'y prendre pour venir à bout de cette boule d'épines !

- C'est une compétition entre l'agilité du porc-épic et l'endurance du loup, expliqua Castor ombrageux par l'intermédiaire de Chante avec le vent. N'ayant pas eu le temps de se mettre à l'abri, le porc-épic va se défendre en s'agrippant solidement au sol, bien campé sur ses pattes de devant et l'arrière-train face à son agresseur. Si ses dents ne lui sont pas utiles pour se battre, en revanche les piquants de sa queue sont une arme redoutable dont il se sert en effectuant des mouvements de va-et-vient. Il se sert de ses pattes arrière comme pivot pour donner le maximum d'efficacité à sa queue armée.

Instruit par cette leçon de chasse, Charles regardait son loup tourner, par bonds, autour de sa proie, l'un comme l'autre glissant parfois sur la surface glacée de la rivière où ils étaient maintenant engagés. La tactique de Loup blanc paraissait être de fatiguer son adversaire en lui imposant de fréquents demi-tours, ne pouvant l'approcher par l'arrière, il tentait de le saisir par le nez. C'est ce qu'il parvint à faire en profitant d'un déséquilibre dérapant du porc-épic, non sans avoir ramassé quelques piquants sur sa gueule et sur une patte. La douleur décupla sa rage. Ayant saisi l'animal caparaçonné par le nez, il le secoua de telle sorte qu'il lui rompit le cou. Une fois sa proie morte, il la renversa sur le dos et attaqua son ventre, seul endroit dépourvu de défense. Lui ouvrant ensuite la panse à coups de dent, il la dévora par l'intérieur, ce qui ne le mit pas à l'abri de nouveaux piquants.

Charles retira les épines plantées dans le mufler de son fauve pendant que Chante avec le vent récupérait les piquants de la dépouille du porc-épic, ils lui serviraient à réaliser des parures. Il fallait maintenant rentrer, la pénombre s'installait.

Le nouveau frère

Les jours suivants furent consacrés à poser et à relever les pièges. Sept belles fourrures de lynx, plusieurs de renards et une douzaine de martres, de lièvres blancs et d'hermines, composaient maintenant le bagage de Charles. Ses autres équipiers, squaws comprises, avaient également fait bonne chasse, leurs ballots de fourrures étaient bien garnis.

Le cinquième jour, Charles proposa de faire une reconnaissance, en descendant plus au sud, vers le lac Champlain, le territoire de chasse de la Hachette à quinze lieues de là. Il pensait y trouver d'autres gîtes de lynx. S'équipant des travois sur lesquels ils chargèrent l'assemblage de peaux servant à monter un tipi, et quelques équipements pour affronter une nuit d'hiver, les six Hurons et Loup blanc remontèrent les sauts de la rivière en profitant d'un ciel dégagé. Sur le promontoire dominant les chutes, Charles scruta l'horizon à l'aide

de sa longue-vue. Un blanc immaculé couvrait la plaine et avalait même les forêts. Tout à coup, il bloqua la rotation de son tour d'horizon : un mince filet de fumée montait verticalement dans le ciel sans vent, à une demi-lieue à l'Est de la rivière ! Charles passa la lunette à Élan téméraire en lui indiquant la direction à observer. Se concertant, ils décidèrent d'aller se rendre compte de l'identité de cette présence, tout en prenant la précaution d'approcher sans être vus ; Amis hurons ou ennemis iroquois ? il fallait s'en assurer.

Après une heure de progression en empruntant les creux et les lisières, ils parvinrent à une cinquantaine de toises du campement suspect et se divisèrent en deux groupes pour l'encercler. Chante avec le vent, Belle aurore et Loup blanc demeurèrent en retrait avec les travois pour observer et éventuellement, porter secours à l'un des groupes en difficulté.

Charles et Élan téméraire s'approchèrent par bonds du maigre feu autour duquel se dessinaient deux silhouettes allongées, serrées l'une contre l'autre sous une couverture de couleur à demi recouverte de neige. Durant quelques minutes, ils observèrent la scène, tentant de surprendre le moindre mouvement. En face d'eux, Plume d'aigle imita plusieurs fois le chant du lagopède sans provoquer de réaction. Lentement, les deux hommes s'approchèrent des dormeurs :

- **Des Iroquois !** cria Élan téméraire en se précipitant, le tomahawk levé, sur les deux dormeurs.

- **Non !** hurla Charles d'une voix autoritaire. **Mon frère ne peut pas tuer des hommes sans défense, ce n'est pas digne d'un brave... Regarde, ils sont morts** ajouta Charles en touchant l'un des corps allongés qui paraissait déjà raide.

Bloqué dans son assaut meurtrier, Élan téméraire laissa retomber son arme et se pencha sur les corps gelés, enveloppés dans une couverture dont la couleur signalait l'appartenance. Ils n'étaient pas morts, mais n'en valaient guère mieux. L'un d'entre eux ouvrit les yeux et reconnut des Hurons penchés sur lui. Avec difficulté, il prononça quelques mots en langue huronne :

- **Moi... Coyote hardi... fils Ours en colère... évadé de chez les Iroquois...**

Après un temps de réflexion dû à la surprise, Élan téméraire s'écria :

- **Mon frère... c'est mon frère Coyote hardi.** S'adressant en français à Charles qui ne comprenait rien à ces retrouvailles : **J'ai failli tuer mon frère. Sans ton intervention, je tuai Coyote hardi qui est du sang de mon père... mon sang.** Puis il s'assit à côté du corps gelé de son frère. Chante avec le vent et Belle aurore s'étaient approchées et recouvraient les deux hommes couchés avec une peau d'ours déballée d'un travois.

- **Du feu !** cria Charles, **il leur faut un bon feu pour les réchauffer et cuire de la viande. Nous allons monter le tipi ici, ces hommes sont trop faibles pour être transportés aujourd'hui jusqu'à la grotte.**

Un campement s'improvisa aussitôt autour du foyer vivement réanimé. Charles ne comprenait rien à cette histoire de nouveau frère, mais il pensait qu'il était urgent de prendre les dispositions pour sauver deux vies. Pendant que les squaws massaient les visages et les membres des rescapés, des épinettes étaient abattues et transformées en perches, des troncs d'arbres morts étaient débités en bûches, des côtelettes d'ours cuisaient sur les braises et le tipi se montait. Chante avec le vent faisait fondre de la neige dans sa marmite de cuir et y jetait des feuilles séchées de menthe sauvage, de la poudre de navet des prairies et de l'écorce de cèdre blanc. Consommée chaude, cette décoction était censée rendre de la vigueur aux deux Hurons à moitié morts.

La révélation

Une fois le tipi installé au-dessus des deux Hurons et du feu, l'ambiance se réchauffa. Avec précaution, les squaws leur firent avaler la décoction. Un sourire éclaira le visage de Coyote hardi qui commençait à retrouver l'usage de ses membres. Regardant le visage de la jeune squaw qui lui soutenait la tête, il dit :

- Toi... Chante avec le vent, fille de Lys blanc... Toi, petite sœur de Coyote hardi.

Pleurant de joie et embrassant son frère retrouvé, la jeune fille se tourna vers Charles :

- Charles, tu as sauvé mes deux frères. Je te dois plus que ma vie. Sache-le.

- Peux-tu m'éclairer ? Je n'ai rien compris à cette affaire de famille.

- Lui c'est Coyote hardi, mon demi-frère. Il a été capturé par les Iroquois avec sa mère, Tête qui rêve la première épouse d'Ours en colère, dans le temps que les Blancs appellent l'année 1747, il y a maintenant neuf années. Il s'est échappé en compagnie de Chien batailleur, de la tribu qui le gardait prisonnier. Tête qui rêve n'a pas voulu les suivre pour ne pas compromettre leur fuite. Cela fait dix jours qu'ils marchent dans la neige, sans raquettes, avec pour seules armes un couteau et un tomahawk qu'ils ont dérobé à leurs gardiens. Coyote hardi me demande comment l'on te nomme, il veut garder ton nom dans sa mémoire jusqu'à sa mort.

- Dis-lui, petite sœur, que mon cœur se réjouit d'avoir un nouveau frère et que nous allons le ramener dans la famille de son père. S'adressant à Élan téméraire, il lui proposa de construire deux autres travois avec lesquels on pourrait traîner Coyote hardi et Chien batailleur jusqu'à la grotte où ils seraient mieux installés pour se rétablir.

Les quatre équipiers se mirent à l'ouvrage et avant que la lumière du jour s'éteigne, ils avaient fabriqué deux nouveaux travois sur lesquels était disposé un siège qui permettrait de transporter les deux Hurons trop faibles pour marcher. La soirée dans le tipi fut joyeuse, les produits de la chasse ne manquaient pas après avoir effectué la relève des pièges posés lors de l'escalade du matin. Les évadés avaient raconté leur aventure que Chante avec le vent traduisait pour Charles. Il se promettait d'accélérer l'apprentissage de cette langue qui s'exprimait plus par des sifflements, des grognements et des ululations que par des mots. Les sons de gorge étonnants du langage huron, paraissaient venir des origines du langage humain, ce qui ne facilitait pas sa prononciation par des lèvres accoutumées à la rondeur de mots composés de voyelles et de consonnes. Une technique d'expression à apprendre ! Il ne s'agissait pas de savoir seulement parler aux loups, il lui fallait maintenant parler huron.

Fin de trappe

Le lendemain, après une bonne nuit, les deux Hurons rescapés du gel affirmaient se sentir capables d'affronter l'épreuve d'un transfert vers la grotte, à une lieue de là. Le campement fut démonté, les convalescents déposés sur leurs sièges de transport, puis les quatre hommes valides s'attelèrent aux travois alors que les squaws ouvraient la piste, Loup blanc sur leurs talons.

En raison de sa trop forte pente, la piste de portage fut délaissée. Le contournement des chutes imposa d'allonger le trajet en s'éloignant du cours de la rivière et la poudreuse, dans laquelle ils enfonçaient, ne facilitait pas la progression. En fin de journée, la troupe fourbue rejoignit la grotte où elle se réinstalla pour remettre sur pied le renfort de guerriers que l'hiver envoyait au clan des Loups.

Les jours suivants furent consacrés à la chasse, il s'agissait de ravitailler ces nouvelles bouches et de fumer la viande nécessaire au retour. L'abondance de nourriture, le repos, la chaleur de la grotte et la robuste constitution des évadés, accéléra leur remise en forme. Au matin du troisième jour, Coyote hardi tenant Chante avec le vent par la main, vint

trouver Charles et lui fit savoir que Chien batailleur et lui-même pouvaient maintenant marcher pour rejoindre le village des Loups.

- **Quel est ton avis Élan téméraire ?** demanda Charles.

- **Je dis que nous pouvons partir.**

- **Nous quitterons le campement demain à l'aube. Il faut relever aujourd'hui tous nos pièges et fabriquer des raquettes pour Coyote hardi et Chien batailleur.**

La journée s'acheva en préparatifs et à charger les ballots de peaux et la viande séchée sur les travois. Quand le jour se leva, les huit jeunes gens et le loup s'engagèrent sur la piste du retour. Le ciel était clément, le froid vif avait durci la neige, ce qui permettait de marcher sans trop d'efforts en faisant glisser les travois. Les squaws ouvraient la piste, les quatre équipiers tractaient leur charge, les deux convalescents suivaient les traces du premier travois tiré par Charles, Loup blanc devant lui, Élan téméraire fermait la marche. Afin de ménager les forces des deux rescapés, Charles limitait la longueur des étapes et arrêtait la progression avant la fin du jour, permettant ainsi d'installer le tipi, d'allumer le feu et de préparer le repas dans de bonnes conditions.

Le troisième soir de leur voyage, ils n'étaient plus qu'à deux lieues du village. Au lieu de forcer l'allure pour arriver une fois la nuit tombée, Charles préféra passer cette dernière nuit avec ses compagnons de trappe. Profitant de l'ambiance joyeuse de la soirée, Charles leur dit son bonheur d'avoir passé ces quelques jours avec eux et conduisit une si bonne trappe ; il n'était pas courant que des chasseurs rapportent autant de fourrures en si peu de temps et, surtout, en ramenant deux nouveaux guerriers dans le clan ! Il savait maintenant pouvoir compter sur chacun d'eux, leur solidarité permettrait d'accomplir de grandes choses. Il y aurait d'autres trappes à partager.

L'arrivée

Le soleil montait encore quand une squaw qui ramassait les branches cassées par le gel pour en faire un fagot, aperçut les silhouettes d'hommes et d'un loup progressant sur la rivière gelée en direction du village. Elle cria à la ronde l'arrivée des chasseurs. Sortant des tipis, une partie du village s'avança pour regarder ceux qui venaient du sud. Ours en colère reconnut de loin la haute silhouette de Charles accompagné de son loup, il se posait la question de savoir qui étaient les deux nouveaux ajoutés à l'équipe des jeunes trappeurs.

Chante avec le vent ne put contenir plus longtemps son impatience, délaçant ses raquettes, elle courut sur l'une des multiples pistes qui rayonnaient vers le village pour se jeter au plus vite dans les bras de son père en pleurant de joie.

- **Mais... quel malheur est donc arrivé ?** ... interrogea Ours en colère se méprenant sur le sens des larmes de sa fille.

- **Mon père, c'est incroyable. Nous te ramenons Coyote hardi, ton fils, évadé de chez les Iroquois.**

La petite troupe arrivait, Coyote hardi se retrouva face à son père. Une intense émotion étreignait les deux hommes, ils se donnèrent l'accolade.

- **Où est ta mère, mon fils ?**

- **Tête qui rêve est toujours captive des Iroquois. Leur village se trouve à trois jours de marche, au sud du fort des Vestes rouges. Je retournerai chercher ma mère avec quelques braves de mon clan.**

Élan téméraire s'approcha de son père :

- Père, si tes fils sont aujourd'hui autour de toi, nous le devons à mon frère blanc. Sans son intervention, j'allais tuer Coyote hardi que je prenais pour un Iroquois. Par sa sagesse, il a désarmé mon bras avant que je frappe.

Lys blanc invita les enfants de son époux et Chien batailleur qui n'avait plus de famille, à rejoindre le tipi familial. Les travois déchargés, les ballots de fourrures, le matériel et la viande séchée rangés, chacun retrouva les siens. Pour fêter ce retour, Ours en colère et les Sages décidèrent qu'une danse aurait lieu le soir même pour remercier les esprits d'avoir été favorables au clan.

La danse des Puissants tomahawks

Trois bûchers disposés en triangle éclairaient la place enneigée du village rassemblé autour de ses totems.

Tous étaient chaudement vêtus d'habits de peaux sur lesquels étaient dessinés des symboles. Ours en colère présidait la cérémonie, entouré de la fratrie formée par les huit jeunes trappeurs, des Sages, de Nuage noir, du chaman et de Frère Constantin, tous assis sur des fourrures d'ours posées sur la neige. Un groupe de musiciens jouait de la flûte, du tambour et de la calebasse, diffusant une symphonie aux harmonies guerrières, douée d'une grande puissance rythmique. Le chœur entonnait un refrain qui résonnait d'une étrange sonorité en agressant les sens.

Des danseurs vêtus en guerriers, offraient un curieux spectacle de tourbillons, ils se fondaient dans une frénésie de couleurs, de mouvements et de sons. D'un seul coup, tous les danseurs se transformèrent en oiseaux, plumes gonflées et ébouriffées, imitant leurs parades de printemps. Les hommes se pavanaient comme des coqs alors que des femmes sorties de l'ombre de la nuit, venaient les émoustiller en entrant et sortant du cercle de danse. La musique reproduisait les modulations rauques du grand tétras, battant ainsi le rythme de la vie exprimé par la danse. Dans la voix du chœur, où le contre-chant aigu des femmes planait au-dessus des basses masculines, on retrouvait le tonnerre, le vent, la pluie... danse et cadence du monde vivant. Le Grand Esprit pouvait être fier de sa création à laquelle les Hurons rendaient hommage en se mettant en harmonie avec la terre.

Ours en colère mit fin aux battements des tambours et aux chants. Il demanda au clan des Loups de remercier le Grand Esprit de lui avoir rendu deux guerriers. Puis Nuage noir rassembla les danseurs qui étaient les Puissants tomahawks et vint chercher Charles assis avec Loup blanc aux côtés d'Élan téméraire et de Coyote hardi. L'invitant à le suivre au milieu des danseurs, il lui posa les mains sur les épaules et le convia à devenir un Huron d'élite en entrant dans le clan des guerriers.

- Nuage noir, tu me fais un grand honneur en faisant de moi un guerrier d'élite du clan des Loups. J'accepte, Loup blanc et moi apporterons nos ressources guerrières et apprendrons vos tactiques.

Un tonitruant « Hourra ! » fut poussé par les guerriers lorsque Nuage noir eut traduit la réponse de l'Homme qui parle avec les loups. En un instant, Charles fut hissé sur leurs épaules et promené en dansant devant l'assemblée. En final, il se retrouva par terre où chaque guerrier vint le froter avec une poignée de neige, c'était la manière huronne d'arroser un événement d'hiver !

Se relevant, il se retrouva face à Chante avec le vent hilare, qui riait de plaisir en le voyant se déneiger :

- Te voilà devenu un grand guerrier Charles. Bientôt tu n'auras plus le temps de chasser avec moi. Je viens te dire merci, grâce à toi, j'ai deux frères maintenant...

- Trois, petite écervelée. Tu as trois frères et non deux aujourd'hui.

*Faisant de la tête un signe de négation en ajoutant : **Non, cela n'est pas possible !** la jeune squaw s'éloigna vers son tipi en laissant Charles abasourdi. Ce refus de fraternité était un aveu caché ! **Il serait temps que je me décide à demander la main de cette demoiselle avant qu'un autre brave remarque sa beauté, se dit l'Homme qui parle avec les loups ; sinon elle pourrait bien lui dire "Oui" pour me narguer ! Demain, je me rendrai chez Ours en colère pour lui demander de me donner pour femme celle qui ne veut pas être ma sœur.***

Il rejoignit les guerriers auxquels s'étaient joints Plume d'aigle et Castor ombrageux, qui racontaient leur chasse alors que Coyote hardi et Chien batailleur contaient leurs malheurs de captivité. Charles demanda à Élan téméraire de lui traduire les renseignements donnés par les deux évadés sur les Iroquois et la région où ils avaient été maintenus captifs.

Chapitre XI

Les Vestes rouges

Le printemps s'annonce

La lune des Ours s'achevait, les nuits étaient encore aussi froides que celles de la lune de la Neige. Le vent du Nord polissait la neige et durcissait sa surface, mais il dégagait le ciel et débarrassait les arbres de leur armure de givre, annonçant ainsi le renouveau. Accouplés, les animaux devinaient l'arrivée du printemps.

Charles aimait ces aubes où le givre s'accrochait à la fourrure de Loup blanc, quand le sol gelé craquait sous ses raquettes et que les loups chantaient pour saluer l'aurore. Si la chaleur du soleil promettait d'être agréable, le froid de cette fin d'hiver lui procurait un sentiment tonifiant de bonheur de vivre ; il se sentait le corps et l'esprit en éveil. Le froid stimule et impose l'action, pensait le chevalier de Picardie dans sa vêtue de Huron.

Depuis plusieurs jours, les vols triangulaires d'oiseaux migrateurs volant vers le Nord pour aller nidifier, annonçaient la fonte des glaces. Les lacs, les fleuves et les rivières allaient être libérés, les canoës allaient circuler et permettre des échanges entre villages. En ce matin de la saint Victorien où le soleil s'efforçait de réveiller la nature, Charles alla rendre visite à son ami le Jésuite.

- Bonjour Frère Constantin. Je sais que vous partez prochainement célébrer les Pâques dans votre congrégation de Montréal ; j'aimerais vous confier une liste de marchandises à prendre dans la boutique de maître Mayenson. Est-ce possible ?*
- Bonjour Charles. Bien sûr, mais pourquoi ne venez-vous pas avec moi ?*
- J'envisage de me porter à la rencontre de la Hachette pour l'aider au portage à hauteur des chutes du Lynx, dès que les glaces auront libéré la Richelieu. J'ai besoin de ces marchandises pour faire des présents avant que tous partent rendre visite à leurs parents.*
- Tiens donc ! mais le temps des cadeaux de Noël est passé...*
- Certes, mais il me faut offrir des présents à Chante avec le vent pour lui demander de devenir mon épouse.*
- Comptez-vous faire un mariage chrétien ?*
- Frère Constantin, quand j'ai accepté l'hospitalité d'Ours en colère, je me suis moralement engagé à vivre selon les coutumes de son clan. Pour les sacrements de l'Église catholique, nous verrons cela plus tard. Quand partez-vous ?*
- D'ici trois ou quatre jours. Je serai accompagné de trois catéchisés qui souhaitent recevoir le baptême. Nous serons de retour pour la saint Gautier.*
- Alors bon voyage Frère. Saluez pour moi Marie Lafranchise et le capitaine de Montfort. Dites-leur que je viendrai leur rendre visite avec la Hachette dès son retour de trappe.*

Expédition

Durant ces jours où tous attendaient la débâcle des glaces et la fin de l'interminable hiver, Charles en profitait pour apprendre la langue huronne. Élan téméraire et Nuage noir lui dispensaient leur savoir tout en lui apprenant les mœurs, les coutumes et les tactiques guerrières des Hurons : **en forêt**, lui révéla Nuage noir, **le guerrier doit approcher comme un renard, se battre comme un loup et disparaître comme un oiseau !**

Ce type de combat rappelait à Charles les procédés que le grand du Guesclin avait mis en pratique, il y avait déjà plusieurs siècles, pour lutter contre les Anglais – toujours eux – qui occupaient les belles provinces du royaume de France : **Fondre sur l'ennemi à l'endroit où il ne s'y attend pas, le battre et s'esquiver avant qu'il ait regroupé ses forces pour réagir !** Partout dans le monde, pensa Charles, les guerriers ont les mêmes principes de guerre.

Libérant peu à peu la rivière, à grands fracas de plaques de glaces se brisant et se heurtant, l'hiver s'en allait en se faisant entendre. À la veillée dans le tipi d'Ours en colère, Charles fit part de son projet de rejoindre la Hachette. Il fut décidé qu'il partirait en compagnie d'Élan téméraire, Coyote hardi, Plume d'aigle, Castor ombrageux et Chien batailleur afin de donner un peu d'exercice à ces jeunes guerriers. Chante avec le vent et Belle aurore demandèrent de les accompagner, rappelant les services qu'elles avaient rendus dans l'expédition de chasse. Ayant projeté de partir seul pour retrouver son compagnon de trappe, Charles se retrouvait de nouveau à la tête d'une troupe de Hurons et d'un loup !

Deux jours plus tard, dans l'aube d'un ciel encore baigné de lune, quatre canoës remontaient le bras des Castors pour rejoindre, en amont, la rivière qui les conduirait jusqu'aux chutes. Dans le premier canoë, Castor ombrageux et Chien batailleur jouaient les éclaireurs à une centaine de toises devant les autres embarcations. Chante avec le vent était à la proue du canoë de Charles avec Loup blanc entre les deux. Le fauve semblait avoir accepté de partager son maître avec cette squaw qui avait des mains si douces quand elle lui grattait la tête. Belle aurore avait investi le canoë d'Élan téméraire qui fermait la marche du convoi fluvial, derrière celui de Coyote hardi et de Plume d'aigle

Dispositions d'attente

Après les quelques journées nécessaires pour remonter la rivière en évitant les blocs de glace qu'elle continuait à charrier, la flottille parvint sur la grève baptisée "le campement d'en bas". Souhaitant rester près de la rivière pour gagner du temps, plutôt que de s'installer dans la grotte de Castor ombrageux, ils montèrent le tipi sur la plage, halèrent les canoës en les hissant, renversés, sur des supports, firent une réserve de bois, allumèrent le feu et se disposèrent à passer une reposante soirée en cuisant des tranches d'un cerf tué la veille.

Charles fixa les dispositions à prendre pour attendre le trappeur de la campe d'abondance :

- Castor ombrageux et Chien batailleur s'installeraient de jour en haut des chutes pour accueillir le trappeur et prévenir de son arrivée ;
- Belle aurore et Chante avec le vent garderaient le campement en pêchant et fumant la viande de chasse ;
- Charles, ses deux frères et Plume d'aigle, partiraient à la chasse pour approvisionner le campement en viande fraîche.

Au lever du soleil, le dispositif se mit en place, les chasseurs et le loup partirent vers l'Ouest. Toute la matinée, chaussant et déchaussant leurs raquettes selon la consistance de la neige, les quatre hommes cherchèrent des traces de gros gibier, sans pour autant négliger les lièvres et les perdrix qui, levés par Loup blanc, filaient devant eux. Toutefois, pour ne pas

troubler le silence de la plaine et alerter les animaux, ils n'utilisèrent pas leurs fusils, mais les arcs et les frondes ; les sacs de chasse se remplissaient !

En début d'après-midi, Loup blanc qui progressait en tête du groupe, marqua un temps d'arrêt, semblant humer l'air. Une centaine de toises plus loin, ils croisèrent les traces d'une quinzaine de caribous se dirigeant vers un bois de sapins. Pensant ces animaux arrêtés dans le bois pour y manger quelques écorces, Charles fractionna son équipe en deux groupes :

- *Deux rabatteurs contourneraient la lisière et s'engageraient dans le bois en faisant du bruit pour en faire sortir la harde ;*
- *Les postés en lisière attendraient les caribous en se plaçant sous le vent.*

Charles avait confié les fusils à Élan téméraire et à Coyote hardi en se proposant de rabattre le gibier sur eux avec Loup blanc et Plume d'aigle. Il avait fait renifler à son fauve la piste des bêtes qu'il traquait. Après s'être engagé dans les sous-bois, il fit signe à Plume d'aigle de progresser vers la lisière en tapant sur les troncs d'arbres. Loup blanc s'élança soudain en grondant, un instant plus tard, deux coups de feu résonnaient.

En lisière de forêt, un magnifique mâle était couché sur la neige qu'il teintait de sang alors que le reste de la harde, poursuivie par Loup blanc, s'enfuyait vers la colline. Foudroyé par deux balles, le caribou s'était effondré contre un sapin comme s'il avait recherché un dernier appui avant d'expirer. Il fut dépouillé et dépecé pendant que Charles et Plume d'aigle fabriquaient deux traînes - des travois simplifiés - destinées à faire glisser sur la neige les charges réparties de deux cents livres de viande découpée.

La ronde de la meute

Prêt à reprendre la piste de retour au campement, Charles s'inquiéta de l'absence de Loup blanc. Il poussa son chant de gorge, mais n'obtint aucune réponse.

- ***Ton loup reviendra mon frère, lui dit Élan téméraire. Il connaît le campement et ton odeur, tu es son parent.***
- ***Tu as raison, il est temps de regagner le tipi.***

Deux heures plus tard, ils arrivaient en vue de la rivière. Se rapprochant du campement, ils eurent un sursaut de crainte : une meute d'une dizaine de loups tournait autour des deux squaws qui, placées dos à dos, faisaient face aux fauves, leur lance de chasse à la main. Élan téméraire et Coyote hardi épaulaient déjà les fusils quand Charles, reconnaissant la grande louve argentée qui conduisait la ronde des fauves, fit signe aux guerriers de ne pas bouger. Les mains nues, il s'avança vers la meute qui, cessant sa ronde, lui fit face en grondant.

*S'arrêtant à une vingtaine de pas de la louve argentée, il mit un genou en terre et parla doucement : **Alors Peau qui brille, te voici revenue à notre point de rendez-vous ? Tu me cherchais peut-être ? Là, approche, doucement, tu vois bien que c'est moi, Charles, ton ami...** Après un temps d'hésitation, la louve écoutait les paroles, semblant reconnaître cette voix, la voix qui lui avait parlé avant l'hiver. Elle cherchait à retrouver une odeur et humait l'air. La queue redressée en signe d'assurance alors que les autres loups restaient sur la défensive, la louve approcha à pas lents. Charles avança sa main ouverte et continua à lui parler d'un ton cajoleur. La louve vint renifler la main tendue en le regardant fixement. Il quitta alors la toque de castor recouvrant sa tête et l'image du souvenir parut plus familière à Peau qui brille. Elle lécha la main, émit un son de gorge et s'en alla suivie de sa meute.*

Les deux squaws et les jeunes braves vinrent se grouper autour de Charles, exprimant dans leurs regards la surprise, l'admiration et le soulagement.

- *Es-tu Homme ou Loup, mon frère ?* demanda Élan téméraire en souriant. *Tu parles avec les loups mieux que tu parles la langue des Hurons !*

- *C'est vrai mon frère et je le regrette. Mais tu sais, j'ai commencé à parler avec ces fauves bien plus tôt qu'avec toi !* plaisanta Charles pour détendre la tension après cette rude épreuve endurée par les jeunes filles.

- *Écoute-moi,* reprit Élan téméraire. *Tu as sauvé la vie de tes deux frères hurons, aujourd'hui tu sauves Chante avec le vent et Belle aurore. Je remercie le Grand Esprit de m'avoir donné un frère tel que toi. Quand la tribu huronne saura tes exploits, elle te reconnaîtra comme le plus brave parmi les siens. Je te le dis, l'Homme qui parle avec loups deviendra un grand chef.*

- *Allons mon frère, laisse à Corbeau bleu le soin de dire l'avenir et occupons-nous de notre chasse avant que les loups reviennent s'inviter à notre souper.*

Éprouvée par la menace qu'avait fait peser la meute, les nerfs de Chante avec le vent craquèrent, elle vint se jeter en pleurant dans les bras de Charles. Caressant ses longs cheveux, il lui parla doucement, la calmant, comme il avait fait avec Peau qui brille.

L'invitation

La nuit tombait, Castor ombrageux et Chien batailleur étaient descendus de leur poste d'attente du haut des chutes. Le repas de viande fraîche grillée fut apprécié, mais Charles restait préoccupé par l'absence de Loup blanc ; seul, il n'avait aucune chance contre une harde de caribous.

Durant le repas, il dut expliquer à ses compagnons, sa relation avec les loups, comment il avait connu et apprécié la louve argentée, ce dont il l'entretenait lors de ses conversations ... Le récit prit du temps, Élan téméraire devait traduire, car la prononciation du vocabulaire huron par Charles n'était pas parfaite. Chante avec le vent s'était appuyée de dos contre celui de Charles qui faisait face au foyer central, elle se laissait bercer en fermant les yeux par le son de la voix du conteur. Un moment, se sentant observée, elle regarda hors du cercle de lumière et retint un cri. À quelques pas, la grande louve argentée la fixait d'un regard étrange. D'autres yeux brillaient dans l'ombre. Touchant Charles, la jeune squaw lui dit : « **Elle** » est là !

Ordonnant aux jeunes braves de ne pas faire de mouvements, Charles s'avança à quatre pattes devant la louve. Il lui expliqua qu'il racontait leur histoire à ces humains qui voulaient aussi la connaître. Peau qui brille s'approcha à le toucher et saisit dans sa gueule la manche frangée de sa veste en le tirant. Il comprit l'invitation à la suivre. Se levant, il suivit la chef de meute, les autres loups sur les talons. Heureusement, le ciel était brillant, le clair de la lune des Bourgeois se levait.

La louve le conduisit sur le flanc de la colline, là où étaient les tanières de la meute. Il y retrouva Loup blanc qui n'avait pas résisté à l'appel de son clan. Tout heureux, il vint se frotter à Charles, mais la grande louve le chassa en grondant. Elle n'entendait pas partager son ami. Charles s'assit sur un rocher et écouta la meute moduler cet hymne étrange qu'elle adressait au disque lunaire. Peau qui brille était posée à son côté, chantant à l'unisson et léchant parfois les mains et le visage de Charles. Le froid était vif, Charles ne le sentait pas ; ses vêtements de peaux et l'ambiance bestiaire du lieu lui donnaient le sentiment d'appartenir à un autre monde, un refuge dans lequel il sentait vibrer toutes les ondes de la terre et de la vie.

Après un temps de silence et avoir longuement fixé Charles dans les yeux, Peau qui brille lança un son de gorge et quitta les tanières, suivie de toute la meute. Loup blanc, avait marqué une hésitation avant de faire un pas pour se mettre dans la trace de la louve mais, au

moment où il s'engageait à la suivre, celle-ci se retourna en faisant claquer sa mâchoire, exprimant un sourd grognement. La queue basse, le louvart vint se réfugier aux pieds de Charles en regardant ses frères de race partir en chasse.

La nuit de rêve

Suivi de Loup blanc interdit de meute par Peau qui brille, Charles descendit vers le campement dont les flammes du foyer illuminaient la surface de la rivière de mille reflets mouvants ; la nuit était déjà mangée de moitié.

Castor ombrageux assurait la veille en entretenant le feu, les autres dormaient dans le tipi. Prenant conscience du froid de la nuit, Charles se chauffa et expliqua au veilleur, dans son huron débutant en s'aidant de quelques gestes, que la meute était partie en chasse. Sortant du tipi, Chante avec le vent vint le chercher pour l'inviter à rejoindre la couche de peaux d'ours qu'elle avait préparée. Fatigués de cette éprouvante journée, mais l'esprit en fête de l'extraordinaire aventure vécue, les deux jeunes gens s'endormirent, fraternellement serrés l'un contre l'autre. Dans son rêve, Charles voyait peu à peu la fine tête de la grande louve argentée céder la place au plaisant visage de Chante avec le vent. À son réveil, il savait qu'il ne reverrait plus Peau qui brille, la louve avait quitté le territoire où elle avait rencontré l'amitié d'un humain qu'une squaw lui avait volée.

Lorsqu'il se leva, il constata que le jour était bien installé. Ses compagnons vauquaient à diverses occupations, préparant des pièges, coupant de la viande en fines lamelles pour en faire du pemmican, collant avec de la résine un bout d'écorce sur un canoë endommagé par un choc. Coyote hardi et Plume d'aigle avaient pris la relève et étaient montés au campement d'en haut pour surveiller l'arrivée de la Hachette. Les eaux de la rivière se libéraient des restes de leur gangue de glace encore accrochés aux rives. Des vols d'oies et de canards commençaient à se poser, offrant aux chasseurs de quoi améliorer leurs menus.

Charles commença l'entretien de ses armes à feu et entreprit d'apprendre aux deux squaws à charger un pistolet et à tirer. La ronde menaçante de la veille conseillait de laisser le campement sous bonne garde. Le bruit de la première détonation effraya les jeunes filles, mais elles furent bientôt enthousiasmées, constatant qu'elles pouvaient casser la branche d'un sapin à dix pas avec cette « main à feu » !

Le soleil était déjà haut quand Coyote hardi arriva en courant pour annoncer qu'un canoë venant du sud était en vue des chutes d'en haut.

Il arrive !

Estimant que la Hachette aurait un chargement de près de quelques centaines de livres avec son stock de peaux, Charles décida d'emmener toute son équipe à la rencontre du Métis.

En arrivant au camp d'en haut, ils aperçurent le canoë tiré sur la grève et Plume d'aigle fumant la pipe avec le trappeur.

- Le bonjour à toi mon compère, s'exclama Charles alors que Loup blanc se précipitait en grondant vers Richelieu, la chienne malamute de la Hachette. Oh là ! Loup blanc, du calme. Ne commence pas à dévorer la compagne de c'maudit sauvage qui débarque du lac Champlain.

Tous éclatèrent de rire une fois la traduction faite à ceux qui n'entendaient pas le langage des trappeurs. Loup blanc renifla la chienne puis ne la quitta plus.

- Salut à toi le Huron blanc, je suis heureux de pouvoir encore te reconnaître sous ta peau d'Indien.

Les deux hommes s'étreignirent avec émotion en échangeant de grandes claques dans le dos, la Hachette salua toute l'équipe.

- Alors Louis, tu as pu sortir ta grande carcasse sans trop de mal des pièges de cet hiver ?

- Non mais, écoutez-moi cette moitié d'Indien qui doute des talents de la Hachette... Oui mon compagnon, j'ai fait ma trappe mais ce ne fut pas toujours rose. On en reparlera plus tard. Mais ma parole, si je n'te connaissais pas, j't'aurais pris pour un loup du clan d'Ours en colère. Sûr que ça va surprendre du côté des Trois Outardes !

Ne souhaitant pas laisser le Métis s'étendre sur les souvenirs de Montréal, Charles proposa :

- Si tu veux, nous allons commencer ton portage vers l'aval avant la nuit, nous pourrions ainsi le terminer demain.

- D'accord, mais à nous tous, un seul portage suffira. *Devant l'air étonné de Charles, il ajouta : Je n'ai pas fait autant de peaux que je l'aurais voulu et j'ai laissé mon matériel à la campe. Bon, on y va ? Je porterai mon canoë.*

Le transfert de l'équipement du trappeur s'opéra dans la joie des retrouvailles, l'ambiance et le trajet permirent à Loup blanc et à Richelieu de faire amplement connaissance. Il ne semblait pas que leur différence de race soit un obstacle à leur relation fort amicale. Le repas du soir fut composé d'oies rôties et d'un gratin de tubercules et de maïs que les squaws avaient préparé et cuit dans le four à pain des trappeurs. Le cercle des onze êtres réunis - neuf humains et deux canidés – manifestait sa joie de vivre autour d'un feu d'amitié où se contaient les aventures de l'hiver révolu.

La menace

Après le repas, la Hachette proposa à Charles de faire quelques pas le long de la rivière. Il lui confia le sujet de ses préoccupations :

- Cet hiver, aux environs de Noël, j'ai eu la visite d'une patrouille des Vestes rouges du fort Saint John à ma campe d'abondance. Ils étaient guidés par deux Iroquois. Au début, leur sergent s'est montré très arrogant, contestant mon droit de chasser sur ce territoire du lac Champlain qui, selon lui, était dans la mouvance anglaise. Évidemment, je n'étais pas de taille à affronter cette douzaine de gaillards armés en contestant leur mauvaise foi. Je suis donc resté poli et j'ai fait l'étonné devant une espèce de roquet d'Iroquois qui servait d'interprète. Heureusement mon compère, tu m'avais laissé ton tonnelet de rhum... j'les ai gavés comme des grives dans les vignes du seigneur. Le gros sergent a vidé son sac et voilà ce qui m'inquiète mon Picard : les Anglais connaissent ta présence dans la région de Montréal et ta tête est mise à prix ! Mais pire encore, ces crêtes de dindon veulent envahir le territoire de la Nouvelle France ! Un général – Sir Alexander Ratcliff si j'ai bonne mémoire – est arrivé au fort pour préparer, avec les Iroquois, le plan d'invasion du territoire des villages hurons qui couvrent le sud de Montréal, ce qui leur ouvrirait la porte de la vallée du Saint Laurent. Voilà les nouvelles du Sud mon gars, elles sont inquiétantes.

- Une invasion en pays hostile nécessite des préparatifs et du monde, cela ne s'improvise pas. Il nous faut donc surveiller la montée en puissance des forces rassemblées au fort Saint John. Le sergent t'a-t-il dit combien de soldats étaient actuellement au fort ?

- Il a fait état de deux compagnies et annoncé que d'autres allaient arriver avec de l'artillerie.

- Bon, cela nous laisse un temps de mise en garde. Il nous faut prévenir les villages d'avoir à se garder des raids de reconnaissance qui ne manqueront pas de se produire et se

préparer à un affrontement important. J'irai alerter la garnison de Montréal afin qu'elle réclame des renforts pour faire face à l'invasion de nos terres.

Rentrant au campement, Charles exposa la situation aux jeunes braves qui l'entouraient. Loin de s'en inquiéter, ils manifestèrent une certaine joie d'avoir bientôt l'occasion d'emprunter le sentier de la guerre pour prouver leur bravoure. Craignant que les villages ne soient pas alertés assez tôt pour mettre en place leurs dispositifs de surveillance, Charles décida de précéder les ordres éventuels d'Ours en colère s'il était avisé comme lui, de la menace en préparation :

- Élan téméraire, tu partiras demain par la piste pour te rendre au village des Lynx et toi Coyote hardi au village des Aigles. Vous parlerez au nom d'Ours en colère pour inviter leurs sachems et leurs chefs de guerre à se rendre, dans quatre soleils, au village des Loups pour un conseil de guerre. Dites-leur que la sécurité de la tribu des Hurons est en jeu. J'ai dit !

Ils préparèrent les bagages et chargèrent les canoës afin d'être prêts à embarquer avec la première lueur de l'aube ; ils sentaient la gravité de situation et qu'il fallait gagner, en préparatifs de guerre, ce dont les Anglais et les Iroquois espéraient profiter : la surprise de l'action initiale !

La mise en alerte

La tête pleine de pensées, les uns de précautions à prendre, les autres d'actes de bravoure qui les rendraient légendaires, les uns de blessés à soigner, la nuit fut brève, même pour Loup blanc tout amouraché de Richelieu.

À l'aube, les deux coureurs chaussés de leurs raquettes, partirent les premiers pour rejoindre le village des Lynx à quelques quatre ou cinq lieues de là, et avertir Qui voit haut. Ils se rendraient ensuite au village des Aigles, plus loin encore de cinq lieues, afin d'avertir Fumée qui danse. Le tipi démonté et chargé, les cinq canoës filèrent dans le courant. Ils franchirent les quinze lieues qui les séparaient du village des loups en un jour et demi, tant l'ardeur de Charles à rejoindre au plus vite Ours en colère était communicative.

Dès l'accostage, Charles fit demander au sachem des Loups de l'entendre avec la Hachette. Devant Ours en colère, Nuage noir et Corbeau bleu, l'Homme qui parle avec les loups exposa en langue huronne un peu hésitante, la menace qui se préparait et les dispositions qu'il avait prises au nom du sachem.

- Es-tu sûr de cette menace mon fils ? demanda Ours en colère.

- Mon ami la Hachette va te dire comment il a été informé de ces préparatifs de guerre de nos ennemis, les Vestes rouges et les Iroquois.

Le Métis conta la visite reçue dans sa campe du lac Champlain et les révélations faites sous l'emprise du rhum, par le sergent de la patrouille anglaise. Il se vantait de vider le territoire de la Nouvelle France de tous ceux qui ne faisaient pas allégeance au roi Georges. **Un homme sobre peut mentir pour échafauder un plan, mais un homme qui a bu l'eau de feu dit la vérité ; son esprit est tellement dérangé qu'il ne peut inventer une pareille chose,** conclut-il.

Charles ajouta : **Si les Anglais ont envoyé un général au fort Saint John, c'est dans l'intention de monter une grande expédition sur notre territoire pour en chasser les Français et s'installer à leur place. Comme ils viendront avec les Iroquois qui ne pensent qu'à brûler les villages hurons, la tribu est en danger. Toutefois, il faut du temps pour rassembler des hommes, des armes, des vivres et du matériel ; je ne crois pas que les Vestes rouges puissent venir sur nos terres avant le printemps de l'autre année, en 1758 pour parler comme les Blancs. Nous disposons donc de temps pour nous consulter et organiser**

notre défense, mais il nous faut être renseignés sur les préparatifs de l'ennemi. Je propose de me rendre à Montréal, après le Conseil des chefs, pour informer le Commandant de la garnison de cette situation.

La vision de Corbeau bleu

Ours en colère et Nuage noir approuvèrent les mesures prises par Charles pour préparer le Conseil de guerre. Corbeau bleu demanda la parole :

- Il y a une lune, j'ai fait un rêve dont je ne savais quoi penser. Les esprits que j'avais interrogés pour traduire cette vision, ne m'ont pas donné de réponse. Je crois que l'Homme qui parle avec les loups me l'apporte aujourd'hui.

Il s'agissait d'une rivière dont l'eau était rouge, comme le sang, elle menaçait notre village. Nous devons partir, mais nous ne savions où aller, car la rivière cherchait sa piste et noyait tous les chemins ! Puis un Loup blanc est arrivé, il nous a conduits vers l'endroit où nous devons bâtir notre village.

Si la rivière rouge est le raid des soldats venus pour incendier nos tipis, il nous faudra trouver la piste qui conduira le clan des Loups sur un autre territoire. J'ai voulu que vous sachiez ce message des esprits pour réfléchir vos décisions.

- Tu dis Corbeau bleu, poursuivit Nuage noir, qu'un loup blanc montrait le chemin à suivre. Or nous avons un loup blanc dans notre clan, il accompagne l'Homme qui parle avec les loups. Mais ce n'est pas la bête qui peut conduire les Hurons, c'est son maître. Je demande que Charles porte maintenant le nom de Loup blanc et qu'il soit un chef de guerre comme Nuage noir. Si nous devons faire la guerre aux Vestes rouges et aux Iroquois en même temps, les Puissants tomahawks devront être en beaucoup d'endroits, deux chefs ne seront pas de trop.

Ours en colère annonça qu'il convoquerait le Conseil des Anciens le lendemain afin de décider du destin de Huron de l'Homme qui parle avec loups.

La nuit d'amour

Le lendemain, Charles passa sa journée avec la Hachette pour faire le point du matériel et des armes. Si la guerre doit avoir lieu sur ces terres, dit la Hachette, il faut armer les Hurons avec des armes à feu et leur apprendre à s'en servir.

Charles partageait cet avis et fit part au Métis de son projet d'acheter des fusils chez le père Mayenson, avec les produits de sa trappe et de son orpaillage. Il en demanderait aussi au capitaine de Montfort afin d'en équiper les Puissants tomahawks. La soirée s'acheva par un souper que Chante avec le vent avait préparé dans le tipi de Charles. La Hachette avait élu domicile chez Frère Constantin parti faire ses Pâques à Montréal. Lorsque le Métis eut quitté le tipi avec Chante avec le vent qui regagnait la tente familiale, Charles se glissa dans sa peau d'ours et s'efforça de penser à l'organisation de son voyage à Montréal. Il réfléchissait au moyen de manifester sa flamme à la jeune indienne qui paraissait attendre un signe de lui, lorsqu'un bruit furtif se produisit à côté de sa couche. Dans la pénombre du feu mourant, il aperçut une ombre et reconnut Chante avec le vent ; il ne l'avait pas entendue entrer. Elle le regardait avec une curieuse expression.

- Tes yeux illuminent mon cœur, murmura Charles croyant rêver.

- Les yeux obéissent au cœur et j'ai envie de dormir avec toi, répondit la jeune squaw.

Avant même qu'il ait eu le temps de formuler une réponse, elle fit passer sa robe par-dessus sa tête, s'allongea nue à son côté et se nicha contre sa poitrine.

- *Voilà, dit-elle dans un soupir, c'est comme cela que ce doit être !*
- *Je suis heureux, murmura Charles en l'attirant encore plus près, je ne veux personne d'autre que Chante avec le vent.*
- *Je veux un enfant de toi, lui chuchota-t-elle.*

Leurs deux corps se fondirent l'un dans l'autre, tels des serpents enlacés se lovant passionnément à la recherche de l'autre. La fièvre de leur étreinte les laissa stupéfaits.

- *Je crois que ça y est, annonça-t-elle d'un ton badin.*
- *Quoi donc ?*
- *Je vais avoir un bébé de toi.*
- *Ah ! Et comment le sais-tu ?*
- *Je me sens toute différente.*
- *Il faudrait peut-être recommencer pour en être sûrs...*
- *Oh oui ! J'aimerais beaucoup.*
- *J'ai entendu dire que certaines personnes devaient recommencer souvent pour avoir un bébé, insista Charles.*

Éclatants de rire, les deux amants plongèrent dans le sommeil en s'émerveillant de l'harmonie qui habitait leur corps après leur délire d'amour.

Le conseil des chefs

Dès le moment où la visite des chefs des villages voisins fut connue, une atmosphère de fête emplit le village. Un comité d'accueil fut constitué avec pour mission de préparer le séjour des honorables visiteurs en veillant à les pourvoir de tout le nécessaire. Les habitants préparèrent leurs plus beaux habits pour les accueillir, peignant et huilant leur chevelure pour se présenter devant eux.

La matinée du jour fixé par Charles était déjà bien avancée, lorsque les chiens des tipis se mirent à aboyer, annonçant l'arrivée des visiteurs. Élan téméraire arrivait en compagnie des chefs et d'une poignée de guerriers des Lynx, Coyote hardi suivait avec ceux des Aigles. De tous les tipis sortaient les curieux qui saluaient joyeusement les arrivants, les enfants suivaient, les accompagnant de leurs cris. Le masque cuivré du visage des chefs et la dignité du moindre de leurs gestes, témoignaient de la noblesse du pouvoir qu'ils détenaient.

Magnifiquement vêtu d'un manteau de peau décoré de symboles finement peints et ceint d'une coiffure de plumes, Ours en colère s'avança pour accueillir ses hôtes et les conduire sur la place des totems où devait se dérouler le Conseil. Plusieurs feux étaient allumés, les Anciens du clan, Corbeau bleu, Nuage noir, Charles et la Hachette étaient assis sur des peaux, en demi-cercle face au totem du clan. Les Puissants tomahawks se tenaient debout, derrière eux.

Les chefs des Lynx et des Aigles, avec leurs guerriers, s'installèrent en demi-cercle face à ceux des Loups. Debout au milieu du cercle formé par le conseil, Ours en colère exposa les raisons qui avaient motivé cette réunion. Il définit la menace qui planait sur les trois villages hurons et la perspective d'une guerre prochaine à livrer aux Vestes rouges et à leurs alliés iroquois. Les guerriers présents manifestèrent leur enthousiasme en brandissant leur casse-tête et leur lance, exprimant leur volonté de combattre. Le sachem des Loups réclama le silence, s'adressant aux chefs des Lynx et des Aigles, il leur dit :

- *Frères hurons, je ne doute pas de votre courage et vous demande d'être prêts à lever votre tomahawk pour anéantir les Vestes rouges lorsqu'elles envahiront notre territoire. Un vibrant "Hourra" salua la harangue d'Ours en colère qui réclama de nouveau le silence. Je veux, continua-t-il, vous présenter mon fils aîné, Loup blanc que j'ai adopté. C'est un*

guerrier d'élite de notre clan des Loups, il va vous parler, je vous demande de l'écouter, car sa parole est sage.

- Mes frères, commença Charles dans son huron hésitant, les Vestes rouges ne seront pas prêtes à nous attaquer avant le printemps de l'année qui suivra le nouvel hiver, mais je sais qu'elles le feront avec beaucoup de soldats et de guerriers iroquois. Aujourd'hui, il n'y a pas encore assez de bâtons de feu au fort Saint John pour qu'elles osent affronter les Hurons. Nous avons le temps de leur réserver un accueil qui les surprendra, mais pour cela il faut nous préparer à ce dur combat dont beaucoup de braves ne reviendront pas.

Demain je partirai à Montréal. Je rencontrerai le chef des Vestes bleues pour lui demander des armes à feu afin d'en équiper nos guerriers. À mon retour, je propose de nous réunir pour décider d'un plan visant à empêcher les Vestes rouges d'arriver jusqu'à nos tipis. Pour le moment, l'important est d'être renseigné sur ce que préparent les Anglais. Les Lynx et les Aigles peuvent-ils placer des guetteurs autour du fort Saint John pour surveiller l'arrivée des renforts et les préparatifs des Vestes rouges ? J'ai dit ce que je pensais devoir vous dire. Merci de m'avoir écouté.

- Les paroles de Loup blanc sont celles que j'aurais voulu prononcer. Je demande à tous les Hurons de notre tribu, de reconnaître ce guerrier du clan des Loups comme un chef. Il saura nous conduire avec honneur sur le sentier de la guerre, conclut le sachem des Loups.

*Ours en colère sortit sa pipe de son étui, signifiant par là que tout avait été dit. Dans le silence des réflexions, l'on commença à pétuner et à raconter. Les vaillants guerriers s'en donnèrent à cœur joie, chacun y allant du récit épique d'un combat ou d'une chasse, souvent agrémenté d'épisodes cocasses. Les festivités commencèrent en l'honneur des invités. Accompagné de Nuage noir, Charles devenu Loup blanc, alla saluer les chefs des autres villages. Il se retira ensuite avec la Hachette pour préparer son bagage pour le voyage du lendemain en pensant qu'il lui fallait débaptiser son loup. **Je l'appellerai simplement « Loup »**, se dit-il !*

Chapitre XII

Le séjour à Montréal

Commerce

En compagnie de la Hachette et de Loup, accompagné d'Élan téméraire, Coyote hardi, Chien batailleur, Chante avec le vent et Belle aurore qui avaient embarqué les ballots de peaux dans cinq canoës, Charles s'engagea dans le courant de la rivière pour rejoindre Montréal. Après avoir croisé Frère Constantin qui rentrait au village une fois ses Pâques faites, l'expédition toucha les quais du port de la ville alors que la nuit était tombée. Pour ne pas déranger, mais surtout épuisés par les longues heures de pagaie, ils s'installèrent pour dormir dans le hangar du père Mayenson.

- Ah ! C'est-y pas c'maudit putois d'métis qui s'en viendrait empuantir mon hangar ? ... Tu renifles comme un ours qui sort de sa tanière...

C'était le père Mayenson qui, comme à son habitude levé aux aurores, venait sonner le réveil des voyageurs et saluer son vieux camarade. Voyant sortir d'une peau d'ours la tête ébouriffée de la Hachette, toute la troupe éclata de rire.

- J'savais ben qu'un réveil pareil, ça ne pouvait être le fait que d'un diable de vieux grincheux comme toi !

Tout heureux de se revoir, les deux compères se donnèrent l'accolade. Après les présentations des compagnons hurons, les nouvelles furent échangées.

- Écoute-moi l'épicier, j'm'en va avec le Picard aux Trois Outardes prendre des nouvelles, puis à la forteresse pour saluer la garnison. Tu n'en profites pas pour loucher sur mes peaux, ni pour exploiter nos compagnons qui vont te présenter leurs chasses.

En lui laissant la garde de Loup, Charles assura à Chante avec le vent qu'il serait de retour le soir. Il lui fallait tenir sa promesse, saluer son ancienne hôtesse dès son retour et rendre une visite à son ami de Montfort. La jeune squaw lui jeta un regard inquiet mais ne dit rien de sa crainte de le voir retrouver son passé. Élan téméraire prit le bras de sa sœur et se fit rassurant :

- Va en paix mon frère et fait ce qui doit être fait. Je veillerai ici.

L'auberge

Lorsque le Métis et Charles habillés à l'indienne pénétrèrent dans l'auberge des Trois Outardes, Marie se frotta les yeux de surprise :

- Passe encore de l'accoutrement de ce diable de Métis, mais vous mon Chevalier, vous vous surpassez avec votre déguisement de Sauvage et votre tête de Huron. Je vous ai reconnu à votre dague de chasse... doux Jésus, quelle transformation ! s'exclama-t-elle en riant.

- Bonjour ma bonne hôtesse. Je viens vous rendre la visite promise. Eh oui ! je suis devenu un guerrier de la tribu huronne. Cela vous surprend ?

- **À dire vrai, à moitié seulement, car le Jésuite est passé par ici. Il nous a appris que vous alliez prendre une sauvage pour épouse et que vous adoptiez les coutumes indiennes. Il vous a même qualifié de mécréant !**

- **Je vois qu'en Nouvelle France, les nouvelles se déplacent à la vitesse d'une Robe noire en canoë... mais il en est comme Frère Constantin vous l'a annoncé. J'épouserai Chante avec le vent à la lune des Fleurs dans la tradition des Hurons.**

- **Mes félicitations et tous mes vœux de bonheur Chevalier...**

- **Oh là ! la Marie, l'interrompit la Hachette peu soucieux des mondanités d'usage, on meurt de faim chez toi, les beaux discours, ça ne me remplit pas la panse. Appelle donc Fleur des neiges, que l'on puisse déjeuner comme des bourgeois dans ton maudit tabernacle.**

Marie fit le nécessaire ; quelques instants plus tard, nos deux coureurs des bois étaient attablés devant un plat dont le fumet faisait saliver. Le repas terminé, Charles demanda à Marie un local pour faire toilette et changer de vêtements afin de rendre visite au fort.

- **Votre ancienne chambre est libre depuis hier. Je vous fais porter de quoi vous civiliser.**

Remerciant Marie, Charles regagna l'étage avec son paquet de vêtements. Pendant ce temps, la Hachette entretenait Marie des aventures de leur saison de chasse et de l'adoption de Charles par le clan des Loups.

Après une minutieuse toilette dans le baquet que Fleur des neiges avait empli d'eau chaude, Charles déballa une culotte de fine peau, une chemise à jabot, des bas de soie, des chaussures à boucle d'argent et une veste pourpre qu'il revêtit pour se donner une apparence de gentilhomme. Il avait lavé et noué ses longs cheveux noirs. Se regardant dans le miroir de la chambre, il dut admettre que son visage halé et son regard perçant le faisaient maintenant ressembler à un amérindien. Satisfait de son image, il descendit et réclama son épée et son baudrier à Marie.

- **Dois-je aussi vous apporter votre bible ? Elle me semble plus utile pour vous faire oublier vos mois de sauvagerie, déclara malicieusement l'hôtesse.**

- **Cessez de blasphémer Marie, le Grand Manitou vous écoute ! plaisanta Charles en ceignant l'épée autour de sa taille. Pourriez-vous, belle hôtesse, faire un paquet des vêtements laissés dans la chambre et le faire livrer à mon frère Élan téméraire, qui est chez maître Mayenson ?** Puis, attrapant la Hachette par le bras, Charles ajouta : **Allons mon ami, nous avons une visite à rendre au commandant de la garnison.**

- **Ça y est, il a retrouvé son pedigree ton Chevalier, la Marie, s'exclama la Hachette en lui adressant un clin d'œil. A votre disposition, monseigneur.**

D'humeur fort joyeuse, les deux hommes prirent le chemin de la citadelle.

Compte rendu

Quand ils se présentèrent au poste de garde, un sergent les conduisit au bureau du commandant de Montfort qui les accueillit chaleureusement.

- **Mon cher Blanchefort, je suis heureux de vous revoir après cet interminable hiver. Le salut à vous la Hachette, vous faites plaisir à voir. Quelles nouvelles m'apportez-vous de nos territoires du Sud ?**

- **Mon Commandant, je crains qu'elles vous soient peu agréables. Je vais laisser Louis Martineaux vous dire ce qu'il a vu et entendu dans sa cabane du lac Champlain.**

La Hachette raconta dans le détail la visite à sa campe de la patrouille anglaise guidée par les Iroquois et les confidences faites par le sergent qui avait un peu abusé de son rhum. Lorsqu'il eut terminé son récit, il s'excusa et demanda la permission de partir afin de

réglé quelques affaires avant la nuit. Une fois en tête-à-tête, de Montfort s'épancha auprès du Chevalier :

- Mon ami, la situation va de mal en pis, les Anglais nous pressent de partout. Trente de leurs navires de guerre sont embusqués à l'embouchure du Saint Laurent et mettent l'embargo sur notre trafic maritime. Leurs détachements attaquent nos forts. Bien que nous leur infligions de lourdes pertes, ils reviennent toujours plus nombreux. En France, le roi Louis le quinzième nous a oubliés. Le général-marquis de Montcalm qui commande nos troupes de Nouvelle France, éprouve des difficultés grandissantes pour contenir cette offensive avec le peu de moyens dont il dispose.*
- Mon Commandant, je sais que les Anglais préparent une attaque contre Montréal à partir de fort Saint John. Avec leurs alliés iroquois, ils prévoient de descendre par la vallée de la rivière Richelieu.*
- C'est là une menace sérieuse, nous n'avons quasiment aucune force à leur opposer dans cette direction.*
- Je puis vous proposer une parade. Si elle ne supprime pas la menace à terme, elle peut notablement retarder leur expédition. C'est le général Sir Alexander Ratcliff, récemment arrivé au fort Saint John, qui est chargé de la conduire. Il rassemble actuellement les moyens et les hommes pour préparer et lancer son attaque.*
- Je vous écoute Chevalier.*

Le plan

- Vous savez que ma tête est mise à prix par les Godons ? De plus, ils savent qu'elle se promène dans la région.*
- Effectivement, je sais cela.*
- Dans le village des Loups, nous avons deux jeunes braves récemment évadés d'un village iroquois. Ils ont passé plusieurs années aux abords du fort Saint John, ils connaissent bien la région et les habitudes des Iroquois. Je propose d'exploiter cet atout en préparant une petite troupe de Hurons qui, revêtue des peintures d'Iroquois, pourra pénétrer dans la place. En simulant avoir fait prisonnier un trappeur français lors d'une rencontre, ces guerriers me livreront aux Anglais. Une fois emprisonné dans le fort, mes compagnons feront le nécessaire pour me délivrer et s'emparer du général anglais. Notre repli sera préparé et couvert.*
- Ce plan me paraît fort audacieux, mais je vous sais fin tacticien pour mettre toutes les chances de votre côté. Que puis-je faire pour vous aider ?*
- Je compte mener ce coup de main avec une douzaine de guerriers hurons, sélectionnés et préparés. Cela devrait suffire pour enlever le général. Toutefois, j'aurai besoin de fusils, de poudre et de balles pour couvrir le repli et interdire notre poursuite.*
- Je vais y réfléchir, mais cela me semble de bonne guerre.*

De Montfort sortit deux verres et une bouteille de liqueur des Chartreux à laquelle les deux amis rendirent un hommage de qualité en parlant des nouvelles de France où la guerre de Sept ans faisait oublier les territoires d'Amérique.

- Dites-moi Chevalier, est-il vrai que vous allez épouser la fille d'Ours en colère ?*
- Le chef a en effet, accueilli ma demande. Chante avec le vent veut bien m'accepter pour époux. Je me sens Indien par l'esprit, j'aime la vie que mènent les Hurons, en harmonie avec la nature. Ces gens pratiquent une religion de respect et d'amour de la terre, elle me convient mieux que celle des Blancs qui prônent l'amour universel, sans pour autant accepter les cultes qui ne ressemblent pas aux leurs ! Le clan des Loups est devenu ma famille. Est-ce le loup des Hachefort qui me rapproche d'eux ? ... Je n'en sais rien, mais*

j'ai subi leurs rites d'initiation et je me nomme maintenant « Loup blanc » parmi les Hurons.

- En voilà une épopée... le loup de Picardie transformé en loup de la taïga d'Amérique ! Si je rencontre votre frère Henri à mon retour en terre de France, je ne manquerai pas de lui conter l'aventure de cette greffe patronymique que vous êtes en train de faire prendre dans le Nouveau Monde, en y ajoutant une part de gloire militaire. Il en sera surpris.

- Il a la charge d'assurer la descendance du nom de nos ancêtres en terre de France. Nos racines se rencontreront peut-être un jour en la personne de nos petits-enfants, pour échanger leurs expériences et surtout leur sagesse, s'il en reste !

- Bel avenir. En attendant, je vais vous signer un bon d'enlèvement d'armes à feu pour vous permettre de faire face au présent.

Le commandant de Montfort rédigea le bon et le remit à Charles surpris de la générosité du soldat : ...36 fusils ...36 pistolets. 72 poires à poudre. 10 boisseaux de poudre. 6 boisseaux de balles de plomb.

- Cela vous convient-il ?

- Pour ce premier combat, cela dépasse mes espérances, je vous en remercie. Les guerriers hurons vont ainsi pouvoir s'entraîner à l'usage de ces armes. J'espère que vous viendrez nous rendre visite ?

- Je n'y manquerai pas dès que vous m'aurez signalé la capture de Sir Alexander Ratcliff. Si vos Hurons transformés en Iroquois décrochaient la prime réservée à votre scalp, vous auriez les moyens de m'offrir une belle sagamité...

Les deux hommes partirent d'un franc éclat de rire en imaginant la tête des Vestes rouges du fort Saint John privées de leur général !

- Il me faut prendre congé Commandant. J'ai encore à faire, car je ne désire pas prolonger mon séjour dans votre ville.

- Je vous ferai livrer l'armement demain au hangar Mayenson, par un chariot de l'intendance. Il vous suffira de remettre le bon au chef de l'escorte. A vous revoir mon ami, et que le Grand Esprit veille sur votre entreprise.

Le commerce des peaux

De retour au hangar, Charles trouva les deux squaws occupées à cuire une sagamité, ses compagnons jouant aux dés avec deux trappeurs de passage et Loup regardant les oiseaux qui se posaient sur le fleuve. Marie Lafranchise avait fait livrer son ballot de vêtements, aussi en profita-t-il pour se changer afin d'échapper à l'œil inquisiteur de Chante avec le vent. Celle-ci ne semblait pas apprécier son accoutrement de civilisé si peu pratique pour bivouaquer, même sous un hangar.

- Le guerrier blanc est-il content de sa journée ? demanda-t-elle avec une pointe d'ironie, sachant par le passage de Fleur des neiges, où Charles s'était rendu pour déjeuner.

Il coupa court à toute discussion sur le sujet en s'installant près du feu et en réclamant à manger. Chante avec le vent s'agenouilla à son côté et lui tendit un plat garni de sa préparation à la mode huronne. Sortant du bazar où il venait de clore ses comptes, la Hachette vint le rejoindre et ne put s'empêcher de plaisanter devant cette scène d'un ménage huron en puissance :

- Ah ! mon sacré Picard, te v'là de retour et déjà dans les jambes d'une squaw... t'es foutu mon gars, mais tout compte fait, j'en connais qui aimeraient être à ta place.

Charles souriait, Chante avec le vent se redressa sous l'effet du compliment déguisé du Métis puis, regardant son promis d'un petit air de défi, lui dit :

- J'ai négocié tes peaux avec monsieur Mayenson. Je crois que j'en ai tiré un bon prix.

- **Mais...** sursauta Charles vexé d'avoir été privé du plaisir de négocier les produits de sa trappe, **depuis quand les squaws se mêlent-elles des affaires des hommes ?**

Toute l'équipe était maintenant réunie autour du feu. La Hachette expliqua que la saison lui avait rapporté deux fois plus que la précédente, il avait eu le temps de sélectionner ses prises pour ne choisir que celles dont les fourrures étaient les mieux cotées. Les Hurons étaient également satisfaits de leur troc, ils avaient acquis des objets et marchandises utilitaires ainsi que des cadeaux pour leur famille.

- **Et moi, qu'ai-je récolté ?** demanda Charles.

- **Toi, tu es le plus chanceux, tu peux acheter la moitié du bazar,** répondit la Hachette. **Y fallait voir ta tigresse négocier tes peaux de lynx avec le Mayenson, il en était vert de rage ce vieux grigou. J'ai failli en pisser de plaisir sur mes mocassins. T'as trouvé là une maîtresse femme mon Picard !**

Charles se tourna vers Chante avec le vent mais, sans doute vexée de sa remarque, celle-ci lui tournait le dos. **Ça promet,** pensa-t-il, **ce soir j'ai droit à une veillée de bouderie !** Puis il entreprit de conter à ses compagnons son entretien avec le commandant de Montfort et le don des armes à feu qui leur seraient livrées le lendemain.

- **Voilà qui est très bon pour les guerriers Hurons, ils pourront ainsi affronter à armes égales ces chiens d'Iroquois,** s'exclama joyeusement Élan téméraire.

- **C'est vrai mon frère, mais n'oublie jamais qu'une flèche est silencieuse tout en faisant le même travail qu'une balle. L'arc est l'arme que je préfère pour mener le type de combat que nous aurons à livrer aux Vestes rouges : Silence, Surprise, Rapidité devront être les méthodes de ceux qui m'accompagneront pour frapper l'ennemi là où il ne nous attendra pas. Avec cette tactique, je vous promets de beaux combats.**

- **Je crois en toi Loup blanc, je sais qu'avec Nuage noir tu nous conduiras à la victoire.**

- **Merci de votre confiance mes frères, mais demain sera un autre jour. Il est temps d'aller nous reposer.**

Les achats

Le lendemain, dès l'ouverture du bazar, Charles s'y présenta en compagnie de Chante avec le vent. Apercevant la jeune squaw qui visitait ses rayons, le père Mayenson fit semblant d'être effrayé en s'écriant :

- **Ah ! Maudite journée. J'aurais mieux fait de fermer ma boutique aujourd'hui, c'te fumelle de peaux rouges va m'bouffer mon bénéfice. C'est-y pas un malheur d'avoir une pareille clientèle,** ajouta-t-il en faisant un clin d'œil au Chevalier.

- **Le bonjour père Mayenson. Soyez tranquille, nous ne sommes pas venus avec nos tomahawks. Pour vous prouver notre bonne foi, je vais commencer par régler ma dette pour les achats que Frère Constantin a faits en mon nom.**

Le commerçant fit ses comptes sous la surveillance de Chante avec le vent qui contrôlait que la valeur marchande de la pelleterie appréciée la veille, n'ait pas varié de cours. Déchargé de la nécessité d'acheter des fusils pour armer son clan, Charles se trouvait en possession d'un bon pactole sans même avoir eu besoin de négocier sa poudre d'or. Il décida de la garder en réserve et demanda au père Mayenson de lui ouvrir un compte qu'il pourrait ainsi débiter en fonction de ses besoins. Il invita Chante avec le vent à commander les articles qu'elle pouvait juger utiles pour leur futur ménage et les cadeaux qu'elle souhaitait faire à sa famille. Ensuite il commanda les denrées - sel, sucre, farine, thé, tabac, bougies... – habituelles de tout trappeur auxquelles il ajouta une lampe à huile découverte sur les rayons du bazar ainsi que des « graines de feu », le nom que les Indiens donnent aux allumettes soufrées si pratiques pour remplacer la pierre à feu. Il compléta par un filet de

pêche, des hameçons, du fil à pêche, des couteaux de chasse, des hachettes, des scies et des chaudrons qu'il comptait offrir à ses amis hurons. À la surprise du commerçant, Charles réclama une enclume, un soufflet, des marteaux, des pinces et des cisailles pour installer une forge dans son village. Lorsque Mayenson eut établi sa note, il lui restait encore en compte les deux tiers des fruits de sa saison de trappe.

- Nous partirons sans doute demain. Pouvez-vous faire porter nos commandes au hangar afin que nous les chargions dans nos canoës ?

- Bien sûr monsieur de Blanchefort, répondit cérémonieusement le marchand devenu le banquier du Chevalier.

- Je ne sais encore si je pourrais tout transporter par la rivière, j'attends une livraison de plus de mille livres de charge. Remonter le courant qui charrie encore des plaques de glace me paraît risqué !

- Dans ce cas, j'aurai peut-être une solution à votre problème. Je dispose, dans ma ferme installée sur la rive sud du Saint Laurent, d'un chariot et de deux bons chevaux de trait qui sont actuellement au repos. Si vous êtes d'accord, je vous loue l'équipage, charretier compris, pour cinq peaux de castor et autant de loutre.

- C'est entendu maître Mayenson, c'est un bon marché et vous me libérez d'un souci. Il nous suffira de transférer demain matin le chargement attendu sur l'autre rive, où nous attendra votre chariot. Bien sûr j'accompagnerai votre charretier pour le guider et franchir les cinq lieues sans encombre. Votre équipage pourra être de retour dans trois jours.

L'accord conclu, les jeunes gens s'affairèrent aux préparatifs du départ. De retour au bivouac, la Hachette annonça qu'il rejoindrait le village plus tard pour assister aux festivités du mariage de Loup blanc avec Chante avec le vent. En fin d'après-midi, un chariot militaire se présenta au hangar où Charles l'accueillit en remettant le bon d'armement au chef de l'escorte. Toute l'équipe s'employa à décharger la précieuse cargaison, mais il était trop tard pour commencer son transbordement sur la rive sud du grand fleuve.

- J'accompagnerai le chariot qui transportera nos armes et la poudre afin de guider son conducteur qui ne parle pas la langue des Hurons ; Je ne voudrais pas qu'il se trompe de village ! annonça Charles. **Élan téméraire tu ramèneras la flottille au village.**

- Il en sera ainsi que tu le dis mon frère. Chante avec le vent et Belle aurore prendront ton canoë.

L'expédition prit ses dispositions pour organiser son retour et la soirée s'acheva autour du feu où chacun raconta une histoire de chasse. Les jeunes Hurons furent émerveillés par la chasse à courre de Picardie, avec ses traditions, ses sonneries, le travail des chiens, le rite de mise à mort destiné à rendre un hommage à la bête s'étant noblement défendue, dont l'esprit, conté par Charles, ressemblait à celui que les Indiens partagent avec la nature. Ils soupèrent de pemmican et de sagamité pour le plus grand plaisir de Chante avec le vent constatant que Loup blanc n'éprouvait pas le besoin d'aller manger "à la française" dans cette ville de Blancs. Il était devenu « son » Indien !

Le convoi d'armes

Dès l'aube, le groupe se prépara au transbordement des armes. Prudemment réparties sur les cinq canoës de l'expédition, les mille livres d'armes, de poudre et de balles furent emmenées sur la rive sud où les attendait le chariot de Mayenson. Une fois le chargement effectué et laissant Charles avec l'attelage, les canoës retournèrent au hangar pour charger leurs marchandises avant de pagayer à contre-courant et rejoindre le village.

Charles s'apprêtait à se mettre en route avec Loup et la Framboise, le charretier de Mayenson, quand il aperçut un canoë traversant de nouveau le fleuve. Reconnaisant la

silhouette de Richelieu installée à l'avant de l'embarcation, il comprit que la Hachette arrivait. Il l'accueillit sur la berge et, à son grand étonnement, le vit débarquer, équipé comme pour une expédition de trappe alors que Loup faisait une démonstration d'amitié à Richelieu.

- L'bonjour mon Picard. J'ai pensé qu'il serait plus sage de t'accompagner jusqu'au village. J'ne m'sentais pas tranquille en pensant que tu te promenais seul, assis sur un feu d'artifices. Tiens, aide-moi à charger mon bagage et mon canoë sur ton char à roulettes ; je rentrerai par le fleuve.

- Ah ! Ah ! Ah ! Je te reconnais bien là, espèce de mère poule. Mais il n'y a pas d'inquiétude à avoir, la Framboise que voici est le meilleur charretier du pays. Il connaît ses chevaux comme personne et son attelage passe là où les autres coïncent.

Ce nouveau chargement effectué, l'attelage des deux robustes ardennais prit la piste en direction du village des Loups, à quelques lieues de là. Les trois hommes et les deux canidés marchaient à côté du chariot, la piste était encore en partie enneigée et boueuse aux endroits où le soleil avait fait fondre les congères. Les chevaux avaient parfois de la peine à tirer le chariot lorsque les roues s'enfonçaient dans une ornière.

Malgré les traces laissées par l'hiver, le printemps de la lune des Bourgeons s'installait sur la nature. Sur les branches des feuillus, les bourgeons dardaient leur opercule empli de sève, prêt à éclater ; dans les arbres, les oiseaux s'activaient inlassablement à construire les nids dans lesquels les femelles se préparaient à déposer leurs œufs ; dans la plaine, les animaux se déplaçaient par couple, les flancs arrondis des femelles annonçaient une prochaine mise à bas. À perte de vue, la vie témoignait d'une extraordinaire vitalité.

Lorsque le soleil toucha au zénith, la Framboise proposa un arrêt pour laisser reposer les chevaux. Un feu fut allumé avec une brassée d'épinette, et la Hachette régala les convoyeurs d'un bon pâté sur une tranche de pain frais, un cadeau de Marie qui restait fidèle aux traditions.

Métissage

- Dites-moi la Framboise, pensez-vous que nous pourrions être au village ce soir ?

- Nous avons avalé la moitié de la piste, nous arriverons avant la nuit.

- À la bonne heure, j'ai hâte de retrouver le clan.

- Eh ben mon Picard, c'est un piège à ours que ces Sauvages t'ont mis aux pattes ! T'es vraiment perdu pour le monde des civilisés à ce que je vois. Mais ce n'est pas un métis qui t'en fera le reproche.

- Bah ! ne t'inquiète pas mon Louis, il restera toujours une part de civilisé chez Loup blanc. Regarde notre meute, un loup et une chienne... elle est à l'exemple de mon métissage et, si j'en juge aux flancs de Richelieu, tu pourrais bien devenir le père de ce mélange de races !

- Hum ! je ne suis pas sûr que ma chienne ait enseigné à ton Sauvage les bénéfices de la civilisation. Je doute que la prochaine génération transforme les natures de loup et de chien en une meute dotée de qualités universelles !...

- Tu es bien pessimiste compagnon. Et pourtant, tu représentes toi-même un bel amalgame ?

- Ce n'est là qu'une apparence. L'expérience m'a appris que les Indiens sont par nature incapables de comprendre la culture des Blancs, de la même façon que ces derniers n'entendent rien ou fort peu, aux coutumes indiennes. De ce fait, en brouillant les frontières raciales, divines ou naturelles, nous risquons de créer un peuple à la dérive,

dépossédé de ses traditions, sans identité et sans repère, en d'autres termes ni Indien, ni Canadien.

- Ainsi, tu ne crois pas au bénéfice du métissage des races blanche et rouge ?

- Désolé mon louvart, mais le résultat que je constate après plus d'un siècle de présence française au contact des Indiens, c'est que le Peau rouge qui partage la vie des Blancs n'a imité que ses vices. L'Indien qui va à Montréal n'a d'yeux que pour les merveilles du comptoir : les armes, l'alcool, le tabac !

- Mais les Hurons me semblent avoir évité le contact avec les Blancs ; cela a dû leur permettre de moins se "dégrader" que ceux ayant voulu se civiliser en fréquentant les villes, les églises, les écoles et les comptoirs ?

- Oh là ! mon ami, si Frère Constantin t'entendait... tu sembles dire que c'est au contact de la civilisation chrétienne que ces Sauvages se sont... "dégradés" ainsi que tu le dis, alors que ce vernis devait être le tremplin par lequel ils s'élèveraient en civilisation et quitteraient le paganisme.

- En fait, ce que je veux dire en parlant de dégradation, c'est qu'en offrant aux Peaux rouges l'assistance de la modernité, les Blancs les ont encouragés à demander toujours plus et à ne plus s'assumer dans leur milieu naturel.

- Et moi je veux te dire que les Indiens sont d'une autre espèce d'homme que les Blancs. Leurs superstitions sont leur religion, les silhouettes dessinées sur les peaux sont l'expression de leur art, le vacarme de leurs tambours est leur musique. Ils ne lisent ni n'écrivent. Ces gens pensent et vivent d'une manière différente des Blancs. Leurs racines sont le vent et l'espace avec lesquels ils vivent en harmonie tandis que les Blancs songent aux profits des ressources qu'ils tirent de la terre.

- Hum ! pour te répondre par une plaisanterie, je te dirai que notre culture ne me semble pas si différente de la leur comme tu l'affirmes. À les regarder, je constate que leurs femmes font tout le travail pendant que les hommes bavardent et fument... il n'y a là rien de bien différent avec ce qui se fait chez nous...

- Ha ! Ha ! Ha ! s'exclama le Métis, c'est sans doute pour cela que tu veux en épouser une !

- Oui, regarde-moi, vêtu de peaux comme un huron ; J'étais d'un vieux pays qui dort sur son passé et qui néglige de s'intéresser à ce territoire d'Amérique pourtant plein de promesses. À côté, la Virginie qui est une colonie du roi d'Angleterre, prospère et empiète sur nos frontières que nous sommes une poignée à défendre. Or je suis maintenant de ce pays, je me suis coulé dans son moule. J'entends à la fois l'épouser et tu peux compter sur moi pour m'y battre si l'Anglais vient nous y troubler.

- Alors mon Picard, tu peux être certain que ta volonté sera mise à l'épreuve avant peu.

Le destin des armes

Reposés et repus d'un picotin d'avoine, les chevaux tirèrent le chariot avec un nouvel entrain. La piste ne parut pas longue aux hommes marchant d'un bon pas et devisant gaiement. Le soleil commençait tout juste à s'effacer derrière l'horizon lorsqu'ils arrivèrent au village, y semant une certaine animation. Alertés par le cri d'un guetteur, les enfants étaient sortis des tipis pour se précipiter au-devant des chevaux maîtrisés par la Framboise les guidant au collier.

Charles emmena le chariot jusqu'au tipi d'Ours en colère qui en examina le contenu. Puis le sachem décida d'entreposer les armes et la poudre dans la réserve accolée à la chapelle. La Hachette se proposa d'en assurer la garde durant la nuit en dormant dans cette cabane avec Richelieu. Une fois le précieux chargement entreposé, un guerrier d'élite posté

pour assurer la surveillance, les chevaux dételés mis à la longe et la Framboise installé dans le tipi d'accueil, Loup blanc, la Hachette et Frère Constantin regagnèrent le tipi d'Ours en colère afin d'y tenir conseil pour arrêter les dispositions relatives aux armes à feu.

- Mon fils et mon ami, votre retour est un grand moment pour notre tribu, déclara le chef des Loups. Dès demain, je réunirai le Conseil des Sages afin d'organiser une fête et distribuer les armes entre les braves.

- Mon père, répondit Charles, nous savons qu'un grand danger menace tous les Hurons du territoire, ces armes ne peuvent être réservées pour la chasse, elles doivent servir à préparer la guerre que veulent nous faire les Vestes rouges et leurs alliés, les Iroquois.

- Tu as raison Loup blanc, mais que pouvons-nous faire ?

- Je pense qu'il faut réunir les chefs des trois villages pour arrêter en commun les étapes de notre préparation qui pourraient être :

. d'abord, instruire à l'usage des armes à feu tous les guerriers d'élite de la tribu huronne ; ceci sous la direction de la Hachette, de moi-même, d'Élan téméraire et de Coyote hardi qui seront de retour demain avec les canoës ;

. ensuite, répartir les armes avec la poudre et les balles entre les trois villages ;

. enfin, conserver ici une petite réserve pour, éventuellement, équiper un groupe de jeunes braves tenus en réserve. Il serait prêt à se porter là où, inopinément, on pourrait avoir besoin d'une intervention ou d'un soutien sans pour autant dégarnir les villages.

Par ailleurs, il faut enseigner les secrets de la mécanique de ces nouvelles armes à un forgeron qui deviendrait l'armurier capable de réparer fusils et pistolets abîmés et de fondre les balles.

- Tu possèdes l'esprit d'un chef, Loup blanc, tu vois loin en préparant sagement la défense de notre tribu. Demain, avant d'inviter les chefs des Lynx et des Aigles, je réunirai le Conseil des Sages pour étudier ce que tu proposes. Mais la guerre peut encore attendre un peu. Ce soir nous allons souper et parler de ton projet de mariage avec Chante avec le vent. Son absence nous permettra de lui faire la surprise de nos dispositions.

Lys blanc avait mis à cuire dans la braise, une sagamité dans laquelle des tranches de viande séchée trempaient dans un grumeau de maïs rendu odorant par une poudre de feuilles de menthe. Des galettes parfumées aux myrtilles et aux fruits de cornouiller complétèrent ce repas. Charles raconta les visites rendues à Montréal et les préoccupations du Commandant de la garnison. La Hachette rapporta ses conversations avec des trappeurs qui s'étaient aventurés plus loin, au sud. Ils s'étaient heurtés aux Iroquois devenus très agressifs envers les Canadiens français.

La veillée s'acheva après qu'Ours en colère eut décidé de célébrer le mariage de Loup blanc avec Chante avec le vent à la lune des Fleurs, le jour de l'Ascension. Frère Constantin pourrait aussi donner sa bénédiction au jeune couple de Hurons.

- Dès demain mon fils, tu pourras présenter tes cadeaux selon la coutume. Bonne nuit à vous et que le soleil nous apporte demain.

Les trois invités saluèrent leurs hôtes et se retirèrent dans leur logis : Frère Constantin dans son logement-chapelle, la Hachette dans la réserve où il releva le guerrier de garde et Charles dans son tipi après s'être assuré que la Framboise ne manquait de rien.

Le village animé

Le lendemain, au moment où le soleil embrasait la cime des arbres en dispersant les dernières ombres de la nuit, la Framboise attelait ses chevaux au milieu d'un cercle de curieux. Les Indiens des forêts ne connaissent pas les chevaux, la longueur des hivers ne leur permet pas de disposer de foin pour les nourrir durant ces longs mois où la

végétation est recouverte d'une épaisse couche de neige. Le spectacle de ces animaux quasi inconnus était donc fort goûté, les quelques Hurons qui parlaient le français posaient mille questions au jeune charretier que Charles vint relayer.

Il vanta les avantages de ces montures capables de franchir quinze lieues en une journée, de porter trois cents livres de charges ou encore de tirer des travois et des chariots avec encore plus de charges. Nuage noir fût très intéressé, il imaginait ses éclaireurs en cavaliers, lui ramenant leurs observations, prenant ainsi un grand temps d'avance sur leurs ennemis.

- Il nous faudrait des chevaux pour surveiller plus loin, dit-il.

- Il nous faudra alors les prendre à ceux qui viendront envahir notre territoire, mais je ne suis pas sûr que cela soit une bonne affaire, nous manquerions de fourrage pour les nourrir ! lui répondit Loup blanc.

Comblé de cadeaux par les admirateurs de ses montures, la Framboise prit la piste de retour en emportant les salutations de son voyageur pour maître Mayenson. Puis Charles se rendit chez Frère Constantin en train de donner une leçon de français à une douzaine de potaches auxquels s'étaient joints Pied qui tourne et deux autres Hurons. Quand il pénétra dans la salle de classe, à la fois chœur et chaumière, les gamins se regroupèrent joyeusement autour de lui pour le toucher. Sa légende circulait dans les tipis, son prestige se lisait dans les yeux des enfants.

- Bonjour Chevalier, vous venez pour une leçon ? ...

- Pas aujourd'hui Frère Constantin. Excusez-moi, je ne vous savais pas occupé ce matin. Pourriez-vous m'accorder un instant pour me montrer la commande dont je vous avais chargé ? Le Jésuite montra les ballots entreposés dans un angle de la pièce. **Je vais vous en débarrasser et, si vous le permettez, demander à Pied qui tourne de m'aider.**

C'est avec un grand sourire pour montrer qu'il avait parfaitement compris l'échange fait en français, que le pied-bot s'empara d'une partie des marchandises. Une fois les ballots rassemblés dans son tipi, Charles le récompensa d'une poignée de perles bleues pour sa mère avec laquelle il vivait, puis entreprit de faire l'inventaire des cadeaux qu'il envisageait d'offrir.

- Pour Chante avec le vent, un coffret de cuir contenant un nécessaire de couture, trois foulards de soie venant de France, deux couvertures de laine, deux rouleaux de cinq toises de tissus, un sac de perles multicolores, un peigne en os, un miroir à main et un grand coffre de bois dans lequel elle pourrait ranger ses vêtements ;

- Pour Lys blanc, un sac de perles, une couverture, un rouleau de tissu, un peigne, un miroir et un chaudron métallique ;

- Pour Ours en colère, un fusil de chasse portant gravé sur la crosse un dessin d'ours, une poire à poudre en corne, une carotte de tabac hollandais ;

- Pour ses deux frères et l'orphelin Chien batailleur, un couteau de chasse et une couverture.

Toutefois, et malgré la liesse qui habitait son esprit, Loup blanc ne parvenait pas à oublier la menace des Vestes rouges qui pesait sur les villages ; il s'en fut trouver la Hachette en train de vérifier les armes dans la réserve.

Le retour des canoës

- Bonjour Louis, que dis-tu de notre arsenal ?

- L'bonjour mon Picard. Ces fusils sont de bonne griffe, tous du même calibre, comme les pistolets. Ton Commandant nous a gâtés.

- *Oui, cela va nous simplifier l'instruction et l'entretien. Je voudrais t'entretenir d'un projet encore secret, j'ai besoin de ton aide pour le réaliser.*
- *Tu peux dire compagnon, je serai comme le Jésuite dans son confessionnal.*
- *Voilà, je voudrais préparer un groupe de guerriers pour exécuter avec moi, un raid contre le fort Saint John.*
- *Ne rêve pas Loup blanc, le fort est trop bien muré pour que tu aies une chance de l'enlever avec une poignée de Hurons, si braves soient-ils !*
- *Rassure-toi, ce n'est pas lui que je veux enlever, mais son chef, le général Ratcliff. Écoute-moi.*

Charles expliqua à la Hachette comment à l'aide d'un groupe de braves préparés et décidés, il entendait décapiter la tête du corps expéditionnaire anglais qui préparait l'invasion à partir du fort.

- *Eh bien mon gaillard ! C'est là un projet qui me paraît bien pensé. Je demande à en être.*
- *Merci Louis, mais il me faut d'abord convaincre les Sages du Conseil et les sachems de l'intérêt d'agir avant que les Vestes rouges se mettent en route. Ensuite il faudra entraîner les guerriers à l'usage des armes à feu et les préparer à cette mission d'un nouveau genre. Nous avons peu de temps, il serait bon de partir avant la lune chaude.*
- *Oui, de plus, je te le rappelle, tu dois te marier ! Je connais une sauvageonne qui ne manquera pas de te crever les yeux quand tu lui annonceras ton programme...*

La leçon de tir

Des cris attirèrent l'attention des deux comploteurs. Cinq canoës venant du Nord, approchaient du ponton, Élan téméraire ramenait son convoi fluvial.

Après les salutations d'accueil et le déchargement des marchandises, Charles proposa à ses compagnons de leur faire un cours de tir. Élan téméraire et Coyote hardi avaient déjà été initiés à l'emploi des armes à feu, mais Chien batailleur et Plume d'aigle l'ignoraient. Traçant sur le sol le dessin de la ligne de mire, Charles insista sur l'alignement des trois points : œil, mire et objectif, avant d'appuyer sur la détente pour faire partir le coup. **Vous n'avez qu'un seul coup pour tuer votre ennemi, il dépend de cet alignement et de votre doigt. Si vous le manquez, vous n'aurez pas le temps de recharger et c'est votre adversaire qui vous tuera avec son tomahawk ou sa flèche,** insista Loup blanc.

Équipés d'une poire à poudre et d'une poignée de balles, les six hommes s'éloignèrent du village pour trouver un champ de tir. La Hachette disposa des cibles à cinquante pas pour un premier essai. Chacun leur tour, les jeunes gens s'entraînèrent à charger et tirer, se rendant au résultat après chaque tir pour constater si leur balle avait ou non, traversé la cible choisie. A la surprise de Charles, les résultats furent immédiatement bons, les Hurons avaient un coup d'œil infallible, même quand la Hachette eut placé les cibles à deux cents pas !

Tous étaient fiers de leurs prouesses et surtout de ne plus sursauter à chaque détonation des bâtons de feu. **Demain, promet Charles, nous ferons une leçon de mécanique afin de comprendre comment fonctionnent ces armes. Il vous faut devenir des guerriers complets, capables de réparer vos armes en cas de besoin !**

Pied qui tourne vint interrompre l'entraînement. Le Conseil réclamait la présence de Loup blanc dans le tipi d'Ours en colère. Charles laissa la Hachette conduire le nettoyage des armes par les apprentis fusiliers.

Le Conseil

En pénétrant dans le tipi du sachem des Loups, Charles salua l'assistance composée d'une douzaine de Sages, de Nuage noir et de Corbeau bleu.

- Mon fils, dit Ours en colère, je désire que tu exposes aux membres du Conseil, l'usage que tu entends faire des armes à feu apportées au village.

Loup blanc rappela la menace qui planait sur les trois villages hurons et le temps dont disposait la tribu pour se préparer à l'affrontement avec les Vestes rouges et les Iroquois.

- Les villages ne pourront s'opposer à l'ennemi qu'en regroupant leurs forces et en coordonnant leurs actions sous les ordres d'un même chef ; il faut profiter du délai qui nous est donné pour préparer les guerriers aux combats que les Vestes rouges leur livreront avec des armes à feu. Les nôtres devront être partagées entre les villages. Je vous propose d'en faire quatre parts : une pour chaque clan de guerriers d'élite et la quatrième en réserve au village des loups ; Il faut un forgeron capable de réparer les armes cassées. Je propose Pied qui tourne, la Hachette pourra lui enseigner les secrets de ces armes. Lorsque les dispositions auront été prises quant à la répartition des armes, je proposerai au Conseil des chefs une action à conduire dans le camp des Vestes rouges afin de retarder l'invasion. Voilà, j'ai dit ce que je devais vous dire.

- Merci mon fils, tu peux aller. Le Conseil va étudier tes propositions et te fera connaître ses décisions. Puis, s'adressant aux notables, Ours en colère déclara : Loup blanc a demandé que Chante avec le vent devienne son épouse. J'ai donné mon accord et j'invite les membres de cette assemblée à se réjouir avec nous le jour de l'Ascension pour célébrer ce mariage.

Tous se levèrent pour saluer cette nouvelle, Charles se retira pour rejoindre la Hachette.

Chapitre XIII

Le mariage

Préparatifs

Les jours suivants furent consacrés à expliquer aux guerriers l'usage des armes à feu et à leur en enseigner l'emploi par des exercices de tir. Le Conseil avait décidé de répartir les armes entre les trois villages en proportion de leur nombre de guerriers :

- 12 fusils, 6 pistolets, 1 boisseau de poudre et 1 de balles pour les Puissants tomahawks du village des Loups ;*
- 8 fusils, 6 pistolets, 1 boisseau de poudre et 1 de balles pour les Flèches invisibles des Lynx et autant pour les Grands boucliers des Aigles ;*
- Les autres armes, poudre et balles seraient laissées à l'usage de Loup blanc pour entraîner des jeunes braves et former un groupe d'intervention.*

Pied qui tourne deviendrait l'armurier de la tribu, après sa formation par la Hachette à l'usage de la forge ramenée de Montréal par Charles.

Ours en colère avait invité à une cérémonie, les chefs et les guerriers d'élite des Lynx, des Aigles et des Loups afin de distribuer les armes à feu qui allaient permettre d'affronter les Iroquois à armes égales. Puis, Loup blanc et Élan téméraire passèrent quelques jours au village des Lynx afin d'enseigner l'usage des fusils et des pistolets aux Flèches invisibles de Loup solitaire, leur chef de guerre, pendant que la Hachette et Coyote hardi se rendaient chez les Aigles pour instruire les Grands boucliers de Grand aigle.

Tous ces guerriers d'élite apprenaient vite. Loup blanc était surpris de la précision de leurs tirs ; ces Indiens avaient un coup d'œil exceptionnel ! Mais les jours passaient, la lune des Bourgeons cédait la place à la lune des Fleurs. L'Ascension approchait, Charles devait maintenant se préoccuper des préparatifs de son mariage.

Il avait déposé ses cadeaux devant le tipi familial de Chante avec le vent, ceux-ci n'avaient pas été refusés, sa demande était donc agréée par la jeune fille et sa famille. En contrepartie, il avait reçu un pantalon et une veste de fine peau de daim, frangés et décorés de symboles peints, ainsi qu'une paire de mocassins en peau de caribou, ornés de perles. Avec ses jambières en fourrure de lièvre blanc et sa toque de castor, il avait là son habit de noce.

Il avait vu Lys blanc tailler et coudre une robe dans un cuir souple de chevreuil tanné au calcaire et fumé à l'épicéa. La couleur jaune tendre du cuir faisait ressortir les dessins peints et les bordures cousues avec des fils de différentes couleurs. La robe s'attachait de dos avec une fine lanière. Il ne doutait pas que ce serait la robe de sa mariée. La veille de l'Ascension, Chante avec le vent avait lavé sa chevelure avec une pâte de jus de racines et de pollens qui lui donnait un éclat éblouissant.

La noce huronne

L'aube avait à peine posée une lueur blafarde sur l'horizon du levant que les villageois débarrassaient la place du village des quelques plaques de neige et de glace qui tardaient encore à tourner le dos à l'hiver. La lune des Fleurs apportait une alternance de pluies chaudes et de beaux jours ensoleillés qui triompheraient peu à peu du gel accumulé durant l'hiver. Sapins et cyprès serrés protégeaient encore l'agonie des plaques de neiges abritées dans leurs ombres, mais les pistes se transformaient en fondrières. Le sol se débarrassait avec effort de son lourd manteau froid avant d'entreprendre le travail du renouveau.

Sur le pourtour d'une grande surface circulaire, les gens entassaient jusqu'à hauteur d'homme, des branches de sapin dont la verdure brillait sous les premiers éclats du soleil. Une large ouverture permettait de pénétrer dans cette enceinte et un entrelacs de branchages recouverts de peaux formait comme une allée couverte. Le sol de ce corridor était, lui aussi, tapissé de fourrures.

Le soleil avait largement dépassé son zénith et les préparatifs de la fête étaient achevés quand, suivi de Loup et cérémonieusement entouré de la Hachette, de Plume d'aigle et de Chien batailleur, tous revêtus de vêtements de peaux frangés et décorés, Loup blanc se présenta devant le tipi d'Ours en colère pour réclamer l'épouse promise. Revêtu d'une tunique artistiquement décorée, coiffé de la tête d'ours qui recouvrait ses épaules, le sachem des Loups sortit de son tipi et s'avança vers le groupe des demandeurs :

- Je te salue Loup blanc. Je suis heureux de confier ma fille à un brave venu de si loin. Tu es comme une graine transportée par le vent et déposée dans la tribu des Hurons pour y germer. Ton sang est peut-être aussi différent du nôtre que la couleur de la terre l'est de celle du ciel, mais personne ici ne se souvient que tu es un Blanc. Tu vas maintenant marcher vers le printemps, en tenant la main de Chante avec le vent. Soulevant la portière de peau de son tipi, Ours en colère invita sa fille à rejoindre l'homme qu'elle s'était choisi.

Suivie de Lys blanc et de ses deux frères, moulée dans la robe confectionnée par sa mère, Chante avec le vent fit son apparition. Retenus par un bandeau de cuir décoré, ses cheveux retombaient en cascade sur ses épaules. Éblouis par la grâce qui se dégageait de cette silhouette de princesse indienne éclairée par le soleil, Charles et ses compagnons étaient figés de saisissement. La jeune squaw tira le promis de son éblouissement en venant s'accrocher à son bras.

Précédé d'Ours en colère et de Lys blanc, le cortège se mit en marche entre la haie formée par les villageois. Il se dirigea vers la place où s'élevait l'enceinte sacrée dans laquelle devait se sceller l'union du nouveau couple. Arrivé devant le corridor d'entrée de l'enceinte, le cortège s'écarta pour laisser les jeunes mariés s'engager dans l'allée couverte après s'être déchaussés. Tapissé de fourrures dans lesquelles les pieds nus s'enfonçaient avec légèreté, le couloir conduisait vers le centre de l'enceinte où s'élevait un bûcher prêt à être enflammé.

Le serment d'union

Le couple s'arrêta devant Corbeau bleu à genoux sur une fourrure d'ours, le chaman des Loups invita les jeunes gens à se placer devant lui. Revêtu de ses attributs chamanistes, il prononça les paroles rituelles du cérémonial huron :

- Grand Esprit, maître de la nature, regarde ces deux êtres, ils ont pénétré dans l'enceinte sacrée en foulant de leurs pieds les fourrures de ceux que tu envoies nous donner leur force

et leur habileté. Donne à ce couple la virilité, l'énergie et la paix pour leur permettre de construire une famille dans la tribu des Hurons.

*Invitant alors les jeunes mariés à se rechauffer, le chaman déposa des plumes blanches sur le sol : **la perdrix blanche qui s'élève dans le ciel sera votre signe, leur dit-il. À partir d'aujourd'hui, vous vénérerez ce signe ensemble et ne manquerez jamais de perdrix au printemps ni à l'automne quand elles changeront de parure. Vous êtes unis sous le signe de la nature.***

*Loup blanc et Chante avec le vent acquiescèrent en silence, la cérémonie était terminée. **Maintenant, dit la jeune mariée, nous devons attendre que le soleil descende sur l'horizon pour allumer le bûcher dans l'enceinte sacrée, tous viendront alors nous rejoindre et commencer la fête.***

*Le chaman et le jeune couple s'installèrent sur les fourrures en attendant que le soleil veuille bien se retirer du ciel. Un grand calme s'installa ; la jeune femme aurait aimé que ce moment dure une éternité tant elle se sentait heureuse. Quand la couleur du ciel commença à perdre de son éclat, elle prit la main de Charles et le conduisit devant le bûcher auquel ils mirent le feu. Aux premières flammes qui s'élevèrent au-dessus du mur de branchages, répondit une grande clameur de voix impatientes, des dizaines de villageois arrivèrent en criant et dansant aux sons des tambours et des hochets de bois emplis de graines. C'est alors que la jeune épousée se tourna vers son époux et lui annonça : **Pose ta main sur mon ventre pour y sentir grandir ton enfant.** Et elle se mit à pleurer de bonheur.*

Entrecoupée de danses, de chants et de ripailles, la fête se déroula toute la nuit. Au petit matin, le couple de jeunes mariés avait disparu. Pour respecter la tradition, Charles avait préparé, les jours précédents, un tipi à trois quarts de lieue en aval du village, sur une grève au bord du bras d'eau des Castors. Il y avait déposé le nécessaire à vivre sa lune de miel durant une semaine, promettant de se consacrer pleinement à sa mariée avant de lui annoncer son projet de raid sur le fort Saint John.

Plan d'action

Durant son absence, Loup blanc avait confié à la Hachette, en accord avec Nuage noir et Ours en colère, le soin d'instruire et d'entraîner au tir les Puissants tomahawks et les jeunes braves du village. Il souhaitait trouver à son retour, des guerriers prêts à mener le combat qu'il entendait livrer aux Vestes rouges.

Après une semaine passée à chasser, pêcher, flâner, conter des histoires et échanger leurs rêves sous l'œil complaisant de Loup qui n'avait pas de chaman pour célébrer son idylle avec Richelieu, les jeunes mariés regagnèrent le village des Loups. Ils installèrent leur ménage dans le tipi de Charles où Chante avec le vent avait apporté quelques éléments de confort féminin.

*Le lendemain matin Loup blanc, accompagné d'Élan téméraire et de Coyote hardi, se présenta au tipi de Nuage noir. **Que les fils d'Ours en colère soient les bienvenus,** déclara le chef de guerre des Loups en invitant les visiteurs à s'installer autour du feu. Puis, chargeant son calumet, il fit signe qu'il était prêt à écouter.*

*Loup blanc prit la parole, rappelant la menace qui, à terme, pesait sur les trois villages : **Les trente-six fusils des Hurons ne seront pas suffisants pour arrêter les mille fusils des Vestes rouges, dit-il, il faut casser la tête de cette expédition avant qu'elle se mette en marche.***

- Dis-moi ce que tu veux faire, Loup blanc

Charles expliqua comment il entendait capturer le général anglais qui préparait l'offensive des Vestes rouges sur le territoire des Hurons à partir du fort Saint John. Pour mener cette action, il avait besoin de l'aide des Puissants tomahawks.

- Nuage noir sera à ton côté. Combien te faut-il de guerriers ?

- J'ai prévu quatre équipes de quatre guerriers pour mener ce coup de main. Avec mes deux frères, la Hachette, Chien batailleur, Plume d'aigle et Castor ombrageux qui formeront ma garde, mon « hétéairie » pour parler comme les Anciens de mon vieux pays, je dispose de six braves. Il me manque encore dix combattants.

- Quatre guerriers d'élite des Lynx et des Aigles sont actuellement en reconnaissance pour surveiller le sud du lac Champlain, les Puissants tomahawks sont tous prêts à combattre. Nous pouvons les réunir demain pour que tu les prépares aux missions que tu veux leur confier.

Le Conseil des Puissants tomahawks

L'après-midi, en présence d'Ours en colère, de Corbeau bleu, de la Hachette, de Charles et des jeunes braves de son hétéairie, les Puissants tomahawks se rassemblèrent autour du totem tribal. Nuage noir leur fit part du raid projeté par Loup blanc dans les lignes anglaises, au milieu du territoire des Iroquois, puis il lui passa la parole.

Afin d'en imposer à son auditoire par sa vêtue, Charles se présentait en tenue de guerrier huron complétée par son ceinturon dans la boucle duquel étaient passés sa dague et un pistolet. Dans ses longs cheveux nattés, il avait fixé les deux plumes d'aigle de son initiation de guerrier. Sans doute conscient de l'effet théâtral recherché, Loup se tenait assis, la tête droite, à côté du maître qu'il s'était choisi.

Se levant à l'invitation de Nuage noir, Loup blanc croisa les bras et regarda dans les yeux, chacun des guerriers :

- Mes frères, pendant que nous parlons, les Vestes rouges rassemblent des forces pour monter une expédition contre nos villages. Je sais comment combat l'homme blanc. Il regroupe beaucoup de bâtons de feu, dont certains sont montés sur roues et tirés par des chevaux. Avec sa poudre, il peut tuer de loin, mais pour cela il lui faut voir ! Or dans ce pays de forêts, l'homme blanc ne voit pas de loin alors que le guerrier huron peut l'approcher, le surprendre et le tuer avec ses flèches ou son tomahawk. Nous saurons le combattre dès qu'il marchera sur nos terres, mais nous pouvons déjà lui infliger un retard dans ses préparatifs.

Loup blanc interrompit un moment sa harangue pour laisser s'exprimer quelques guerriers qui l'approuvaient en levant leurs casse-tête et en poussant des cris. Satisfait de son effet, il poursuivit : **Nous savons qu'un grand chef des Vestes rouges prépare l'attaque de nos villages à partir du fort Saint John. Il la conduira après le prochain hiver, dès qu'il aura rassemblé ses soldats et les Iroquois. Je propose de capturer ce puissant guerrier blanc et j'ai besoin de dix guerriers d'élite. En simulant être des Iroquois, nous pouvons pénétrer dans le fort et enlever le chef des soldats. Je vous laisse décider avec Nuage noir, de ceux qui viendront avec moi chez les Vestes rouges. Demain, je dirai à ces braves le plan de notre infiltration dans les rangs de l'ennemi.**

Suivi de son loup, Loup blanc se retira pour laisser Nuage noir choisir les guerriers les plus aptes à se fondre dans le milieu iroquois.

La répartition des missions

Le lendemain, Charles réunit la Hachette et les jeunes de son hétairie. Nuage noir le rejoignit en compagnie de neuf guerriers d'élite portant les peintures des Iroquois.

- Frères hurons, merci d'avoir répondu à mon appel. Je sais que vous êtes prêts au combat, mais l'heure n'est pas encore venue, il faut d'abord nous préparer. Si vous exécutez les missions que je vais vous confier, je vous promets que la tribu huronne vous honorera comme les plus grands guerriers de son histoire. Écoutez-moi, car il en va de la réussite de notre expédition. Nous allons former quatre groupes de quatre guerriers :

Le premier groupe, dont je ferai le cinquième guerrier, sera composé d'Élan téméraire, Coyote hardi, Chien batailleur et Plume d'aigle. Ils seront simplement armés de leurs arcs et tomahawks. En se faisant passer pour des Iroquois, ces quatre braves sont chargés de me livrer aux Vestes rouges du fort Saint John, prétendant m'avoir fait prisonnier. Une fois installés dans la place, ils me délivreront et nous capturerons le général pour le ramener au village.

Le second groupe sous les ordres de Nuage noir, sera composé de Gros rocher, Homme double et Marche la nuit. Ils porteront les peintures des Iroquois et seront armés de leurs arcs et tomahawks. Avec les quatre éclaireurs des autres villages hurons, ils rentreront dans le fort sous prétexte de faire du troc. Ce groupe assurera la protection du premier et se tiendra prêt à favoriser l'évacuation de notre général anglais. Pour cela il provoquera, à l'aide d'un système de mèches que je vais lui enseigner, l'incendie de l'écurie au moment où nous sortirons des locaux avec notre prisonnier, et après avoir détaché les chevaux afin de créer le désordre. Il déclenchera l'incendie autour de la poudrière et en d'autres endroits pour multiplier la confusion dans le fort.

Le troisième groupe dirigé par la Hachette, assurera le recueil des deux premiers groupes. Il s'installera en retrait et hors de vue du fort, sur le chemin de notre repli. Ceci afin de bloquer toute poursuite de l'ennemi avant que nous ayons embarqué le prisonnier. Chacun des guerriers placés dans cette embuscade sera équipé de trois fusils.

Enfin, le quatrième groupe de Castor ombrageux assurera, armé de fusils, le camouflage et la garde des canoës, tout en se tenant prêt à recueillir le troisième groupe en fin d'action. Une fois notre coup de main réussi, les deux premiers groupes partiront aussitôt embarqués, les deux autres suivront aussitôt prêts pour rejoindre le village. Nuage noir laissera deux éclaireurs en haut des chutes du Lynx et fera assurer leur relève pour surveiller en permanence les réactions des Vestes rouges.

Voilà pour l'ensemble du coup de main projeté. Je vais maintenant vous dire comment nous allons procéder. Dès notre arrivée au sud du lac Champlain, les deux premiers groupes s'installeront en vue du fort, comme un parti d'Iroquois, pour en noter les mouvements, les patrouilles, les rondes, les exercices selon la hauteur du soleil. Lorsque nous connaîtrons les habitudes des soldats, nous pourrons entrer dans la forteresse pour enlever le général. Voilà, j'ai dit ! Qui veut maintenant parler ?

- Nous avons compris ton plan Loup blanc, répondit Nuage noir. Combien de soleils faudra-t-il attendre pour combattre ?

- Il nous faut quatre soleils pour atteindre la campe d'abondance de la Hachette sur le lac Champlain et encore un soleil pour nous approcher du fort où nous resterons deux soleils en observation. Il serait intéressant Nuage noir, que tu puisses interroger les éclaireurs hurons envoyés là-bas, afin qu'ils nous disent ce qu'ils ont vu. Nous ne reviendrons pas au village avant une douzaine de soleils. Il faut embarquer le pemmican nécessaire à nos besoins dans les quatre grands canoës de notre expédition. Nous partons dans trois soleils, juste le temps de terminer notre entraînement au tir avec les bâtons de feu, mais aussi avec

les arcs, dix flèches peuvent être tirées quand une seule balle peut partir ! Pied qui tourne assurera la garde de notre réserve d'armes et de poudre.

Chapitre XIV

Le coup de main

L'approche

Les jours suivants furent consacrés aux tirs d'entraînement et à l'explication, autour d'une reproduction miniature sur plage de sable du fort Saint John, de l'action que devrait conduire chacun des groupes, mais aussi à l'étude des peintures et des signes des Iroquois sous l'œil vigilant de Coyote hardi et de Chien batailleur se remémorant leurs souvenirs de captivité. L'exercice de la prononciation d'expressions – les Hurons et les Iroquois pratiquent la même langue algonquine avec, parfois, des sons gutturaux plus aigus – propres aux Iroquois, ne manqua pas de piquant. Un autre temps fut consacré à la préparation des armes, des canoës et des vivres à emporter. Charles montra au groupe de Nuage noir, la manière de composer une mèche lente avec une lanière de cuir enduite de résine préalablement imbibée de poudre noire et séchée au soleil. Les essais montrèrent que la vitesse de combustion était d'environ un quart de toise à la minute, alors que celle d'une mèche composée d'un filet de poudre noire progressait d'une toise en dix secondes en dégageant de la fumée. Les préparatifs d'incendie du fort devraient tenir compte de ces observations.

À l'aube du quatrième jour, devant tous les hommes du village et leurs adieux faits, Richelieu qui s'appêtait à mettre bas et Loup laissé à la garde de Chante avec le vent, les dix-sept guerriers embarquèrent par groupes constitués. Malgré le courant contraire et poussées vigoureusement par quatre pagaies, les embarcations avançaient à vive allure. Il ne fallut que deux jours pour parvenir aux chutes du Lynx et en franchir les sauts. En fin du troisième jour, ils arrivèrent à la campe d'abondance du lac Champlain. La cabane de la Hachette avait été incendiée, sa remise saccagée et son matériel avait disparu. C'était l'œuvre des Iroquois dont les traces laissées sur le sol portaient la signature.

Face à ce spectacle de désolation et de vandalisme destructeur, la Hachette poussa une rude colère, se jurant de faire chèrement payer ce geste sacrilège à ces chiens d'Iroquois. Dans les forêts du Nord, on ne détruit pas une cabane qui peut servir à tous les voyageurs et nul ne vole un matériel laissé là pour les besoins d'un trappeur de passage. Le faire équivaut à assassiner un homme qui pourrait être en difficulté durant l'hiver. Son auteur mérite la corde ! Tel est le sentiment des coureurs de bois accoutumés à se faire confiance et à être solidaires pour faire face aux rigueurs du long hiver canadien.

La première lune chaude se levait lorsque les canoës abordèrent la rive sud du lac Champlain, à hauteur d'une épaisse roselière dans laquelle ils pourraient dissimuler leurs embarcations. L'été s'annonçait et le soleil commençait à chauffer brutalement la terre et les bois pour faire s'évanouir les dernières plaques de neige cachées dans les dépressions ombragées.

Laissant là le groupe de Castor ombrageux en lui recommandant d'effacer leurs traces et de chasser discrètement à l'arc pour ne pas attirer l'attention, mais pour approvisionner l'expédition, les trois premiers groupes progressèrent de nuit en direction du

fort. Remarquant que la piste s'encastrait entre deux mamelons, Loup blanc installa le groupe de recueil sur le sommet permettant de contrôler le chemin qui serait celui du repli. Des signes de reconnaissance furent convenus afin de ne point se méprendre sur l'identité des cibles que le groupe de la Hachette prendrait à partie.

Dans les premières lueurs diffuses de l'aube, la silhouette massive du fort se découpa sur l'horizon. C'était une construction carrée, en bois rond, de quarante toises de côté, entourée d'une haute palissade coiffée de hourds permettant à ses défenseurs d'être protégés des flèches d'éventuels assaillants. À chaque angle, une tour portait des canons. À l'aide de sa longue-vue, Loup blanc examina l'œuvre en connaisseur. Un glacis d'environ deux cents toises s'étendait autour du fort, interdisant de s'en approcher sans être vu des sentinelles.

Loup blanc installa son groupe dans un fouillis végétal permettant de le dissimuler aux vues, à trois cents toises de la porte sud du Fortin, ce qui permettait d'en observer tous les mouvements. Il libéra le groupe de Nuage noir, lui recommandant de se mêler aux Iroquois qui circulaient autour du fort, d'y pénétrer avec eux pour habituer les Vestes rouges à leur présence et à établir le contact avec les éclaireurs déjà sur place. Il fut convenu que chaque nuit, Nuage noir rejoindrait Loup blanc pour faire le point des renseignements récoltés. Plume d'aigle et Castor ombrageux assuraient la liaison avec le groupe de la Hachette afin de permettre à chacun de suivre l'évolution de la situation. Ainsi, tous pouvaient se tenir prêts pour le final qui serait certainement la phase la plus délicate et la plus vive de l'opération. Tous les Hurons étaient maintenant devenus des Iroquois.

L'observation

Durant la matinée, le groupe de Loup blanc observa une patrouille montée de Vestes rouges qui, avec ses guides iroquois, rentrait de mission. Autour du fort, un petit village d'Iroquois s'était installé, il semblait que, durant le jour, les Indiens entraient et sortaient sans contrôle de la forteresse en bois rond. Quelques chariots bâchés conduits et encadrés par des soldats venaient aussi d'y arriver. Seules les Vestes rouges paraissaient posséder des chevaux et des bâtons de feu. La journée s'acheva sans qu'il soit remarqué d'animation particulière autre que celles d'exercices militaires.

Nuage noir revint à la nuit pour rendre compte des résultats de son infiltration dans les rangs iroquois. Il avait repris contact avec les éclaireurs qui, en faux Iroquois, avaient noué des relations avec les soldats et avaient leurs entrées dans la forteresse. Profitant de leur présence, Nuage noir et son groupe avaient pénétré dans le fort des Vestes rouges pour troquer une couverture brodée contre du tabac. Le chef en avait profité pour en observer l'intérieur. Il dessina sur le sol le plan des bâtiments où se trouvaient les officiers, les soldats, les chevaux, les magasins et les matériels. Il dit que le soir, le fort fermait ses portes, mais qu'il laissait des Indiens dormir dans sa cour. Marche la nuit avait lié connaissance avec un métis convoitant la peau d'ours lui servant de couverture et il était resté dans le fort pour en observer les habitudes nocturnes. Sur le chemin de ronde intérieure qui borde la palissade, une sentinelle veille sur chaque face dès que le soleil disparaît derrière l'horizon. Par contre, de jour, il n'y a qu'un veilleur dans les tourelles au-dessus de chacune des deux portes. Toutefois, Nuage noir avait remarqué une sentinelle postée en permanence devant la porte d'une annexe. Par la fenêtre barreaudée de ce local, il avait aperçu le visage de deux blancs qui semblaient être enfermés là.

- Tiens ! Voilà un renfort imprévu, il faudra les libérer, pensa Loup blanc.

La nuit s'écoula sans incident. La Hachette fit parvenir des outres d'eau fraîche au groupe des observateurs et signala avoir vu quelques mouvements de chasseurs iroquois sur la piste et que le groupe de Castor ombrageux avait tué un wapiti. La viande et les poissons

mis à sécher, l'approvisionnement du retour était assuré. Loup blanc profita de ces contacts pour rappeler les consignes de discrétion : pas de feu la nuit, se camoufler de jour et effacer toutes les traces, rester en liaison pour être en mesure de se porter secours en cas de besoin. Puis chaque estafette rejoignit sa zone de mission.

La libération

Le lendemain, en fin de matinée, Élan téméraire qui assurait l'observation de la porte sud, signala une curieuse animation. Saisissant sa longue vue, Loup blanc distingua un groupe de cinq Iroquois emmenant deux blancs dont les mains étaient liées. L'un d'entre eux portait l'uniforme mal en point d'un officier français des compagnies de marine, l'autre était vêtu comme un trappeur. L'idée de délivrer ces hommes germa immédiatement dans son esprit :

- Coyote hardi, va prévenir Nuage noir de nous rejoindre avec son groupe sur la piste qui part vers le soleil. Nous quittons ce poste d'observation pour nous lancer sur les traces de ces chiens d'Iroquois qui emmènent des prisonniers. Nous allons les délivrer dès que nous serons à distance du fort. Dis à Nuage noir de faire vite, j'ai besoin de son renfort.

Sous sa parure d'Iroquois, Coyote hardi partit en courant vers le fort où il savait trouver le chef des Puissants tomahawks. Dans le même temps, Loup blanc et ses trois compagnons se lançaient, comme une meute de loups, sur la piste des captifs.

Éclairé par Chien batailleur, les Hurons suivaient les prisonniers et leurs gardiens depuis une bonne heure lorsqu'ils furent rejoints par Nuage noir. Le sentier était étroit, serpentant dans la forêt ; les Iroquois ne semblaient pas se douter qu'ils étaient traqués. Étant sur leur territoire, ils ne craignaient pas d'attaque.

*Loup blanc proposa de se rapprocher au plus près des Iroquois et, profitant de l'effet de surprise, de les attaquer dans la foulée du dépassement. L'attaque fut fulgurante. Quatre Iroquois eurent le crâne fendu par les tomahawks et le cinquième fut maîtrisé et ligoté par Homme double, un guerrier d'élite qui en valait deux, capable de déraciner un arbre à la force de ses bras ! La stupeur des prisonniers, délivrés par des pseudo Iroquois sans avoir eu le temps de comprendre, fut encore plus grande quand Loup blanc leur annonça en bon français de Picardie : **Messieurs, vous êtes libres !***

Les deux hommes tendirent leurs poignées pour être libérés de leurs liens, puis l'officier fit les présentations :

- Hubert de Folembay, lieutenant au Royal marine, voici Gaétan Levaneur, mon guide. Soyez remerciés, car nous étions destinés à servir de déjeuner à ces cannibales que vous avez si proprement occis.

- Loup blanc, chef de guerre du clan des Loups de la tribu huronne... devant la surprise exprimée par les deux hommes, il ajouta en souriant : mais également chevalier Charles de Blanchefort pour vous servir !

- Blanchefort... mais je vous connais ! Comment diable êtes-vous ici ? J'ai chassé sur vos terres de Picardie il y a trois ans avec votre frère Henri !

*En riant du plaisir d'un souvenir commun, Charles répliqua : **le monde devient petit, Lieutenant, mais ne traînons pas dans ces parages, mes Hurons travestis en Iroquois ne sont pas assez nombreux pour affronter nos ennemis sur leur terrain. Nous parlerons de tout cela ce soir.***

Pendant ce temps, Nuage noir et ses guerriers avaient scalpé les Iroquois tués et dissimulé leurs corps sous un épais tas de branchages afin d'éviter que les charognards dévoilent l'opération et provoquent l'alerte. L'Iroquois prisonnier fut bâillonné et c'est avec beaucoup de précautions qu'ils quittèrent le lieu de l'attaque après en avoir effacé les traces.

Nuage noir et son groupe s'infiltrèrent de nouveau dans le milieu iroquois de l'environnement du fort et le groupe des observateurs se repositionna face à la porte sud. Toutefois, Loup blanc, accompagné de Coyote hardi, des deux Français libérés et de l'Iroquois prisonnier, rejoignit la position du groupe de la Hachette installé commodément hors des vues du fort. Il chargea Coyote hardi d'interroger le prisonnier et se réserva le soin de collecter les informations sur les Vestes rouges en faisant parler les deux Français.

La Hachette fit une fête à Levaneur, un vieux compère à lui et, autour d'un repas de viande boucanée, la conversation sous la lune chaude fut bientôt aussi animée que dans un salon de Picardie !

- Racontez-moi donc cette mésaventure monsieur de Folebray, qui vous a valu de tomber dans les mains des Iroquois.

- Volontiers Chevalier, mais il faut d'abord que vous sachiez que votre tête vaut mille livres pour nos ennemis anglais. Maintenant que je vous ai vu à l'œuvre, je les trouve un peu pingres. Enfin..., les temps sont durs pour tout le monde !

En s'esclaffant, Charles fit part à l'officier français du plan d'action en cours : J'ai bien l'intention de récupérer cette mise en me faisant livrer au Commandant du fort par mes Hurons déguisés en Iroquois.

- Mais mon pauvre ami, les Anglais vont vous pendre au plus vite !

- Rassurez-vous. Je sortirai du fort avant qu'ils aient décidé de mon sort et en bonne compagnie, je vous le promets. Mais revenons-en à vos péripéties.

- Voilà ! Sur ordre du marquis de Montcalm, j'ai quitté les Trois Rivières avec une patrouille d'une douzaine d'hommes, dont deux trappeurs et deux guides hurons. Je devais reconnaître l'importance des forts Edwards et William Henry, ceci en vue d'une opération que projette notre général dans cette région. Mais, il y a une semaine, ma patrouille fut surprise par un parti d'Iroquois qui a tué tous mes hommes. Je vous passe le détail, mais le soir, monsieur Levaneur et moi-même avons dû assister au repas des vainqueurs : ils ont mis les cadavres de nos gens à la broche et les ont dévorés ! Nous nous attendions à subir le même sort, mais le chef de ces cannibales a préféré nous livrer aux Anglais du fort Saint John. Nous avons été interrogés par le colonel Abott qui commande la garnison et par le général Ratcliff qui paraît être en mission. Fort dépités de la pauvreté de nos réponses à leurs questions, ces officiers ont donné l'ordre de nous remettre entre les mains des Sauvages. Ces derniers nous menaient à leur village avec, je crois, l'intention de nous dévorer au cours d'une fête après nous avoir un peu torturés. La providence vous a heureusement conduit jusqu'à nous.

- Lieutenant, votre mémoire vous permet-elle de décrire l'ordonnance du fort ?

- Bien sûr Chevalier, personne ne peut oublier l'hospitalité d'un tel home !

À l'aide d'un morceau de bois et après avoir dégagé une surface plane, l'officier esquissa un croquis de la forteresse, positionnant le logement conjoint du général et du colonel commandant le fort, celui des officiers, l'armurerie, la poudrière, la prison, le parc à fourrage, le poste de garde, enfin tous les endroits stratégiques.

- Avez-vous une idée des effectifs de la garnison ?

- En me basant sur le nombre d'officiers à raison de cinq par unité élémentaire, je crois qu'il y a l'équivalent de deux compagnies d'infanterie et d'un peloton de cavalerie. Pour ce qui concerne l'artillerie, en plus des pièces qui sont à poste dans les tours d'angle, il y a quatre pièces de campagne et leurs attelages dans la cour, avec un parc d'une demi-douzaine de chariots. Quant aux guerriers iroquois, leur mobilité ne permet pas de les compter.

- Merci Lieutenant, vos informations me seront précieuses pour mettre au point notre action dans le fort. Nous allons maintenant entendre ce que le prisonnier nous a révélé.

Pendant que les Hurons expédiaient le véritable Iroquois au paradis des Braves et dissimulaient son corps, Coyote hardi vint apporter le résultat de son interrogatoire.

- Son village situé à deux jours de marche, est important, a dit l'Iroquois. Ses guerriers sont dix fois plus nombreux que les Puissants tomahawks. Le grand chef des Vestes rouges leur a demandé de se tenir prêts à prendre le sentier de la guerre à la prochaine lune des Fleurs, pour combattre les Hurons qui sont les alliés des Français.

- Merci mon frère. Puis s'adressant à l'officier français : Nous savons maintenant que l'offensive des Anglais sur Montréal préparée par le général Ratcliff, aura lieu au prochain printemps. Vous en avertirez le général Montcalm en lui disant que les Hurons feront tout pour ralentir l'expédition anglaise dans sa progression en direction de nos villages. Toutefois, nous ne disposons que de trente-six fusils à opposer à l'artillerie anglaise ! Nous ne pourrons pas protéger la vallée du Saint Laurent.

- J'ai compris votre message Chevalier, il sera transmis.

La mise au point

- Louis, dit Loup blanc à la Hachette, je vais corriger mon plan en renforçant mon groupe d'action. Il me faut une escorte significative pour entrer dans ce fort ! Puisque tu récupères le lieutenant et le trappeur, tu vas me céder deux guerriers, ce qui portera mon groupe à six pour me livrer aux Anglais. Avec ceux de Nuage noir qui se sont infiltrés et les quatre éclaireurs, nous serons quinze dans le fort, cela devrait convenir.

- D'accord mon Picard, mais dis-toi que cela me conviendrait bien d'aller bouter le feu à leur forteresse comme leurs copains l'ont fait à ma campe.

- Je le sais ami, mais tu ne ressembles vraiment pas assez à ces maudits sauvages d'Iroquois. J'ai trop besoin de toi ici, pour me garantir un repli sans avoir à me soucier de mes arrières. Toutefois, console-toi, si ta cabane leur a fait une belle chandelle, je te promets que notre visite leur fera une belle torche ! Nous ferons demain une répétition de notre plan d'action ici, l'affaire se jouera après demain. Je rejoins mon groupe et je te laisse nos invités. Bonne nuit compère.

Le lendemain en fin d'après midi, Loup blanc abandonna le poste d'observation et ramena son groupe sur la position de la Hachette. Dans une clairière, il reconstitua avec l'aide du lieutenant de Folembay et de Levaneur, les structures du fort. En présence de Nuage noir, il expliqua à chacun de ses équipiers comment, de geôliers, ils allaient se transformer en libérateurs. Le groupe de Nuage noir installé dans la cour du fort, ferait alors diversion en détachant les chevaux, en mettant le feu au parc à fourrage – les ‘graines de feu’ que Charles avait ramenées de chez Mayenson seraient pratiquées – en plaçant une mèche lente et en préparant l'incendie du bâtiment qui servait de poudrière après avoir neutralisé le poste de garde et les sentinelles menaçantes.

Chacun repéra l'endroit où il devait agir, Loup blanc promit à tous que les Vestes rouges se souviendraient longtemps de la visite des guerriers Hurons. Après avoir dîné d'un morceau de viande séchée, le groupe de Nuage noir regagna le voisinage du fort où il avait maintenant ses habitudes. Le groupe de Loup blanc restait avec celui de la Hachette pour passer la nuit.

L'infiltration

Le lendemain en fin de matinée, Loup blanc vêtu comme un trappeur et escorté de sa garde huronne grimée en détachement iroquois, quitta la zone de recueil pour progresser sans se cacher en direction du fort. Avant d'être en vue de la forteresse, Loup

blanc demanda à Élan téméraire de lui attacher les mains, de maculer ses vêtements et son visage de boue, puis de le brutaliser lorsqu'ils seraient en vue de l'entrée nord du fort.

C'est en boitant et en traînant la jambe, le visage tuméfié, les vêtements souillés, molesté par six Iroquois vociférant et s'agitant autour de lui, plus vrais que nature, que Loup blanc se présenta à l'entrée du fort Saint John. La sentinelle appela le sergent de garde pour venir réceptionner ce groupe d'Indiens qui encadrait un Blanc ligoté.

Accompagné d'un interprète iroquois, le chef du poste se fit expliquer les circonstances de la capture de ce trappeur français qui chassait sur le territoire des Iroquois. Coyote hardi et Chien batailleur ne se privèrent pas d'abuser de leurs connaissances du milieu iroquois, faisant référence à des faits tribaux connus, ce qui accrédita auprès de l'interprète, leur rôle d'ennemis des Français.

Charles fut conduit et enfermé sans ménagement dans un local voisin de l'écurie. Ses "ravisisseurs" furent invités à attendre dans la cour qu'un officier veuille bien les récompenser de leur prise. Puis le sergent s'en fut rendre compte de l'incident à l'officier de service. Pensant qu'il avait affaire à un espion du général Montcalm, celui-ci décida d'interroger le prisonnier. Accompagné d'un caporal, l'officier pénétra dans la geôle et posa ses questions en anglais, Charles fit semblant de ne pas le comprendre. Toutefois, se désignant du doigt, il énonça son nom : **Blanchefort, trappeur français**, que l'officier répéta, sans doute pour s'assurer d'avoir bien compris. Puis s'en fut faire son rapport au commandant du fort.

Dans la soirée, le colonel Abott et deux soldats vinrent rendre visite au prisonnier. Dans un français sommaire, le colonel lui demanda de se présenter et d'expliquer sa présence dans la région du fort.

- **Je suis le chevalier de Blanchefort. Je reconnaissais une zone de trappe dans la région du lac Champlain quand un groupe de guerriers iroquois m'a surpris et fait prisonnier.**

- **de Blanchefort, dites-vous ? Comment puis-je vous croire ?**

- **C'est simple, voici les armes de ma famille** répondit Charles en présentant sa main où brillait sa chevalière.

- **My God ! It is true. Chevalier, je vais vous faire apporter un nécessaire de toilette. Vous serez présenté ce soir à Sir Alexander Ratcliff.**

L'interrogatoire

Ayant reçu un seau d'eau et un linge, Charles procéda à sa toilette, brossa ses vêtements et ses mocassins, libéra et lava ses cheveux.

Alors que l'éclat de la lune s'infiltrait à travers les nuages d'un ciel d'orage et que les portes du fort s'étaient refermées sur la nuit, deux soldats vinrent extraire Charles de son réduit pour le conduire dans les appartements du colonel. En traversant la cour, il aperçut Nuage noir installé avec son groupe dans un angle, surveillant les mouvements de la garnison, tandis qu'Élan téméraire ne le quittait pas des yeux. Discrètement, comme s'il s'étirait après un long moment d'inactivité, Charles lui fit signe d'agir dès qu'il serait dans l'endroit où on l'emmenait.

Une fois à l'intérieur de l'appartement, il se retrouva avec ses deux gardes dans un confortable salon éclairé par plusieurs chandeliers, meublé d'un piano et d'une table de jeu. Une bibliothèque abondamment garnie d'ouvrages, montrait que les occupants du lieu avaient des occupations culturelles pour se distraire de leur isolement en territoire iroquois. Au bout d'un certain temps, la porte du fond s'ouvrit devant le colonel Abott et le général Ratcliff. L'un et l'autre étaient en uniforme. Le général s'adressa à Charles dans un français recherché :

- *Ainsi, vous seriez le chevalier de Blanchefort ?*
- *J'ai cet honneur Sir, je suis Charles de Blanchefort, Chevalier de Picardie venu faire commerce de fourrures en Nouvelle France.*
- *Il semble Monsieur, que vous soyez bien éloigné de vos terres. Vous êtes ici sur celles de Sa Majesté Georges II !*
- *Sir, je n'ai pas demandé à y venir. J'ai très cavalièrement été "invité" par vos alliés iroquois à les accompagner jusqu'ici.*
- *Vous n'êtes pas le bienvenu Chevalier. Vous n'ignorez pas le châtimeur qui vous attend en raison du crime que vous avez commis à La Rochelle, sur la personne de lord Longwood.*
- *Ce ne fut pas un crime Général, ce fut un duel franc et loyal. J'ai effectivement appris que le jeune gentilhomme ne s'était pas remis de sa blessure. J'en suis au regret, mais le code d'honneur a été respecté.*
- *La justice de Sa Majesté a jugé que vous étiez coupable du meurtre de lord Longwood. Elle vous a condamné à être pendu pour ce forfait. J'ai le devoir d'exécuter cette sentence et je le ferai dans les prochains jours.*
- *J'en suis navré général, mais je souhaite qu'il soit tenu compte de la vérité. Je demande à être entendu par un tribunal.*
- *J'en prends note, j'adresserai votre supplique au Gouverneur. J'attendrai sa décision avant d'exécuter la sentence d'Angleterre.*
- *Je vous en remercie Général, je vous avoue ne pas aimer cette coutume anglaise de pendre les gens par le col avec une corde de chanvre.*
- *Je vois jeune homme que vous conservez le sens de l'humour, même en ayant perdu votre liberté. Savez-vous jouer aux échecs ?*
- *C'est là Sir, une occupation plus digne d'un gentilhomme que la fonction de bourreau.*
- *Eh! bien je vous défie monsieur de Blanchefort.*
- *Je suis à vos ordres, Général.*

Échec et mat

Les deux hommes s'installèrent devant la table de jeu, les gardes se retiraient et le colonel prenait un livre dans la bibliothèque. L'épouse et la fille du colonel Abbott vinrent rejoindre la compagnie des hommes alors que John, l'ordonnance, servait un brandy.

La première partie d'échecs s'acheva sur un nul. Le général alluma un cigare pendant que Charles remplaçait les pièces sur l'échiquier.

- *Nous ne pouvons en rester là Général, il faut un vainqueur à cet affrontement.*
- *Bien entendu monsieur de Blanchefort, mais je ne serai pas aussi distrait cette fois-ci.*

Dehors le tonnerre grondait, une forte pluie forçait les sentinelles à s'abriter, laissant ainsi le champ libre aux groupes de Nuage noir et d'Élan téméraire pour préparer leur action.

La nouvelle partie se déroulait de manière indécise, la tension des joueurs était telle que le colonel et son épouse interrompirent leurs occupations pour venir observer le jeu des adversaires, tour à tour en position favorable ou critique. Un moment, Charles entrevit une ouverture au cavalier, ce qui lui permit de placer le général sur la défensive. Après deux échecs au roi, il annonça "échec et mat", au grand dam de Sir Ratcliff et de ses témoins. Vexé, le général renversa les pièces sur l'échiquier et signifia au colonel qu'il était temps de faire reconduire ce freluquet de Français dans sa prison.

Courtois, Charles salua les dames en les remerciant de leur compagnie alors que le colonel Abott entrebâillait la porte pour appeler les gardes. Avant même qu'il ait eu le temps de proférer une parole, quatre Indiens bondissaient comme des diables dans le salon, menaçant les Anglais de leurs couteaux pour en obtenir le silence alors que deux autres tiraient, à l'intérieur de la pièce, les corps des deux sentinelles assommées et ligotées. Élan téméraire remettait à Charles sa dague et ses pistolets.

- Désolé Général, vous êtes mat et prisonnier. Comme vous le savez, je n'ai que ma vie à perdre. Sachez que je n'aurai aucune considération pour la vôtre et celles de vos amis si vous n'exécutez pas mes ordres à la lettre. Le fort est aux mains des Hurons, il peut sauter à tout moment si nous sommes en difficulté. Quant à vous colonel Abott, si vous tenez à la vie de votre épouse et de votre fille, je vous invite à faire exécuter par vos soldats tout ce que je vous dirai.

Effarés, les officiers et leur ordonnance regardaient la scène sans y croire. Les deux femmes manquaient de défaillir. Galant, Charles leur proposa un siège.

- À propos Général, ajouta Charles, il me semble que vous avez oublié de remettre la récompense promise pour ma capture à mes ravisseurs : les mille livres que vaut ma tête au marché de Londres ! Je vous demande de bien vouloir remédier à cet oubli.

Un flux de sang monta au visage de Sir Ratcliff indigné d'une telle réclamation :

- Comment osez-vous Monsieur ? ... vous voici libre et vous réclamez ce qui ne vous appartient pas. Vous ne manquez pas de culot !

- Voyons Général, il s'agit de ma tête et j'en réclame simplement le prix. Mais cessons là ce jeu de mots. Colonel, dit Charles d'une voix menaçante, si vous ne souhaitez pas que mes Hurons scalpent les magnifiques chevelures de ces dames, veuillez ouvrir votre coffre. Vous avez une minute.

Congestionné par la colère, le général lança au Chevalier :

- Vous les Français, vous combattez pour de l'argent. Grâce à Dieu, nous les Anglais nous battons pour l'honneur !

- Je me garderai bien de vous contredire Général, il est vrai que vous combattez pour conquérir ce que vous ne possédez pas ! Allons colonel Abott, vous n'avez pas le choix.

La sortie

Sous l'œil furibond du général, le colonel sortit une cassette de la bibliothèque et la déposa sur la table débarrassée de ses pièces d'échecs. Charles fit attacher les mains de ses cinq prisonniers reliés entre eux et confia la cassette à Plume d'aigle.

- Sortons messieurs. Colonel vous vous ferez l'interprète de mes ordres, dit Charles en anglais pour montrer à son prisonnier qu'aucune de ses paroles ne lui échapperait. Il va sans dire que vos vies sont notre caution vis-à-vis de vos soldats, le moindre coup de feu les compromettrait.

La pluie n'avait pas cessé, limitant la circulation des soldats qui, inconscients du rapt de leur chef, restaient à l'abri dans leur cantonnement. Le colonel ordonna à la garde d'ouvrir la porte nord. Charles fit signe à Nuage noir de libérer les chevaux en ouvrant les portes de l'écurie, d'allumer les incendies préparés et de confisquer les fusils du poste de garde et des sentinelles avant de regrouper ses guerriers pour se replier. Une fois hors du fort avec ses guerriers et ses prisonniers, Charles trancha le lien retenant le colonel Abott :

- Occupez-vous des chevaux Colonel et abstenez-vous de nous poursuivre. À cette condition, dans deux jours, je libérerai madame Abott et sa fille ; elles rentreront au fort sous la protection de John, votre ordonnance qui va nous accompagner.

Puis la troupe de ces visiteurs maintenant armés d'une douzaine de fusils anglais, se replia sur la piste par laquelle elle était arrivée. Charles redevenu Loup blanc, envoya un éclaireur prévenir le groupe de la Hachette de leur retour afin d'éviter un coup de feu malencontreux dans cette nuit d'orage.

Au moment où les groupes firent leur jonction, une formidable explosion retentit, illuminant l'horizon sud. La poudrière du fort Saint John venait de sauter. Loup blanc félicita Nuage noir et ses guerriers de ce coup d'éclat. Il laissa deux éclaireurs autour du fort pour en surveiller les réactions et convint de maintenir le groupe de la Hachette en embuscade sur la piste.

Loup blanc progressa jusqu'au lac avec ses prisonniers encadrés par une escorte de guerriers redevenus Hurons. Les dames traînant un peu les pieds sur une piste détremnée, Gros rocher et Homme double les chargèrent sur leurs épaules. À l'aube, ils arrivèrent à la roselière où étaient dissimulées les embarcations. Il abandonna les prisonnières et John au groupe de Castor ombrageux, avec ordre de les libérer en leur remettant quelques morceaux de pemmican et les deux pistolets confisqués au général Ratcliff. Elles pourraient alors rentrer au fort dès que la Hachette aurait effectué son repli. Renvoyant par la piste, les quatre éclaireurs des Lynx et des Aigles dans leur village pour faire connaître l'action menée, Loup blanc fit embarquer les deux premiers groupes dans leur canoë. Hautain, Sir Ratcliff ne disait pas un mot.

Vigoureusement propulsés, les deux canoës se dirigèrent vers les chutes du Lynx. Loup blanc prévoyait de s'y installer en recueil afin d'assurer la sûreté du repli et du portage des deux derniers groupes.

Cinq jours plus tard, les quatre canoës groupés apercevaient les fumées du village des Loups. La cadence des coups de pagaie s'accéléra et des cris fusèrent. Loup blanc lança l'appel du loup, un hurlement lointain sembla lui répondre. On distingua bientôt sur la rive du bras des Castors, une tâche claire qui accourait à la rencontre de l'expédition. Loup avait reconnu l'appel de son chef de meute.

Le village rassemblé les attendait autour du ponton de débarquement et le général, vêtu de sa veste rouge, ne fut pas le moins regardé. Chante avec le vent se jeta dans les bras de son glorieux époux. La Hachette eut la surprise d'être accueilli par Richelieu allaitant cinq chiots. Son équipage de traîneau commençait à se dessiner. Frère Constantin hébergea le lieutenant de Folembay, Ours en colère se chargea de faire garder le général prisonnier et la Hachette ne se sépara plus de Levaner.

La vie au village reprit son cours, les guerriers racontèrent leurs exploits, Charles s'efforça de faire oublier à sa jeune mariée les précédentes nuits de solitude. L'été se préparait et les Hurons entendaient le vivre à pleines journées.

Chapitre XV

Une nation en construction

L'hommage aux vainqueurs

Afin de fêter dignement la victoire des guerriers sur les Vestes rouges et d'y associer les autres villages, toute la tribu huronne, Ours en colère et le Conseil des Sages donnèrent une fête où furent conviés les sachems, les chefs de guerre et les guerriers d'élite des Loups, des Aigles et des Lynx.

Réunis autour du totem des Loups et éclairés par les flammes des bûchers dressés, les guerriers avaient, pour l'occasion, revêtu leurs plus beaux atours. Ours en colère était coiffé d'une tête d'ours et portait une tunique de peau artistiquement décorée. Sur ses épaules était jetée une cape cuir rouge, sur laquelle étaient peints toutes sortes de motifs complexes. Deux rangées de plumes d'aigle couraient le long de son dos. Il tenait d'une main une crécelle et, de l'autre, une lance dont l'extrémité était ornée de plumes. Nuage noir portait sur la tête un massacre de wapiti duquel descendaient deux rangées de plumes de geai. Ses vêtements étaient peints de motifs guerriers. Fumée qui danse, le sachem des Aigles et Qui voit haut, celui des Lynx, accompagnés de Loup solitaire et de Grand aigle, leurs chefs de guerre, portaient tous leurs peintures claniques.

Alors que les tambours scandaient les péripéties d'un combat mimé par un groupe de danseurs, Ours en colère, lance brandie vers le ciel, réclama le silence :

- Mes Frères, ce soir nous célébrons une grande victoire. Nos guerriers ont frappé comme la foudre chez les Vestes rouges, leur chef est notre prisonnier et leur fort est en partie brûlé. Nos villages vont pouvoir vivre en paix durant quelques lunes. Que les tambours battent jusqu'au chant des oiseaux pour remercier le Grand Esprit de nous avoir donné la victoire.

Nuage noir se leva à son tour pour s'adresser aux chefs et aux guerriers des trois villages :

- Guerriers Hurons, je suis fier d'avoir combattu avec Loup blanc qui a conduit nos armes dans le fort des Vestes rouges. Sa science du combat et sa sagesse ont permis à tous nos guerriers de rentrer dans leurs tipis. Nous avons fait prisonnier le grand chef anglais et provoqué le désordre dans les rangs de l'ennemi. Je demande à mes frères des Aigles et des Lynx d'accepter désormais son conseil pour conduire la guerre et de se battre sous son totem lorsqu'il faudra affronter les Vestes rouges et leurs alliés iroquois. Les Puissants tomahawks suivront ses ordres quand il décidera de s'engager sur le sentier de la guerre pour protéger nos villages. J'ai dit !

Loup solitaire demanda à parler :

- Les Lances invisibles ont entendu conter les exploits de Loup blanc par les éclaireurs qui ont combattu avec lui. Les guerriers du clan des Aigles suivront Loup blanc quand il voudra combattre.

Puis Grand aigle prit à son tour la parole :

- Nos braves ont aussi rapporté au village des Lynx la manière dont Loup blanc est entré dans le fort des Vestes rouges pour les combattre. Les Grands boucliers seront toujours prêts à le suivre sur le sentier de la guerre.

Loup blanc, les épaules recouvertes d'une peau de biche décorée d'une scène de chasse où une meute, conduite par un Loup blanc, affrontait un ours, demanda à prendre la parole pour répondre aux chefs de guerre :

- Frères Hurons, nous avons réussi à surprendre les Vestes rouges et à enlever leur chef parce que nous avons su préparer notre action et agir ensemble. Dans deux soleils, je conduirai notre prisonnier à Montréal pour le remettre au Commandant de la garnison. J'espère revenir avec beaucoup de bâtons de feu pour armer tous les guerriers hurons et ainsi pouvoir affronter nos ennemis. Lorsque je reviendrai, je demanderai à Ours en colère d'organiser un Conseil des chefs pour préparer nos futurs combats. Merci de votre confiance, nous serons peu nombreux face aux Vestes rouges et aux Iroquois mais, organisés et entraînés, nous serons encore vainqueurs lorsqu'ils viendront pour brûler nos villages.

La danse des guerriers

Une fois les engagements déclamés, la fête commença. Sous les yeux du village rassemblé autour des guerriers, Ours en colère jeta un fagot dans les flammes du grand feu central en adressant une prière silencieuse au Grand Esprit.

Au moment où les flammes crépitèrent en éparpillant leurs étincelles dans l'ombre de la nuit, un groupe de musiciens se mit à frapper en cadence sur des tambours dont les sons se répercutèrent comme un grondement d'orage. Le rythme lancinant des battements s'accéléra et s'insinua peu à peu dans les nerfs des guerriers. Un premier entra dans le cercle de lumière, suivit d'un autre, puis d'un autre encore et encore. Soulevant alternativement une jambe puis l'autre au rythme des tambours, ils levaient leur casse-tête ou leur lance, sortaient leur couteau, tendaient leur arc pour chasser un ennemi imaginaire qu'ils taillaient, perçaient et scalpaient. Le cercle entraîna ses danseurs dans une transe qui leur arrachait des cris belliqueux ; affichant une mine féroce, ils jouaient la scène de leur destin de guerrier.

Les étoiles commençaient à s'éteindre lorsque la transe atteignit son point culminant. Ignorant la fatigue, les tambours faisaient assaut de virtuosité alors que les danseurs s'étaient transformés en une houle de corps tourbillonnants. Les cris aigus, poussés par les femmes massées en cercle autour des danseurs, engendraient une énergie sauvage qui puisait sa force dans l'espoir d'atteindre une pureté rendant les combattants invincibles. Livrés à l'étreinte de la musique, des cris, du feu et à la magie de la nuit, les corps des guerriers étaient possédés par la fièvre de leur rêve de victoire.

Gardé dans un tipi par deux solides guerriers, Sir Alexander Ratcliff pestait contre ce freluquet de français qui l'avait conduit dans un village où la nuit était aussi agitée ! Le lendemain, accompagné du lieutenant de Folembay, Charles vint lui rendre visite afin de s'assurer des conditions de sa détention et l'aviser de son prochain transfert sur Montréal. Puis il s'en fut préparer ce voyage en canoës et prévenir ceux qui allaient l'accompagner :

- La Hachette qui souhaitait rentrer avec Levaneur, Richelieu et sa portée.
- Le lieutenant de Folembay, Coyote hardi et le général Ratcliff.
- Élan téméraire, Pied qui tourne et Belle aurore.
- Plume d'aigle, Chien batailleur et Castor ombrageux.
- Enfin Loup blanc, Chante avec le vent et Loup.

Cinq canoës seraient à conduire à Montréal. Loup blanc souhaitait partager toutes ses activités avec son hétairie afin que les membres de cette fratrie nouent des liens puissants,

plus vigoureux que n'importe quelle autre union : **un pour tous et tous pour un**, serait désormais leur fraternelle devise.

En accord avec Corbeau bleu, qui avait remplacé le pied-bot par Cherche les étoiles pour l'aider dans ses fonctions d'homme médecine, Loup blanc souhaitait mettre Pied qui tourne en apprentissage chez un forgeron de Montréal afin qu'il acquière les secrets du feu pour devenir l'armurier de la tribu.

À la citadelle

Le lendemain, le convoi des canoës s'engagea sur la rivière pour accoster dans la soirée au ponton du hangar Mayenson. Tout à la joie de se revoir après ces quelques mois, les hommes se saluèrent en échangeant des propos de trappeurs et en se donnant l'accolade. Coupant court aux effusions et au discours du père Mayenson, Charles ordonna :

- Lieutenant, vous m'accompagnez à la forteresse. Élan téméraire, Coyote hardi, Plume d'aigle et Castor ombrageux vous formez l'escorte pour le général Ratcliff. Les autres, vous installez notre campement dans le hangar. Je ne vous attache pas Général, mais ne tentez rien qui puisse nuire à votre vie. Maintenant en route.

- J'emmène Levaneur chez la Marie, dit la Hachette. On a une sacrée soif !

L'uniforme rouge de l'officier anglais encadré par des Indiens, attira des curieux qui ne manquèrent pas d'interpeller l'escorte en lançant des plaisanteries :

- C'est-y qu'on aurait gagné la guerre contre les "Homards" ?

- R'garde, y collectionne les galons c'majordome là !

- D'où qu'vous l'avez déniché vot'perroquet ?

Etc....

Lorsqu'ils se présentèrent à la porte de la citadelle, le lieutenant de Folembray dont l'uniforme bleu avait retrouvé un peu d'allure entre les mains des dames huronnes, interpella le sergent de garde. Il lui demanda d'aviser le commandant de Montfort de l'arrivée du Chevalier de Blanchefort et de son prisonnier. Un bruit de sabots résonna sur les pavés et une voix se fit entendre :

- Ce ne sera pas nécessaire Sergent, faites entrer nos visiteurs. Bonjour Charles, voilà une heureuse surprise. M'amenez-vous un plénipotentiaire du roi Georges ? demanda de Montfort descendant de sa monture et la confiant à un soldat.

- Bonjour Commandant. Sir Alexander Ratcliff souhaitait venir vous saluer. Il s'ennuyait un peu au milieu des Iroquois dans son fort Saint John. J'ai simplement devancé son désir, mais il vous contera lui-même son projet d'incursion en territoire huron.

Courroucé par la légèreté des propos échangés, le général répliqua vertement : **Je ne vous permets pas Chevalier, d'abuser de cette situation. Vous n'êtes qu'un civil et de surcroît condamné pour le meurtre d'un gentleman anglais.**

- Gardez votre suffisance pour vos subalternes, Général. Vous êtes mon prisonnier et je vous livre à l'autorité militaire de mon pays selon l'humeur qu'il me convient d'avoir. Commandant, je vous présente le lieutenant de Folembray du Royal-Marine.

- Enchanté Lieutenant, mais n'étiez-vous pas porté disparu lors d'une mission ?

- Effectivement mon commandant. Sans l'intervention du Chevalier de Blanchefort, j'aurais servi de festin aux amis iroquois du Général.

- Je vous entendrai tout à l'heure. Je m'occupe de l'hébergement carcéral de notre hôte et vous retrouve au mess pour le souper.

- Élan téméraire et mes frères hurons, allez maintenant rejoindre notre bivouac chez Mayenson. Je rentrerai dans la nuit, préviens mon épouse, petit frère.

La soirée au mess

Après avoir auditionné le prisonnier en présence d'un officier faisant office de greffier, et l'avoir fait interner et garder dans un logement de la citadelle, le commandant de Montfort rejoignit ses deux visiteurs. Il leur raconta les dispositions prises pour assurer le gîte et le couvert de ce sujet de marque de Sa Majesté britannique. Cela fit sourire le lieutenant de Folembay : **Il y a vraiment une différence de culture entre nos deux nations. Ici le général anglais a droit aux petits plats, alors que chez lui un prisonnier français doit servir d'amuse-gueule à ses alliés ! ...**

- Il ne vous reste plus qu'à devenir général... plaisanta Charles.

La table du Commandant, où avaient pris place les capitaines de Saint André et Beauregard, était honorablement garnie de mets savoureux accompagnés d'un vin de Bordeaux dont Charles avait depuis longtemps oublié le bouquet. Heureux de l'entendre raconter la capture du chef anglais de l'expédition en cours de préparation, les officiers emplissaient généreusement son verre.

- Au fait Charles, l'interrompit de Montfort, Sir Ratcliff s'est plaint que vous l'avez délesté de quatre mille livres, une bien belle somme !

- C'est exact Commandant. Je lui ai réclamé le prix de ma tête et j'ai ajouté les intérêts. Ces Anglais sont vraiment de mauvaise foi en prétendant que je les ai "délestés" ! Mais cet argent entre dans mon projet d'avenir pour la tribu huronne.

De Montfort présenta ensuite la situation des Français de Nouvelle France comme étant alarmante. Malgré quelques coups d'éclat et succès remportés par les troupes du général Montcalm, la loi du nombre jouait en faveur des Anglais installés dans les territoires de l'Est. Leurs soldats et leur population étaient vingt fois plus nombreux que ceux du gouverneur français. On s'attendait au pire, car la situation militaire de la France, engagée dans un conflit en Europe, n'était pas brillante.

Onze coups retentirent à la cloche de la citadelle, Charles demanda la permission de se retirer en laissant là son ami de Folembay. **Je vous rendrai visite avant mon départ Commandant, ceci afin de convenir de nos actions dans les mois qui viennent.**

- Je vous attends Charles, l'avenir est incertain, mais nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour protéger vos Hurons.

Altercation

En sortant de la citadelle, Charles eut comme un pressentiment et se dirigea vers les Trois Outardes. Bien lui en prit car, dans la grande salle et sous les yeux inquiets de Marie Lafranchise, la Hachette et Levanneur quasi ivres morts, défiaient un groupe de matelots presque aussi éméchés qu'eux.

Son entrée dans l'auberge suspendit un instant les bordées d'injures qui s'échangeaient. Marie se précipita vers Charles en réclamant son aide avant que les antagonistes en viennent aux mains. Charles se planta devant la Hachette lui demandant de quitter les lieux mais, trop excité, ce dernier voulut le repousser :

- Tiens, tiens, bafouilla-t-il, mais c'est not'joli cœur... le bourreau des fumelles de c'maudit pays d'neige...

Ne lui laissant pas le temps de faire un plus long discours, Charles attrapa un pichet d'eau et lui lança le contenu au visage. Surpris, le trappeur fit maladroitement le geste de vouloir saisir la hachette accrochée à sa ceinture. Plus prompt, Charles avait dégagé sa dague et en appuyait la pointe sur la gorge de son ami :

*- Allez, cela suffit bande d'ivrognes, rejoignez le hangar de Mayenson. Penauds, mais pas dégrisés, les deux trappeurs prirent la porte en titubant. Se tournant vers les matelots, Charles les apostropha : **Cinq contre deux ! Je ne vous félicite pas messieurs, la marine ne m'avait jamais montré une pareille image. Il me semble que la patronne ferme son auberge, je vous invite à regagner vos bâtiments. Je serais désolé de devoir vous le signifier plus impérativement.***

Devant l'air décidé de leur interlocuteur et surtout en voyant les deux pistolets passés dans sa ceinture, les marins quittèrent la salle après avoir réglé leurs consommations sans protester.

- Désolé Marie, je dois m'assurer que nos deux ivrognes ne tombent pas à l'eau, dit Charles pour se tirer d'affaire en voyant la belle aubergiste prête à le retenir pour la nuit.

- Merci Chevalier, mais je compte bien vous revoir pour vous faire goûter mes spécialités.

- Ne me remerciez pas belle dame, je suis votre obligé.

Lorsqu'il rejoignit le hangar qu'une lampe à huile éclairait chichement, les sonores ronflements des deux trappeurs le rassurèrent. Chante avec le vent avait confectionné une large couche et l'invita à goûter au plaisir de partager la même couverture.

Le forgeron

Comme à l'accoutumée, c'est le père Mayenson qui vint claironner le réveil. Voyant la tête ébouriffée de la Hachette émerger de sa peau d'ours, il ne manqua pas de l'assaisonner à sa manière :

- Non mais regardez-moi cette face de grenouille poilue... avec une trogne pareille y f'rait peur à une compagnie de squaws ! T'as sûrement passé ta nuit ailleurs que dans ta couche, t'es fripé comme une poire blette.

- Demandez donc à votre servante, père Mayenson, si elle peut préparer une potion pour remettre en place la tête de nos deux noceurs.

- Je m'en occupe Chevalier. C'est-y pas un malheur de voir ce grand benêt s'déplacer comme un faon qui sort du ventre de sa mère caribou. Ah ! il a bonne mine le bougre.

Charles et ses Hurons s'installèrent autour du feu pour consommer le bouillon d'os à moelle apporté la servante. Quant aux deux trappeurs que le mal de tête rendait silencieux, ils se contentèrent d'une tisane amère censée remettre leurs idées en place.

- Pied qui tourne, prépare-toi. Je vais te conduire chez l'homme qui frappe sur le fer pour le transformer en armes et en outils, on l'appelle le forgeron. Je veux que tu apprennes son savoir pour réparer les armes et fondre les balles dans notre tribu.

Les autres guerriers écoutaient, impressionnés par le rôle qu'allait maintenant jouer l'infirme, mais ils savaient que Pied qui tourne méritait la confiance de Loup blanc.

- En route forgeron des Hurons. Et bien Chante avec le vent, je t'attends... De surprise, la jeune squaw lâcha son bol puis, reprenant ses esprits, elle sortit de son havresac son plus beau foulard et un collier de coquillages. Elle avait du mal à maîtriser son émotion... c'était la première fois que Loup blanc l'emmenait dans le grand village des Blancs !

Traversant le quartier des Peaussiers, le trio se retrouva bientôt à l'angle des rues Sainte Barbe et du Chat qui pêche, à deux pas de la forge portant l'enseigne « Chez Vulcain » où résonnait une enclume vivement martelée. Devant l'entrée de l'atelier, et à côté de l'entretoise qui servait à maintenir les bêtes rétives, deux chevaux en attente d'être ferrés étaient attachés. L'atelier, éclairé par le foyer de la forge, s'ouvrait face au Saint Laurent.

A l'intérieur, un jeune garçon tirait sur un soufflet pour activer les braises alors qu'un géant à la forte carrure, tapait sur une pièce rougie maintenue sur l'enclume. Lorsqu'il s'arrêta pour plonger sa pièce dans un baquet d'eau, Charles s'avança pour le saluer :

- Bonjour Maître Lefort. Pourriez-vous m'accorder un instant ?

- Le bonjour à vous messire. Je pense que vous êtes le Chevalier de Blanchefort ? ... il se raconte en ville que vous avez battu l'armée anglaise... Frère Constantin m'a fait part de votre requête au sujet de la formation d'un jeune Huron.

- Effectivement, mais passons sur mes faits d'armes, ce n'est pas le sujet de notre entrevue. Je vous présente Pied qui tourne, il ne parle pas encore couramment notre langue, mais il comprend parfaitement ce que l'on dit. Ce garçon a l'esprit vif et des mains d'artisan, je serais heureux qu'il apprenne les rudiments de votre art, je vais avoir besoin de lui pour en faire un armurier.

- Hum ! ce n'est pas ma spécialité, mais je peux lui enseigner la manière de forger et d'ajuster des pièces de mécanique.

- Cela me conviendrait. Pouvez-vous le prendre en charge jusqu'à la saint Olivier pour lui enseigner la manière de tenir une forge et de travailler le fer à la bonne température ?

- Je ferai pour le mieux Chevalier, mais vous me demandez de lui apprendre en quatre semaines ce qui, habituellement, exige une année de formation pour un apprenti ! Pour les miracles, il faut plutôt consulter Frère Constantin...

- Vous êtes un fier compagnon maître Lefort, et je n'ai pas le choix, surtout pas le temps. Je sais que vous ferez de Pied qui tourne un orfèvre en matière de ferronnerie, vous avez toute ma confiance. Voici dix livres pour la pension du futur forgeron de la tribu des Hurons. Merci à vous et le salut à toi Pied qui tourne.

Laissant là le nouvel apprenti déjà occupé à découvrir son domaine et les curiosités qu'il recelait, le jeune couple fit le tour de la ville. Charles présenta quelques boutiques à son épouse qui fit l'acquisition de tissus multicolores et d'une paire de bottes dont la tige était plus ferme que celle de ses mocassins.

*De retour au bivouac, jugeant que leur présence serait plus nécessaire au village pour chasser qu'à Montréal pour attendre, Charles renvoya ses compagnons. Toutefois, il ne put décider Chante avec le vent à repartir avec ses frères. La malicieuse avait comploté avec le père Mayenson de tenir la boutique pendant que Charles s'occuperait de ses affaires : **Ne vous inquiétez pas Chevalier, votre princesse va me seconder dans mon bazar. Chicanière comme elle est, je suis sûr qu'elle fera merveille contre tous ces forbans venant me demander des rabais !***

Devant le plaisir non dissimulé de sa femme, Charles finit par accepter.

Situation de crise

*Dans la boutique du père Mayenson, Chante avec le vent s'installa quasiment en maîtresse des lieux, assumant le rangement, exigeant le nettoyage, accueillant les clients et encaissant l'argent. Curieux et cherchant à apercevoir ce Loup blanc que la rumeur transformait en chevalier de légende, les bourgeois de la ville se pressaient de faire leurs courses au comptoir, à la grande satisfaction du patron qui voyait son chiffre d'affaires grimper. Les jolis cœurs venaient pour le plaisir de regarder la belle huronne, ils repartaient les bras chargés de marchandises en ayant délesté leur bourse. Le vieux Mayenson était aux anges et se frottait les mains tout en minouchant sa belle caissière, lui demandant avis sur tout : **Princesse veux-tu... ? Princesse penses-tu... ? Etc.***

Quant à Charles, il rendait diverses visites aux notables et autorités de la ville pour s'enquérir de la situation et de l'avenir des dizaines de milliers de Canadiens de Nouvelle France face aux treize peuplées colonies de Nouvelle Angleterre. Vingt fois plus peuplées, soutenus par l'Angleterre et sa flotte, les territoires anglais étaient, en cette année 1757, une

menace pour la survie de cette poignée de Français abandonnée à son sort américain par le royaume de France.

L'échéance

Préoccupé par cette situation, Charles décida de confier son trésor de guerre au Supérieur de l'ordre des Jésuites. **Dans toutes les guerres, songea-t-il, les missions religieuses survivent !** Il alla rendre visite au père Boisrobert qui le reçut à bras ouverts, informé des aventures indiennes du Chevalier par les soins du Frère Constantin. Après un échange de nouvelles et le dépôt de la cassette anglaise, le père Jésuite fit un tour d'horizon de ce temps de guerre :

- Même si nos troupes paraissent contenir les armées anglaises sur la frontière des forts, la situation n'en est pas moins inquiétante. En France, notre roi Louis XV ne s'intéresse qu'aux combats qu'il livre en Europe ; pour lui, un champ de bataille en Allemagne vaut plus que toute l'Amérique réunie. Enfin, devant les réclamations incessantes du Gouverneur et les messages d'alerte de nos missions, la Cour de Versailles a consenti l'an passé, à expédier trois mille hommes de troupe de ligne sous les ordres du marquis de Montcalm. Les Anglais en ont envoyé dix fois plus et leur flotte s'est emparée de tous les navires français qui naviguaient dans les eaux du Nouveau Monde !

L'envoi de Montcalm ne semble pas être un cadeau pour le Canada ; il est arrivé avec une administration militaire qui paralyse la guerre de mouvement engagée par le gouverneur de Vaudreuil. Son état-major est composé d'officiers de cour surpris d'avoir à porter vivres et couchage sur leur dos comme de simples sergents. Ces perruques poudrées n'acceptent pas de faire la guerre l'hiver, elles détestent les Canadiens et leurs amis Indiens qui se battent hors des normes de la guerre en dentelle. Pour Montcalm, seules comptent les troupes régulières en uniforme, avec tambours et trompettes, se déployant en lignes selon l'ordre prescrit par le règlement de tactique en usage en Europe. Or il ne dispose au total que de 4500 soldats pour affronter les 50 000 soldats de Sa Majesté britannique qui se pressent à nos frontières !

De plus, Montcalm est en lutte d'influence contre le gouverneur de Vaudreuil et il a décrété - à moins que ce soit là une consigne secrète de Versailles - que la cause canadienne de la France était perdue. Son plan est de sauver l'honneur de l'armée en lui faisant exécuter un repli général par la vallée de l'Ohio, en direction de la Louisiane, afin d'éviter la honte d'une capitulation. Tout cela est d'autant plus désastreux qu'aujourd'hui, une nation de culture française et chrétienne est en train de naître sur ce territoire du Canada. Peu nombreux sans doute, mais incroyablement dynamiques, nos colons, trappeurs et coureurs de bois défrichent, chassent, s'engagent dans l'Ouest, guerroient, cuisinent à l'indienne et épousent des squaws en se mélangeant aux tribus. De par ces contacts, échanges et mélanges entre Canadiens et Indiens, il s'est créé une fraternité particulière qui porte le sceau du caractère des gens de nos provinces de France. Tout cela devait vous être dit Chevalier, car vous êtes justement l'un des bâtisseurs de cette nation.

- Mais cette... nation canadienne en construction ne peut pas, sauf extermination programmée, disparaître de la surface de ce territoire devant l'invasion anglaise ? ...

- Non sans doute, mais comme elle est, pourrait-on dire, dans les langes de la petite enfance, elle est vulnérable et menacée d'être "élevée" et absorbée dans une autre culture. Si elle entend conserver son identité francophone et préserver ses traditions, il lui faudra affirmer sa différence culturelle face aux vagues de populations anglo-saxonnes qui vont suivre les armées anglaises.

- *Nous avons la chance d'avoir un territoire très vaste, il reste encore bien des terres inexplorées dans l'Ouest. Les nouveaux arrivants trouveront à s'installer sans avoir besoin de nous combattre pour nous expulser.*

- *Je le souhaite Chevalier, mais il n'est pas certain qu'ils acceptent de partager les terres d'un territoire conquis avec les Indiens qui eux, n'ont aucune notion de la propriété terrienne !*

- *Je vous remercie de cet éclairage et de votre franchise mon Père. J'ai décidé de lier mon destin à celui de la nation huronne. Je ferai le nécessaire pour la protéger des dommages de cette guerre que nous livrent les Anglais et leurs alliés iroquois ; c'est pourquoi je vous confie les quatre mille livres de cette cassette ainsi que cette poudre d'or avec lesquelles je subviendrai aux besoins de ma tribu selon la tournure des événements. S'il m'arrivait d'être appelé auprès du seigneur sans que j'y sois préparé, je vous demande de le faire à ma place et de veiller sur ma famille. Ma femme attend un enfant et je souhaite qu'il soit digne du nom que je lui transmets.*

- *Soyez sans crainte Chevalier, la lignée des Blanchefort amérindiens sera accompagnée de notre sollicitude.*

Charles quitta le Jésuite l'esprit plus libre, mais le cœur accablé par la terrible échéance à affronter : l'invasion anglaise et la fin de la Nouvelle France !

Un contre dix !

Le lendemain, avant de se rendre à la citadelle, Charles décida de passer « Chez Vulcain » pour prendre des nouvelles de l'apprenti forgeron. Arrivé à hauteur de la forge, il eut la surprise d'apercevoir Pied qui tourne occupé à ferrer un cheval avec l'aide du commis. Maître Lefort qui surveillait l'ouvrage, l'interpella :

- *Voyez cela Chevalier, à peine arrivé, ce sauvage sait déjà battre le fer et clouter le sabot d'un cheval ! Des apprentis comme celui-là, je veux bien que vous m'en ameniez à chaque printemps.*

- *J'en suis ravi maître forgeron. Le bonjour à toi mon frère, je suis heureux de te voir si hardi dans cet ouvrage.*

- *Bonjour Loup blanc, j'aime ce travail, l'odeur du feu et la lumière des étincelles. Le marteau du forgeron m'est plus facile à manier que le casse-tête d'un guerrier.*

- *Alors que ta main devienne adroite pour savoir bien le manier dans notre tribu, nous aurons besoin de toi dans les prochaines lunes. À propos maître Lefort, pourriez-vous me faire livrer un chargement de ferrailles à forger pour les futurs travaux de votre apprenti ? Faites m'en pousser pour cent livres au hangar de maître Mayenson.*

- *Ce sera fait Chevalier, je choisirai moi-même le métal.*

- *Merci, n'oubliez pas d'y joindre un complément d'outils pour Pied qui tourne.*

Charles s'en alla rendre visite au commandant de Montfort qui se montra fort amusé de la transformation de Chante avec le vent en caissière de comptoir. Quant à Sir Alexander Ratcliff, il conservait toute sa morgue et avait des exigences, oubliant que son rang ne changeait rien à sa condition de prisonnier.

- *Mais dites-moi donc vos préoccupations Chevalier ?*

- *Je présume Commandant, qu'elles sont comparables aux vôtres. Si pour cette année nous ne risquons pas de voir arriver les Anglais sur nos terres du Sud, nous les verrons au printemps 1758. Je vais donc profiter de ce répit pour entraîner les guerriers de nos villages hurons à l'usage des armes à feu. Je compte pouvoir rassembler environ deux cents guerriers, mais je ne dispose que d'une cinquantaine de fusils avec le complément que j'ai 'emprunté' au fort Saint John. C'est bien peu pour affronter l'expédition qui se prépare !*

- Hélas Chevalier, je crains fort que vous soyez contraint de vous battre à un contre dix. L'interrogatoire de votre prisonnier a confirmé les rapports de nos informateurs : au prochain printemps, le Royal Riffle Régiment sera au fort Saint John avec mission d'investir Montréal en éliminant nos alliés Hurons. Il est fort de trois bataillons, c'est à dire environ deux mille fusils auxquels il faut ajouter quatre à cinq cents guerriers iroquois. J'enrage, car les ordres de Montcalm sont de ne pas bouger et d'attendre l'ennemi dans la place. Quant à votre armement, j'ai adressé un rapport au général Montcalm et le lieutenant de Folembay a envoyé son compte rendu de mission au gouverneur de Vaudreuil. Nous avons relaté votre exploit et souligné votre besoin d'armes et de poudre pour tenir la région nord du lac Champlain verrouillant l'accès de la vallée du Saint Laurent.

- Soyons sans illusion Commandant, nous ne tiendrons pas une région avec deux cents guerriers, nous ralentirons simplement la progression de l'expédition anglaise. Garder le terrain n'entre d'ailleurs pas dans la tactique indienne que j'entends appliquer.

- Je vous comprends, il vous faut ménager la vie de vos Hurons. Tenez, j'allais oublier... voici une invitation. Le Gouverneur et le général Montcalm viennent nous rendre visite dans huit jours. Le Gouverneur donnera un bal, précédé d'un repas où vous serez l'hôte d'honneur ainsi que votre épouse.

- Fichtre ! Cela me laisse peu de temps pour initier Chante avec le vent à nos manières de civilisés.

- Bah ! Je me demande parfois si les « Civilisés » ne gagneraient pas à être initiés aux manières indiennes ? ...

En riant, les deux hommes se quittèrent.

Préparatifs

Le soir même, Charles enseignait à sa princesse huronne, sous l'œil malicieux de Mayenson, le maintien à table des gens qui savent piquer leurs aliments avec une fourchette. Consciente de l'image qu'elle donnerait dans une assemblée de Blancs, Chante avec le vent se prêta au jeu avec une réelle application, déclenchant parfois l'hilarité du boutiquier peu habitué à la perfection du geste autour d'une table.

Voyant les efforts de l'un et de l'autre pour manier le mieux possible, Mayenson proposa à Charles de confier à Marie Lafranchise, l'apprentissage des bonnes manières de Blanc à son élève :

- Une femme saura mieux faire que vous Chevalier. Il faut penser à habiller votre épouse à la mode française et lui faire confectionner une robe pour le bal !

- Mon Dieu, c'est vrai. J'avais oublié l'habillement. Pensez-vous qu'une couturière puisse confectionner une robe en sept jours ?

- « À plusieurs mains, l'ouvrage avance ! » dit un proverbe. Voyez sans tarder la Marie des Trois Outardes, elle connaît son monde mieux que personne et vous trouvera ce qu'il faut. Permettez-moi d'offrir le tissu de votre choix pour cet événement.

- Merci Maître Mayenson, j'irai voir Marie dès demain.

Le vernis mondain

Pas très rassuré quant à l'accueil qu'allait lui réserver Marie lorsqu'il se présenterait accompagné de Chante avec le vent, Charles prit le chemin des Trois Outardes où il retrouva les dames et leurs commis en grand ménage de printemps.

Fronçant un peu les sourcils devant la beauté rayonnante de la jeune squaw, que Charles lui présentait tout en formulant sa demande d'initiation au protocole de la civilisation, Marie éclata d'un grand rire joyeux :

- Bonjour Beauté huronne, je suis heureuse de vous accueillir dans le tipi de ma tribu canadienne. Il va sans dire que j'accepte volontiers de vous faire connaître les manières et les coutumes des Blancs.

- Oh ! merci madame Lafranchise. J'aimerais savoir me conduire comme vous afin de faire honneur à Charles lors du bal du Gouverneur.

- Ouh la la ! mais l'enseignement de la danse dépasse mes compétences.

- Je ne vous demande pas cela Marie, la rassura Charles. Nous devons participer au repas, mais nous nous garderons bien de nous lancer dans l'aventure d'un menuet. Donc, si vous pouviez donner quelques leçons de maintien à Chante avec le vent et la conseiller sur le choix d'une robe, cela nous rendrait grand service. Vous connaissez une couturière, m'a-t-on dit, elle pourrait confectionner cette robe en trouvant chez maître Mayenson les tissus que vous choisirez, il y a un arrivage de France.

- Bien, nous allons voir cela. Est-ce urgent ?

- Oui hélas, le bal est prévu pour la saint Anthelme.

- Alors laissez-nous Charles, nous allons nous occuper de ces préparatifs.

- Euh! ...j'ai laissé chez vous mes vêtements de gentilhomme et mes souliers. Pourriez-vous les faire préparer pour cette soirée ? Et, si vous le permettez, nous prendrons pension à l'auberge pour le restant de notre séjour à Montréal.

- Votre ancienne chambre est actuellement disponible, cela vous convient-il ?

- Très bien, merci Marie. Si j'en avais douté, maître Mayenson m'a assuré que vous étiez le meilleur professeur de bonnes manières que l'on puisse trouver sur la place.

- Bonne journée Chevalier, toi Chante avec le vent appelle-moi Marie.

Charles laissa les dames et poursuivit ses visites de courtoisie pour répondre aux demandes de tous ceux qui souhaitaient faire sa connaissance et s'entretenir avec lui de l'avenir du territoire.

Chapitre XVI

Le bal du Gouverneur

Ambiance

Le soir de la saint Martial, le ciel de Montréal était clair et le temps chaud. Sur la place d'armes illuminée par des centaines de flambeaux où les insectes volants venaient se griller les ailes, l'Hôtel de Ville semblait être le point de rendez-vous de toute la population de la cité.

Les badauds se pressaient jusque dans la rue Notre-Dame, pour regarder les équipages des invités au repas du gouverneur de Vaudreuil venu de Québec en compagnie du général Montcalm. Il était prévu de fêter l'événement en tirant, après le repas, un feu d'artifices sur la place et en y présentant un spectacle de danses et de ballets en costumes provinciaux. Charles avait commandé un fiacre pour effectuer le trajet depuis les Trois Outardes, afin d'éviter à Chante avec le vent de souiller ses souliers et le bas de sa robe avec la poussière des rues.

Retrouvant une allure de gentilhomme, Charles avait revêtu une culotte et des bas couleur ivoire, la blancheur de sa chemise à jabot ressortait de la redingote vert amande laissée ouverte. Ses cheveux noués à l'arrière donnaient à sa haute taille l'allure martiale d'un cavalier. Grâce aux talents d'une couturière parisienne fraîchement débarquée en Nouvelle France, Chante avec le vent portait une robe de taffetas pourpre et or qui mettait en valeur la sveltesse de sa ligne. Sa chevelure, habilement arrangée par les soins de Marie, était formée de longues boucles qui retombaient en spirales sur ses épaules. Toutefois, les manches de dentelle de sa robe et l'étroitesse des souliers n'ayant pas le confort de ses mocassins, faisaient le désespoir de la jeune sauvage transformée en princesse civilisée. Heureusement, les leçons de Marie et le stoïcisme huron permettaient de compenser les contraintes du monde des Blancs.

Le couple de Hurons était prêt à affronter l'épreuve du cérémonial et les regards de la bonne société de Montréal !

La salle

Vingt heures sonnaient à la cloche de la chapelle Sainte Marie lorsque Charles et son épouse se firent déposer devant le perron de l'Hôtel de Ville. Sur l'escalier de l'impressionnant édifice, des laquais en livrée tenaient des torches et, sur le haut des marches, douze trompettes de cavalerie en grand uniforme se tenaient prêtes à accueillir le Gouverneur.

Le Bourgmestre et son épouse accueillaient les invités et les faisaient conduire à la table qui leur était réservée. À l'entrée de la grande salle où étaient dressées les tables des convives, le jeune couple fut ébloui par la vive lumière que projetaient les centaines de bougies portées par trois grands lustres de plafond et une douzaine de supports qui semblaient sortir des murs. La légère brise venant des fenêtres ouvertes, faisait vaciller les

petites flammes accrochées aux mèches. La grande salle, mesurant pas moins de quinze toises de long sur six de large, comportait une estrade sur laquelle les violonistes accordaient leurs instruments. Les tables étaient disposées en retrait, dégageant un espace de danse devant l'estrade. Un buffet installé le long du mur, comportait une grande variété de boissons, de mets, d'entremets et de fruits.

Une cinquantaine de personnes étaient déjà dans la salle, la sobriété des uniformes militaires tranchait avec les parures chatoyantes et les broderies de soie des dames les accompagnant. Le commandant de Montfort et le lieutenant de Folembay s'avancèrent à la rencontre du jeune couple afin de saluer et de complimenter madame de Blanchefort sur sa vêtue. La jeunesse et le charme de Chante avec le vent tranchaient dans cette assemblée où les dames des notables accusaient un certain âge. Les conversations étaient animées quand une sonnerie de trompettes annonçant l'arrivée du Gouverneur, vint les interrompre.

Suivi du général Montcalm, monsieur de Vaudreuil fit le tour de la salle pour saluer chacun de ses invités. Grand, mince, d'allure raffinée, il avait le front large et haut des hommes de réflexion. Son nez busqué et ses yeux verts fendus en amande lui faisaient un profil de rapace. À son côté, de taille moyenne, le général Montcalm avait une physionomie lourde. C'était un soldat robuste qui avait une réputation de vaillance et un caractère impossible en raison de sa suffisance. Il marchait d'un pas traînant, le torse bombé et le menton en proue.

*Le Gouverneur s'arrêta un moment devant Charles pour lui dire devant tous, son contentement pour l'exploit réalisé avec sa poignée de guerriers hurons. Le général le jaugea d'un regard en lui disant : **Nous parlerons à table !** Puis les convives, sur l'invitation du Gouverneur, s'installèrent aux places réservées.*

Le repas

La disposition des invités à la table du Gouverneur avait été pensée pour honorer à la fois le Bourgmestre comme premier magistrat de la ville et Charles devenu le héros de cette terre d'aventures guerrières.

Le Gouverneur était encadré de l'épouse du bourgmestre et de Chante avec le vent. En face de lui se tenait le général Montcalm encadré de Charles et du commandant de Montfort. Le lieutenant de Folembay, le père Boisrobert et une demi-douzaine de notables de la ville accompagnés de leur épouse se répartissaient autour de la table d'honneur.

Les serveurs apportaient les assiettes garnies et versaient les vins, les musiciens jouaient en sourdine des ballades, les dames s'éventaient en écoutant les hommes conter les dernières horreurs des Iroquois alors que les jeunes officiers se racontaient des exploits amoureux déclenchant les rires. L'humeur était joyeuse : les grands chefs étaient là pour affirmer que le sort de la Nouvelle France était en de bonnes mains, les leurs !

Le repas était déjà bien engagé quand le gouverneur de Vaudreuil, rompant la conversation qu'il entretenait avec les dames de son entourage, s'adressa à Charles :

- Voudriez-vous nous conter, Chevalier de Blanchefort, comment vous avez pénétré dans le fort Saint John pour y capturer le général Ratcliff ?

Le Chevalier des Hurons

Charles conta une nouvelle fois la ruse qui lui avait permis de s'introduire parmi les Anglais avec sa garde de Hurons déguisés en Iroquois. Il relata le défi du général au jeu d'échecs et l'action conduite par les guerriers qui l'avaient délivré du fort Saint John.

- *Il n'est pas dans les traditions de courtoisie de la chevalerie française de s'introduire dans le logement d'un général en le menaçant d'être scalpé, monsieur de Blanchefort, intervint le général Montcalm d'un air bourru.*

- *Sauf votre respect Général, vos batailles sont menées selon des règles et des principes que le moindre imprévu compromet. Celles que livrent les Hurons n'ont nulle contrainte réglementaire à respecter, ce qui évite à leurs tactiques d'être raisonnées et contrées par l'ennemi. Il m'apparaît donc que les méthodes de combat des Indiens sont plus efficaces que celles de la chevalerie pour conduire la guerre dans ce pays. Je ne me voyais pas inviter le général Ratcliff à "tirer le premier", ainsi que le comte d'Auteroche avait, en 1747, courtoisement invité les troupes du duc de Marlborough à le faire à Fontenoy ! Non, je préfère tirer la première salve plutôt que prendre le risque d'être éliminé par celle des Anglais et perdre ainsi la guerre.*

- *Il n'en demeure pas moins jeune homme, que la bataille de Fontenoy fut remportée par le maréchal de Saxe qui avait rangé ses troupes en ligne pour affronter son adversaire dans les règles de la guerre. Or, selon ce que j'ai vu jusqu'ici, les milices canadiennes et leurs alliés indiens ne sont que des bandes indisciplinées qui s'enfuient au premier coup de canon !*

- *Je suis au regret de vous contredire, Général. Bien sûr, je félicite le maréchal de Saxe pour le succès de sa tactique et l'heureuse disposition de ses pièces d'artillerie qui a permis d'emporter la décision. Mais cet art de la guerre n'est pas applicable dans nos forêts qui n'autorisent aucun déploiement en ligne pour dresser un mur de fer, de feux et de poitrines devant l'ennemi, il faut donc inventer d'autres règles. Quant à l'esquive des salves d'artillerie pratiquée par les Canadiens et les Indiens, je me permets d'émettre un tout autre jugement que le vôtre. Leurs bandes ne fuient pas ainsi que vous le dites, elles s'éparpillent pour ne pas offrir une cible. Cette méthode d'esquive leur permet de revenir sur le champ de bataille quand les canons sont déchargés afin de poursuivre le combat.*

Je vous rappelle que l'an passé, sous les ordres de Chaussegros de Léry, une bande de trois cent cinquante Canadiens et Indiens, s'est emparée du fort Bull sur le lac Oneida, tenu par un important détachement de l'armée anglaise. Déjà sur l'Ohio, en 1754, une troupe de cent Canadiens et trois cents Indiens avait obtenu la capitulation du fort Nécessité commandé par le colonel Washington. Vous-même allez prochainement tenter de réduire le fort William Henry, avec les milices canadiennes et les Indiens qui vont accompagner votre expédition sur le territoire de la Nouvelle Angleterre.

Il est évident que la querelle tacticienne de « l'Ordre mince » et de « l'Ordre profond », chère au Chevalier de Folard, qui prescrit à l'infanterie de mener le combat par le feu ou par le choc, n'a pas lieu d'être ici ; la nature et les rapports de force y commandent la ruse et le mouvement. C'est pourquoi j'applique la tactique des chasseurs indiens : traquer, surprendre, tuer, s'esquiver. C'est un principe de survie lorsqu'on affronte des forces supérieures aux siennes et, en guerre, le vainqueur est toujours celui qui demeure en vie !

- *Vous voici devenu le Chevalier des Hurons ! marmonna le général incapable de réfuter les arguments militaires de Charles.*

- *Et je vous en félicite, Chevalier de Blanchefort, lança le gouverneur de Vaudreuil qui n'avait rien perdu de cette joute verbale entre un guerrier huron expert en embuscade et un général partisan de la bataille rangée selon les règles en usage sur le vieux continent.*

L'échange avait été si vif que le silence s'était fait dans la salle. Afin de ne pas laisser l'ambiance se refroidir sur ce duel verbal franco-canadien, le Gouverneur demanda à l'orchestre de jouer une pastorale de Lully.

L'aile volante

Les conversations avaient repris et le dîner se poursuivait avec entrain quand un incident malicieux vint l'animer.

Alors que l'on servait des quartiers de poulet accompagnés de petits pois, l'une des convives éprouva quelques difficultés à découper le morceau, sans doute un peu coriace, posé dans son assiette et entouré de sa garde de pois. Insistant pour détacher de la carcasse une aile récalcitrante, la dame accentua l'effort de son couteau alors que sa fourchette tenait solidement l'autre moitié. La partie découpée se détacha brusquement, glissa sur l'assiette en propulsant sans ménagement les pois qui, en compagnie de l'aile, s'envolèrent de tous côtés. Certains eurent même l'impertinence d'aller se réfugier dans de vertigineux décolletés, rendant ainsi embarrassantes les obligeantes propositions masculines de débarrasser les dames de ces intrus indéclicats.

*Évidemment, devant le spectacle de cet envol incongru, un encombrant silence s'établit. Monsieur de Vaudreuil eut la présence d'esprit de le rompre en plaisantant : **J'avais pourtant bien recommandé au cuisinier de tuer ce poulet, mais cet animal trouve, même rôti, le moyen de s'envoler !***

Un éclat de rire général mit fin à l'embarras de la dame coupable de cet envol et de l'assemblée.

La danse

Le gouverneur invita l'orchestre à jouer un air de danse afin d'ouvrir le bal avec madame la bourgmestre. L'orchestre attaqua un « passe-pied » et quelques couples se risquèrent sur la piste.

Cette danse est fort gracieuse. Les danseurs glissent en avançant et en reculant, se courbant à intervalles réguliers pour faire une révérence à leur partenaire. L'éclat des lustres qui se reflétait sur les couleurs et les soieries des robes, des pourpoints et des uniformes, flattait l'œil. La musique est si douce que ceux qui ne dansent pas se taisent en regardant les évolutions, ce qui ajoute un charme à la suavité de ce spectacle de glissades, de saluts et de sourires.

Au moment du café, le Bourgmestre proposa de clôturer le banquet par une « courante d'Anjou », une danse de la province natale du Gouverneur, avant de se rendre au feu d'artifices. Une douzaine de couples s'alignèrent sur la piste. Dans cette chorégraphie, il s'agit de mimer l'amour déçu puis triomphant. Étant plus mimée que dansée, la "courante" comporte un élément de comédie pour donner un spectacle, le meilleur couple de danseurs étant celui qui exprime le mieux, par des gestes et des mimiques, la passion des sentiments qu'il entend faire connaître.

Les musiciens attaquent les premières mesures, le silence s'établit et chacun se consacre au spectacle. Courant et sautant, les messieurs conduisent leur dame à l'autre bout de la piste et, les laissant là, reviennent seuls à leur point de départ ; là commence l'acte en solo. À tour de rôle, chaque danseur s'avance vers sa partenaire, feignant d'éprouver pour elle la plus vive des passions. Mais comme il arrive près de la dame, celle-ci lui signifie son

refus et lui tourne le dos. Le malheureux s'en retourne alors sur la ligne de départ en donnant tous les signes d'un grand désespoir. Quand tous ont ainsi été cruellement rebutés, l'orchestre change de rythme et ensemble, faisant une dernière tentative, les danseurs courent se jeter aux genoux des dames qui se rendent à leurs supplications. Les couples se reforment alors pour danser.

Le thème est simple, tout l'amusement est dans les pantomimes des uns et des autres.

Le feu d'artifices

Le Bourgmestre proposa au Gouverneur de se rendre sur le perron de l'Hôtel de Ville afin d'assister au feu d'artifices donné par la ville en son honneur. La grande salle se vida et chacun s'installa pour assister au spectacle des fusées éclairantes et multicolores. Sur la place d'armes, la foule était rassemblée, attendant le bon vouloir des artificiers.

La première fusée s'élança en oblique pour éclater au-dessus du fleuve, libérant une gerbe d'étincelles qui firent lancer des Ah! et des Oh! de la part des spectateurs. Les fusées suivantes s'élevèrent dans tous les sens alors que le bruit des détonations faisait se réfugier les dames dans les bras des hommes ravis de l'aubaine. Le ciel de la cité était éclairé de milliers de nouvelles étoiles qui s'éteignaient pour en laisser surgir d'autres, toujours plus éblouissantes, faisant un ballet d'étincelles au grand plaisir de la foule qui applaudissait ces arabesques de feu.

Le spectacle durait depuis une vingtaine de minutes quand, soudain, une fusée échappa au contrôle des artificiers. Au lieu de partir à la verticale, elle retomba sur le sol puis, propulsée par sa charge qui avait eu un retard d'allumage, se rua vers la foule, la traversa en semant une ribambelle d'étincelles et y créa la panique. Les gens s'enfuirent dans tous les sens pour s'apercevoir, à bout de souffle, que la fusée fugueuse s'était plantée dans un talus pour exploser sans provoquer le moindre dommage, ce qui fit dire à quelques gens d'esprit qu'il s'agissait d'un miracle !

Les artificiers s'excusèrent et le Gouverneur ordonna de poursuivre jusqu'à la dernière fusée qui fut autant applaudie que la première.

Les danses provinciales

À l'issue du feu d'artifices, le Bourgmestre conduisit les invités sur une estrade installée sur la place d'armes afin d'assister à une représentation de danses provinciales donnée par les différentes communautés de Montréal.

La foule était massée autour de la plate-forme de danse et accompagnait la musique d'un orchestre composite en frappant dans ses mains. Interprétée par un groupe de jeunes gens en costumes, une bourrée limousine ouvrit le spectacle. Gigue, quadrille, menuet, maraîchine, sardane, suivirent avec autant de couleurs que d'entrain, elles furent vivement applaudies. Une sarabande parisienne dansée par une vingtaine de couples vêtus de somptueux costumes obtint un franc succès. Les danseuses portaient des robes de cour dont le bas s'évasait sur des arceaux alors que leurs partenaires masculins étaient revêtus de satin blanc et tenaient en main un chapeau orné de plumes qui en faisaient un magnifique panache.

Pour cette sarabande, il n'y avait ni à guider, ni à faire tourner sa danseuse. Le cavalier se plaçait face à sa cavalière, imitait son pas avec un temps de retard et, contemplant les mouvements de sa cavalière, lui rendait sa révérence par un ample mouvement de plumes de son chapeau. Le décolleté des dames méritait bien le coup de chapeau des messieurs car, lors de leurs révérences, il ne laissait rien ignorer des ravissants

tétons qui y dansaient aussi leur sarabande. Ces regards plongeants de fripons s'appelaient pudiquement... des regards de courtoisie !

Bien qu'attentif au spectacle des danses du vieux pays, Charles réfléchissait à l'incident de la fusée fugueuse... et à l'effroi provoqué dans la foule. Si une simple fusée d'artifice avait ce pouvoir de panique, une fusée conditionnée avec de l'explosif pouvait sûrement déranger l'ordonnance d'une troupe de soldats... une réflexion à approfondir !

Minuit sonnait lorsque le Gouverneur manifesta son intention de se retirer, libérant ainsi ses invités. Charles et Chante avec le vent saluèrent le Bourgmestre et son épouse ainsi que de Montfort auquel Charles promit de rendre visite le lendemain afin de l'entretenir d'un nouveau projet. Les fiacres ayant eu l'heureuse idée de rester à proximité de l'hôtel de ville, le trajet de retour aux Trois Outardes permit à Chante avec le vent de libérer ses pieds de leur carcan.

La loi du nombre

Le lendemain après midi, après être passé « chez Vulcain » pour saluer maître Lefort et prendre des nouvelles des progrès d'enclume de Pied qui tourne, Charles se rendit à la citadelle pour rendre la visite annoncée.

Le commandant de Montfort l'attendait et fut heureux de lui annoncer que le général Montcalm reparti pour Québec, était beau joueur. Non seulement il avait apprécié les connaissances tactiques de ce bougre de gentilhomme huron dont il avait loué les talents le matin même devant l'état major, mais il avait décidé d'attribuer une dotation d'armes à feu et de poudre à sa bande de Hurons qui osait défier les Anglais jusque dans leur fort : 150 fusils et 50 pistolets !

C'était là un cadeau avec lequel les guerriers hurons pouvaient maintenant engager une opération de plus grande ampleur contre leurs ennemis Anglais et Iroquois.

- Commandant, je souhaiterais vous entretenir d'un projet plus ambitieux que celui d'un simple harcèlement de colonne. Je voudrais casser les reins de cette menace sur nos villages et pour cela, détruire le fort Saint John trop proche de nous ; mais j'ai besoin de vous.

- Hum ! mon admiration pour votre audace et vos capacités me fait craindre de ne savoir vous refuser un service. Dites-moi votre intention Chevalier.

- Avec deux cents fusils, je ne crains plus d'affronter un détachement anglais. Je briserai leur offensive en dispersant leur colonne et ses bagages lorsqu'elle s'engagera en forêt. Hier soir, en regardant le feu d'artifices, je crois avoir trouvé le moyen de provoquer la panique dans les rangs des troupes d'invasion, j'ai simplement besoin de fusées et d'artificiers. Comment puis-je m'en procurer ?

- Je ne vois rien d'impossible à cela, mais comment comptez-vous détruire le fort ?

- Là j'ai besoin de la science de vos artificiers pour faire sauter le fort avec quelques barils de poudre. Lorsque le Royal Rifle Régiment l'aura quitté avec ses alliés iroquois, pour progresser en direction de nos villages, le fort sera peu gardé. Une troupe d'une trentaine de guerriers hurons sera en mesure de le neutraliser et le faire sauter en l'incendiant. Ainsi, lorsque les rescapés de l'expédition anglaise y reviendront, ils ne pourront trouver aucun secours et devront quitter la région du lac Champlain.

- C'est finement raisonné, toutefois je crains mon cher Charles, que le répit soit de courte durée. Actuellement trois armées anglaises se préparent à envahir la Nouvelle France par la vallée du Saint Laurent, le général Montcalm ne dispose pas de moyens suffisants pour s'y opposer. Il livrera sans doute un combat autour de Québec, mais ne peut disperser ses forces pour protéger les autres cités.

- *Raison de plus pour protéger Montréal en barrant la route du Sud. Si je parviens à briser l'offensive du prochain printemps avec mes seuls guerriers hurons, cela fera date chez les « Homards » comme chez les Iroquois. Ils se diront qu'il est préférable d'éviter nos terres !*
- *Ou d'y revenir avec des moyens plus importants... vous n'échapperez pas à la loi du nombre, Charles. Un jour ou l'autre, vos villages hurons, tout comme Montréal d'ailleurs, succomberont devant les vagues de la Nouvelle Angleterre. Il vous faudra alors partir ou vous soumettre aux lois anglaises.*
- *Je n'entends pas me soumettre et je resterai avec les Hurons. La loi anglaise ne pourra s'appliquer qu'à ceux qui partageront sa culture, or nos racines ne sont pas saxonnes, mais latines. Aujourd'hui je combats une invasion par les armes, demain si besoin est, je conduirai un autre combat pour préserver ma manière de vivre et de penser. Pour le moment, je vous demande les moyens de protéger Montréal sur son Sud.*
- *Ils vous sont acquis Chevalier. Allons voir nos artificiers.*

Rampes de lancement

Les deux hommes s'acheminèrent vers le cantonnement des artilleurs où les artificiers tenaient leur quartier. De Montfort demanda à Charles d'exposer aux bas officiers artificiers de la place, son projet et ses besoins ;

- *J'aimerais pouvoir utiliser au combat les fusées d'artifices lancées hier soir, en les tirant à l'horizontal et en dotant leur tête d'une charge explosive. Cela est-il concevable ?*
- *Tout à fait Chevalier. L'artillerie de certaines armées emploie des fusées pour porter l'incendie dans les places assiégées, lui répondit le sergent Dumontel. Il suffit de confectionner des rampes de lancement inclinées pour mettre la fusée sur l'axe de tir choisi et de remplacer la charge éclairante par une charge explosive. Bien sûr il faut aussi conditionner la charge propulsive en fonction de la portée souhaitée.*
- *Comme il s'agira d'un combat mené en forêt, deux centaines de toises me semblent être la portée maximale. Quant aux rampes, elles seront rudimentaires, je n'ai pas besoin de précision, je ne vise pas de cible, je cherche à créer la panique dans une troupe en mouvement, comme l'a fait hier soir votre fusée baladeuse.*
- *La confection de ces fusées d'attaque ne pose aucun problème, toutefois sachez que leur emploi en forêt risque de provoquer un incendie.*
- *L'effet recherché n'en sera que plus dévastateur. J'ai besoin d'une cinquantaine de fusées opérationnelles et autant de fusées d'exercice pour préparer mes guerriers à leur emploi. L'un d'entre vous pourrait-il leur enseigner cet art ?*

Surpris de cette proposition, les trois artificiers regardaient leur commandant d'un air interrogatif.

- *Nous verrons cela en temps voulu, répliqua de Montfort. Vous aurez vos fusées conditionnées, elles vous seront livrées avec l'armement. Mais ne m'avez-vous pas parlé de miner un fort ?*
- *Si fait Commandant, j'ai besoin du conseil d'un maître des poudres pour apprendre à disposer les charges explosives, et de la quantité de poudre nécessaire pour provoquer la destruction et l'incendie d'une redoute ?*
- *L'idéal Chevalier, serait de creuser une galerie sous le local des poudres du fort en laissant ignorer ces travaux à l'ennemi. C'est long à réaliser, cela nécessite d'étayer le tunnel, ce que vous n'aurez pas le temps de faire. Il faut donc parvenir à placer les charges contre l'enceinte du fort et y mettre le feu. Un baril de poudre suffit à démolir une tour d'angle, l'incendie se propagera si vous avez au préalable déposé de la poudre noire autour des palissades de bois.*

- Merci de cette leçon Messieurs, nous ne manquerons pas de la mettre en application au prochain printemps afin d'offrir un feu d'artifices aux Vestes rouges du lac Champlain.

Charles et de Montfort saluèrent les artificiers et allèrent dîner en poursuivant leur conversation :

- Je vous ferai porter au village des Loups d'ici une quinzaine de jours par une patrouille, l'armement, la poudre et les fusées. Un groupe de spécialistes accompagnera ce convoi pour instruire vos guerriers durant quelques jours. Pour le raid du prochain printemps, je mettrai des artificiers à votre disposition afin de détruire le fort Saint John.

- Votre détachement pourrait-il ramener Pied qui tourne, mon armurier actuellement en apprentissage chez maître Lefort ?

- Bien sûr, je le ferai avertir la veille du départ du convoi.

- Merci Commandant, ce sera donc ma soirée d'adieu. Je rentre au village pour préparer la répartition des armes et l'installation de la forge.

La forge

À la saint Martial, Charles et Chante avec le vent escortés de Loup et de la Hachette flanqué de Richelieu, remontèrent la rivière pour rejoindre le village des Loups. La Hachette avait confié la portée des chiots métissés de Richelieu, aux bons soins de Levanneur, à charge d'en faire un équipage de traîneau pour une trappe dans le Grand Nord.

Le retour au village se fit dans l'effervescence propre à l'accueil réservé à tout porteur de nouvelles. Charles informa Ours en colère et Nuage noir de l'arrivée prochaine d'un convoi d'armes. Chante avec le vent fit le tour des tipis pour raconter aux squaws et aux papooses, le monde blanc qu'elle avait découvert à Montréal où les chandelles éclairaient la nuit autant que le soleil. Avec l'accord du sachem, la Hachette s'installa dans le tipi de Femme silencieuse puis, aidé de Charles et de ses frères, il entreprit la construction de la cabane en bois rond où devait s'installer le forgeron de la tribu.

Le clan se préparait à recevoir l'offensive des Vestes rouges.

Le convoi

Ce jour de la saint Olivier avait été chaud. Après la torpeur de l'après-midi, le village des Loups commençait à reprendre vie quand des cris d'enfants se firent entendre :

- des chevaux... des soldats... Pied qui tourne... Ils arrivent !

En conversation avec la Hachette qui venait d'installer un soufflet confectionné avec une peau de caribou à côté du foyer de la forge, Loup blanc se dirigea sur la hauteur qui, au nord du village, permettait d'en surveiller les approches. Il y rejoignit Élan téméraire et quelques autres braves venus assister à l'arrivée du convoi.

À quelques centaines de toises, deux chariots tirés par de solides percherons et escortés d'une demi-douzaine de cavaliers, faisaient route vers le village. À la tête du convoi, Loup blanc reconnu le lieutenant de Folembrey caracolant sur une monture de robe noire. Après les salutations faites à Ours en colère, Loup blanc guida les équipages jusqu'à la cabane-forge, invitant Pied qui tourne à venir prendre possession de son domaine et y installer son atelier. Fou de joie devant ce tipi de bois, Pied qui tourne rêvait de se doter d'un aide pour entretenir son feu et ses outils. La nature humaine est ainsi faite qu'à une prise de responsabilité correspond toujours un besoin de domesticité !

Les chariots se rangèrent, les cavaliers mirent pied à terre, attachant leurs montures à la lice fraîchement installée devant l'auvent de la forge. De jeunes squaws apportèrent de l'eau parfumée à la menthe, les enfants riaient et sautaient autour des soldats qui avaient

sorti leurs pipes en regardant avec amusement cet accueil amical. Loup blanc réceptionna les armes et la poudre qu'il enferma dans le nouveau magasin attenant au logement du forgeron afin de libérer les chariots.

Ours en colère ordonna aux femmes de préparer un grand repas pour fêter les arrivants et le cadeau fait aux Hurons par le général Montcalm.

Le maître du feu

Le lendemain matin, Loup blanc rendit visite aux soldats qui avaient bivouaqué dans leurs chariots et à Pied qui tourne désormais installé dans la cabane de bois rond.

A sa grande surprise, il constata que le feu de la forge était déjà allumé et l'enclume sollicitée par le marteau du maître des lieux : deux chevaux attendaient d'être ferrés et le forgeron en train d'arquer un fer pour l'ajuster au pied de la monture tenue par l'un des conducteurs. Observant la technique de Pied qui tourne, Loup blanc se rendit compte de la transformation de l'infirme ; celui-ci n'était plus un aide, un porte-nouvelle, il était devenu un créateur, un homme responsable et fier de l'être. Il se tenait droit, affichait une assurance qui tranchait sur la résignation montrée jusqu'alors. Il était devenu un guerrier dans son domaine, un personnage inclassable dans la tribu des Hurons, un maître du feu qui domestiquait le fer, fondait le plomb pour en faire des balles et forgeait des pointes de flèche plus piquante que les éclats de pierre !

Loup blanc était fier de cette réussite, il s'en fut goûter au déjeuner que Folembray partageait avec ses hommes.

- Bonjour Chevalier, prenez place et goûtez ces saucissons qui accompagnent si bien ce vin de Touraine ; cela vous rappellera nos coutumes gastronomiques.

- Le bonjour à vous Messieurs. J'accepte volontiers de partager le pain et le sel de votre bivouac et, en même temps, je voudrais convenir de notre programme d'instruction.

- Le commandant de Montfort nous place à votre disposition jusqu'à la sainte Christine Chevalier ; cette dizaine de jours permettra au sergent Dumontel d'enseigner l'usage des fusées à un groupe de vos guerriers. Quant aux autres, nous pourrons leur apprendre à se servir d'un fusil.

- Voilà qui est bien. Je réunirai les guerriers cet après-midi et nous formerons les équipes. Pour ce matin, la Hachette va reconnaître avec vous les champs de tir où nous pourrons utiliser les armes sans risque pour le village. Pour ma part, je me rends chez Ours en colère pour choisir les guerriers les plus aptes à mettre en œuvre les fusées, il y faut plus de sang-froid que de bravoure.

Main de feu

Accompagné du lieutenant de Folembray, Loup blanc se rendit dans le tipi du sachem qu'il trouva en conseil avec Corbeau bleu et Nuage noir.

- Bonjour mon père, le salut à vous mes frères. Je souhaiterais votre conseil pour commencer l'instruction des guerriers sur l'emploi des armes nouvelles ; ce sont des flèches de feu que nous lancerons sur les Vestes rouges quand elles s'engageront dans nos forêts.

- Parle Loup blanc, dis-nous comment tu voudrais conduire la préparation des combats du printemps ? proposa Nuage noir.

- Les soldats vont rester dix soleils pour instruire nos braves. Certains vont enseigner l'emploi des flèches de feu aux guerriers qui savent déjà se servir des bâtons de feu, les

autres soldats vont instruire les guerriers qui ne les connaissent pas encore. Ainsi, quand les soldats partiront, les Loups pourront enseigner l'emploi des bâtons de feu aux guerriers des Lynx et des Aigles avec lesquels nous partagerons l'armement. Au printemps prochain, c'est avec deux cents guerriers que nous attaquerons les Vestes rouges, les autres braves assureront la protection des villages.

- De combien de guerriers as-tu besoin pour servir les flèches de feu ? demanda Ours en colère.

- À raison de deux guerriers par rampe de lancement, il me faut vingt braves dont dix Puissants tomahawks. Je souhaite par ailleurs conserver autour de moi la phratrie qui m'accompagne partout, ceci afin d'avoir à ma disposition des porteurs d'ordre capables de renseigner à tout moment les autres chefs sur le déroulement du combat et de réagir en conséquence.

- Tu auras tes vingt lanceurs de flèches de feu cet après-midi, ainsi que cent braves pour apprendre la science des bâtons de feu.

- Merci Nuage noir, nous ferons cette instruction loin du village afin d'éviter l'imprudence des enfants.

Se tournant vers le chaman, Loup blanc lui demanda :

- Corbeau bleu, peut-on changer le nom d'un brave ?

- Oui Loup blanc, à condition que cet homme ait accompli un fait marquant. À qui pense notre frère ?

- Je pense à Pied qui tourne, ce nom ne lui convient plus.

- Et comment Loup blanc entend-il le nommer ?

- Sa nouvelle condition de forgeron des Hurons lui donne son nom. Je dis que « Main de feu » est le nom qu'il doit maintenant porter dans sa tribu.

Tous approuvèrent et Ours en colère décida de rassembler le village pour demain, devant l'atelier du forgeron, afin que tous apprennent qu'un autre homme était né dans la tribu. De Folembray félicita Charles pour son intervention en faveur de l'infirmes. Accompagnés de la Hachette et des membres de l'hétairie, ils s'en furent préparer les exercices de l'après-midi.

Femme souriante

Le jour se levait quand les premiers coups de marteau du forgeron résonnèrent sur l'enclume. Curieux, Loup blanc se dégagea des bras de son épouse pour aller voir à quoi s'occupait de si bonne heure le maître du feu. Sous les yeux de plusieurs lève-tôt, un soldat montrait comment forger un soc d'araire ! C'était là une intention louable pour sédentariser les Loups, mais la tribu ne disposait pas d'animaux de trait. Loup blanc proposa alors au conseiller d'enseigner plutôt comment confectionner des houes dont les femmes avaient l'usage et des hachettes pour les guerriers.

Pendant ce temps, Ours en colère et Corbeau bleu rendirent visite à Femme souriante et son enfant, une veuve dont l'époux avait disparu au cours du dernier été, noyé dans les chutes du Lynx. S'adressant à la jeune mère, le sachem lui dit :

- Corbeau bleu et moi, chef du clan des Loups, avons décidé qu'il était temps pour toi de donner un nouveau père à ton enfant.

Confuse, Femme souriante remercia en s'étonnant :

- Aucun brave n'est encore venu jusqu'à mon tipi pour faire sa demande.

- Que Femme souriante se rassure, nous avons pour elle l'un des meilleurs braves du clan.

- Comment se nomme-t-il ?

- Main de feu !

- *Mais... je ne connais aucun guerrier de ce nom.*
- *Avant de porter ce nom, ce brave s'appelait Pied qui tourne.*
- *... Femme souriante pense qu'il fera un bon époux et un bon père.*
- *Sois à mon côté quand, devant le clan, je lui donnerai son nouveau nom. Prépare-toi femme, Lys blanc va t'aider dans tes préparatifs.*

Le couple

Quelques heures plus tard, le village était rassemblé devant la forge sous le regard étonné de Pied qui tourne ne comprenant pas pourquoi son activité attirait autant de curieux. Surpris, il regardait arriver Ours en colère et Corbeau bleu suivis des Anciens, de Lys blanc et de quelques autres squaws. Le sachem se plaça face à l'enclume derrière laquelle se tenait le forgeron et déclara :

- Pied qui tourne, le moment est venu pour toi de porter le nom de ta fonction au sein de la tribu. À la demande de Loup blanc, le Conseil a décidé que les Hurons t'appelleraient désormais « Main de feu » ; tu auras ta place au Conseil, à la droite du chaman. J'ai dit !

Un Hourra de plaisir fut poussé par les villageois alors que le nouveau brave s'élançait, ému aux larmes, dans les bras de Loup blanc. Puis Ours en colère continua :

- Main de feu, un brave de ton rang ne peut vivre sans épouse... il fit signe à Femme souriante portant son enfant dans les bras, de s'avancer. Cette squaw serait honorée de partager ta cabane de bois rond ; acceptes-tu de la prendre pour épouse et d'adopter son fils ?

*Main de feu se sentit défaillir sous cette avalanche de bonheurs successifs. Lâchant enfin son marteau et sa pince, il se redressa et vint poser sa main sur Femme souriante : **Je vais préparer ma cabane et je viendrai te chercher, toi et ton enfant, dans sept soleils.***

Ce couple de Hurons heureux était beau ; malgré son infirmité, Main de feu était un homme de belle stature avec un regard franc. Femme souriante était une squaw d'une trentaine d'années, la sérénité exprimée par son visage lui avait valu son nom. Frère Constantin s'approcha du couple et le complimenta. Quand enfin le village se retira, Main de feu quitta sa forge pour aller méditer au bord de la rivière sur son nouvel état : Forgeron, époux et père d'un seul coup du soleil de ce matin, c'était là un grand cadeau du destin ! Il était devenu l'homme le plus heureux du Nouveau Monde.

Chapitre XVII

La Reconnaissance

Séances de tir

Les jours suivants furent consacrés à l'instruction du tir au fusil. Sous la direction des soldats instructeurs, les équipes composées d'une douzaine de jeunes braves, défilèrent à tour de rôle sur le pas de tir pour recevoir les règles du chargement en huit temps décomposés :

- Nettoyage du canon de l'arme avec la baguette ;
- Introduction de la poudre dans le canon ;
- Mise en place et tassement de la bourre ;
- Introduction de la balle de plomb ;
- Dépôt de poudre dans le bassinet ;
- Armement du chien et vérification du silex ;
- Position de tir et visée de la cible ;
- Tir, puis position de chargement.

Les premiers jours, les instructeurs insistèrent sur la précision des gestes pour décomposer chaque temps à la perfection, afin qu'aucun coup ne soit perdu par un défaut de poudre ou une visée imprécise, puis ils accélérèrent la cadence des temps. Alors qu'au début les apprentis tireurs ne lâchaient qu'un coup de fusil toutes les cinq ou six minutes, une démonstration des soldats tirant deux coups dans la même minute et faisant mouche sur la cible, leur fit prendre conscience de l'intérêt à recharger rapidement l'arme. Les jours suivants, les instructeurs enseignèrent le tir par salves :

- La première ligne en position de tir ;
- La seconde et la troisième en retrait et en attente ;
- Une fois la première salve tirée, la seconde ligne se place en position de tir alors que la première se retire derrière la troisième ligne et recharge son arme ;
- Quand la seconde salve est tirée, la troisième ligne tire à son tour ;
- Lorsque la troisième salve est tirée, la première ligne est prête à prendre la relève, permettant ainsi à une troupe entraînée d'assurer la permanence des feux avec trois lignes de tireurs.

Cette leçon avait particulièrement intéressé Nuage noir qui se promettait bien de la mettre en application, lorsque les Hurons affronteraient les Vestes rouges.

Les flèches de feu

Dans le même temps, Loup blanc et son hétairie ainsi qu'une vingtaine de guerriers, recevaient les leçons du sergent Dumontel sur la mise en œuvre des fusées que les Hurons appelaient les flèches de feu.

Le problème fut de réaliser des rampes de lancement avec les moyens du bord, c'est-à-dire de la nature. Ayant besoin d'être guidées durant la phase initiale de leur mise à feu, les fusées devaient être posées sur un socle tubé, orienté dans la direction voulue. Loup blanc

trouva la solution : l'écorce de bouleau ! Il avait remarqué qu'une fois décollée des troncs sur lesquels les plaques étaient prélevées pour confectionner des canoës, l'écorce s'arrondissait naturellement, reprenant sa courbe de tronc. Elle devenait un tube souple dont on pouvait, à volonté, modifier le diamètre. Il suffisait alors de lui donner l'angle voulu et de l'arrimer solidement au sol par une entretoise de branches, pour guider l'envol de la fusée.

Après quelques essais où certaines fusées eurent une fâcheuse tendance à partir dans des directions imprévues en renversant leur rampe au départ, un modèle opérationnel fut mis au point et chaque équipe de rampe put tirer deux projectiles dans la direction imposée.

Pour clore l'instruction de ses artificiers hurons, Loup blanc proposa à Dumontel d'organiser un exercice à tir réel, avec des fusées explosives tirées en forêt. Le résultat fut spectaculaire. Après qu'une trouée eut été dégagée dans l'axe choisi pour la trajectoire, la fusée à tête explosive fut tirée en direction d'un groupe d'arbres bordant une piste et situé à une cinquantaine de toises de sa rampe de lancement. Amplifié par la forêt faisant caisse de résonance, le bruit de l'explosion surprit par sa puissance. L'étonnement des Hurons fut encore plus grand quand, s'étant rendus au point d'impact, ils constatèrent qu'un tronc cassé en deux et couché sur la piste commençait à brûler !

Loup blanc expliqua que là était le but recherché : affoler l'ennemi par un évènement imprévu et provoquer la panique dans ses rangs. Le bruit, l'obstacle, l'incendie associés à une intense fusillade, devaient disloquer l'ordre de marche de l'expédition anglaise.

La relève

Estimant que l'instruction du clan des Loups pouvait maintenant se poursuivre sous la direction des guerriers d'élite de Nuage noir, Loup blanc alla proposer à Ours en colère de faire profiter les jeunes braves des villages des Lynx et des Aigles du savoir des soldats du lieutenant de Folembray. Par la même occasion, leurs chariots transporteraient les armes, la poudre et les balles de leur dotation. Donnant son accord, le sachem expédia deux porte-nouvelles pour annoncer aux chefs des autres villages l'arrivée des soldats et des armes.

- Nous partirons dans deux soleils, précisa Loup blanc. Demain je ferai une chasse avec mes frères et le lieutenant de Folembray.

- Cela est bon, mon fils, il faut commencer à faire des réserves pour affronter l'hiver. Je voudrais te parler de ton frère, Coyote hardi. Il veut partir pour relever nos éclaireurs qui surveillent le fort Saint John, il a dans l'idée de revoir sa mère prisonnière des Iroquois.

- La relève doit être assurée et mon frère doit faire ce que son cœur lui commande. Toutefois, c'est encore un jeune brave, il doit être escorté par des guerriers. Qu'en pense Nuage noir ? demanda Loup blanc au chef des Puissants tomahawks.

- Coyote hardi et Chien batailleur qui veut partir avec lui, sont connus des Iroquois, il est dangereux pour eux de s'approcher du fort. J'irai avec le guerrier Homme double pour les accompagner et remplir la mission. Nous prendrons les peintures des Mohawks et tu nous donneras les bâtons de feu que nous avons pris en libérant le lieutenant de Folembray, ceci afin de ne pas attirer l'attention avec des armes françaises. Nous reviendrons à la prochaine lune.

- C'est un bon plan mon frère. Regarde aussi comment nous devons, de nuit et quand il sera temps, approcher l'enceinte du fort pour placer nos charges explosives contre les tours d'angle où se trouvent les canons.

- Ce sera fait Loup blanc.

La chasse

Après avoir armé de fusil les quatre éclaireurs partant en mission, Loup blanc annonça à Élan téméraire, Plume d'aigle et Castor ombrageux qu'ils l'accompagneraient le lendemain. Puis invita le lieutenant de Folembray et le sergent Dumontel à une partie de chasse.

- **À cheval ?** interrogea de Folembray.

- **Désolé Lieutenant, ce sera à pied. Mes chiens courants sont restés en Picardie et les chiens du Nouveau Monde ne sont pas dressés à la vénerie. Nous chasserons à l'indienne, dans une zone où des chasseurs ont aperçu une harde de cerfs de Virginie. Départ en canoës demain au lever du jour. Cela vous convient-il ?**

- **Nous serons prêts Maître des chasses.**

Le lendemain, trois canoës montés par les six hommes remontaient le bras de la rivière et s'engageaient dans le lac des Castors pour accoster sur une plage sableuse. De nombreuses traces indiquaient que les animaux venaient là s'abreuver. Ne perdant pas un instant, Loup blanc étudia les empreintes et remarqua celles plus particulières, au milieu des piétinements de la harde, d'un grand cerf portant probablement plus de dix cors.

Retrouvant la coutume picarde des veneurs, les deux chevaliers échangèrent leurs impressions sous l'œil intéressé des trois jeunes Hurons. Genou à terre près d'une empreinte, Charles commentait son observation :

- **Regardez comme les volcelests de ce grand mâle sont nets, on distingue même le dessin des éponges concaves à l'arrière des pinces. Nous allons suivre ses traces.**

À la queue leu-leu, nos chasseurs s'engagèrent dans les taillis en suivant les traces du passage de la harde formée d'une demi-douzaine de bêtes. Après une centaine de pas, les empreintes du grand cerf s'écartaient de celles de la harde. Un peu plus loin des fumées noires et brillantes indiquaient que l'animal était passé là moins d'une heure avant les traqueurs. Loup blanc vérifia que le sens du vent permettait de poursuivre l'approche. Tout à coup il marqua un arrêt, examinant attentivement le sol : d'autres traces se mêlaient à celles du cerf !

- **Voyez !** indiqua-t-il à ses compagnons, **nous ne sommes plus seuls à convoiter cette proie. Cet antérieur gauche, bien rond, avec quatre doigts... c'est un lynx, que nous appelons loup cervier en Picardie. Nous allons faire un beau doublé. Poursuivons.**

Redoublant de précautions, les six chasseurs, l'arme prête au tir, progressèrent jusqu'à l'orée d'une clairière où ils se mirent en observation. A cent pas, au milieu d'un carré d'herbe tendre, un magnifique douze cors broutait tranquillement ; le lynx était invisible.

- **Attention, le vent change de direction,** souffla Loup blanc.

Au même moment, Élan téméraire touchait l'épaule du lieutenant et lui désignait le lynx qui, accroupi à quelques pas du cerf, s'appêtait à lui sauter au garrot. Mis en alerte par la nouvelle odeur transportée par le vent, le cerf avait renversé sa ramure sur le dos et humait l'air en préparant sa fuite.

- **À vous le cerf, Charles, je prends le lynx,** indiqua Folembray.

Les deux Picards épaulèrent de concert, lâchées simultanément les détonations rompirent le silence de la clairière. Le cerf s'affaissa sur ses antérieurs, le lynx fit un bond et s'écroula à côté de la proie convoitée.

Les animaux furent dépouillés, la viande du cerf découpée et mise dans les sacs de peau pour être ramenée au village, un feu fut allumé pour rôtir et déguster le foie, le cœur et les rognons du splendide cervidé dont Loup blanc offrit la ramure au sergent Dumontel. Le soir, de retour au tipi, Loup blanc confia la préparation de la dépouille du lynx à Chante avec le vent afin de l'offrir à de Folembray, puis se consacra aux visites du lendemain.

Lynx et Aigles

Au lever du jour, le sergent présenta le détachement au lieutenant, fit son rapport du matin et reçut les ordres pour la formation du convoi :

- Bonjour messieurs. Nous partons pour livrer une partie de notre chargement dans les deux autres villages hurons, à quelques lieues d'ici. Nous y sommes attendus et, durant deux jours, nous enseignerons l'usage de nos armes aux jeunes braves des Lynx et des Aigles. Je ne serai pas en permanence avec vous, les équipes d'instructeurs seront commandées, celle des Lynx par le sergent Dumontel, celle des Aigles par le trappeur la Hachette.

Le premier chariot destiné au village des Lynx, avec deux hommes d'équipage, plus Élan téméraire et Plume d'aigle, sera escorté par le sergent à cheval.

Le second chariot se rendra chez les Aigles avec la Hachette, un conducteur, Castor ombrageux et Gros rocher. Il sera escorté par le cavalier Dubois. Les chevaux doivent nous permettre de communiquer rapidement en cas de besoin.

Le cavalier Perruche restera au village des Loups pour enseigner la fabrication d'outils à Main de feu. Son cheval sera mis à la disposition de Loup blanc avec qui j'effectuerai une reconnaissance à l'ouest du lac Champlain.

Départ dans une heure. Rompez.

Les hommes prêts, les chariots chargés et attelés, le convoi s'ébranla vers le Sud, chaque équipage bifurquant pour prendre la piste qui conduisait au village de sa mission. Loup blanc, monté sur le hongre du soldat Perruche, et de Folembray sur sa jument alezane, prirent le galop afin de devancer le convoi. Loup blanc souhaitait d'abord passer par le village des Aigles pour y saluer Fumée qui danse, le sachem, et Loup solitaire le chef de guerre. Il leur annonça l'arrivée de la Hachette chargé de distribuer les armes à feu et de conduire l'instruction des jeunes braves avec l'aide des Lances invisibles, les guerriers d'élite du clan des Aigles. L'accueil fut chaleureux et les deux cavaliers dont les montures avaient eu leur succès de curiosité, éprouvèrent des difficultés à quitter cette amicale assemblée, mais il fallait rejoindre le village des Lynx avant l'arrivée du chariot de Dumontel.

Les quatre lieues qui séparaient les deux villages furent franchies en une paire d'heures à une allure de trot alternée de galop. Qui voit haut, le sachem, et Grand aigle, le chef des guerriers d'élite, les attendaient. Loup blanc annonça la répartition des armes et le programme d'instruction au tir qu'il proposait de mettre en application avec l'aide des Grands boucliers sous l'autorité du sergent Dumontel. Il expliqua ne pouvoir rester pour veiller à son application, mais il souhaitait profiter des chevaux pour pousser une reconnaissance vers le Sud afin d'étudier le terrain de leurs prochains combats.

Le chariot arriva dans la soirée et le détachement fut convié à partager un festin autour du totem des Lynx.

La reconnaissance

Le lendemain, Loup blanc s'assura que l'organisation de l'instruction des jeunes braves encadrés par les guerriers d'élite, se déroulait normalement. Le sergent Dumontel, un vétéran de la Nouvelle France, possédait des rudiments de la langue huronne, ce qui simplifia sa tâche. Connaissant le sérieux de la Hachette pour ce qui concernait les armes, il était assuré que l'instruction des Aigles serait bien conduite. Aussi décida-t-il de faire la reconnaissance projetée avec le lieutenant de Folembray, accompagné d'Élan

téméraire qui emprunterait la monture de Dumontel et de Plume d'aigle monté sur celle du chariot.

Après une brève initiation à l'équitation des jeunes Hurons, les quatre cavaliers s'engagèrent sur la piste du Sud. Les deux novices trouvèrent rapidement leur assise sur ces drôles de montures et la troupe put prendre une allure de petit trot. Loup blanc savait que les pistes se dirigeant vers le sud à partir des villages, se rejoignaient pour n'en former qu'une progressant en forêt vers le fort Saint John, sur plus de quinze lieues. Il se disait que les soldats anglais viendraient par cette piste plutôt que par les bords de la rivière barrée par les chutes du Lynx. Il lui faudrait donc intercepter et disloquer leur colonne avant qu'elle parvienne à la bifurcation qui offrait deux possibilités de progression. Il préférait attaquer loin des villages, plutôt que prendre le risque d'affronter deux colonnes dont les éclaireurs pourraient inquiéter femmes et enfants pendant que les guerriers étaient sur la piste.

Tout en échangeant avec de Folembay des propos sur le type de terrain d'embuscade à choisir, Loup blanc n'en était pas moins vigilant ; son fusil posé en travers de sa selle, il scrutait la piste forestière, étudiait son tracé, son couvert, ses dénivelés. Après avoir franchi les hauteurs marquant la ligne de changement de pente qui se prolongeait jusqu'aux chutes du Lynx, les cavaliers débouchèrent sur une piste étroite, rectiligne, descendant fortement vers le Sud ; elle offrait depuis la crête, une vue plongeante sur plusieurs centaines de toises. C'était un observatoire idéal pour surveiller une colonne montante et en bloquer le mouvement par le feu d'armes en embuscade.

- C'est là ! dit Loup blanc. Ici nous pourrions disloquer l'offensive des Homards : des tirs de salve dans l'axe de la piste et des tirs d'interdiction sur les ailes pour empêcher tout débordement. L'arrière de leur colonne viendra en renfort de la tête et s'entassera vers l'avant. Nous provoquerons alors la panique dans leurs rangs, avec les fusées explosives. Dans le même temps, profitant de ce que la colonne de fantassins aura abandonné la protection de ses bagages et de son artillerie, une partie des nôtres en fera l'assaut pour enclouer les canons et brûler les chariots. Je tiens là ma manœuvre pour venir à bout de cette offensive. Il restera ensuite à détruire le fort pour empêcher qu'une nouvelle opération se monte à partir de là.

Son idée tactique jetée à grands traits, Loup blanc entreprit d'étudier minutieusement le terrain avec ses compagnons, faisant marquer des repères sur certains arbres et en abattre d'autres pour dégager les futurs axes de tirs. La nature reprendrait ses droits, au prochain printemps les aménagements apportés ne seraient pas visibles à l'œil d'un éclaireur iroquois. Les quatre hommes décidèrent d'installer leur bivouac pour passer la nuit sur ce site que le Huron blanc entendait inscrire dans la légende des Loups de sa tribu.

Les consignes

Le jour suivant, après avoir de nouveau étudié le déploiement du dispositif d'embuscade et évalué l'étirement d'un régiment en colonne, puis effacé leurs traces, Loup blanc et ses compagnons regagnèrent le village des Lynx.

Pour clore le temps d'instruction, le sergent Dumontel organisa un concours de tir et Loup blanc constata que le niveau atteint par les jeunes braves était satisfaisant. Se concertant avec le sachem et le chef de guerre, il promit de revenir à la fin du prochain hiver pour enseigner aux guerriers des Lynx, les méthodes du combat qu'il entendait mener. Il recommanda de ne pas chasser dans les territoires au sud du village afin de ne pas alerter d'éventuels chasseurs iroquois sur l'équipement en bâtons de feu de la tribu huronne. L'effet de surprise n'en serait que plus grand le jour de l'embuscade.

- Il en sera ainsi que tu le dis, Loup blanc, lui assura Qui voit haut.

- Les Grands boucliers et les jeunes braves des Lynx te suivront sur le sentier de la guerre, Grand Huron blanc. Nous savons ton courage et nous serons fiers d'être à ton côté, ajouta Grand aigle.

Le soir, un festin d'adieu fut offert par le village. Le chariot du sergent Dumontel, chargé des ballots de peaux offertes à Loup blanc par le clan des Lynx, repartit le lendemain en direction du village des Loups, alors que Loup blanc et de Folembray rejoignaient à cheval, le village des Aigles où les attendait l'équipe de la Hachette.

Fumée qui danse et Loup solitaire furent heureux de montrer que les guerriers et les jeunes braves du clan des Aigles savaient faire bon usage des balles de plomb en les plaçant dans les cibles. Là aussi les résultats de l'instruction étaient positifs. La journée s'acheva par un festin au cours duquel les Aigles remirent à Loup blanc une peau pour chaque fusil reçu.

- Ta saison de trappe est faite, mon Picard, s'exclama la Hachette.

- Oui, c'est heureux. Nous aurons ainsi un crédit ouvert au comptoir de maître Mayenson où je ferai déposer ces ballots par les chariots des soldats.

- J'en prends bonne note, mon banquier ; j'aimerais acquérir un traîneau et un attelage de chiens pour enseigner cette manière de voyager en hiver à ces maudits sauvages ;

- Cela me paraît une très bonne idée Compagnon, un compte t'est ouvert pour la réaliser. Ainsi, les chiens de nos amis Hurons deviendront peut-être autre chose qu'une réserve de nourriture pour les jours difficiles !

Surprise nocturne

Installé à la belle étoile dans son couchage, à quelques distances de Folembray et des soldats, Loup blanc s'était endormi en pensant à Chante avec le vent dont il avait faim des rondeurs.

*Plongé dans un profond sommeil, il fut brutalement réveillé par une impression d'écrasement ; une masse le chevauchait et une langue râpeuse lui léchait le visage. Il crut rêver et s'exclama : **Loup ! Chante avec le vent ! Mais... que faites-vous ici ? Tu n'es pas folle de t'aventurer de nuit en forêt ?***

- Que fais-tu de Loup ? Avec lui je ne risque rien ; par contre, toi et tes soldats vous seriez tous morts si j'étais un Iroquois, dit-elle en appuyant la pointe de sa lance de chasse contre la poitrine de son époux.

Au lever du soleil, le lieutenant de Folembray fut surpris de voir Chante avec le vent émerger de sous les couvertures de Charles, dont Loup avait tiré un morceau pour s'en faire un confortable tapis. Devant le regard interrogateur de l'officier, Loup blanc lui expliqua :

- Voyez-vous Lieutenant, si cette sauvageonne avait été un fantôme d'Iroquois, nous n'aurions pas vu le soleil se lever !

- Hum ! Nous avons manqué de vigilance et de prudence, cela me servira de leçon. Même en territoire ami, je placerai désormais des sentinelles, mais... si je peux me permettre un conseil Chevalier, c'est de ne jamais faillir à vos engagements envers cette squaw, cela pourrait bien vous coûter votre scalp ! Tous trois partirent d'un grand éclat de rire. Salué par les notables et accompagné sur un bout de piste par un groupe de jeunes braves, le détachement et son chariot s'acheminèrent vers le village des Loups.

*Loup blanc avait installé Chante avec le vent en amazone, à l'avant de sa selle et, chemin faisant, lui expliquait l'emploi des rênes et le rôle des jambes dans les trois allures du cheval. Voyant la monture réagir à chaque sollicitation de son cavalier en exécutant l'ordre donné, la jeune femme fut vivement intéressée par ce moyen de transport. **Je serai, pensa-t-elle avec fierté, la première femme des Hurons à monter sur un cheval !** Au bout d'un moment, elle demanda : **Loup blanc, laisse-moi seule maintenant sur cette monture.***

Charles sauta à terre et Chante avec le vent s'installa sur la selle, caressant l'encolure de l'animal ainsi qu'elle l'avait vu faire quand son cavalier voulait récompenser ou rassurer. Marchant ou courant selon l'allure, à côté de l'équipage, Loup blanc prodiguait quelques conseils mais, très vite, il dut convenir que son épouse était une cavalière née, sachant d'instinct guider sa monture et lui parler à sa manière, ce que confirma de Folembay. Descendant de cheval, le lieutenant tendit sa bride à Charles :

- Tenez Chevalier, jouez les éclaireurs et partez à cheval avec Chante avec le vent pour annoncer notre arrivée dans votre village. Pour les deux lieues qui restent à faire, la semelle de mes bottes ne devrait pas en souffrir.

- Merci Hubert, à ce soir. Éperonnant sa monture, il lui fit prendre le galop sous l'œil surpris de Chante avec le vent qui interrogea l'officier du regard.

- Allez-y, c'est un petit galop. Se ressaisissant, du talon la jeune cavalière incita son cheval à la course pour rattraper son malicieux époux. Un quart de lieue plus loin, le couple prenait le pas alors que Loup les rattrapait en jappant de contentement.

Caribou narquois

Pendant que les soldats enseignaient l'art du tir aux Aigles et aux Lynx et que Loup blanc procédait à sa reconnaissance de terrain, Nuage noir et ses trois compagnons grimés en guerriers mohawks, un clan iroquois, étaient arrivés au sud du lac Champlain. Après avoir dissimulé leurs canoës dans une roselière du marécage bordant sa rive, Nuage noir décida : **Nous allons chasser pour apporter de la viande dans la grande maison des Vestes rouges et proposer l'échange contre de la poudre. Coyote hardi et Chien batailleur resteront en lisière de forêt pour observer les mouvements, Homme double et moi entrerons dans le fort pour compter les soldats et prendre contact avec nos éclaireurs.**

Chassant tout en progressant vers le fort Saint John, ils levèrent un couple de chevreuils. Deux coups de feu retentirent. Après avoir éviscéré les bêtes abattues et découpé la viande de la chevrete pour leurs besoins en nourriture, Homme double chargea le mâle sur ses épaules et, en compagnie de Nuage noir, prit la direction du fortin anglais. Grâce à leur apport de viande fraîche, ils y furent bien accueillis.

Ayant obtenu satisfaction quant au troc proposé, nos deux faux Iroquois mâtinés de Mohawk, s'installèrent dans la cour pour observer les allées et venues des soldats. Ils aperçurent Caribou narquois, un éclaireur du clan des Lynx portant les peintures d'Iroquois, qui s'était installé dans le tipi d'une veuve du village composite implanté autour du fort. Parfaitement intégrés à cette population de service qui gravitait autour de la garnison anglaise, l'espion huron et ses autres compagnons disséminés dans ce milieu, suivaient ainsi les activités et les préparatifs des Vestes rouges. Contacté, il confirma à Nuage noir l'arrivée au fort d'une nouvelle compagnie et de bâtons de feu montés sur roues, tirés par de grands animaux à cornes. Les charpentiers du fort avaient reconstruit les bâtiments incendiés lors du raid de Loup blanc et un nouveau grand chef était venu remplacer le général Ratcliff. L'enceinte avait été rebâtie, elle était maintenant renforcée sur sa face nord par un bastion de terre.

Invités à partager le repas et la nuit dans le tipi de Caribou narquois, Nuage noir et Homme double quittèrent le fort en saluant amicalement le caporal qui avait généreusement troqué une poire à poudre et une poignée de balles de plomb contre cinquante livres de viande fraîche.

Caribou narquois présenta les nouveaux venus à sa compagne iroquoise comme étant des cousins mohawks. Au cours de la veillée, il annonça que les Iroquois se préparaient à effectuer au prochain printemps, un raid contre les villages hurons au nord du lac

Champlain. Ils comptaient s'emparer de leurs territoires de chasse et contrôler ainsi le commerce de la fourrure jusqu'au Saint Laurent. Pour cela ils faisaient alliance avec les Vestes rouges qui, par une offensive lancée à partir du fort Saint John, voulaient s'emparer de Montréal alors que d'autres armées convergeraient vers Québec pour chasser les Français de la Nouvelle France.

Tête qui rêve

Jugeant qu'il détenait suffisamment d'informations pour renseigner Loup blanc et après avoir recommandé à Caribou narquois de faire connaître aux Hurons tout indice de préparatif d'expédition des Vestes rouges en direction du Nord, le lendemain à l'aube Nuage noir et Homme double regagnèrent la zone d'observation pour retrouver Coyote hardi et Chien batailleur. À leur grande surprise, les deux jeunes braves n'étaient pas à leur poste et, malgré les appels imitant le cri du coyote convenu comme signe de reconnaissance, aucune présence ne se manifesta.

S'agenouillant pour examiner les empreintes signalant le passage et le stationnement d'hommes, Nuage noir constata qu'à côté des traces laissées par les deux Hurons, il y avait une troisième empreinte de pieds plus menus. Tempérant sa colère devant cet abandon de poste et s'interrogeant sur l'empreinte de squaw mélangée à celles des jeunes braves, Nuage noir décida de rejoindre les canoës. S'en approchant avec précaution et lançant l'appel du coyote, les deux guerriers eurent la surprise de voir trois silhouettes émerger des roseaux. Entourée de Coyote hardi et de Chien batailleur, ils reconnurent Tête qui rêve, la première épouse d'Ours en colère enlevée quelques années avant par les Iroquois.

*Brièvement, Coyote hardi raconta les circonstances de la libération de sa mère : alors qu'avec Chien batailleur ils surveillaient, la veille au soir, les mouvements autour du fort, ils avaient entendu et vu arriver une file de squaws qui, chargées de fagots, sortaient de la forêt en passant devant leur poste d'observation sans les remarquer. À l'arrière, l'une des squaws qui traînait un peu la jambe, s'arrêta pour poser son fagot et réajuster son mocassin. Coyote hardi reconnut sa mère. Il s'apprêtait à bondir vers elle, mais Chien batailleur, lui montrant les autres squaws qui continuaient d'avancer vers le fort, le retint pour ne pas dévoiler leur présence. Se souvenant d'un jeu de cache-cache qu'il partageait avec sa mère étant enfant, il lança le cri étouffé du bécasseau : **Touik, touik...** Ne voyant pas de réaction de la part de sa mère, il renouvela son cri avec plus de force.*

Émergeant brutalement de ses pensées, Tête qui rêve se redressa, cherchant du regard d'où venait l'appel. Coyote hardi se leva en reproduisant le cri qui, bien des années avant, permettait à sa mère de le retrouver dans sa cachette. À ses gestes et malgré ses peintures iroquoises, Tête qui rêve reconnut son fils. Elle cria aux autres femmes de ne pas l'attendre et, lorsqu'elles eurent disparu, s'approcha du couvert où se cachaient les jeunes braves. Des larmes de joie se mêlèrent, des sillons strièrent les peintures des visages, une intense émotion se partageait. Afin de ne pas rester dans une zone où pourraient être faites des recherches, ils décidèrent d'en partir pour rejoindre les canoës pensant bien que Nuage noir comprendrait qu'une nouvelle situation s'était présentée.

Sans s'étendre plus longuement, les quatre hommes et la squaw embarquèrent dans les canoës et s'éloignèrent à grands coups de pagaie du territoire des Iroquois.

Retours

L'arrivée de Chante avec le vent fièrement juchée sur sa monture et saluée par les cris joyeux des enfants, provoqua une certaine effervescence dans le village. Lorsqu'elle se présenta à cheval accompagnée de Loup blanc, devant le tipi de son père, une petite escorte de curieux l'accompagnait.

Connaissant le caractère aventureux de sa fille qui lui avait déjà réservé bien d'autres étonnements, le sachem ne fut qu'à demi surpris et, plaisantant pour montrer son contentement, lui demanda si elle avait perdu l'usage de ses pieds. Il connaissait son courage et son audace.

Après avoir attaché les chevaux, rendu une visite à Main de feu dont l'enclume résonnait toujours du même son laborieux et salué l'équipe du sergent Dumontel arrivée la veille au soir, Loup blanc accueillit l'équipe de la Hachette. Il veilla à la préparation du festin d'adieu aux soldats qui rejoindraient leur garnison de Montréal le lendemain. Le soir, plusieurs feux furent allumés sur la place des totems où Hurons et Soldats mélangés firent honneur aux grillades et sagamités des cuisinières du clan des Loups.

Alors que les joueurs de tambour commençaient à rythmer quelques airs de danse, Coyote hardi et Nuage noir apparurent et se présentèrent devant Ours en colère entouré des Anciens.

- Père, s'écria le jeune brave, mon cœur déborde de joie pour t'annoncer une heureuse nouvelle ; mais je dois d'abord laisser Nuage noir parler du fort Saint John.

- Non Coyote hardi, lui répliqua le chef des Puissants tomahawks, les nouvelles des Vestes rouges peuvent attendre. Dis ce qui doit être dit.

- Mon père, j'avais promis de ramener Tête qui rêve dans ton tipi ; elle est ici !

La première épouse du chef des Loups, accompagnée de Chien batailleur et de Homme double, pénétra dans le cercle de lumière alors qu'un grand silence s'établissait. Lys blanc fut la première à réagir en se précipitant pour prendre Tête qui rêve, sa sœur aînée, dans ses bras. Après les émotions et les larmes de bonheur, la joie de ces retrouvailles fut partagée autour des flammes qui éclairaient les totems.

La nuit ne fut pas assez longue pour écouter le récit des longues années de captivité de Tête qui rêve chez les Iroquois. À l'aube, le lieutenant de Folembray eut quelques difficultés à réveiller ses soldats pour prendre la piste et rejoindre Montréal.

Chapitre XVIII

Petit loup qui chante**Picards contre Homards !**

Le lendemain de la fête donnée au village pour célébrer le retour de Tête qui rêve, le lieutenant de Folembrey vint faire ses adieux à Charles avant de rejoindre Montréal avec son escouade.

- Hubert, voici une lettre que vous voudrez bien remettre à monsieur Mayenson avec lequel je suis en compte. Je vous confie les peaux offertes par les clans des Lynx et des Aigles. Précisez-lui que Chante avec le vent en a dressé l'inventaire. Je lui commande du plomb à balles, une vingtaine de scies, des haches et trois cents toises de cordage d'un demi-pouce. Main de feu et Grillon chantant accompagnés de quelques jeunes braves iront prendre livraison de cette commande dans une quinzaine de jours.

- Je ferai le nécessaire Charles, mais diable... des scies, des haches et cette longueur de cordage, vous comptez transformer vos Hurons en bûcherons ?

- C'est un peu cela. J'ai l'intention de faire aux Anglais ce que les Gaulois atrébrates ont fait à l'une des légions de César qui s'était imprudemment aventurée sur une étroite voie gauloise de notre forêt picarde. Le piège gaulois consistait à relier entre elles la cime des arbres qui bordaient le passage obligé, à couper les troncs à la base jusqu'à la limite de leur maintien en équilibre, puis à en commander la chute simultanée sur tous les légionnaires au moment où leur colonne était entièrement engagée dans l'étroit couvert végétal. Écrasés et empêtrés dans les arbres abattus, les soldats romains avaient été exterminés jusqu'au dernier. C'est pourquoi César n'en parle pas dans ses « Commentaires », aucun survivant n'ayant été en mesure de lui rapporter cette défaite.

- Eh bien ! si je m'attendais à entendre parler de « la guerre des Gaules », ce n'était sûrement pas dans un village huron du bout du monde. Vous m'étonnerez toujours Charles !

- Avec deux cents guerriers pour affronter deux mille soldats, il me faut autre chose que de la poudre si je veux vaincre. Saluez pour moi le commandant de Montfort. S'il vous arrive de passer vous rafraîchir à l'auberge des Trois Outardes, dites à Marie Lafranchise que je suis son obligé et que Chante avec le vent et moi-même la saluons très courtoisement.

- Au revoir Charles, que Dieu vous garde. Encore merci pour la peau de lynx si joliment travaillée.

Les deux amis se quittèrent à regret et le convoi prit la piste, accompagné un moment par les gamins ravis d'une telle distraction. Le soir même il débarquait la pelleterie au comptoir du père Mayenson avant de rejoindre la forteresse.

*Le lieutenant alla rendre compte de sa mission au commandant de la garnison en lui faisant part de ses réserves : **Loup blanc dispose de deux cents guerriers armés de fusils et d'une centaine de jeunes braves équipés d'arcs et de tomahawks. Cela fait peu pour se frotter à un régiment renforcé d'artillerie et de plusieurs centaines d'Iroquois. Il va devoir mener un combat suicidaire !***

- *Je sais Lieutenant, mais le Chevalier huron a prouvé qu'il savait se battre contre des forces supérieures en nombre, en utilisant des procédés qui ne sont pas dans nos livres de tactique. Je suis sûr que l'expédition anglaise sera fâcheusement surprise lorsque les meutes de Loup blanc chasseront sur ses flancs.*
- *Ce sera effectivement une surprise. Il raconta alors comment Charles entendait paralyser le mouvement de la colonne en abattant des arbres. Toutefois, si Loup blanc a arrêté les dispositions pour monter son embuscade, il ne dispose pas de moyens suffisants pour conduire en même temps la destruction du fort Saint John et l'attaque du convoi.*
- *J'y ai réfléchi et voici ce que j'entends faire : dès la fonte des neiges du prochain printemps, je vous détacherai auprès des Hurons du Chevalier de Blanchefort avec dix artificiers et sapeurs aux ordres du sergent Dumontel.*
- *Merci mon Commandant, s'exclama joyeusement de Folembray. Ce sera un honneur pour moi de combattre aux côtés de l'homme qui m'a sauvé la vie. Les Picards vont s'offrir des Homards !*
- *Du calme lieutenant, les Vestes rouges ne sont pas des amuse-gueule, mais j'ai mieux à vous offrir pour démolir leur fort. La popularité de Loup blanc est telle parmi les coureurs de bois qui servent dans la milice de Montréal, que beaucoup souhaitent se joindre à lui pour chasser l'Anglais et l'Iroquois. Au printemps, vous rejoindrez Loup blanc avec une cinquantaine de miliciens qui, avec nos artificiers, pourront se charger du fort Saint John. Vous avez carte blanche pour les sélectionner avec Lenormand, le chef de la milice.*
- *Il me faudra retourner au village des Loups avant le printemps afin d'annoncer ces bonnes nouvelles à Charles et préparer un plan d'action. Je vous demande de bien vouloir m'autoriser à le faire au cours de mon prochain congé.*
- *Accordé jeune homme, et maintenant allons dîner.*

La visite

Pendant ce temps, au village des Loups, le quotidien de cette fin d'été ne variait pas des années précédentes : chasser, pêcher, dépouiller, tanner, fumer, boucaner. Les derniers jours de la lune des blés étaient déjà plus courts et les nuits devenaient froides. Les plantes, comme tous les êtres vivants, prenaient leurs dispositions pour affronter l'hiver. Les pommes de pin se recouvraient d'une couche de résine étincelante que, tout en bavardant, les écureuils coupaient pour les engranger dans un tronc creux. Les rongeurs s'engraissaient en mangeant des graines et les hirondelles se rassemblaient pour partir vers le Sud. L'arrivée de l'automne se signala par l'herbe blanche des premiers givres du matin.

Avec l'assentiment d'Ours en colère, frère Constantin avait instauré un quota de chasse par famille. Il prélevait l'excédent du poids fixé, dans le but de constituer une réserve de viande qui permettrait au village d'affronter la fin de l'hiver. Du côté de la forge, Main de feu aidé par Grillon chantant, le jeune frère de Femme souriante devenu apprenti forgeron, un solide gaillard pour ses quatorze printemps, façonnaient à coups de marteau des pointes de flèches, de lances, des hachettes et des lames de couteau, ou encore faisaient couler le plomb pour réaliser de belles balles rondes.

Les premières neiges tombèrent le dernier jour de la lune des Feuilles rousses, recouvrant le village d'une couverture immaculée sur laquelle les traces de pas montraient que la vie continuait. Le lendemain, après avoir posé ses pièges à castors, Charles eut la surprise de trouver, devant son tipi, le lieutenant de Folembray accompagné de deux trappeurs.

- *Voyons Hubert, vous n'êtes guère raisonnable de braver les premières neiges pour rendre visite à un ami.*

- *J'ai obtenu un congé et j'ai préféré venir au village plutôt que tourner en rond dans Montréal.*

- *Vous risquez d'être bloqués ici si la neige tombe en abondance.*

- *Bah ! nos chevaux sont ferrés à neige, si nécessaire il nous restera les raquettes. Mais je vous présente mes compagnons : Monsieur Levaneur que vous connaissez déjà et Guillaume Lenormand, bûcheron de son état et chef de la milice de Montréal.*

Un gaillard haut d'une bonne toise et portant ses deux cents livres de muscles, se présenta à Loup blanc. Avec un accent rocailleux et chantant, il expliqua qu'au prochain printemps il viendrait avec une cinquantaine de miliciens, pour participer à l'attaque du fort Saint John.

- *Ah que voilà de bonnes nouvelles Messieurs ! Avec un tel renfort, nous renverrons les Vestes rouges dans leur Nouvelle Angleterre. Pourriez-vous me laisser une dizaine de bûcherons pour monter l'embuscade que je voudrais leur préparer ?*

- *Je les amènerai pour les laisser à votre entière disposition.*

- *Merci. Je vous expliquerai plus tard les phases de ce combat, maintenant je propose de vous installer dans la forge, la chaleur y est agréable.*

La fête des saints

La nuit était tombée lorsque Femme souriante pénétra dans le tipi et dit quelques mots à l'oreille de Chante avec le vent avant de s'éclipser discrètement.

- *Loup blanc, nous sommes attendus dans la maison du feu et du fer.*

- *Eh bien ! allons-y.*

Se couvrant d'une peau d'ours, le jeune couple se dirigea vers l'atelier du forgeron. L'un comme l'autre furent surpris du changement apporté. Trois braseros y diffusaient une bonne chaleur, un grand plateau de bois posé sur des tréteaux et des bancs attendaient les convives. L'éclat de nombreuses bougies donnait un air de fête à cette grande salle où résonnaient habituellement des coups de marteau. Main de feu, Femme souriante, Grillon chantant, Frère Constantin, la Hachette, Lenormand, Levaneur et de Folembrey attendaient les arrivants.

- *Oh là ! Compagnons, que se passe-t-il ?*

- *Le hasard, hier nous étions à la saint Hubert et aujourd'hui, nous sommes à la saint Charles ! expliqua le lieutenant. J'ai pensé qu'étant réunis dans ce village du Nouveau Monde, nous pourrions fêter cet événement. C'est pourquoi j'ai demandé à Marie Lafranchise de me confectionner quelques-unes de ses spécialités.*

- *Mais c'est là une heureuse idée Hubert. Quant à moi, j'ai totalement oublié de consulter l'almanach. Je t'expliquerai cette coutume de Visages pâles, dit Charles à Chante avec le vent qui l'interrogeait du regard.*

Charles plaça d'office Main de feu en bout de table : Tu es le maître de cette forge mon frère, il te revient l'honneur de présider ce repas. Chante avec le vent aida Femme souriante à placer sur la table victuailles et pain frais apportés par les visiteurs, la Hachette se chargeant de servir le cidre et le vin.

La soirée fut joyeuse, chacun contant les événements les plus drôles qu'ils avaient vécus. Lenormand raconta comment, poursuivi par un baribal, il avait dû plonger tout habillé dans une rivière pour lui échapper et passer entre deux autres ours en train de pêcher. Frère Constantin obtint un franc succès avec l'histoire de son catéchumène qui se prenait pour un oiseau. Persuadé que sa foi en Dieu suffirait à le maintenir en l'air, il avait grimpé dans la cime d'un sapin et annoncé qu'il allait se jeter dans le vide pour donner au Tout-Puissant l'occasion de montrer son pouvoir. Avec sa gouaille de Montréal, la Hachette mima plus qu'il

ne conta, la manière dont il avait semé un parti d'Iroquois qui le traquait, en se cachant dans un terrier de coyotes où se trouvaient déjà trois jeunes animaux. Ceux-ci, fort heureusement, n'avaient pas encore leurs dents de carnassiers.

Évacuation

*Le lendemain de ces agapes, les conversations se firent plus sérieuses. De Folembay fit part à Loup blanc des dernières informations parvenues à Montréal : **Les Anglais rassemblent leurs troupes à la frontière des forts. Selon les renseignements qui nous ont été donnés, au moins trois armées anglaises se préparent à envahir la Nouvelle France à partir du Nord, de l'Est et du Sud. C'est l'encerclement ! Sur le Saint Laurent, la flotte anglaise se renforce et bloque nos liaisons. Nous ne pouvons attendre aucun renfort de France. La situation des trois villages hurons va devenir problématique, la sagesse serait de les déplacer sur la rive nord du Saint Laurent avant l'assaut des Anglais et des Iroquois.***

- Je suis de votre avis Lieutenant, mais nous devons d'abord nous consacrer à l'embuscade prévue pour le printemps prochain. Faisons en sorte que ce raid tourne au désastre pour les envahisseurs, nous aurons ainsi le temps de changer de campement. En accord avec les chefs des villages hurons, j'ai envoyé cet été des éclaireurs pour reconnaître, à quarante lieues au nord de Montréal, un territoire où nous pourrions installer nos tipis à distance des Iroquois.

- Faites-le avant que la pression anglaise vous chasse, organisez votre « Dérangement » ainsi comme disent nos compatriotes Acadiens. Le commandant de Montfort ne vous refusera pas l'aide de quelques chariots.

À la saint Geoffroy, le lieutenant de Folembay et Guillaume Lenormand regagnèrent Montréal avec un plan du fort Saint John dessiné par Charles, pour servir d'étude aux artificiers du sergent Dumontel. Levaneur avait décidé de rester avec son compère la Hachette pour partager quelques parties de chasse.

La naissance

À la sainte Alice, Chante avec le vent éprouva ses premières douleurs. Elle pria Loup blanc de quitter le tipi et d'appeler Lys blanc et Tête qui rêve pour l'aider à accoucher.

En compagnie de ses deux frères, Loup blanc se réfugia dans le tipi d'Ours en colère. Alors que, lassés d'attendre dans la fumée du foyer et des pipes, les quatre hommes faisaient les cent pas sur le tapis de neige et sous un ciel éclairé par la lune de la Chasse, les cris du nouveau-né les firent tressaillir. Impatient et suivi des autres, Charles se précipita vers son tipi. Sortant au même instant, Lys blanc lui barra le passage.

- Tout est bien. Chante avec le vent et son papoose se reposent. Pour cette nuit les guerriers ne sont pas acceptés dans le tipi.

- Mais Lys blanc, c'est aussi mon fils. Pourquoi braille-t-il ainsi ?

- C'est pour se faire de solides poumons. Mais écoute mieux, il ne braille pas, il chante à la vie !

*Corbeau bleu qui arrivait, interrompit le dialogue : **Moi, Corbeau bleu, le chaman des Loups, je dis que cet enfant doit porter le nom de Petit loup qui chante.***

- Voilà qui sonne bien Chevalier, intervint Frère Constantin qui avait rejoint le groupe des hommes.

- Oui, certainement, opina Charles, j'aimerais toutefois avoir l'avis de sa mère.

Tous se retirèrent pour laisser les femmes à leurs tâches mais, aux premières lueurs de l'aube, le jeune père ne sut résister à son impatience. Il se glissa dans son tipi devant l'entrée duquel Loup, allongé de tout son long, mais les oreilles en alerte, montait une garde vigilante. Lys blanc faisait la toilette du papoose alors que Chante avec le vent sommeillait. Émerveillé comme tout humain de sa création terrestre, il prit son fils dans ses bras pour le regarder. L'enfant avait les yeux bleus et les cheveux noirs, sa peau claire n'aurait pas troublé un berceau picard.

- Sors maintenant Loup blanc, je t'appellerai au réveil de Chante avec le vent, dit Lys blanc.

Charles s'exécuta, dans cette situation les femmes de la tribu avaient autorité sur les hommes. Lorsque Tête qui rêve vint le chercher, Chante avec le vent donnait le sein à son fils. Empli de tendresse, il s'assit près de son épouse, couvant mère et enfant d'un même regard de bonheur.

- Loup blanc, j'ai entendu Corbeau bleu. Je crois que Petit loup qui chante est un beau nom pour notre fils.

- Alors qu'il en soit ainsi. Je vais envoyer le porte-message répandre la nouvelle dans le village.

En fait, la nouvelle fit le tour des villages hurons et atteignit même Montréal. C'est en présence de nombreux visiteurs que Petit loup qui chante fut baptisé le jour de Noël 1757 dans la maison de bois rond, par Frère Constantin heureux de compter une brebis de plus dans son ministère huron. La Hachette ne cachait pas sa fierté d'en être le parrain et, pour l'occasion, s'était habillé en citadin. Quant à la marraine Belle aurore, elle rayonnait de la beauté de ses dix-huit ans.

L'hiver

La lune des Castors avait chassé celle des Feuilles rousses et la neige venait de tomber en abondance.

Durant les quinze jours précédents, le temps avait été clément, permettant aux hommes de chasser à loisir. Les garde-manger étaient pleins de toutes sortes de gibiers : frais, séché et boucané, puis l'hiver arriva d'un seul coup. Le vent du Nord se mit à souffler pour se transformer en terrible blizzard. La neige s'abattit sur la nature à la manière d'une armée en marche. Voletant à l'horizontale, les flocons offraient une densité telle qu'il était impossible de se repérer, même pour aller d'un tipi à un autre. Celui qui quittait son abri, n'était pas sûr de le retrouver, d'autant que ses appels se perdaient dans les tourbillons du vent. Par bonheur, le campement était protégé de la violence des rafales venant du nord par la haute et épaisse forêt de pins contre laquelle il s'adossait. Lorsque la bourrasque fut apaisée, la neige continua de tomber à gros flocons verticaux ; puis le vent se releva, le temps de balayer le ciel. Les températures chutèrent et les étoiles se montrèrent dans le ciel pour éclairer la neige. Ça et là, le vent avait dressé d'étranges statues de neige dans les ondulations de la prairie, refaçonant son paysage. On ne reconnaissait rien, ni collines, ni forêt.

Dans les tipis fumants, le clan demeurait immobile. C'était le temps des réunions de famille autour d'un foyer abondamment garni pour diffuser une douce chaleur, en écoutant un ancien conter une légende huronne.

Les lunes de la Chasse, Froide, de la Neige puis des Ours se succédèrent dans le grand silence blanc ; le givre décorait les arbres et le gel transformait la rivière en piste où les hommes ne s'aventuraient que chaussés de leurs raquettes. C'était le temps où la neige durcie par le terrible froid, entamait la chair des pattes des bêtes, c'était aussi le temps d'attente d'un renouveau. Puis, avec la lune des Bourgeons, arriva le temps de la vie et des

naissances dans la forêt. Une nuit claire et froide, par un ciel criblé d'étoiles, la nature qui était prise dans le gel fut soudain bousculée par des vents d'Ouest qui poussaient devant eux d'énormes nuages. Une pluie de déluge, douce au point de paraître tiède, cingla les arbres et les tipis, dégela le sol, transforma les pistes en fondrières et libéra dans la plaine, quelques fleurs qui annonçaient le départ de l'hiver.

Dès que le premier vent du Sud commença à libérer les arbres de leur carapace de givre, le printemps se mit à chanter : la sève colore les branches en safran clair et dore leurs bourgeons de résine. Les tiges se métamorphosent et la forêt se met à fleurir. Ça et là poussent des plaques de mousse et jaillissent des touffes d'herbe. Dans la prairie où le vent a dégagé des espaces de leur gangue de neige, des espèces végétales de toutes variétés déposent mille couleurs, l'herbe naissante est d'un vert vif. On ressent l'impatience de la nature à renaître du soleil.

Les renforts

Alors que le premier quartier de la lune des Bourgeons se mirait dans le tapis neigeux recouvrant encore le village des Loups, Chante avec le vent et Loup blanc jouaient avec Petit loup qui chante. Allongé à l'entrée du tipi, Loup observait la scène en dressant les oreilles pour suivre les cris d'animaux qu'imitait Loup blanc pour amuser l'enfant. Lorsqu'il imita le brame de l'orignal, Petit loup qui chante éclata d'un long rire :

- Eh bien ! si ce papoose rit devant l'orignal en colère, il promet d'être un fameux chasseur, s'exclama Loup blanc.

Loup se dressa tout à coup sur ses pattes, humant l'air qui pénétrait par l'orifice d'entrée et orientant ses oreilles dans la direction d'où lui provenait une information. Sa queue d'abord horizontale et tendue, se redressa en témoignant de l'assurance d'un animal sans inquiétude. Loup blanc qui observait l'attitude de son compagnon, annonça :

- Nous allons recevoir de la visite. Couvre bien notre fils, Loup va nous conduire au-devant de nos amis. Je fais prévenir Ours en colère et Frère Constantin.

Montant au sommet de la colline qui abritait le village des vents du Nord, le couple aperçut, arrivant par la piste et éclairé par la lune, un convoi de chariots escortés d'une troupe d'hommes progressant en direction du village. C'était les renforts annoncés par de Folembay. D'autres villageois avaient maintenant rejoint la colline avec la Hachette et Frère Constantin. Ce dernier avait fait résonner la cloche de sa chapelle pour avertir le village de cette arrivée tardive.

- J'crois bien que c'forban de Levaneur ramène ma meute ! s'exclama la Hachette en regardant Loup se précipiter à la rencontre de Richelieu qui, entouré de sept chiots devenus de beaux louvarts, avançait devant le convoi.

Devançant les équipages en faisant prendre un petit galop à sa monture, le lieutenant de Folembay mit pied à terre en arrivant à hauteur des villageois.

- Le bonjour Chevalier. Voici les renforts annoncés du commandant de Montfort.

- Le bonsoir à vous Hubert, soyez les bienvenus. Pour cette nuit nous installerons votre détachement dans la chapelle, vous y serez à l'étroit, mais au chaud.

Charles salua les arrivants : Levaneur avec sa meute, Lenormand et ses miliciens, le sergent Dumontel avec ses soldats. Les chariots dételèrent, les montures furent mises à l'attache sous l'auvent de la forge et chacun s'installa pour la nuit. Élan téméraire vint trouver Charles :

- Notre père est souffrant, Corbeau bleu est auprès de lui. Il te charge d'accueillir les arrivants et de les installer comme il le ferait lui-même.

- Dis à notre père que je le remercie pour sa confiance, la règle d'hospitalité de notre tribu sera respectée. J'irai lui rendre visite demain.

La maladie

Le lendemain, Loup blanc fit installer les soldats et des miliciens à distance du village et à proximité de la rivière. Un campement de toiles se monta autour des quelques commodités : foyers, réserves d'eau, tables, sièges, séchoirs, râteliers d'armes, etc. confectionnés par d'adroits bûcherons.

Accompagné du lieutenant de Folebray et de Frère Constantin, Loup blanc se rendit chez Ours en colère. Entouré de ses épouses et du chaman, le vieux sachem était alité et soumis à de violentes quintes de toux qui le gênaient pour s'exprimer. Après l'absorption d'une décoction de plantes aromatiques, il parvint à dire :

- Mon cœur se réjouit de vous voir, mais mon corps est triste de ne pouvoir partager ce moment d'amitié.

Les visiteurs saluèrent et se retirèrent en échangeant leurs impressions. Frère Constantin qui possédait quelques notions de médecine, pensait à une fluxion de poitrine qu'une vieille blessure de guerre n'arrangeait pas. Interceptant Corbeau bleu qui sortait du tipi, Loup blanc lui demanda son intention : **Durant sept jours et sept nuits, je vais soigner Ours en colère dans le tipi médecine avec les herbes qui libèrent le souffle.**

- Acceptes-tu de partager ta médecine avec celle de Frère Constantin pour soigner le mal de poitrine d'Ours en colère ?

Après un temps de réflexion, Corbeau bleu répondit :

- Je reconnais ta sagesse Loup blanc, mais les traditions doivent être respectées afin de ne pas irriter les esprits. Laisse-moi sept jours, ensuite tu pourras confier Ours en colère à la médecine des Blancs.

- Merci Corbeau bleu, je sais la puissance de ta médecine, mais je crois le corps de notre sachem trop malade pour entendre le message des remèdes.

- Je vais en appeler aux esprits pour chasser le mal de son corps.

De Folebray proposa d'envoyer un cavalier à Montréal afin d'en ramener les remèdes préconisés par Frère Constantin.

- Merci Hubert, pour ne pas offenser notre chaman, nous allons attendre de voir l'évolution de la santé d'Ours en colère. Se tournant vers Élan téméraire : Toi seul mon frère, iras chaque matin prendre des nouvelles de notre père.

Le casse-tête de jet

Le campement des renforts était installé sur un plateau herbeux dominant le bras des Castors, ce bras d'eau vagabond qui s'écartait de la rivière Richelieu encore prise par les glaces. Il était protégé du vent par la colline boisée. Les chariots avaient débarqué leur chargement. Boisseaux de poudre, fusées et explosifs avaient été mis en sûreté dans la réserve. Une routine d'instruction s'établit en alternance avec des expéditions de chasse, car il fallait nourrir ces bouches supplémentaires.

Charles avait prévu de faire répéter les exercices de tir de fusées aux équipes chargées de cette mission et de procéder à l'étude, autour d'un modèle réduit de la forteresse, de l'assaut et de la destruction du fort Saint John qui seraient dirigées par le lieutenant de Folebray. Il prévoyait aussi d'effectuer une nouvelle reconnaissance du terrain d'embuscade avec l'équipe de bûcherons chargée de la machination des arbres de la piste. Il

fallait choisir les zones où les arbres seraient en mesure de s'abattre, en s'entraînant les uns les autres, sur les soldats anglais de l'expédition. Une grande animation régnait maintenant dans le village des Loups à laquelle se mêlaient des guerriers des Lynx et des Aigles.

La forge était le lieu habituel de rassemblement, Main de feu et Grillon chantant ne cessaient de forger et fondre. Ce matin-là, accompagné de la Hachette, Loup blanc vint visiter le maître du feu et du fer. Main de feu lui présenta avec fierté le résultat de ses travaux et le rangement du magasin à poudre. Après cette inspection, d'un air mystérieux il sortit d'un coffre un paquet formé d'une peau enveloppant un objet. L'ayant déballé, il le présenta à ses visiteurs. C'était une sorte de casse-tête, un tomahawk de deux pieds de long dont la tête, armée de trois pointes minérales incrustées et disposées en triangle dans un même plan, se prolongeait par un manche. L'ensemble pesait dans les trois livres.

Devant l'air perplexe des deux hommes ne voyant pas l'intérêt d'un tomahawk incapable de couper une branche ou de découper une écorce, Main de feu les invita à le suivre à l'extérieur. S'arrêtant à une vingtaine de pas d'un grand érable, il brandit son arme au-dessus de sa tête et la projeta violemment contre le tronc où elle se ficha solidement.

- D'où tiens-tu cette arme ? demanda Loup blanc en la décrochant du tronc et en l'examinant.

- C'est Ceinture de loutre, mon père, qui l'a ramenée d'une expédition de guerre à l'ouest des Grands Lacs. J'avais alors douze printemps, il m'a demandé de la conserver en souvenir de lui.

- Cette arme de jet me paraît intéressante pour conduire un assaut, elle est plus puissante qu'un tomahawk, c'est une arme à tuer. Qu'en penses-tu Compagnon ? demanda Charles à la Hachette en la lui passant.

La Hachette avait pris l'arme en main, la soupesait et appréciait son équilibre. Il fit un essai de lancement et fut surpris de la précision du jet.

- Hum ! Je n'aimerais pas me trouver en face d'une troupe armée de ce genre de malice, dit le trappeur. Cette "Tueuse" est capable de vous stopper un ours en pleine course !

- Serais-tu capable Main de feu, de reproduire cette arme, cette "Tueuse" comme l'appelle la Hachette, et d'en fabriquer pour nos guerriers en remplaçant ses pointes de silex par des pointes de métal ?

- Je le peux, Loup blanc, il me faut l'aide d'Arbre droit, le maître du bois, pour trouver et travailler le bois dur du support.

- Alors, fabrique les pointes, je vais voir Arbre droit.

Diagnostic

Le quatrième jour de la maladie du sachem, Corbeau bleu vint voir Loup blanc.

- Ours en colère est très faible, les esprits ne répondent pas à mes appels. Veux-tu inviter Frère Constantin à essayer sa médecine ?

- Merci Corbeau bleu, je vais chercher le frère afin qu'il t'accompagne dans ton tipi. Charles savait que c'était là une mesure exceptionnelle accordée à la Robe noire ; nul autre que les blessés et les malades, n'avait jamais pénétré dans le tipi médecine où le chaman se livrait à son art. Les puissances mystérieuses qui hantaient l'intérieur de ce tipi étaient si inquiétantes qu'elles parvenaient même à brider jusqu'à la curiosité naturelle des enfants. Il ne s'était jamais trouvé de garçon assez brave pour soulever le rabat de la tente du chaman et risquer un coup d'œil à l'intérieur.

Frère Constantin ausculta le malade étendu sur un matelas de peaux dans le tipi enfumé du chaman. Il revint rapidement vers Charles et de Folembray.

- Je vais rédiger la liste des potions. Pourriez-vous Lieutenant, demander au major de la garnison de jeter un coup d'œil dessus ?

De Folembray fit seller un cheval et donna ses consignes au cavalier. Quarante-huit heures plus tard, il était de retour en compagnie du major Lambert, le médecin militaire avec qui Charles avait sympathisé au mess de la garnison. Accompagné de Frère Constantin, il se rendit au chevet du malade puis vint informer Charles de son examen.

- Je crains que le sachem vous quitte dans quelques jours, ses poumons sont infectés et il étouffe. J'ai apporté de quoi calmer ses douleurs, mais ne peux faire de miracle. Je vais devoir repartir à l'aube Chevalier.

- Merci docteur d'avoir fait ce voyage. Saluez le commandant de Montfort en l'assurant de notre reconnaissance pour ses renforts qui préparent notre prochain engagement.

Loup blanc réunit sa famille et le chaman pour les prévenir qu'il fallait s'attendre à ce qu'Ours en colère parte rejoindre le royaume des grandes chasses.

Conseil de guerre

Loup blanc avait envoyé des messagers pour convier les chefs des Lynx et des Aigles à un Conseil de guerre. Peu après le lever du soleil, Nuage noir, Qui voit haut, Grand aigle, Fumée qui danse, Loup solitaire, la Hachette, de Folembray, le sergent Dumontel, Lenormand et Main de feu, se retrouvèrent réunis autour de Loup blanc dans l'atelier de la forge.

Charles exposa le calendrier des différentes opérations qui allaient maintenant s'enchaîner pour se déclencher au cours de la lune Chaude, dès que les Vestes rouges quitteraient le fort Saint John pour se diriger vers les villages. D'ici là, Loup blanc instruirait chaque chef de la mission à remplir avec leurs guerriers, l'attaque du fort étant assurée par les soldats et les miliciens.

- Nuage noir, combien de guerriers des Loups peuvent s'engager sur le sentier de la guerre ?

- Loup blanc peut compter sur cent vingt braves.

- Bien, il faudra en désigner vingt pour assurer la garde du village durant notre absence. Grand aigle, combien de guerriers chez les Lynx ?

- Quatre-vingt-dix sont prêts à te suivre Loup blanc.

- Loup solitaire, combien de guerriers chez les Aigles ?

- Comme les Lynx, les Aigles ont quatre-vingt-dix braves prêts à combattre.

- Merci Frères Hurons, la sagesse veut que vous laissiez aussi vingt des vôtres pour garder vos villages. Monsieur Lenormand, pouvons-nous compter sur vos hommes ?

- Les cinquante miliciens sont à votre disposition monsieur le Chevalier. Dix d'entre eux, des bûcherons, sont prêts à recevoir vos ordres pour préparer en forêt, l'accueil que vous comptez offrir aux Anglais ; les autres étudient la manière de conduire l'attaque du fort sous les ordres du lieutenant de Folembray.

- Merci, je sais que votre milice sera à la hauteur de l'événement. Sergent Dumontel, comment avez-vous conçu le plan de destruction du fort ?

- Mes hommes sont répartis en deux groupes Chevalier. Quatre artificiers sont à votre disposition pour assurer la mise en œuvre des fusées explosives sur les lieux de l'embuscade. Cinq autres sapeurs et artificiers seront avec moi, pour creuser les sapes, poser les mines et provoquer la destruction de la palissade du fort avant l'assaut. Il serait sans doute intéressant de disposer d'éclaireurs hurons connaissant les lieux afin de gagner du temps.

- Excellente suggestion ! Loup solitaire, pourrais-tu mettre vingt de tes braves commandés par l'un de tes guerriers d'élite, à la disposition du sergent Dumontel, il connaît suffisamment notre langue pour s'entendre avec eux ?

- Ce sera fait Loup blanc.

- Bien messieurs, la Hachette va maintenant vous présenter une nouvelle arme de jet qui, dans l'assaut, nous donnera l'avantage sur nos ennemis.

La Hachette déballa l'arme apportée par Main de feu et la présenta à l'assemblée où elle circula de main en main. Loup blanc invita alors ses hôtes à rejoindre l'arbre-cible sur lequel la Hachette fit une éblouissante démonstration de jet à plus de trente pas. Nuage noir alla décrocher l'arme, la soupesa et, à son tour, fit un jet. Surpris par sa légèreté et sa précision, il demanda :

- Combien as-tu de Mort Volante de ce modèle ?

- Lorsque nous partirons combattre les Vestes rouges, Main de feu aura fabriqué assez de "Tueuses" pour équiper nos guerriers.

La mort du sachem

La lune des Fleurs apporta son cortège de pluies chaudes et de rafales de vent qui, peu à peu, triomphaient du gel accumulé durant ces longs mois d'hiver. Le sol se débarrassait de son lourd manteau de froid et les pistes se transformaient en fondrières. Quand le vent parvenait à chasser les nuages et la brume, le soleil s'installait et faisait fondre la glace de la rivière charriant d'énormes blocs. La nature était en pleine révolution.

Le soir de la saint Jacques, Ours en colère demanda aux membres de sa famille de le rejoindre dans son tipi. Accompagné de Chante avec le vent, Loup blanc retrouva ses frères et les Anciens du clan autour de son père. Péniblement, aidé de Frère Constantin et de Corbeau bleu, le vieux sachem très affaibli se redressa sur sa couche. À la clarté des flammes du foyer, il regarda chacun de ses visiteurs puis, cherchant son souffle entre deux quintes de toux, il déclara :

- Frères, je vous ai invités à vous rassembler pour désigner un nouveau chef des Loups. La nuit dernière, les esprits m'ont visité pour me montrer la piste qui conduit au territoire des âmes. Il est temps de préparer mon voyage. Entre chaque phrase, le vieil homme prenait le temps de puiser au fond de lui-même la force de parler, chacun était suspendu à ses lèvres. Le Grand Manitou m'a envoyé un fils dont la valeur est plus grande chaque jour ; c'est pourquoi je propose que Loup blanc devienne le sachem des Loups. Qu'en pense Touche les nuages, notre Ancien ?

L'Ancien, auquel ses quatre-vingts printemps donnaient le rôle de porte-parole du Conseil des Anciens, déplia sa longue carcasse pour se lever et répondit d'une voix lente :

- Mon cœur est plein d'estime pour le grand guerrier Loup blanc, mais la tradition de la tribu exige que son chef soit toujours un Huron, la lignée de l'esprit et la mémoire héritée des temps lointains ne doivent pas s'interrompre. Or Loup blanc n'a pas cet héritage. Quant à tes autres fils Ours en colère, ils sont encore trop jeunes pour exercer cette responsabilité. C'est pourquoi je pense que Nuage noir doit devenir notre sachem et Loup blanc le chef de guerre des Loups. Touche les nuages a parlé pour les Anciens.

Corbeau bleu se leva ensuite : **Les paroles de Touche les nuages sont conformes à la tradition et je les approuve. Loup blanc prit alors la parole :**

- Je remercie mon père, ceux qui ont parlé au nom du clan l'ont fait avec sagesse. J'accepte de devenir le chef de guerre du clan des Loups pour être aux côtés de Nuage noir, notre sachem.

*Ours en colère déclara : **Qu'il en soit selon la tradition de la tribu, fumons maintenant le calumet pour sceller cette décision.** Dans un silence méditatif, la longue pipe passa de main en main puis, saluant le vieux sachem, chacun se retira.*

Le matin de la saint Pacôme, Tête qui rêve vint prévenir qu'Ours en colère réclamait la présence de ses proches. Le couple et l'enfant rejoignirent le tipi familial où se trouvaient déjà les frères et leurs mères. Très affaibli, mais l'œil encore vif, le moribond prit la parole pour prodiguer à chacun des conseils de vie et les inviter à remercier le Grand Manitou de leur avoir donné une si belle famille. Chante avec le vent lui présenta Petit loup qui chante. Émerveillé par l'éclat des perles et des coquillages décorant la tunique du vieux chef, l'enfant jouait hardiment avec les ornements, amenant un sourire sur la face de son grand-père.

*- **Vois-tu Loup blanc, mon fils, c'est aujourd'hui un beau jour pour partir rejoindre mes ancêtres. Grâce à toi, je pars le cœur en paix, tu sauras veiller sur la tribu. Adieu à tous.***

Au chant du hibou, Lys blanc vint annoncer qu'Ours en colère avait maintenant rejoint le territoire des chasses éternelles.

Les funérailles

Ce matin-là, une chape de tristesse s'était abattue sur le village des Loups : le vieux chef était mort et tous s'apprêtaient aux funérailles.

Les notables des villages voisins se mêlaient à la foule groupée autour du tipi en deuil. Soudain, portée par Nuage noir, Loup blanc, Élan téméraire et Coyote hardi, la dépouille du sachem enveloppée dans une peau d'orignal apparut aux yeux de tous. Le corps fut déposé sur une civière faite de deux perches qui tendaient une peau d'orignal alors que Corbeau bleu lançait des incantations en direction du ciel en agitant une poignée de plumes d'aigle et un hochet résonnant d'un ton bizarre.

En colonne, les guerriers vinrent défiler devant la dépouille, saluant une dernière fois ce chef qui les avait guidés durant de longues années. La procession terminée, les porteurs hissèrent la civière sur leurs épaules et se dirigèrent vers le sommet de la colline où se trouvaient les tertres funéraires du clan. La dépouille d'Ours en colère fut déposée dans une excavation tapissée de branches de sapin. Élan téméraire plaça les armes du vieux guerrier sur le corps de son père et Coyote hardi y déposa son calumet et sa parure de tête. Une claie de rondins fut posée sur la dépouille et recouverte de grosses pierres jusqu'à former un tumulus de trois pieds de haut. La sépulture achevée, Corbeau bleu plaça en son centre un crâne d'ours peint de signes permettant à l'âme du défunt d'entrer en relation avec les esprits. Puis, tournant autour du tumulus, le chaman reprit ses incantations.

Les guerriers et les villageois qui accompagnaient la dépouille du sachem jusqu'au lieu de son enfouissement, se retirèrent pour laisser la famille pleurer le disparu. Demeuré à l'écart de la cérémonie, Frère Constantin restait prier pour le repos de son ami, le chef qui lui avait ouvert les âmes de son clan.

Chapitre XIX

Cendres et scalps

Derniers préparatifs

Une grande animation régnait dans le village des Loups depuis que soldats et miliciens s'étaient installés à sa périphérie : les hommes pêchaient, chassaient, dépouillaient, découpaient, séchaient et fumaient viandes et poissons afin de préparer les réserves de nourriture avant d'entrer en campagne contre l'Anglais. Aidés de quelques soldats et miliciens, les forgerons et bûcherons confectionnaient les casse-tête de jet, les chefs des groupes de combat étudiaient leur mission sous la direction de Loup blanc et du lieutenant de Folembay, les jeunes braves des trois villages faisaient des exercices de tir au fusil.

Loup blanc avait demandé aux membres de son hétairie, de demeurer en permanence à ses côtés afin de connaître toutes les dispositions qu'il faisait prendre aux uns et aux autres ; cette connaissance permettrait ensuite à chacun d'entre eux, de communiquer plus facilement ses ordres sur le terrain de l'action. Souhaitant se rendre compte de l'état de la piste sur laquelle il allait déployer son dispositif d'embuscade, il décida d'y effectuer une reconnaissance en compagnie de la Hachette, de Narcisse et de Bonhomme, deux bûcherons de la milice, et de ses frères. En cinq jours, franchissant quarante lieues pour faire l'aller et retour par la piste forestière, ils repèrent trois zones propices à l'abattage des arbres : une pour bloquer la tête du convoi anglais, l'autre sectionnant la colonne en son centre, la troisième isolant les bagages et l'artillerie du reste du convoi. La piste encore détrempée par les pluies, permettait de penser que chariots et affûts d'artillerie risquaient de s'y embourber. La Hachette et les maîtres bûcherons ayant repéré leurs zones de machination, ils pourraient maintenant revenir avec leurs équipes pour préparer le piège.

Loup blanc envoya deux éclaireurs prendre contact avec Caribou narquois, ce Huron grimé en Iroquois pour surveiller plus commodément les activités du fort. Au retour, ils signalèrent que les soldats du fort Saint John étaient très nombreux et s'exerçaient tous les jours. Les roues des chariots étaient montées et huit canons sur leurs affûts disposaient de leur attelage d'animaux de trait. Fractionnés en deux bandes, plusieurs centaines d'Iroquois étaient regroupés autour du fort.

Disposant des informations sur l'état du terrain et d'avancement des préparatifs des Vestes rouges, Loup blanc fit prévenir les chefs de guerre de rassembler les guerriers et les jeunes braves pour les réunir au village des Loups à la saint Didier.

Le Grand Rassemblement

En fin de matinée, alors que le soleil avait chassé le brouillard planant sur les tipis, près de trois cents guerriers hurons revêtus de leurs peintures de guerre, étaient installés, par clan et autour de leurs chefs, sur la place du village des Loups. Mêlés à eux et assis face aux totems, les soldats et les miliciens se distinguaient par leurs tenues et leurs uniformes au milieu des plumes guerrières des Loups, des Lynx et des Aigles.

Les tambours annoncèrent le début du Conseil des guerriers et l'arrivée des chefs de guerre : Nuage noir, Loup blanc, le lieutenant de Folembray, Lenormand, Grand aigle et Loup solitaire. Alors que les autres s'asseyaient devant les totems, Nuage noir resta debout pour s'adresser aux guerriers de la nation huronne :

- Frères Hurons, aujourd'hui est un grand jour. Tous les braves de notre nation sont prêts à se battre pour interdire à nos ennemis de pénétrer sur nos territoires de chasse et de brûler nos villages. Celui qui va nous conduire au combat est le meilleur guerrier d'entre nous ; c'est Loup blanc, il va vous dire comment nous allons vaincre les Vestes rouges et leurs alliés iroquois.

Loup blanc s'avança. Son visage était peint, le tour de ses yeux noirci et quatre bandes rouges descendaient de ses tempes jusqu'à son cou. Le bandeau de cuir entourant sa tête portait quatre plumes d'aigle. Il avait revêtu un pantalon et une veste de daim sur laquelle un ceinturon supportait sa dague de chasse et une paire de pistolets. Il tenait à la main le casse-tête de jet de Main de feu. Sa haute taille rendait son personnage impressionnant, la plupart des guerriers regardaient avec curiosité l'arme étrange qu'il portait.

- Je vous salue mes frères et vous dis ma fierté de vous conduire dans un combat dont l'histoire sera contée pendant longtemps sous les tipis. Notre combat est juste, nous voulons défendre nos territoires et protéger nos femmes et nos enfants. Chacun, sous les ordres de son chef, va rejoindre une zone de combat pour y attendre l'ennemi et l'attaquer. Que les guerriers contrôlent leur ardeur, il nous faudra agir ensemble et en même temps, si nous voulons vaincre les Vestes rouges, ils seront dix fois plus nombreux que nous. Quand le signal de l'attaque retentira, les Hurons feront comme la meute de loups qui harcèle, mord, déchire et force l'ours épuisé et sanglant, à fuir pour ne plus revenir sur son territoire. Nous ne pourrions pas tuer toutes les Vestes rouges, ils sont trop nombreux, mais nous pouvons les affaiblir de telle sorte qu'ils retournent en Nouvelle Angleterre pour raconter comment les Hurons se battent. De notre côté, il y aura aussi des morts et des blessés, les femmes et les enfants pleureront, mais c'est le prix à payer pour ne pas tous disparaître.

Des acclamations imposèrent à Loup blanc de s'interrompre. Les guerriers le reconnaissaient pour chef en se déclarant prêts à le suivre.

Les éclaireurs nous ont informés que les soldats anglais se préparent à quitter le fort Saint John pour marcher contre nos villages. Nous allons rejoindre nos zones de combat pour les attendre là où nous pourrions les détruire. Accompagnés par vingt braves des Aigles, les soldats du lieutenant de Folembray et les miliciens de monsieur Lenormand partiront dans trois soleils par la piste de l'Ouest, pour s'installer en attente autour du fort qu'ils détruiront dès que l'expédition anglaise l'aura quitté. Les bûcherons, avec la Hachette et trente braves des Loups, partiront dans quatre soleils pour rejoindre la zone d'embuscade où ils prépareront le piège des arbres.

Je donne rendez-vous aux autres guerriers hurons à la jonction des pistes du Sud, le soir de la saint Justin. Là, je mettrai chaque clan à sa place en lui fixant sa mission. Le combat sera rude, mais je vous apporte une arme nouvelle qui vous donnera l'avantage dans le corps à corps. Il s'agit de cette arme de jet que le père de Main de feu a rapportée d'un raid. Voyez son effet.

Joignant le geste à la parole, Loup blanc leva la "Tueuse" et la lança vers l'un des poteaux voisin d'un totem. L'arme tournoya en sifflant pour s'enfoncer, à hauteur d'homme, dans la cible. Une exclamation de surprise s'échappa de la poitrine des guerriers !

Cette arme tue celui qui la reçoit. Main de feu distribuera à chaque clan la quantité nécessaire aux guerriers qui conduiront l'assaut. J'ai dit ! Je vous verrai maintenant sur vos positions de combat. Que le Grand Manitou veille sur le sort de nos armes.

Une grande clameur applaudit ces propos, puis succéda un repas pour célébrer l'unité huronne.

Mise en route

À l'aube de la saint Béranger, le détachement du lieutenant de Folembray se préparait au départ. Rassemblés dans la prairie de l'Arbre mort, les soldats étaient inspectés par le sergent Dumontel, les miliciens se regroupaient sous les ordres de Lenormand et les éclaireurs hurons du clan des Aigles attendaient autour de Marche la nuit.

Loup blanc et Nuage noir avaient tenu à saluer la troupe avant son départ. Avec de Folembray, ils passèrent dans les rangs de chaque groupe pour parler avec les hommes et s'assurer que l'armement et le matériel prévus pour l'attaque du fort n'étaient pas oubliés. Après avoir fait ses adieux à Loup blanc et à Nuage noir, l'officier du Royal marine donna l'ordre de marche à sa troupe. Marche la nuit et ses Hurons éclairaient et guidaient la troupe sur la piste animalière qui, par l'Ouest, s'écartait du sentier coutumier en permettant ainsi d'échapper à l'attention d'éventuels espions Iroquois. Le disque solaire qui s'élançait au-dessus de l'horizon pour permettre au jour de chasser la nuit, éclaira les hommes pliés sous leurs charges progressant en file indienne vers le Sud.

Les trois premières journées, la progression fut rapide, les sentiers de migration des grands animaux étant bien marqués. Au bivouac du soir, de Folembray réunit ses chefs de groupe pour donner ses consignes :

- Nous arriverons demain dans notre zone d'attente, à deux lieues du fort Saint John. Il faut redoubler de précautions pour ne pas être détectés ; pas de coups de fusil. En cas de rencontre avec une patrouille anglaise ou avec des chasseurs iroquois, nous devons les éliminer sans alerter le fort. Une fois camouflés en zone d'attente, Marche la nuit enverra deux éclaireurs chercher Caribou narquois afin de nous renseigner sur les préparatifs de l'expédition des Vestes rouges. Nous placerons des guetteurs autour du fort, ils nous préviendront du départ du convoi. Nous disposons de vivres pour plusieurs jours, inutile de nous déplacer pour chasser. Soyons le plus discrets possible.

Le lendemain, la troupe reprit la piste sous la pluie qui rendait boueuse la coulée forestière par laquelle les hommes se faufilaient. Les soldats avaient enveloppé les barils de poudre et les fusées de toile huilée.

Face au fort

La pluie permit au détachement d'approcher de la zone d'attente sans faire de rencontre inopportune. La troupe s'installa dans un sous-bois, à l'écart de toute piste, elle organisa son camouflage et sa sûreté afin de vivre là durant quelques jours. Le lendemain, Caribou narquois vint faire son rapport avec l'aide de Levaneur nommé interprète.

- Salut à toi chef des Vestes bleues, mon cœur se réjouit de te voir ici avec tes guerriers. Les Vestes rouges sont prêts à partir par la piste du Nord. Leurs chariots sont remplis et les gros fusils sont montés sur des roues. Les Iroquois sont rassemblés devant le fort, mais il semble qu'un de leurs groupes veuille emprunter la rivière, ils ont amené des canoës.

- Merci Caribou narquois. La prochaine nuit, tu nous guideras vers une position d'où l'on puisse observer la sortie nord du fort, je veux voir leur convoi de près.

Après quelques heures de sommeil, de Folembray, Marche la nuit, Lenormand et trois miliciens guidés par Caribou narquois, se mirent en route par nuit noire. La pluie avait cessé

mais, en l'absence de vent, le ciel restait chargé de nuages, les arbres et les futaies retenaient des milliers de gouttelettes qui trempaient les hommes tout autant qu'un orage.

Le groupe approcha jusqu'à trois cents toises du fort où régnait une grande animation, de multiples torches le rendaient fantomatique. Les compagnies se rassemblaient sous les ordres gutturaux de leur sergent-major et le convoi se formait sur la piste. Peu à peu, la clarté de l'aurore vint éclairer ce que cachait la nuit. À l'aide de sa longue-vue, le lieutenant observait le spectacle de cette parade militaire : rangés par compagnies, les soldats du Royal Rifle Régiment attendaient l'ordre de départ, leurs officiers, à cheval, passaient les hommes en revue. Alors qu'un timide soleil levant apparaissait entre deux nuages, trois cavaliers sortant du fort se dirigèrent vers les compagnies qui, l'arme aux pieds, rectifièrent la position à leur passage devant le front des troupes : Le colonel Sir James Henry Crowley et ses deux majors saluèrent les drapeaux du régiment puis prirent la tête des bataillons entre lesquels les guerriers Iroquois s'intercalaient. Devant la troupe s'engageant colonne par deux sur la piste, trois tambours scandaient la marche de l'expédition.

Durant plus d'une demi-heure, le groupe du lieutenant français regarda défiler les bataillons du régiment et les bandes de guerriers iroquois puis, succédant aux fantassins, un train de chariots d'intendance et de pièces d'artillerie avec leurs caissons à poudre et à munitions. De Folebray pensa que Loup blanc et ses Hurons n'allaient pas avoir la tâche facile pour venir à bout de cette petite armée ! Il lui dépêcha un éclaireur pour l'aviser de ce départ et de l'articulation du convoi.

Lorsque le dernier chariot eut disparu à l'horizon, les observateurs aperçurent une construction nouvelle à deux cents toises en avant du fort. Ajustant sa lunette, l'officier constata qu'il s'agissait d'une redoute en bois rond, à demi enterrée au bord de la piste et prenant sous les feux de son artillerie tout ce qui se présentait au Nord du fort.

- Voilà qui n'était pas prévu au programme ! dit le lieutenant. Rentrons au bivouac. Marche la nuit et monsieur Lenormand, vous organisez des équipes mixtes de guetteurs autour du fort. Il faut savoir combien d'hommes l'occupent et s'il reste des guerriers Iroquois dans les environs. J'organiserai demain une mission de renseignement.

Le sapeur Hyacinthe

De retour au campement, le lieutenant convoqua le sapeur Hyacinthe recommandé par le sergent Dumontel. C'était un jeune soldat, métis de père français et de mère algonquine, engagé dans le corps des sapeurs. Son physique faisait plus penser à un indien qu'à un visage pâle.

- Soldat, lui expliqua le lieutenant, je souhaite vous confier une mission de renseignement. Mais d'abord parlez-vous Iroquois ?

- Oui mon lieutenant, c'est la même langue que l'Algonquin, je l'ai apprise avec ma mère, seul change quelques intonations.

- Parfait ! En fin de nuit, vous approcherez du fort Saint John avec Caribou narquois et demain, vous déambulerez sur les positions anglaises pour observer les points sensibles et choisir les emplacements où poser les charges de démolition. Bien entendu vous prendrez l'apparence d'un chasseur iroquois. J'attends votre rapport après demain soir.

Deux jours d'attente s'écoulèrent sans que les guetteurs placés autour du fort ne relèvent de mouvements suspects. Le soir du second jour, Caribou narquois et le sapeur Hyacinthe étaient de retour.

- Le fort est placé sous le commandement d'un capitaine qui dispose d'une soixantaine de soldats. Les tours sont dotées d'une pièce de six livres et la garde de nuit est assurée par quatre sentinelles assurant des veilles de trois heures à partir de dix-huit heures. Nous

avons remarqué que les relèves de la seconde moitié de nuit n'observaient pas en permanence la surveillance des abords du fort, les sentinelles quittent leur poste pour réveiller les suivantes. Il y a momentanément un défaut de veille à partir de trois heures, et cela durant un bon quart d'heure. La redoute Nord, comme la redoute Sud, sont occupées par une dizaine de soldats qui servent deux pièces d'artillerie. En tirant à mitraille, ces canons interdisent toute approche par les pistes Nord et Sud, mais ils sont incapables de tirer sur leurs arrières. La garde de nuit de ces redoutes paraît plus sévère que celle du fort.

- Merci sapeur Hyacinthe, vous avez accompli un très bon travail. Si Dieu le veut, vos galons de caporal vous seront confirmés à notre retour à Montréal. Merci à toi Caribou narquois, tu peux maintenant quitter le village iroquois et rejoindre nos rangs avec tes éclaireurs Hurons.

Le lieutenant fit appeler le sergent Dumontel, Lenormand et Marche la nuit.

- Messieurs, j'ai retenu la nuit du 5 au 6 juin, c'est-à-dire dans un peu plus de vingt quatre heures, pour mener notre action contre le fort Saint John. Si j'en crois l'almanach consulté, ce sera la nuit de la nouvelle lune, ce qui nous promet une obscurité favorable à l'approche.

- Hum! ... excusez-moi mon lieutenant, l'interrompit le sergent Dumontel, les fusées sont réglées pour une distance de cent cinquante toises. Comment allons-nous mesurer la distance et orienter leur axe de tir dans une nuit sans repère ?

- Ne vous inquiétez pas sergent, les positions de vos rampes sont préparées et vos lignes de mire sont balisées, Caribou narquois et le caporal Hyacinthe ont fait le nécessaire. À partir de leurs renseignements, je vais préparer notre plan d'action. Je vous donnerai mes ordres demain soir, face au fort. En attendant, je compte sur vous pour conditionner les hommes et vérifier armement et matériel.

Après la diffusion de la nouvelle, les hommes s'étaient groupés par affinité et fumaient leur pipe. L'annonce du prochain combat enfiévrerait les esprits et empêchait de trouver le sommeil.

Dispositions de combat

Le soir de la saint Igor, le lieutenant de Folembray mit en place son dispositif d'attaque avant que la nuit efface les dernières ombres. Arrivé devant le glacis qui s'étendait autour du fort et après avoir récupéré les derniers guetteurs, le chef du détachement exposa son plan et répartit les groupes d'assaut :

- Monsieur Lenormand, avec dix miliciens, je vous demande d'investir et d'occuper la redoute Nord après l'explosion des charges placées contre la palissade du fort. Tenez-vous à distance, car cela risque d'entraîner l'explosion de la poudrière.

- Monsieur Levanneur, avec cinq miliciens, vous neutraliserez la redoute Sud en interdisant à ses occupants d'en sortir. Après la réduction du fort, j'amènerai les renforts suffisants pour venir à bout de ce bastion.

- Caporal Hyacinthe, avec vos sapeurs et cinq guides hurons, vous placerez vos charges contre les deux points faibles repérés. À trois heures, vous approcherez de la palissade pour creuser vos sapes, c'est l'heure où les sentinelles sont les moins vigilantes. La mise à feu des charges se fera au moment où les premières fusées éclateront dans le fort, c'est-à-dire à l'aube. Prévoyez un retard suffisant dans la mise à feu pour permettre à votre groupe de rejoindre nos rangs.

- Marche la nuit, tu répartis tes guerriers en deux groupes, l'un au sud, l'autre à l'ouest du fort, pour envoyer une pluie de flèches enflammées quand les fusées auront éclatées. Ensuite tu nous rejoins pour l'assaut.

- Sergent Dumontel, Caribou narquois va vous guider sur les positions d'installation de vos rampes. Je donnerai l'ordre de tir juste avant l'aurore. L'éclatement des fusées est le signal qui doit déclencher le feu d'artifice et forcer les Homards à abandonner leurs fusils pour éteindre les incendies. Une fois regroupés face à la brèche ouest, nous donnerons l'assaut en profitant de la confusion pour éliminer la garnison. Pas de quartiers messieurs, nous ne pouvons nous encombrer de prisonniers.

Dans le calme de la nuit, les groupes rejoignirent leurs positions d'attaque.

L'attaque

À trois heures, guidés par les Hurons, les sapeurs s'approchèrent de la palissade en roulant leurs barils de poudre dans le plus grand silence. L'obscurité totale leur permettait d'échapper aux vues des sentinelles, mais rendait la mise en place délicate. Heureusement, la connaissance du terrain et le don de vision nocturne des guides hurons, permirent au groupe du caporal Hyacinthe de creuser ses sapes et de placer ses charges au Nord, sous la palissade où s'appuyait la poudrière du fort, et à l'ouest où aucune construction intérieure ne gênait la pénétration par la brèche.

Placées face à la tour d'angle du nord-ouest, les rampes de fusées du sergent Dumontel attendaient l'ordre de mise à feu du lieutenant. Alors qu'une mince bande de clarté commençait à souligner l'horizon d'Est, il était cinq heures passées quand l'officier donna l'ordre de tir. Deux fusées s'envolèrent en sifflant et en dessinant une courbe étincelante. L'écho de leur impact dans la cour du fort résonna brutalement dans la nuit. Huit autres fusées suivirent les mêmes trajectoires, déclenchant des incendies et des cris dans la garnison anglaise : **To arms ! To fire !**

Abandonnant le chemin de ronde, les sentinelles secondées par les soldats tirés de leur sommeil, tentaient de maîtriser la propagation du feu. Une chaîne de seaux d'eau remplis aux abreuvoirs, s'organisa tant bien que mal. La surprise et la brutalité de l'attaque avaient provoqué un début de panique auquel les officiers tentaient de remédier en donnant quelques ordres.

Alors qu'un début d'organisation commençait à répartir utilement les efforts de chacun, une pluie de flèches enflammées s'abattit sur les constructions en bois, multipliant les débuts d'incendie. Des hommes furent envoyés sur le chemin de ronde afin de prendre à partie ces incendiaires. À ce moment, les deux charges du caporal Hyacinthe éclatèrent en projetant mille débris. Celle du nord provoqua l'explosion de la poudrière, ouvrant une brèche béante, volatilissant la porte d'entrée et soufflant la partie supérieure des deux tours d'angle. La projection dans la cour du fort de morceaux de rondins provoqua des morts et des blessés, tuant quelques chevaux dans l'écurie à demi démolie.

L'assaut

En état de choc, le reste de la garnison était incapable d'organiser une défense et de s'opposer aux cinquante assaillants conduits par un officier en uniforme du Royal marine, qui pénétraient dans le fort par la brèche ouest. Épée et pistolet aux poings, le lieutenant de Folembray conduisait l'assaut des Indiens, miliciens et soldats qui fusillaient, tranchaient, tuaient, ajoutant la couleur du sang aux vestes rouges des Anglais. Les "Tueuses" des Hurons volaient pour se planter dans les poitrines, les hachettes des miliciens fendaient les crânes, les baïonnettes des soldats terminaient les corps à corps. Après avoir déchargé son pistolet sur un soldat qui le mettait en joue, de Folembray affronta un

officier anglais qui, armé de son épée, se précipitait vers lui. Après quelques furieuses passes d'armes échangées sous le regard curieux des Hurons, le lieutenant parvint à planter son fer dans la poitrine de son adversaire, mais ne put éviter d'être touché au bras gauche par la lame de ce dernier. Le duel se termina sous les cris approbateurs des Indiens et le massacre prit fin faute de combattants. Pas un seul des défenseurs du fort n'avait survécu à l'attaque, mais les assaillants avaient subi des pertes.

- Sortez les armes et les chevaux. Mettez le feu partout, je veux qu'il ne reste que des cendres de ce repaire de Homards, ordonna le lieutenant. Quelques hommes avec moi pour aider Levaneur à liquider la redoute sud.

Pendant ce temps, Lenormand et son groupe avaient investi la redoute Nord dont la garde avait été sérieusement secouée par l'explosion de la poudrière. Profitant de ce moment de confusion, les miliciens avaient donné l'assaut et massacré les artilleurs avant qu'ils aient eu le temps d'opposer une résistance.

De son côté, Levaneur avait interdit toute possibilité de sortie aux soldats de la redoute sude, tuant et blessant une demi-douzaine d'entre eux qui tentaient de se porter au secours du fort. De Folembay le rejoignit avec deux sapeurs équipés d'un baril de poudre et une demi-dizaine de miliciens, il placèrent la charge explosive sur la toiture de la redoute en s'approchant par les angles morts de l'arrière. Lorsque l'explosion se produisit, miliciens et Indiens se lancèrent à l'assaut du bastion effondré ; il n'y eut pas de survivant.

Veillée d'armes

Le jour se levait sur l'incendie du fort Saint John quand le lieutenant de Folembay rassembla sa troupe pour faire le bilan de l'opération et se rendre compte de la situation de chaque groupe.

- Nous avons récupéré une trentaine de fusils, une demi-douzaine de pistolets et trois chevaux non blessés, annonça le sergent Dumontel. Nous avons sept morts : un sapeur, deux Hurons, quatre miliciens, et deux blessés graves.

- Merci Sergent, à vous Lenormand.

- Grâce à votre feu d'artifice, la conquête de la redoute Nord n'a posé aucun problème. Il n'y a pas de survivant, aucune perte de notre côté.

- À toi, Marche la nuit.

- Manitou a conduit nos armes et beaucoup de scalp sont accrochés aux ceintures des guerriers. Les âmes de Plume blanche et de Cerf rouge vont rejoindre le territoire des grandes chasses.

- Il faut maintenant ensevelir les morts, les nôtres comme les Anglais.

- Mon lieutenant, je propose de brûler tous les cadavres dans l'incendie du fort, proposa Lenormand.

- Qu'en pense Marche la nuit ?

- C'est une mesure de sagesse, nous ne pouvons abandonner la dépouille de nos braves en territoire iroquois, toutefois nous ferons un brasier à part pour ramener un peu de leurs cendres à leur famille.

- Nous organiserons une prise d'armes pour ces funérailles communes. Mais avant de passer à l'incinération des morts de cette campagne, je voudrais vous proposer de poursuivre notre combat en restant sur place pour attendre les éléments du convoi attaqué par Loup blanc, ils ne manqueront pas de retraiter jusqu'ici. Nous pouvons préparer un piège en nous servant de l'artillerie de la redoute Nord. Qu'en pensez-vous Lenormand ?

- *Tout ce que vous ferez pour réduire la menace que ces Homards font peser sur Montréal nous convient, mon lieutenant. Mes hommes et moi sommes à votre disposition pour éliminer les envahisseurs de la Nouvelle France.*

- *Et toi Marche la nuit ?*

- *Loup blanc a commandé de rester avec toi pour faire la guerre aux Vestes rouges. Les Hurons te suivront pour ce combat.*

- *Voici donc ce que je vous propose :*

. *Sergent Dumontel, avec dix miliciens et deux soldats, vous revêtirez les uniformes anglais et vous occuperez la redoute Nord. Les deux canons de six livres seront chargés à mitraille pour attendre et prendre à partie les premiers éléments du convoi en retraite. Vos uniformes et l'Union Jack flottant sur la redoute devraient les faire s'approcher sans méfiance à portée de tir. Avec le reste du détachement, je me tiendrai aux lisières nord-ouest pour interdire tout débordement des Anglais qui chercheront à donner l'assaut à votre position. Une fois qu'ils auront tenté cette opération à laquelle vous opposez votre mitraille et moi mes feux de flanc, vous enclouez les canons et vous repliez sur notre sentier de retour. Je fermerai la marche.*

. *Monsieur Lenormand, avec huit miliciens et deux soldats, vous occuperez les ruines de la redoute sud. Les deux canons de six livres seront remis en service et chargés à mitraille pour contrer une éventuelle attaque des Iroquois venant par le sud. Vous avez remarqué que le campement installé autour du fort s'est vidé de ses habitants. Cela veut dire que les squaws sont parties prévenir leur village de notre attaque. Les Iroquois peuvent disposer d'une réserve de guerriers pour nous prendre à revers. Nous ne resterons pas plus de deux jours sur cette position. Évidemment monsieur Lenormand, vous enclouez les canons avant de vous replier par la piste au moment où vous entendrez tirer les pièces du sergent Dumontel, votre troupe fera fonction d'éclaireur sur le chemin du repli. Si vous étiez attaqué sur la redoute, je marcherais au son du canon pour vous rejoindre avec ma troupe.*

- *Devons-nous également revêtir l'uniforme anglais ?*

- *Non, il n'est pas utile de tromper les Iroquois. Marche la nuit, tu enverras deux éclaireurs à une lieue en avant sur la piste Nord afin de nous alerter de l'arrivée des premières Vestes rouges.*

Je propose que nous préparions maintenant le bûcher funéraire. Si Loup blanc a déclenché l'attaque du convoi le jour de la saint Igor, nous devrions accueillir les premiers 'retraités' du Royal Rifle Régiment dès demain, en matinée. Attention à vos gardes de nuit, pas de feux, pas de pipes, par nuit noire une lueur se voit à cinq cents toises. Les mots de passe sont « Picardie - Canada ».

Les nuages avaient été chassés par un vent du sud et l'ardeur du soleil s'ajoutait à celle de l'incendie du fort. Les uns s'activaient à remettre les redoutes en service en essayant un uniforme, alors que d'autres rassemblaient les cadavres et les livraient aux flammes. C'est à ce moment que Plume d'aigle et Chien batailleur, les éclaireurs envoyés par Loup blanc pour informer de Folembay de l'attaque du village des Lynx par les Iroquois, rejoignirent le détachement. Ils expliquèrent les dispositions prises par Loup blanc après avoir disloqué le convoi anglais et dispersé ses unités, pour poursuivre les Iroquois et porter secours aux autres villages menacés.

Le convoi

La piste qui s'étendait devant Nuage noir, chargé avec les Loups de déclencher le signal de l'attaque en bloquant la tête de la colonne des Vestes rouges, était recouverte d'une jeune herbe d'un vert brillant. Par endroits, le sentier forestier d'une à deux toises de large selon la densité des arbres, était masqué par de grands arbres à divers stades de végétation. Sa trace suivait un fond de thalweg. Camouflés sur les pentes latérales recouvertes de frênes, de chênes, de sapins et de broussailles, les Hurons attendaient leur proie.

Immédiatement après le lever du soleil de la saint Igor, les éclaireurs placés en amont de l'embuscade vinrent annoncer que la colonne de soldats et d'Iroquois était en marche sur la piste, les officiers à cheval à la tête de leurs compagnies, une douzaine d'éclaireurs iroquois la précédait à un quart de lieue. Il fut décidé que les éclaireurs ennemis passeraient sans être attaqués, afin de ne pas donner l'alerte à la colonne de soldats.

Voyant passer leurs ennemis à portée de fusil, les guerriers de Loup solitaire installés en flanc-garde de l'embuscade montée sur les arrières du convoi, s'énervaient de ne pouvoir les affronter. Habités à risquer leur vie dans la bataille, recherchant l'occasion de s'y distinguer, les guerriers hurons ne craignaient pas la mort, ils savaient que toute existence a une fin. Pour eux, l'important n'était pas d'avoir une vie longue, mais de choisir le moment de la quitter par un chemin de gloire. Aussi, lorsque les éclaireurs iroquois passèrent devant eux sans déceler leur présence, la fougue des jeunes guerriers fut difficilement contenue par les chefs de guerre chargés de veiller à l'exécution de la tactique arrêtée. À regret, ils laissèrent filer cette proie.

Les éclaireurs hurons envoyés par de Follembroy, annoncèrent qu'un convoi d'une dizaine de chariots et de huit canons attelés suivait la colonne des fantassins à quelques centaines de toises, éprouvant des difficultés en raison des fondrières et de l'étroitesse de la piste. Des soldats bûcherons abattaient les arbres gênant la progression des attelages. Loup blanc arrêta son plan d'attaque : si les chariots et l'artillerie n'étaient pas dans l'axe de tir des fusées explosives de l'embuscade au moment où Nuage noir déclencherait l'attaque de la tête du convoi, les guerriers de Loup solitaire se lanceraient à l'assaut de cette arrière-garde et tueraient les chevaux attelés aux pièces d'artillerie ainsi que les bœufs des chariots d'intendance. Loup blanc tenait à immobiliser l'artillerie afin d'enclouer les canons pour les rendre inutilisables.

Inconsciente de la menace, l'avant-garde des Vestes rouges progressait tranquillement, la première compagnie du Royal Rifle Régiment quasiment sur ses talons, officiers en tête. Confiants en leurs éclaireurs et certains de ne rencontrer aucun obstacle sur leur progression, les Anglais négligeaient la sûreté dans leur ordre de marche. Ils se promenaient dans un territoire censé être vide.

L'embuscade

Colonne par deux en occupant la largeur de la piste, les deux mille soldats et les Iroquois défilèrent lentement devant les guerriers hurons dissimulés dans le coude où ils avaient monté l'embuscade sur les arrières de l'ennemi. Enfin, après un écart de plusieurs centaines de toises, on entendit les cris et les jurons des conducteurs d'attelage qui encourageaient leurs chevaux à tirer les canons. Soudain, une salve de coups de feu éclata au loin, suivie d'une seconde, puis d'une troisième : Nuage noir venait d'attaquer et de bloquer la tête de la colonne anglaise avec ses feux de salve ! D'autres coups de feu se firent entendre, des cris aussi. La tête décimée, l'avant-garde et les officiers abattus, les chevaux morts encombrant la piste, la progression était bloquée. Rapidement regroupées, les unités anglaises avancèrent le plus possible, serrant les rangs pour tenter de s'infiltrer vers l'avant

par les couverts qui bordaient le sentier forestier. Mais les fusillades des guerriers de Grand aigle placés en flanc-garde de l'embuscade de l'avant, interdisaient toute pénétration dans les sous-bois. Leurs alliés iroquois remontèrent vers l'avant par les lisières de piste, mais se firent décimer par les tirs des guerriers de Nuage noir qui interdisaient tout débouché vers le nord. Les Vestes rouges mirent alors baïonnette au fusil et avancèrent en lignes étroites pour tenter de faire sauter ce bouchon qui obstruait le passage.

Voyant l'entassement des Vestes rouges et des Iroquois immobilisés sur la piste, Nuage noir déclencha le tir de ses fusées explosives dans l'axe de progression alors que Narcisse, le bûcheron, faisait tomber avec son équipe de piégeurs, les arbres sectionnés et reliés par la cime, la chute du premier entraînant celle des autres. Brutale et dévastatrice, coupant des branches et projetant terre et cailloux, l'explosion des têtes de fusées créa l'affolement et la désorganisation dans le dispositif avant des Anglais, la chute des arbres y ajouta le carnage. Les soldats et les Iroquois rescapés tentaient de quitter la piste et de s'enfuir dans les bois où ils étaient accueillis par les armes des Hurons. Ce fut le moment du « chacun pour soi » et de la panique générale. Tels des diables, et "Tueuse" au poing, les Hurons se ruèrent à l'attaque pour faire une moisson de scalps roux, noirs et blonds.

À l'arrière, la colonne des fantassins tentait, en serrant les rangs, de remonter la piste pour porter secours aux unités de tête. Ayant attendu le moment où un maximum de soldats s'engouffrait dans son piège, le bûcheron Bonhomme déclencha son piège d'arbres pendant que l'équipe des fusées arrosait cette portion de piste ; les Hurons de Grand aigle lancèrent leur assaut. Tronçonné, harcelé, fusillé, scalpé, coïncé et empêtré dans un fouillis végétal, le Royal Rifle Régiment venait de perdre la moitié de ses unités !

Durant ce temps, à l'arrière, alors que les huit canons et les cavaliers de l'escorte accéléraient l'allure pour marcher au feu et rejoindre la tête de colonne prise à partie, Loup blanc attendait patiemment que les premiers chariots se présentent dans l'axe de ses tirs. Le déclenchement de ses fusées fit résonner la forêt d'un fracas de tonnerre alors que la Hachette faisait chuter les arbres qui isolaient désormais des fantassins le train des bagages et de l'artillerie, démoralisant l'adversaire encerclé. Par un heureux coup du sort, l'une des fusées éclata sur un chariot porteur de barils de poudre, faisant sauter une partie du convoi, tuant hommes et bêtes en creusant un énorme cratère. L'assaut fut donné par les guerriers de Loup solitaire, les canons encloués, l'escorte scalpée, les chevaux égorgés.

Quand il n'y eut plus que des morts, le feu fut mis aux chariots. Le ratissage de la forêt commença en remontant vers le nord à la rencontre des guerriers de Nuage noir et de Grand aigle. À ce moment Écureuil malicieux et Marmotte bougonnant, les messagers du village des Lynx, arrivèrent pour alerter les chefs de guerre de la menace des Iroquois qui avaient contourné le dispositif de l'embuscade.

Le massacre des Lynx

En l'absence des guerriers partis sur le sentier de la guerre sous les ordres de Grand aigle, le village de Qui voit haut vivait au ralenti, sous la garde d'une vingtaine de jeunes braves fiers de leur responsabilité.

Comme les jeux de l'enfance sont toujours une réplique de la vie sociale, les jeunes garçons jouaient au chasseur et au gibier, mimant l'ours ou le renard et imitant les cris des animaux avec une habileté étonnante. Les filles jouaient plus tranquillement avec des tipis miniatures et des poupées en peau de cerf qu'elles couchaient dans des répliques de berceaux. Assis sur le seuil de leur tipi, les vieillards regardaient cette animation en la commentant parfois d'une réflexion sur l'état du ciel ou sur l'allure d'une squaw désœuvrée. Après les rigueurs de l'hiver, la chaleur du soleil de printemps de la Sainte Clotilde, offrait

une superbe matinée au village des Lynx. La prairie environnante était en pleine floraison, dans les arbres, toutes sortes d'oiseaux pépiaient joyeusement.

Pendant que les guerriers hurons se préparaient à attaquer les Vestes rouges engagés sur la piste menant à leurs villages, un détachement d'Iroquois progressant par voie d'eau était arrivé sans être décelé, à hauteur des chutes du Lynx. Une cinquantaine de canoës portant chacun quatre guerriers armés de fusil, s'y étaient arrêtés, ils avaient été rejoints par une patrouille de cavaliers anglais ayant progressé le long des rives du lac Champlain puis de la rivière Richelieu. À l'aube du jour suivant, après avoir laissé leurs embarcations sous la garde de quelques braves, deux cents guerriers peints de leurs couleurs de guerre et accompagnés de la patrouille montée anglaise, s'élançèrent sur la piste en direction du village des Lynx, à cinq lieues de là.

Le calme de la matinée printanière bascula dans un cri ! S'étant approchés du village en rampant dans les herbes hautes, les guerriers iroquois se levèrent brusquement en hurlant pour se lancer à l'assaut des Lynx alors que les cavaliers anglais débouchant de la lisière, chargeaient en tirant sur tout ce qui bougeait. Les jeunes braves des Lynx qui tentaient de faire face à l'attaque avec leurs arcs et leurs tomahawks, furent tués à coups de fusil alors que les vieillards, les femmes et les enfants étaient massacrés à coups de sabre ou de casse-tête dans le tumulte des cris d'enfants affolés et des hurlements meurtriers des assaillants.

Ce n'était partout que chaos et folie. Fendant les crânes, scalpant hommes, femmes et enfants, détruisant tout et renversant les feux, les Iroquois empilèrent fourrures, réserves de bois et nourriture, plaçant les cadavres par-dessus avant de mettre le feu à l'énorme bûcher. Avec des torches, ils incendièrent les tipis. Comme des arbres dans une forêt sèche, ils grésillèrent en projetant des gerbes d'étincelles. Toute la fortune du village des Lynx s'envolait en fumée.

Une cinquantaine de rescapés du massacre, éloignés du village au moment de l'attaque ou enfuis en courant plus vite que les attaquants, s'étaient réfugiés sur la colline et se cachaient dans les rochers en regardant leur village brûler. À l'instigation d'un Ancien qui remplaçait Qui voit haut, le sachem resté au village et probablement tué par les Iroquois, deux jeunes braves furent désignés pour aller porter l'alerte aux Hurons engagés dans l'embuscade alors que d'autres messagers partaient en courant avertir les villages des Aigles et des Loups d'avoir à se garder d'un raid iroquois conduit par une patrouille anglaise.

Riposte

Avertis les premiers par les messagers de l'attaque des Iroquois, Nuage noir et Grand aigle envoyèrent immédiatement en éclaireurs une trentaine de guerriers en direction du village des Lynx afin d'être renseignés au plus vite sur les intentions des Iroquois. Poursuivaient-ils vers les autres villages ? S'installaient-ils pour attendre les Vestes rouges ? Se repliaient-ils ? Il fallait savoir où conduire les guerriers hurons pour intercepter ces incendiaires et les combattre.

Les deux chefs hurons se portèrent ensuite à la rencontre de Loup blanc. Avec son parti de Loups et les guerriers des Aigles de Loup solitaire, il ratissait les sous-bois de l'est en remontant vers le nord. Toutefois, les Hurons se heurtaient maintenant à des compagnies de soldats anglais restés groupés, progressant en lignes, déclenchant des feux de salve dès qu'ils se sentaient menacés. Les pertes étaient sévères des deux côtés. Dès que Nuage noir l'eut informé du raid iroquois sur leurs arrières, Loup blanc décida de décrocher et de concentrer l'action des Hurons sur la riposte.

-Il faut immédiatement nous porter au secours du village des Lynx et poursuivre les Iroquois pour les exterminer avant qu'ils attaquent les autres villages. Si ceux-ci ont été

prévenus à temps, ils auront pris leurs dispositions pour mettre les femmes et les enfants à l'abri.

. Nuage noir, Grand aigle et Loup solitaire, vous rassemblez vos guerriers et vous engagez la poursuite des Iroquois.

. Je garde les trente guerriers des Loups, les quatre artificiers et les dix bûcherons avec la Hachette pour me porter à hauteur des chutes du Lynx où les Iroquois ont sûrement débarqué. J'extermine leur garde, je prends leurs canoës pour descendre la rivière et rejoindre le village des Loups. De là, si les Iroquois ne sont pas arrivés avant nous, je vous rejoins par la piste du village des Aigles.

. Je fais prévenir le lieutenant de Folembray qui conduit l'attaque du fort Saint John, de ces dispositions. Faisons vite afin de prendre de vitesse les assassins d'enfants qui ont brûlé le village des Lynx.

- Que fait-on des prisonniers ? demanda Nuage noir. Nous avons capturé « Cheveux rouges », le grand chef des Vestes rouges et un officier, ils sont blessés tous les deux.

- Laissez-les-moi, je les emmène au village des Loups.

Sans plus se préoccuper des rescapés Anglais et Iroquois qui fuyaient dans la forêt pour échapper aux Hurons, ni des compagnies qui faisaient retraite en ordre, les chefs de guerre lancèrent des appels pour regrouper leurs guerriers, les informer brièvement de la nouvelle situation et prendre le pas de course pour rejoindre le village des Lynx à dix lieues de là.

Chapitre XX

Poursuite et regroupement

Le piège

Au matin de la Sainte Gisèle, un léger vent d'ouest attisait les braises de l'énorme foyer qui couvrait sur les décombres fumants du fort Saint John. Installés dans la redoute face à la piste venant du nord, Dumontel et ses hommes, vêtus de l'uniforme anglais, attendaient la première vague de repli du Royal Rifle Régiment. Les deux pièces de six étaient chargées à mitraille et les miliciens plaisantaient en imaginant la surprise qu'allaient éprouver leurs ennemis en découvrant le spectacle et l'accueil qui allaient leur être fait. De Folembay avait installé les Hurons et les miliciens en lisière, à l'ouest de la piste. Avec l'armement récupéré sur la garnison du fort et des redoutes, chaque combattant disposait de plusieurs fusils.

Le calme de la matinée fut soudain troublé par le bruit d'une cavalcade venant du nord. Deux chevaux au galop, sans cavalier mais sellés, débouchèrent sur le glacis. Ils furent interceptés par les occupants de la redoute qui se dressèrent devant eux pour les arrêter. La vue des uniformes familiers les calma et ils se laissèrent approcher. De Folembay rejoignit le bastion pour féliciter ses hommes de leur sang-froid et de leur adresse.

- Bien joué les gars. Conduisez ces montures avec les trois autres entravées à couvert, elles nous seront utiles pour porter l'armement des Anglais. Et maintenant, ouvrez l'œil, l'infanterie va suivre !

Le soleil était à son zénith quand les deux Hurons envoyés "en sonnette" par Marche la nuit, arrivèrent au pas de course pour rendre compte de leurs observations traduites par Levaneur à de Folembay :

- Beaucoup de Vestes rouges, plus de dix fois les doigts des deux mains, arrivent par la piste. Ils sont à deux heures de marche de notre position.

- Que ces éclaireurs regagnent maintenant les rangs des guerriers. Prévenez Dumontel d'ouvrir le feu lorsque la tête de la compagnie anglaise sera à cent pas de ses canons.

Le calme se rétablit sur le glacis, seuls les croassements de quelques corbeaux attirés par l'odeur des crémations troublaient le silence de l'attente. Un orignal traversa l'espace découvert, huma l'air et s'engagea dans la forêt. À peine avait-il disparu dans la lisière, qu'un bruit de sabots se fit entendre. Trois cavaliers anglais sortaient de la forêt. Surpris du spectacle de désolation qui s'offrait à leurs yeux, ils marquèrent un temps d'arrêt. Le fort n'était qu'un tas de cendres fumantes, mais sur la redoute flottait l'Union Jack !

Dumontel sortit de la redoute et adressa des signes d'amitié aux cavaliers en arrêt à trois cents toises. Les éclaireurs anglais mirent leurs montures au pas et approchèrent de la redoute où, fort obligeamment, trois soldats vinrent s'emparer des rênes alors que les autres les entouraient en les mettant en joue. Dumontel qui possédait quelques rudiments de la langue de Shakespeare, invita les trois Anglais à mettre pied à terre, lui remettre leurs armes et se considérer comme prisonniers.

Furieux de ce coup du sort qui transformait leur retraite en capture et choqués par la duplicité de ces soldats ennemis qui se cachaient sous l'uniforme de leur régiment, les Homards étaient rouges d'indignation.

*- **Qui êtes-vous pour porter cet uniforme ?** demanda avec insolence et colère contenue le sergent anglais.*

*- **Sergent Dumontel, du Royal marine de Sa Majesté Louis de France. Vous êtes mon prisonnier et je vous garantis la vie sauve ainsi qu'à vos hommes, si vous obéissez à mes ordres.***

*- **Mon honneur, Monsieur, ne me permet pas d'être aux ordres d'un ennemi de l'Angleterre.***

*- **Alors vous ne me laissez pas le choix. Vous serez ficelé, bâillonné et gardé avec vos hommes au fond de cette redoute.***

Mitraille

*Dumontel fit ensuite attacher les chevaux à la longe, en retrait du bastion, afin de présenter une apparence de tranquillité devant les ruines du fort. Un moment plus tard, une troupe en ordre de marche sortait de la forêt et se présentait sur le glacis. Sous les ordres d'un officier, la tête de colonne s'arrêta. Sortant une lunette, l'officier scruta le panorama qui s'offrait à lui. **My God !** s'exclama-t-il en examinant le fort fumant. La vue du drapeau flottant sur la redoute et des chevaux broutant tranquillement le rassura. Un soldat sortant du Fortin lui adressait de grands signes. Tout, hors le fort détruit, paraissait normal. Après un temps d'hésitation et avoir ordonné d'armer les fusils, l'officier fit signe à sa compagnie de reprendre la progression. Les cent cinquante hommes défilèrent sans s'en douter, devant les lignes de mire de la troupe postée par de Folembray.*

Les premiers éléments de l'unité anglaise arrivèrent à une centaine de pas de la redoute. Simultanément, les deux pièces d'artillerie crachèrent leur mortelle décharge, la mitraille faucha des dizaines de corps alors que les tirs des miliciens de la redoute décimaient les rangs. À son tour la troupe du lieutenant de Folembray ouvrit le feu, faisant un carnage dans la profondeur de la compagnie. Une seconde double charge de mitraille mit fin à toute velléité de riposte, il ne restait que des morts, des blessés et quelques fuyards auxquels les Hurons de Marche la nuit, "Tueuse" au poing, donnèrent la chasse. Hormis les prisonniers de Dumontel, il n'y eut pas de survivant, le Royal Rifle Régiment venait de perdre une autre de ses compagnies !

Les Prisonniers

La tuerie achevée, le détachement amorça son repli par le sentier animalier qu'il avait emprunté pour sa mise en place. Toutefois, avant de quitter sa position, le sergent Dumontel présenta ses prisonniers au lieutenant de Folembray, lui relatant le refus hautain du sergent anglais de se soumettre à ses ordres. Admirant le courage de ce soldat ennemi paraissant mépriser le sort qui lui serait réservé s'il était remis aux mains des Hurons, l'officier français décida de le libérer avec ses deux compagnons. Ces témoins pourront raconter dans les rangs anglais, comment une poignée de Canadiens et de Hurons avait détruit un fort et décimé, autour du lac Champlain, un régiment de Sa Majesté Georges II.

*- **Il y a eu suffisamment de morts aujourd'hui. Sergent, libérez vos trois prisonniers et donnez-leur une arme avec trois jours de vivres.** Puis le lieutenant décrocha l'Union Jack troué par les balles, flottant sur le toit de la redoute. Il plia le drapeau mutilé avec précaution*

et le remit au sergent anglais libéré de ses liens. Surpris et ému, le soldat rectifia la position et salua respectueusement l'officier vainqueur qui rendait hommage à son courage.

- Vous avez cinq minutes pour quitter la position et rejoindre le fort William Henry. Après ce délai, je ne répons plus de vos scalps, signifia de Folembray en anglais aux trois prisonniers libérés.

- Tank you Sir, répondit le bas officier anglais faisant signe à ses hommes de le suivre sur la piste en allongeant le pas.

Les trois soldats anglais disparus, les miliciens et les Hurons ramassèrent les armes et les installèrent sur le dos des huit montures. Afin de ne pas être surpris par l'arrivée d'une nouvelle compagnie, le lieutenant avait disposé des guetteurs, mais il précipita le mouvement de repli dès que les occupants de la redoute eurent abandonné leurs Vestes rouges d'emprunt, encloués les canons et mis le feu à l'ouvrage avancé.

Alors que le soleil était encore haut, le détachement avait été avalé par la forêt, laissant place, sur le glacis couronné d'un nuage de fumée noire, à une nuée de corbeaux. La prochaine compagnie anglaise qui arriverait sur les lieux, écoperait de la funèbre corvée d'ensevelir ses morts en disputant leurs cadavres aux nettoyeurs de charognes.

À l'abordage des canoës

En fin d'après-midi de la saint Igor, tous ceux qui combattaient sous les ordres de Loup blanc avaient décroché de la zone d'embuscade, y abandonnant dépouilles, butins et fuyards ennemis. Il s'agissait de s'alléger pour franchir dans le minimum de temps, les dix lieues les séparant du raid iroquois.

Nuage noir, Grand aigle, Loup solitaire et leurs guerriers couraient en direction du village des Lynx. Pendant ce temps, Loup blanc avait confié la garde des deux prisonniers blessés aux soldats et à deux Hurons chargés de guider ces retardataires. En effet, les blessés n'étaient pas en mesure de soutenir le train d'enfer des Loups et des miliciens. Avec son détachement d'une quarantaine d'hommes, Loup blanc entendait parvenir rapidement aux chutes du Lynx, s'emparer des canoës des Iroquois et rejoindre le village des Loups en descendant la rivière. Ce moyen lui permettrait de devancer le raid ennemi et marcher à sa rencontre de manière à le prendre en tenaille avec les forces de Nuage noir arrivant du sud. Les prisonniers et leurs gardes suivraient à leur rythme, des canoës les attendraient aux chutes du Lynx.

Après avoir une pause de nuit pour avaler quelques morceaux de pemmican et dormir durant deux heures, la troupe continua sa folle poursuite jusqu'à la rivière. Là, Loup blanc envoya quatre éclaireurs observer les berges et déceler une présence : six jeunes braves Iroquois, confiants en la supériorité de leur parti, vaquaient tranquillement à diverses occupations autour des embarcations tirées sur la rive. Leur sort fut rapidement réglé. Six Hurons s'approchèrent à portée de fusil et, d'une salve, les éliminèrent.

Loup blanc répartit ses hommes à raison de trois par canoë, laissant trois embarcations sur la rive, crevant et coulant les autres. Après cette course de douze lieues franchies en vingt heures, la cadence vivement rythmée des pagaies leur parut reposante. Les dix lieues nautiques qui les séparaient du village furent, avec l'aide du courant, franchies en un temps record. Le retour de ces guerriers aux premières heures de la saint Gilbert fut accueilli par une poignée de braves, le reste du village avait été évacué en forêt pour échapper à la menace des Iroquois. Un messenger de Nuage noir arrivait du village des Aigles pour annoncer l'élimination du raid iroquois, le village des Loups n'avait plus d'inquiétude à avoir.

Pendant l'absence de Nuage noir, Touche les nuages avait assuré la fonction de sachem. Face à la menace annoncée par les messagers des Lynx, il avait fait partir les femmes, les enfants et les vieillards. Les vingt braves qui assuraient la garde du village sous l'autorité de Main de feu, avaient projeté de monter une embuscade pour protéger la retraite forestière des villageois. Loup blanc les félicita des mesures prises. Rassuré sur la sécurité des Loups, il s'en fut dormir quelques heures en attendant le retour des guerriers, des villageois, de Chante avec le vent et de son fils.

La poursuite

Durant ce temps, Nuage noir et les guerriers hurons étaient arrivés sur les ruines du village des Lynx et avaient recueilli les rescapés : 26 femmes, 15 jeunes braves, 8 enfants et 5 anciens ! Qui voit haut, le sachem, et Arbre médecine le chaman, avaient été tués.

Les éclaireurs avaient pisté les traces des Iroquois et des Vestes rouges : après avoir passé une nuit à fêter sa victoire sur le lieu du massacre, le raid ennemi avait poursuivi sa marche vers le village des Aigles. Donnant une escorte de quelques guerriers aux rescapés des Lynx pour rejoindre le village des Loups et y trouver refuge, Nuage noir et les autres chefs de guerre se lancèrent à la poursuite des Iroquois.

Déçus de trouver vide le village des Aigles, les Iroquois l'incendièrent. Sachant l'alerte donnée, ils décidèrent d'attendre la colonne des Vestes rouges pour s'engager plus profondément en territoire huron.

La confrontation

Le soir de la saint Norbert, les guerriers hurons conduits par leurs chefs de guerre, approchèrent du village incendié des Aigles autour duquel s'étaient installés les Iroquois et la patrouille anglaise. Les chefs hurons attendirent l'aube pour lancer l'assaut, bénéficiant ainsi d'une clarté suffisante pour ne laisser s'échapper aucun de ces assassins de femmes et d'enfants. Ils attaqueraient par le sud, les Iroquois n'attendant que des renforts de cette direction. Toutefois, une vingtaine de Hurons attendraient les fuyards à la sortie nord du village pour les éliminer.

Le dispositif se mit en place dans le silence de la nuit. À la première lueur de l'aube, une horde hurlante de Hurons se précipita entre les feux de campement, fusillant les ennemis assoupis. Le corps à corps s'engagea et la "Tueuse" fit, là encore, son travail de mort. Néanmoins, certains guerriers iroquois avaient été prompts à riposter et une vive fusillade éclata. Dans l'ardeur qu'ils mettaient à vouloir venger les leurs, les guerriers des Lynx conduits par Grand aigle, payèrent un lourd tribut : une trentaine de braves dont leur chef de guerre, tombèrent au feu après avoir chaudement fait payer leur vie, leurs "Tueuses" plantées dans les poitrines des Iroquois.

La surprise de l'assaut enragé des Hurons emporta tout sur son passage, les fuyards Iroquois et les cavaliers anglais qui tentaient de s'esquiver, furent interceptés par les feux du groupe placé au Nord et décimés. Il ne resta plus un seul ennemi debout, les scalps, noirs comme roux, décoraient de leurs peintures sanglantes les ceintures des guerriers qui chantaient leur victoire. Toutefois les pertes étaient lourdes, une cinquantaine de Hurons morts ou blessés gisaient au milieu des cadavres iroquois. Loup solitaire, le chef de guerre des Aigles, était blessé.

Nuage noir envoya un messenger au village des Loups pour prévenir de l'action conduite, mettant fin à l'état d'alerte. Il donna ensuite quelques heures de repos aux guerriers

épuisés par deux jours de combat, pour soigner les blessés, incinérer les morts et dormir. Alertés par les coups de feu, les villageois des Aigles revenaient sur le plateau qui avait porté leur village. Il restait à décider de l'avenir.

Regroupement

Le soir de cette action, Nuage noir réunit un Conseil des chefs et des Anciens, ainsi que les rescapés des Lynx, sur l'ancienne place du village des Aigles pour décider des mesures à prendre. La quasi-extinction des Lynx et l'incendie du village des Aigles les rendaient vulnérables. Nuage noir proposa aux Hurons de se regrouper dans le village des Loups où des tipis seraient mis à la disposition des femmes et des enfants. Le complément nécessaire à l'hébergement serait bâti dans les jours suivants.

Malgré les réticences de quelques anciens attachés au terroir où reposaient leurs aïeux, il fut décidé que guerriers et villageois feraient route ensemble, le lendemain, en transportant les blessés. Nuage noir expédia un messenger prévenir le village des Loups de se préparer à accueillir, nourrir et loger cinq cents personnes.

L'après-midi de la saint Médard, le convoi des réfugiés arriva, accueilli par Loup blanc, Touche les nuages et Corbeau bleu. Les blessés furent installés dans la chapelle où Frère Constantin s'était transformé en infirmier. Loup blanc et Touche les nuages avaient organisé la répartition des femmes et des enfants dans les tipis des Loups et préparé une zone attenante au village pour installer les arrivants. Des jeunes braves des Loups étaient déjà partis couper des perches d'épinette et découper l'écorce des bouleaux pour construire les nouveaux tipis.

La solidarité tribale et l'animation du moment faisaient un peu oublier la tristesse des nombreux deuils qui touchaient les familles ; la vie reprenait ses droits.

Conseil de deuils

Le soir, Loup blanc et Nuage noir proposèrent de tenir un conseil tribal afin de faire le bilan des opérations conduites par les trois villages. Il était catastrophique : 342 villageois des Lynx avaient été exterminés par les Iroquois, 57 guerriers des Lynx, 28 des Aigles et 37 des Loups étaient morts au combat. Une trentaine de Hurons étaient gravement blessés.

Sur les trois cents guerriers engagés sur le sentier de la guerre au début de la lune chaude, seule la moitié demeurait valide. Les Hurons n'étaient plus en mesure d'affronter un raid iroquois ni de résister aux Anglais envahissant leur territoire !

- Mes frères, annonça Loup blanc, il serait sage d'abandonner nos territoires de chasse qui sont devenus un territoire de guerre. Si la tribu des Hurons veut continuer à vivre et à nourrir ses enfants, il lui faut partir au-delà du grand fleuve appelé "le Saint Laurent" par les Blancs. Le Conseil doit dire si ce dérangement se fera avant qu'une nouvelle offensive des Vestes rouges nous chasse de notre village.

- Mon frère a sagement parlé, répondit Nuage noir. Je demande aux Anciens de dire ce qui doit être fait.

Après un conciliabule entre les Anciens des villages, Touche les nuages prit la parole :

- Nous pensons que la tribu des Hurons doit quitter son territoire avant l'hiver si elle veut survivre à cette guerre que font les Anglais aux Français et dont profitent les Iroquois. Nous sommes maintenant près d'un millier rassemblés au village des Loups, il n'est pas

simple de mettre en route tous ces gens, d'autant que nous avons des blessés. Pour aller où ? Il ne s'agit pas d'entrer en guerre avec d'autres tribus en envahissant leurs territoires de chasse.

Loup blanc demanda la parole.

- Touche les nuages pose deux questions. La première : Où irons-nous ? L'an dernier, sur le conseil du chef des Vestes bleues, j'avais envoyé Renard astucieux et trois éclaireurs reconnaître une zone de nomadisation très loin, au nord du grand fleuve. Ils sont rentrés à la fin de l'été pour me dire qu'ils avaient vu un territoire à côté d'un lac où personne ne chassait. Ils ont noué des contacts avec la tribu des Algonquins installés au levant de ce territoire ; elle ne s'oppose pas à notre venue. Une fois là-bas, il faudra établir des relations avec les Montagnais qui sont très loin au nord. Cette région est à six jours de marche du grand fleuve. La seconde question est : Comment irons-nous ? Lorsque la décision de quitter le village aura été prise, je me rendrai à la grande ville demander au chef des soldats de nous prêter ses chariots et ses attelages pour transporter les blessés, les enfants et les charges les plus lourdes. Cela répond t-il à vos préoccupations ?

- Merci Loup blanc, les Anciens vont se réunir et te donneront leur réponse demain.

Le conseil prit fin et chacun regagna son feu.

Le cadeau

Après quatre jours de marche, précédé d'un éclaireur, le détachement du lieutenant de Folembray arriva au village en fin d'après-midi. Tous les villageois se précipitèrent à la rencontre des arrivants, admirant la moisson de scalps accrochés aux ceintures des guerriers. À l'extrémité de la colonne, huit chevaux lourdement chargés conduits par les soldats, attiraient les regards. Nuage noir et Loup blanc s'avancèrent à la rencontre de l'officier.

- Heureux de vous revoir Hubert, avec presque tout votre monde et des quadrupèdes en plus.

- Je suis également très heureux de saluer les Loups auxquels j'apporte un cadeau.

Le lieutenant ordonna à l'escorte d'attacher les chevaux devant la forge de Main de feu et de les débâter. Les soldats ouvrirent alors les charges, exposant une centaine de fusils et une vingtaine de pistolets pris à l'ennemi.

- Merci Lieutenant, ces armes permettront aux Hurons de protéger leur village. Nous n'en faisons plus qu'un depuis que les tipis des Lynx et des Aigles ont été brûlés.

- Vos messagers m'ont informé du raid iroquois et mes éclaireurs m'ont conté comment les Hurons l'avaient éliminé. Ajoutée à celle que nous venons de donner aux Vestes rouges, cette... "leçon" devrait les maintenir à distance pour un temps, répondit de Folembray.

- Nous l'espérons, mais grâce à votre cadeau, nous ne les craignons pas. Main de feu, range tout cela dans l'armurerie et vous Lieutenant, venez nous conter votre expédition.

La Hachette, Frère Constantin et Loup solitaire encore convalescent, se joignirent à eux pour rejoindre le tipi de Loup blanc. Hubert salua Chante avec le vent et joua un instant avec Petit loup qui chante. À six mois, le papoose gigotait sur les peaux qui recouvraient le sol de la tente en cherchant déjà à se mettre à quatre pattes.

- Cette fraîcheur d'innocence me fait grand bien après les scènes de carnage que je viens de vivre, déclara l'officier en caressant la tête du bambin.

- Je vous comprends Hubert, nous vous écoutons.

L'hommage des plumes

Il fallut deux bonnes heures au lieutenant pour conter l'action menée par son détachement. Ses auditeurs l'écoutaient en silence, hochant parfois la tête pour approuver une explication.

- Voici comment nous avons éliminé plus de deux cents Anglais, mais je déplore une dizaine de morts, dont trois Hurons du clan des Aigles.

- Lieutenant, ce bilan dépasse mes espérances et votre destruction du fort Saint John avec une poignée d'hommes est un véritable exploit.

Nuage noir se leva pour prendre la parole.

- Loup blanc a bien parlé, le chef des Vestes bleues a remporté une grande victoire. Les guerriers hurons qui ont combattu avec lui chantent son courage et sa science de la guerre. Au nom de la nation huronne aujourd'hui rassemblée autour du totem des Loups, reçois ces trois plumes d'aigle qui font de toi un chef de guerre honoré par nos guerriers.

- Je remercie mes frères Hurons de l'honneur qu'ils me font. Chaque fois que je prendrai les armes pour combattre un ennemi, je porterai cette marque pour montrer d'où me vient mon courage.

Chante avec le vent servit une sagamité de viande en ragoût accompagnée de tubercules, puis des galettes de maïs enrobées de miel pour dessert. Le repas achevé, les hommes allumèrent leurs pipes et reprirent leur conversation alors que Petit loup qui chante passait de l'un à l'autre. Fatigué par cette animation, il se lova dans les jambes de son père et s'endormit.

- Quels sont vos projets Hubert ?

- Je vais laisser une journée de repos aux hommes et aux chevaux. Nous partirons au matin de la sainte Germaine, à Montréal où mon commandant doit commencer à s'impatienter. Souhaitez-vous garder les chevaux anglais ?

- Non, merci Hubert. Avec les chevaux il faut du foin, de l'avoine, des chariots, des attelages et des charretiers. Nous n'avons rien de tout cela au village. Je vais vous accompagner à Montréal pour remettre deux officiers prisonniers, le colonel Crowley et le major Ducan, au Commandant de la garnison. Par ailleurs, le Conseil des Anciens a décidé que la tribu quitterait ce territoire avant l'hiver pour échapper à l'offensive prochaine ; il me faut demander au commandant de Montfort des moyens de transport pour procéder à l'exode de mille Hurons. Nous envisageons de nous installer à une quarantaine de lieues au nord du Saint Laurent.

Ayant entendu les paroles de son époux, Chante avec le vent déclara qu'elle l'accompagnerait avec son fils afin de le présenter à Marie Lafranchise et au père Mayenson. Devant l'attitude déterminée de son épouse, Loup blanc ne put que s'incliner.

L'infirmerie

Les hommes quittèrent le tipi et se dirigèrent vers la chapelle transformée en hôpital. À l'intérieur, les blessés étaient étendus sur des claies recouvertes de peaux de caribou. Aidés de Lys blanc et de Tête qui rêve, Frère Constantin et Corbeau bleu leur prodiguaient des soins.

- Charles, puisque vous descendez à Montréal, je vais vous remettre la liste des médicaments dont nous avons besoin.

- Établissez maintenant l'état de ce qui vous est nécessaire, je vous ferai livrer dans trois jours.

Frère Constantin remit sa liste à Loup blanc qui ajouta un mot à l'attention du père Mayenson, puis il appela Élan téméraire et Plume d'aigle :

- Prenez un canoë et rejoignez le magasin du père Mayenson. Remettez-lui ce papier en disant que c'est urgent. Dès qu'il vous aura remis les produits, portez-les au Frère Constantin. Bonne route mes frères.

Après avoir rendu visite aux blessés, Loup blanc et la Hachette allèrent saluer les soldats et les miliciens.

- Alors monsieur Lenormand, vous nous quittez aussi ?

- Oui Chevalier, nous rentrons avec les soldats. Je vous laisse nos quatre blessés intransportables.

- Soyez sans crainte, Frère Constantin est un bon infirmier. Nous ferons route avec vous mais encore convient-il de prévenir le bac pour traverser le fleuve. Voulez-vous que nous envoyions l'un de vos miliciens pour faire ces préparatifs ?

- C'est une bonne idée, je vous propose Levanneur.

- D'accord, il partira demain à l'aube dans un canoë que conduiront deux Hurons. Avec vingt quatre heures d'avance, il doit pouvoir organiser notre accueil.

Loup blanc demanda à Coyote hardi et à Chien batailleur de se tenir prêts dès le lever du soleil, pour embarquer le trappeur et le conduire à Montréal, puis de rentrer ensuite au village.

Le lendemain, soldats et miliciens remirent de l'ordre dans leurs équipements. Aidé de Grillon chantant, Main de feu martelait quelques fers pour les chevaux anglais. Le détachement préparait son retour.

Sainte Germaine

Tandis que la fraîcheur de la nuit s'estompait sous la caresse des premiers rayons de l'astre du jour, le convoi s'était formé. Les chariots étaient attelés et les chevaux capturés attachés derrière. Les miliciens plaisantaient en fumant leurs pipes. Encadrés par deux soldats en armes, les prisonniers anglais affichaient leur impatience de quitter ce village où la haine de leurs habits rouges et le goût du scalp des Hurons les inquiétaient.

La Hachette, son filleul dans les bras, s'installa en compagnie de Chante avec le vent suivie de Loup, dans le premier chariot. Quant à Loup blanc, il avait emprunté l'une des montures anglaises pour faire le voyage en cavalier. Accompagnés de Frère Constantin et des chamans, les chefs vinrent saluer les guerriers blancs qui avaient si vaillamment contribué à la victoire remportée sur les Vestes rouges.

À la tombée du jour, le détachement arriva en vue de Montréal. Levanneur avait bien fait les choses : éclairés par des fanaux, le bac et un chaland attendaient les vainqueurs du Royal Riffle Régiment et du fort Saint John. L'embarquement se fit dans la bonne humeur et une demi-heure plus tard, le convoi touchait l'appontement de la ville. Parvenu devant le comptoir du père Mayenson, il marqua une pose. Les miliciens se séparèrent et partirent rejoindre leur famille ou leur campe. La Hachette, Chante avec le vent, Petit loup qui chante et Loup abandonnèrent le chariot, Loup blanc mit pied à terre en remettant ses rênes au sergent Dumontel pour saluer le lieutenant.

- Hubert, je vous confie mes prisonniers. Veuillez prévenir le commandant de Montfort, je lui rendrai visite demain. La bonne nuit à vous.

Le convoi poursuivit sa route en direction de la citadelle. Sorti de son bazar et ignorant les hommes, le père Mayenson se dirigea vers Chante avec le vent.

- Ah ! ma belle huronne, comme c'est gentil à toi de venir saluer ce vieux bougre de boutiquier. Mais... t'es venue sans ton papoose ?

Non loin de là et sortant de l'obscurité en tenant l'enfant dans ses bras, le métis nargua son vieil ami :

- *Le bonjour à toi Vieux baribal... si tu veux voir le petiot, il faut t'adresser à son parrain.*
- *De quoi ? ... c'est-y pas vrai que ce grand benêt serait le parrain du fils d'une princesse...*

Coupant court à ce rituel de chamailleries, Chante avec le vent prit l'enfant dans ses bras et le tendit au vieux bonhomme :

- *Tenez père Mayenson, je vous présente Petit loup qui chante.*

Surpris et émerveillé à la fois devant ce bout d'homme qui gazouillait en lui tirant les poils de barbe, le boutiquier était en extase.

- *Mille caribous ! mais vous l'avez tricoté ce trésor.*
- *Eh oui ! Monsieur Mayenson, ma femme est une artiste.*
- *Bonsoir Chevalier, heureux de vous revoir chez nous.*
- *Merci. Pouvez-vous nous loger pour la nuit ?*
- *Assurément, j'ai une chambre pour vous.*
- *Ben ! et moi ? s'écria la Hachette. J'vas pas encore dormir à la belle étoile.*
- *Toi, tu dormiras dans la remise.*

Pendant que Mayenson faisait préparer un repas, chacun s'installa. La soirée fut joyeuse autour des sourires du gamin que se disputaient les deux compères.

Chapitre XXI

L'exode

Les Trois Outardes

Le lendemain matin, ils quittèrent le bazar pour rendre visite à Marie Lafranchise. La Hachette poussa la porte des Trois Outardes en criant :

- Aubergiste ! à boire et à manger pour des loups affamés.

Surprise dans son ménage, Fleur des neiges lâcha son balai pour se précipiter dans les bras de Chante avec le vent. Un bruit de pas précipités résonna dans l'escalier. Vêtue d'une robe aussi bleue qu'un ciel sans nuage, Marie se précipita sur la Hachette qui portait Petit loup qui chante.

- Donne-moi cet enfant espèce de mal dégourdi, de plus tu empestes comme un putois. T'as pas honte ?

- Mais... répliqua tout penaud le métis, j'suis l'parrain de ce papoose, espèce d'outarde mal lunée.

Loup blanc éclata d'un franc rire de gaieté. Depuis son arrivée en ville, il avait retrouvé les dialogues hauts en couleur de ses amis canadiens. Puis il alla embrasser l'aubergiste.

- Bonjour ma chère Marie, je suis heureux de vous présenter mon fils. Loup se frottait contre les jambes de Charles. Oui, toi aussi mon loup, tu fais partie de la famille dit-il en posant la main sur la tête du fauve. N'ayez crainte Marie ajouta t-il en voyant la jeune femme tenir l'enfant à bonne hauteur, cet animal est le gardien de mon fils. Je vous confie ma femme et mon fils, j'ai rendez-vous au fort. Je serai de retour ce soir pour le dîner, vous nous réservez une chambre pour la nuit.

Compte rendu

La cloche de la citadelle sonnait les neuf coups de la matinée lorsque Charles se fit annoncer au commandant de Montfort.

- Heureux de vous retrouver en si bonne forme Charles.

- Le plaisir est partagé Commandant.

- Installons-nous. Je suis impatient d'entendre comment vous avez vaincu le Royal Rifle Régiment.

- Sachez Commandant que, sans l'aide de vos hommes et du lieutenant de Folembay, notre victoire n'aurait pu être aussi complète. Et Charles commença son récit.

Les douze coups de midi résonnaient dans la cour lorsque de Montfort fit prévenir le lieutenant de Folembay de le rejoindre au mess pour partager leur repas. La conversation s'engagea sur les nouvelles venues de France où la situation des armées de Louis le quinzième n'était pas plus brillante que celle des troupes du marquis de Montcalm. Le gouvernement du royaume n'envisageait pas de consacrer un effort militaire et financier

suffisant pour combattre l'Anglais, son ennemi héréditaire, de plus sa diplomatie faisait des choix d'alliances malheureux !

- *Malgré votre victoire sur le régiment de Sir Crowley, vous vous doutez bien Charles, que les Anglais de la Nouvelle Angleterre ne vont pas en rester là. Chaque semaine qui passe voit le nombre de leurs vaisseaux de guerre s'accroître dans les eaux du Saint Laurent, amenant toujours plus de soldats. Le printemps de 1759 sera celui d'un affrontement général de nos forces avec leurs armées d'invasion. L'une d'entre elles, accompagnée par ces rapaces d'Iroquois, viendra du Sud et ravagera le territoire des Hurons. Quand comptez-vous quitter le village des Loups ?*

- *La décision de principe en a été prise par le Conseil de la tribu, mais la date n'a pas encore été arrêtée. Nous n'aurons aucune difficulté à descendre nos blessés et nos bagages par la rivière jusqu'à Montréal, mais ensuite nous devons tracer la piste pour remonter à quarante lieues au Nord. Pourriez-vous nous prêter quelques chariots avec leur équipage pour conduire la tribu jusqu'à ses nouveaux territoires de chasse ?*

- *À partir du 30 juin et pour une vingtaine de jours, je mettrai une quinzaine de chariots à votre disposition. Il va sans dire que vous pouvez disposer à votre guise des chevaux anglais capturés au fort Saint John. Cela vous convient-il ?*

- *C'est parfait, cet appoint soulagera le portage des squaws. Avec votre permission, j'emprunterai demain une monture anglaise pour rentrer au village et préparer notre « dérangement ».*

- *En ce qui concerne votre passage par Montréal, il est évident qu'on ne peut regrouper votre millier de Hurons dans la ville avant que vous poursuiviez votre exode vers le nord. Je vous propose notre champ de manœuvre sur la rive gauche du Saint Laurent, comme base de transit. Le bac sera réquisitionné pour permettre la traversée des éléments de votre tribu au fur et à mesure qu'ils se présenteront à l'embarcadère.*

- *Merci Commandant, je chargerai la Hachette de l'accueil et de l'installation provisoire des Hurons sur le champ de manœuvre.*

Seize heures sonnaient à la cloche du fort quand Charles prit congé de ses amis pour se diriger vers le quartier des fondeurs où se trouvait la forge à l'enseigne de "Vulcain".

- *Le bonjour à vous, maître Lefort.*

- *Quel plaisir Chevalier ! Merci de me faire l'honneur de votre visite, savez-vous que toute la ville vante vos prouesses guerrières ?*

- *Les louanges sont à distribuer aux 360 braves, Canadiens, Hurons et Soldats qui ont participé à ce combat. Votre apprenti forgeron a, lui aussi, contribué à la déroute des Vestes rouges. Je tenais à vous remercier de l'avoir si bien initié à votre art.*

- *Mon mérite n'est pas si grand Chevalier, je n'ai jamais eu d'élève aussi doué que cet emplumé de Sauvage.*

La soirée aux Trois Outardes

Après avoir trinqué d'une bolée de cidre, Charles regagna les Trois Outardes en longeant la zone portuaire animée par le chargement d'un navire de commerce. Ce spectacle lui rappelait son séjour dans le port de La Rochelle, deux ans plus tôt, alors qu'il s'apprêtait à embarquer sur le « Chariot Royal » pour rejoindre la Nouvelle France.

Lorsqu'il pénétra dans l'auberge, dame Marie tenait Petit loup qui chante dans ses bras en lui chantonnant une comptine picarde à laquelle l'enfant répondait par un joyeux babillage.

- *Bonne journée Chevalier ? interrogea-t-elle. Je suis ravie de faire plus ample connaissance avec votre fils, Chante avec le vent a bien voulu me le confier un moment. J'espère que vous n'en prendrez pas ombrage ?*

- *Oui ! ce fut une bonne journée. Non ! je ne suis pas contrarié de voir mon fils dans vos bras. Mais si je puis vous donner un conseil, c'est de vous trouver un mari, car j'ai le sentiment que vous feriez une excellente maman.*

- *Vous parlez d'or Chevalier. Je pensais en avoir trouvé un, mais un beau jour cette espérance s'est envolée du côté du lac Champlain !... Voyant l'embarras de Charles ne trouvant rien à répondre, la belle aubergiste lui proposa de se rendre à la cuisine où Fleur des neiges enseignait quelques recettes françaises à Chante avec le vent.*

Un concert de voix bruyantes s'éleva dans la salle, annonçant l'arrivée de nouveaux clients. C'était la Hachette en compagnie de Levanneur et du père Mayenson. Voyant Marie pouponner Petit loup qui chante, le métis s'exclama :

- *Quel est le malfaisant qui t'a permis de prendre mon filleul dans ton giron ?*

- *Malfaisant toi-même espèce de malappris. Ne t'approche pas parrain indigne, va d'abord laver tes pattes d'ours et ton museau de renard avant de toucher cet enfant.*

Penaud, le trappeur s'exécuta sous les rires de Charles et de quelques habitués des lieux qui ne manquèrent pas d'ajouter un commentaire de taquinerie à cette chicane coutumière.

Le repas pris en commun fut joyeux, Chante avec le vent était fier d'avoir réussi une excellente omelette aux champignons sur laquelle le vieux Mayenson ne tarissait pas d'éloges.

- *J'aurai plaisir à vous voir dans mon comptoir Princesse, mais vos talents de cuisinière me font changer d'avis. Si vous restiez, je viendrais tous les jours prendre ici mes soupers.*

- *Alors considérez-vous comme client attitré de l'auberge père Mayenson. Ma femme et mon fils vont rester à Montréal jusqu'au passage vers le 30 juin, de la tribu qui va opérer son exode vers le Nord. Devant la pression des Anglais, nous quittons nos territoires de chasse pour nous installer dans un nouveau village avant l'hiver.*

- *Dites-moi Chevalier, vous seriez peut-être intéressé par un chariot et son attelage ? Je l'ai acheté hier à la veuve d'un paysan.*

- *Je suis preneur, cela fera l'affaire de Main de feu, notre forgeron, pour transporter son matériel. Je le prendrai demain pour le conduire au village.*

- *Il se fait tard, intervint Marie. Je vais coucher l'enfant dans le berceau installé dans votre chambre.*

Pendant que les hommes fumaient leur pipe en bavardant autour de la cheminée, Chante avec le vent et Fleur des neiges s'isolèrent dans la cuisine pour partager quelques secrets de femmes.

Conseil tribal

Tôt le lendemain, Charles se présenta au fort pour s'équiper d'une monture. C'est en cavalier qu'il rejoignit le magasin de Mayenson où se trouvaient déjà la Hachette et le chariot attelé.

- *Louis, je retourne au village et je te confie la garde de ma famille. Lorsque la tribu arrivera sur la rive sud, veille à ce que le bac en assure la traversée et conduis-la au champ de manœuvre. Je t'enverrai mes frères pour t'aider.*

- *T'n'inquiètes pas mon Picard, j'en fais mon affaire.*

Charles traversa le Saint Laurent. Puis, sa monture attachée à l'arrière du chariot acheté au père Mayenson et tiré par un solide ardennais, il franchit les quatre lieues d'une

seule traite. Dès son arrivée au village, il informa Nuage noir des dispositions convenues avec le Commandant de la garnison. Le sachem décida de convoquer un Conseil de tribu pour le lendemain.

Rassemblés sur la place des totems où les emblèmes des Lynx et des Aigles étaient venus se dresser à côté de celui des Loups, les chefs, les chamans et les anciens de la tribu huronne attendaient la parole de Loup blanc.

- Je vous salue mes Frères. J'ai parlé avec le chef des Vestes bleues pour préparer notre voyage vers les territoires du Nord. Nous devons partir maintenant afin de nous installer et chasser avant l'hiver. Notre victoire sur les Vestes rouges ne doit pas nous endormir, car ils reviendront encore plus nombreux au prochain printemps et ils auront appris à se méfier de nos pièges. Si nous voulons sauver la tribu des Hurons, il faut quitter ce village. Les soldats de France nous aideront avec leurs chariots pour tracer la piste. Nous avons rendez-vous avec eux de l'autre côté du grand fleuve dans douze soleils, déclara Loup blanc.

Corbeau bleu prit la parole :

- Frères Hurons, sur cette terre reposent les ossements de nos ancêtres. Mon père et le père de mon père sont nés et morts ici. Manitou serait fâché de nous voir quitter le territoire qu'il nous a confié. Loup blanc est un grand chef de guerre, mais c'est aussi un visage pâle qui n'a pas la mémoire des Hurons...

Interrompant le chaman, Main de feu se leva d'un bond :

- Corbeau bleu parle avec son cœur, mais sa tête est troublée. J'ai entendu Loup blanc dire des mots de sagesse ; il n'est pas seulement le meilleur des guerriers parmi les Hurons, il est notre frère de sang et il nous conseille pour continuer à faire vivre la tribu. Il veut nous conduire hors de la guerre que se livrent les Visages pâles pour que nos enfants puissent grandir en paix. Frères Hurons, écoutez ce qu'il dit et partons sans attendre. Main de feu a parlé avec sa tête.

Nuage noir s'adressa au groupe des Anciens :

- Touche les nuages, toi qui es le plus ancien de nos clans, veux-tu nous donner ton avis ?

L'Ancien déplia sa grande carcasse osseuse et d'une voix encore puissante, commença à parler lentement :

- Mes Frères, il y a longtemps, j'ai fait un rêve qui me revient en mémoire : « Un grand Loup blanc marchait en direction de l'étoile du Nord ; il était suivi d'un loup et d'un lynx alors que dans le ciel, un aigle les accompagnait. Ils marchèrent longtemps puis, un jour, leur chemin s'arrêta au bord d'un lac entouré de forêts. » Je comprends aujourd'hui que le Grand Esprit m'a transmis un message et je dis qu'il nous faut partir. Si Manitou nous a envoyé Loup blanc, cela signifie qu'il se charge de veiller à notre place sur les âmes et la terre de nos ancêtres. J'ai dit.

Durant un long moment, les palabres s'échangèrent puis Nuage noir et Fumée qui danse se levèrent, plantant leur lance de guerre dans le sol, à leurs pieds.

- Mes Frères, remercions Touche les nuages de nous avoir donné le message de Manitou. Nous avons perdu trop de guerriers, de femmes et d'enfants en défendant ce territoire de chasse. Au printemps, l'ennemi sera nombreux et notre tribu n'est pas en mesure de lui résister. Demain nous suivrons Loup blanc sur la piste d'un nouveau territoire, déclara Nuage noir approuvé par le sachem des Aigles.

Déménagement

Le lendemain commença le démontage des tipis, les canoës transportèrent des charges et les premières familles sur la rive du grand fleuve.

Loup blanc avait confié le chariot à Main de feu afin d'y charger l'outillage de la forge et l'arsenal de la réserve ainsi que ses bagages et ceux de Frère Constantin pour rejoindre le bac par la piste. Il avait expliqué les phases de l'exode à ses compagnons d'hétairie, en leur fixant des missions de coordination aux points critiques. C'est ainsi qu'Élan téméraire et Plume d'aigle assuraient le regroupement de la tribu au fur et à mesure de l'arrivée des familles sur l'aire d'embarquement du bac. Coyote hardi et Chien batailleur se tenaient sur l'autre rive afin de guider les arrivants vers le lieu de regroupement. Castor ombrageux et Renard astucieux conseillés par la Hachette, ordonnaient l'aménagement du camp de transit.

De leur côté, Nuage noir et Fumée qui danse planifiaient les départs et les rotations de canoës. Les tipis se démontaient, les derniers chasseurs rentraient, les totems étaient chargés, une noria d'embarcations faisait l'aller et retour jusqu'à Montréal. Il fallut cinq jours pour déménager le village et transporter le millier de Hurons sur les rives du Saint Laurent où le bac assurait leur traversée.

Dans la matinée de la saint Prosper, le dernier canoë ayant embarqué Corbeau bleu qui peinait à quitter sa terre, Loup blanc enfourcha sa monture pour rejoindre la tribu et commencer son exode vers le nord. Dans la grande clairière où avait vécu le clan des Loups, la nature allait reprendre ses droits.

Coup de blues

Ayant rejoint le grand fleuve en une paire d'heures à une allure de galop, puis traversé par le bac, Loup blanc passa la nuit à l'auberge des Trois Outardes. Le lendemain, il gagna le campement huron en compagnie de Chante avec le vent, son fils et Loup.

Aidé par quelques trappeurs, la Hachette s'assurait que la traversée du Saint Laurent par la tribu s'effectuait sans problème, les Hurons étaient maintenant regroupés sur le terrain des militaires. Toutefois, saluant les familles et les guerriers rencontrés, Loup blanc constata que leur moral était au plus bas. En dépit du zèle dont ils faisaient preuve pour s'installer sur l'aire de manœuvre, les villageois étaient en proie au chagrin. Ils s'occupaient sans gaieté, les enfants jouaient, mais la joie était absente de leurs jeux. Les jeunes squaws allaient par groupe chercher de l'eau et les femmes préparaient les repas communs sans leurs rires habituels. Les guerriers continuaient à se réunir de façon impromptue, mais la fougue virile avait disparu. Aujourd'hui tout paraissait différent. La grande roue de la vie tribale paraissait ralentie, beaucoup se demandaient si elle continuerait à tourner. La cohésion de la tribu était en jeu, ses membres pouvaient s'éparpiller comme des fétus de paille soulevés par un vent d'orage.

Alors que Chante avec le vent rejoignait le tipi de Lys blanc et de Tête qui rêve, Loup blanc se présenta dans celui de Nuage noir où se trouvaient réunis Fumée qui danse, Corbeau bleu, Frère Constantin et Touche les nuages.

- Je salue le Conseil. Je viens de traverser le village, j'ai vu que les Hurons ont le cœur lourd.

- C'est vrai Loup blanc, beaucoup sont tristes d'avoir perdu un mari, un père, un fils, un frère. Cinq de nos blessés sont morts au cours du voyage. Frère Constantin a placé les autres au dispensaire de sa mission, répondit Nuage noir.

- Tous ont le cœur lourd d'avoir quitté le territoire de leurs ancêtres et ici n'est pas un territoire de chasse, ajouta Corbeau bleu.

- *Tu le sais Corbeau bleu, la vie est comme la surface d'un lac sur laquelle on jette une pierre. Aujourd'hui nous devons attendre que les rides se dispersent pour que les Hurons puissent de nouveau voir le reflet du ciel dans l'eau.*

- *Oui Loup blanc, cela est. Combien de temps devons-nous attendre sur la terre des soldats ?*

- *Nous quitterons ce camp dans trois soleils avec les chariots des soldats. Nous marcherons pour rejoindre le territoire du Nord. Je tracerai la piste avec les éclaireurs de Renard astucieux et mes compagnons afin de faciliter la progression et préparer les étapes de la tribu. En attendant, il faut réchauffer le cœur des gens de ce village pour ne pas laisser le découragement s'installer.*

- *Tu as raison mon Frère, nous donnerons une fête demain soir au cours de laquelle, pour rassurer les Hurons sur leur avenir, Renard astucieux nous dira comment est le territoire qu'il a reconnu. Peux-tu inviter le chef des Vestes bleues et tes amis blancs à partager notre repas ?*

- *Je te remercie pour cette attention, Sachem des Hurons, ils seront enchantés de venir te saluer.*

Veillée de départ

Le soir de la sainte Irénée, des feux furent allumés au centre du campement où avaient été dressés les totems de la tribu et des peaux de caribou étendues pour le confort des invités.

Loup blanc avait fait livrer par Mayenson, des sacs de farine et de maïs, et la Hachette avait battu le rappel de ses amis trappeurs pour ravitailler le village en venaison. Les femmes de la tribu furent alors en mesure de préparer un festin pour honorer les hôtes et réchauffer les cœurs déprimés. Profitant de l'occasion pour faire connaître aux notables de Montréal les guerriers qui avaient vaincu les Anglais, Charles avait invité le Bourgmestre, le commandant de la garnison, le père Boisrobert, le lieutenant de Folembay avec le sergent Dumontel et le caporal Hyacinthe, Mayenson et Lenormand. Dame Marie et Fleur des neiges étaient les invitées de Chante avec le vent.

Entouré de Fumée qui danse, Corbeau bleu, Touche les nuages, Frère Constantin, la Hachette et Loup blanc, Nuage noir qui avait revêtu ses atours de sachem, accueillit les invités. Ils arrivaient entre une haie de guerriers portant leurs peintures de guerre. Les tambours résonnaient, réveillant l'ardeur de la tribu ; un groupe de danseurs emplumés et peints, ouvrit les festivités en rendant hommage à la lune et aux étoiles qui venaient surprendre le secret de cette nuit. Lorsque la danse prit fin, Nuage noir s'adressa aux Hurons rassemblés autour des feux :

- *Mes Frères, nous venons de vivre des jours difficiles, beaucoup des nôtres nous ont quittés. Nos cœurs sont tristes mais la tribu doit continuer à vivre pour offrir de nouveaux soleils à ses enfants. Dans trois jours nous partirons rejoindre une terre nouvelle, Renard astucieux l'a visitée, il va nous en parler.*

- *Je salue l'Assemblée. Au printemps de l'an dernier, Loup blanc m'a chargé de trouver un territoire de chasse à plusieurs jours au-delà du grand fleuve. Avec Pied léger, Qui bondit et Arc-en-ciel, nous avons pris la piste et marché dans une région inconnue en suivant l'étoile du Nord et en chassant. Le dixième jour, nous sommes arrivés au bord d'un grand lac bordé de collines boisées et d'une plaine dans laquelle on peut installer le village. Les forêts proches nous donneront les perches pour construire de nouveaux tipis. Nous sommes restés là une lune entière et nous n'avons observé aucune trace d'occupation et de fréquentation par d'autres tribus. Pour nous en assurer, nous avons marché vers le soleil*

levant. Après plusieurs jours, nous avons rencontré des chasseurs algonquins qui nous ont conduits à leur sachem. Nous avons exposé la raison de notre présence, les Algonquins nous ont affirmé que la terre du Mont qui tremble autour du lac des wapitis, n'était pas leur territoire de chasse et que notre tribu pouvait s'y installer.

Cette terre nouvelle est belle. Dans le ciel et sur le lac, nous avons vu beaucoup d'oiseaux, les wapitis viennent boire sur ses rives. Là-bas notre tribu retrouvera la paix et la sérénité. J'ai dit ce que nous avons vu, conclut Renard astucieux. Loup blanc se leva pour prendre la parole :

- Mes Frères, ayons une pensée pour ceux qui sont partis au paradis des grandes chasses pour permettre aux Hurons de continuer à vivre. Ils auraient aimé être ici aujourd'hui pour conduire la tribu vers un nouveau destin, leur esprit est avec nous. Soyons joyeux de les accueillir et de faire l'exode dans l'espérance de jours meilleurs pour nos enfants. Avec moi, remerciez les chefs blancs de la grande ville, ils sont venus ce soir proposer leur aide et demander notre alliance pour affronter les moments difficiles que traverse le pays canadien.

Des cris d'approbation éclatèrent parmi les guerriers et les femmes tapèrent dans leurs mains pour signifier leur adhésion. Après la traduction du discours par Frère Constantin, le Bourgmestre, le commandant de Montfort et le père Boisrobert se levèrent pour saluer la foule des villageois dont l'enthousiasme redoubla. Une fois le repas partagé et les salutations faites, la nuit était déjà bien avancée quand Charles raccompagna les invités à leurs montures. Dans la tribu, l'ambiance était telle que la veillée se poursuivit jusqu'à l'aube ; les Hurons avaient retrouvé leur joie de vivre.

L'exode

Le matin de la saint Martial, conduit par le sergent Dumontel, un convoi d'une quinzaine de chariots d'intendance pénétra dans l'allée centrale du campement des Hurons. Assis à côté de leurs tipis démontés, les villageois attendaient le signal du départ. La Hachette avait décidé de demeurer à Montréal le temps de préparer son attelage de chiens, il faisait ses adieux et promettait de rejoindre la tribu avec son traîneau dès que la première neige ferait son apparition.

Loup blanc et Nuage noir avaient préparé le plan d'embarquement des charges : vivres, armements, poudres, balles, outils, totems, canoës, peaux, puis vieillards et malades seraient transportés dans les chariots des soldats ; les autres charges familiales seraient portées sur des travois constitués le plus souvent par les perches entrecroisées des tipis.

Le soleil s'élançait dans l'azur quand le convoi se mit en route vers le nord, cheminant dans les traces laissées par les éclaireurs de Renard astucieux. Un groupe de guerriers avançait devant les chariots, suivi en désordre par les femmes, enfants, vieillards, chiens, bagages et quelques centaines de tipis portés. D'autres groupes de guerriers disparaissaient et revenaient des horizons où ils s'étaient rendus pour surveiller l'axe le long duquel nomadisait la tribu. Les femmes et les plus âgés des enfants tractaient les travois alors que les jeunes enfants voyageaient sur le dos des énormes chiens indien. Les nourrissons étaient installés dans des berceaux attachés au dos de leurs mères.

Chante avec le vent, le corps incliné vers l'avant et portant sur son dos le harnais dans lequel Petit loup qui chante babillait sans souci, progressait avec Lys blanc et Tête qui rêve tractant alternativement le tipi familial. Frère Constantin cheminait avec Nuage noir et Corbeau bleu suivant le chariot de Main de feu en queue du convoi des soldats dont les attelages imposaient l'allure. Loup blanc, qui avait conservé sa monture pour faciliter la liaison avec le convoi, avait pris la tête des éclaireurs, suivi de Loup et de ses compagnons.

Le premier soir, la tribu qui s'étirait sur un bon quart de lieue, fit halte dans une clairière où zigzaguait un ruisseau. Les feux furent allumés, quelques tipis dressés pour les blessés, mais la majorité des Hurons préféra passer la nuit à la belle étoile. Le lendemain, la progression étant relativement lente, Loup blanc décida de faire largement devancer le convoi par une équipe de reconnaissance chargée de préparer l'accueil et l'installation de la tribu sur le site de son futur village du Mont qui tremble. À partir d'un dessin de la topographie du lieu tracé sur le sol par Renard astucieux, il fixa les emplacements des totems, du tipi du sachem, du tipi médecine, de l'église, de la forge et la répartition des clans familiaux. Il tenait à ce que les bords immédiats du lac soient laissés libres pour les canoës et les séchoirs à poissons, et qu'une allée centrale partage le village. Un peu d'ordre dans la disposition des tipis faciliterait ainsi les communications entre les trois clans désormais fondus en un seul village.

L'orignal

Chaque matin, les éclaireurs de Loup blanc devançaient le départ du convoi pour tracer la piste sur les traces de l'équipe de reconnaissance menée par Renard astucieux. Leur avance assurait la préparation de l'étape du soir, à cinq ou six lieues de là. L'allure des attelages permettait à la tribu de rester groupée derrière les chariots, les guerriers qui fermaient la marche ramenaient les traîneurs dans ses rangs.

Pendant la progression dans la forêt sans limite qui s'étend au nord du Saint Laurent, les guerriers chassaient et les femmes sans charge ramassaient des baies, des champignons et des racines pour préparer la sagamité du soir. Devançant d'une lieue le convoi avec Élan téméraire, Plume d'aigle et Chien batailleur afin de tracer la meilleure piste pour les chariots, Loup blanc vit soudainement Loup se lancer en grognant dans un bosquet de bouleaux. Abandonnant sa monture, il le suivit accompagné par Élan téméraire.

Tel un monstre de préhistoire, un orignal faisait front, prêt à livrer bataille à ce loup qui osait troubler son repos. Faisant près d'une toise au garrot, les pattes fermement plantées au sol, le cou tendu, les naseaux grands ouverts et les oreilles aplaties, ce géant de la forêt aux puissantes ramures et à la crinière noire refusait de fuir. Il restait immobile au milieu de son bosquet et défiait le carnassier. À l'arrêt, l'élan est particulièrement dangereux, capable de tuer son adversaire d'un seul coup de sabot ou de l'écarter d'une ruade si l'attaque vient par derrière. Lorsqu'une meute de loups chasse l'orignal, elle l'attaque pendant qu'il court, l'encerclant pour mordre ses flancs et ses pattes postérieures, harcelant sa proie jusqu'à ce qu'elle perde l'équilibre. C'est alors l'hallali, déchiqueté par les mâchoires rageuses de la meute, le cervidé s'écroule et expire égorgé. Le festin commence, mais un loup seul n'a aucune chance d'être invité !

Tournant autour de l'orignal, Loup cherchait à le faire dévaler. Faisant mine de l'attaquer de front, il se précipitait sur lui, mais faisait prestement demi-tour au dernier moment pour éviter le coup de sabot. En dépit des assauts, la bête ne fuyait pas, elle trébuchait sur place, prête à charger. Reconnaisant son impuissance, Loup se plaça à quelques pas devant sa proie qui, furieuse d'avoir été dérangée, continuait à s'ébrouer et à frapper le sol de ses sabots. Spectateurs de la scène, Loup blanc et Élan téméraire mirent fin, par deux coups de fusil, au destin de l'herbivore. Ce soir, la tribu aurait de la viande fraîche au menu.

L'arrivée

Dans l'après-midi de la Sainte Mariette, averti par Renard astucieux que le site reconnu pour implanter le nouveau village n'était plus qu'à une demi-lieue, Loup blanc fit arrêter le convoi pour la halte journalière.

Laissant la tribu s'installer sur sa dernière halte, Nuage noir, Loup solitaire, Corbeau bleu et Frère Constantin emmenés par Loup blanc, firent une reconnaissance du site pour décider de la répartition des zones d'installation entre chaque clan. Une fois le plan arrêté par le Conseil, Loup blanc et les éclaireurs de Renard astucieux conduisirent les chefs de famille sur le lieu qui leur était réservé ; ils le marquèrent de leur lance fichée en terre.

Les chariots furent amenés en colonne sur l'axe que Loup blanc destinait à être l'allée centrale du village, les totems installés au centre de la place prévue pour les cérémonies de la tribu, la croix placée là où serait construite la chapelle et le chariot du forgeron arrêté à l'emplacement où se situerait la forge. Installé en bordure de la place, le tipi du sachem Nuage noir serait naturellement en haut du village et le tipi médecine en retrait afin de disposer du calme propice aux méditations de Corbeau bleu. En qualité de chef de guerre de la tribu, Loup blanc s'était réservé un espace surplombant le lac, en lisière de forêt, où il comptait installer sa famille et ses compagnons d'hétairie. Les ordres étant donnés, la dernière soirée de transhumance de la tribu se déroula dans la joie.

Le lendemain, sous la direction de leurs guides, les familles prirent possession de leur nouvelle terre, s'extasiant sur la beauté du site qui surplombait le lac. Les chariots furent déchargés, les tipis dressés, les canoës mis à l'eau, les feux allumés et les séchoirs montés pour boucaner les premières viandes de chasse. Une nouvelle ardeur enfiévrant le sang des Hurons ! Haut dans le ciel, un aigle tournoyait, dans le lointain retentissait l'appel d'un loup auquel le cri perçant d'un lynx répondait. Le rêve de Touche les nuages devenait réalité.

Chapitre XXII

Le Mont Tremblant**Retour au XXI^e siècle : le réveil**

Ce mois de septembre alternait ses jours clairs et chauds avec les jours de pluie. La fraîcheur de l'air et des nuits rappelait que l'automne se chargeait des regrets de ce qui s'en allait.

Dans le village des Loups, lové en demi-cercle face au lac des wapitis, au matin du huitième jour de l'attaque du carcajou dont il avait été victime, Pierre de Blanchefort émergeait lentement de son rêve. La lumière du passé qui avait éclairé le souvenir d'un temps de son lignage, quittait peu à peu son esprit.

- Qui suis-je ? se demanda-t-il.

- Tu es la mémoire de celui en qui repose l'héritage du clan, lui murmura une voix d'outre monde.

- Je suis quelqu'un qui ne s'attendait pas à découvrir la puissance des esprits, pensa-t-il.

Les dernières images de l'aventure canadienne de son ancêtre Charles de Blanchefort, s'estompèrent de son champ de vision ; s'échappant de son esprit, elles laissèrent place aux images du présent.

Le feu de la cabane médecine de François, le chaman des Loups, s'était réduit à quelques braises et les sons du dehors retrouvaient une résonance de vie. Pierre glissa du monde des rêves pour franchir le seuil de la conscience. Un visage se penchait sur lui, c'était celui de François qui prononçait des paroles apaisantes d'éveil au temps présent. Il se redressa de sa couche en frissonnant, couvert de sueur, avec l'impression que l'écho des voix du passé continuait à résonner en lui.

- J'ai fait un rêve, dit-il.

- Quel genre de rêve ? lui demanda François.

- Je ne sais pas. J'étais en guerre, mais ce n'était pas moi. C'était l'aïeul, Charles de Blanchefort, le Loup blanc des Hurons.

- Alors tu as fait un rêve d'Histoire, lui dit François en essuyant délicatement les onguents qui enduisaient les épaules et le dos de son patient. Les traces de griffes de la maudite bête avaient disparu.

- Il est curieux que de telles pensées viennent à mon esprit sans y avoir été invitées !

- Non, c'est l'esprit de ton ancêtre qui a voulu te dire où il a conduit ton nom.

- Mais ce passé est mort, il ne sert à rien de le réveiller avec mes rêves.

- Tant que tu vis, le passé de ton lignage continue à vivre, c'est le cycle de l'éternité. Tu as reçu le don de faire revivre le passé de tes ancêtres avec la lumière de ton esprit, il faudra t'y habituer. Ta famille et tes amis ont prévenu qu'ils arriveront cet après-midi, tu pourras leur conter l'histoire de Loup blanc. Tu peux faire toilette dans ce baquet d'eau chaude, tes vêtements sont posés là, mais ta chemise était trop déchirée pour pouvoir être réparée. Perle de lune l'a remplacée par cette veste en peau de daim peinte aux couleurs du clan. Prépare-toi maintenant.

François laissa Pierre à ses ablutions. Heureux de délasser son corps endolori par ces jours d'inactivité, le jeune homme s'installa dans le baquet, se savonnant vigoureusement en faisant naître une enveloppe de mousse blanche autour de lui. Alors qu'il se prélassait dans l'eau chaude, la porte de la cabane s'ouvrit et un rire clair éclata. C'était Perle de lune qui s'introduisait sans façon dans le sauna improvisé.

- Bonjour Ours blanc, tu t'habilles de mousse maintenant ? Tu me parais en pleine forme.

- Maria, je suis tout nu. Peux-tu attendre dehors je te prie ?

- Pourquoi, tu n'es pas normalement constitué ? Je ne comprends vraiment pas pourquoi vous, "les civilisés", vous faites tant de mystères de votre corps, répliqua Maria en lui tendant une serviette. **Chez nous, on sait de quoi est fait un être humain et nous n'avons pas honte de notre anatomie.**

Décontenancé par cette logique naturiste et rougissant de sa pudeur, Pierre s'essuyait en déployant le plus possible la serviette devant lui.

- Habille-toi et rejoins-moi sur la plage, je t'emmène faire une promenade sur le lac. Ma mère nous a préparé un panier-repas.

L'escapade

Une fois prêt, Pierre gagna la plage où Maria l'attendait dans un canoë.

- Bonjour Maria. Je peux maintenant te saluer comme un "civilisé" car il est vrai que nous ne savons pas tenir des conversations sans être habillés, une question de mode sans doute !

- Monte et prends cette pagaie. Montre-moi que tu sais t'en servir si tu veux être pardonné. Tous deux partirent d'un joyeux éclat de rire et leur embarcation s'éloigna de la rive sous la vive impulsion des rameurs.

- Dis-moi Maria, je n'ai rien compris à ce qui m'est arrivé, je n'ai le souvenir que d'un rêve.

- Ne cherche pas pourquoi tu es ici, ton trou de mémoire fait partie de ta guérison. Contente-toi de ton rêve. « Demain sera un autre jour » nous disent les Anciens pour nous consoler du présent lorsqu'il n'est pas conforme à notre attente.

Ils pagayèrent ainsi durant deux bonnes heures, admirant le ciel, le lac et ses rives fréquentées par des milliers d'oiseaux. Pierre était heureux de dérouiller ses muscles tout en regardant la fine silhouette de Maria installée à la proue du canoë. Il pensait à ce baiser qu'elle lui avait donné lors de leur première promenade nocturne au bord du lac, c'était... oui, c'était bien avant l'épopée canadienne de son ancêtre Loup blanc... voyons... mais oui bien sûr, c'était avec la troupe de Félix lorsqu'ils avaient rendu visite au village des Loups au temps d'avant le rêve.

Il était dans son souvenir lorsque Maria lui indiqua une petite crique sablonneuse paraissant les inviter à venir déballer leur panier-repas. Le canoë vira de bord et vint s'échouer sur une plage bordée par une lisière d'arbres dont les couleurs annonçaient déjà l'arrivée de l'automne. Une fois débarqués, ils ramassèrent du bois mort pour allumer un feu.

- Et maintenant à l'eau ! cria Maria en se débarrassant de ses vêtements devant Pierre éberlué. Face à ce corps de jeune fille nue, il ne savait quelle attitude adopter. Voyant son hésitation, Maria éclata d'un grand rire.

- Allez, grand nigaud, qu'attends-tu pour te déshabiller ?

- Mais... je n'ai pas de maillot de bain !

- Chez nous, fils de Loup, filles et garçons se baignent nus dans le lac. La pudeur est réservée aux culs blancs ! Puis la jeune fille courut plonger dans l'eau fraîche. Pierre se dévêtit et en quelques brasses, la rejoignit.

La découverte

Le soleil, l'eau, la jeunesse sont les ingrédients du bonheur et les deux jeunes gens se livrèrent aux jeux aquatiques qui, de tout temps et en tous lieux, sont pratiqués par ceux sachant flotter sur l'eau. Ils s'éclaboussèrent, se poursuivirent, plongèrent pour échapper à l'autre, faisant des concours de durée en apnée puis enfin, l'un et l'autre épuisés, ils regagnèrent la plage pour se sécher sur le sable chaud.

Allongés côte à côte, ils goûtaient au plaisir d'être nus sous la caresse du soleil, mais cela ne paraissait pas suffire à Maria qui s'était rapprochée de Pierre à le toucher. Le jeune garçon n'osait bouger de crainte d'interrompre cette approche qui l'interpellait. La jeune fille lui prit la main, la caressa et la porta à ses lèvres avant de la poser sur sa poitrine, puis elle entreprit de lui caresser le torse. Pierre tenta de dissimuler son sexe qui se dressait avec impertinence, ce qui déclencha une cascade de rires chez Maria.

- Vous êtes tous comme cela dans ton pays de France, craintifs comme de jeunes chiots ?

De plus en plus troublé, Pierre restait silencieux et fermait les yeux. Maria s'approcha encore, se couchant sur lui et l'étreignant dans un long baiser. Merveilleusement surpris, plongeant dans un monde plus enivrant encore que celui du rêve, Pierre s'abandonna à la douceur de ce contact, promenant ses mains sur le corps de la sauvageonne qui s'offrait à lui pour l'initier à l'amour. Une grande fièvre le saisit, impérieuse, incontrôlable, il fit rouler le corps de Maria sous lui et la pénétra en rugissant de plaisir sans entendre le petit cri de douleur qui s'échappait des lèvres de la jeune vierge. Leur étreinte fut brève, mais passionnée, l'un et l'une se livrant entièrement au plaisir de s'offrir à l'autre. Épuisés, étonnés et ravis de leur mutuelle découverte, ils restèrent étendus en se tenant la main.

- Je voulais que la première fois, ce soit avec toi, lui dit Maria.

- Pour moi aussi, c'est la première fois. Je n'imaginais pas que ce pouvait être aussi merveilleux, répondit Pierre qui songeait aux choses de l'amour dont lui avait parlé France, sa sœur aînée.

*De nouveau Maria l'embrassa avec passion puis, d'une voix un peu triste, lui dit : **Mon Pierre, ton destin va te conduire fort loin d'ici, tu ne reviendras pas parmi les Loups. C'est pourquoi j'ai voulu que mon ventre reçoive aujourd'hui l'hommage du descendant de la famille de Loup blanc, le sauveur de notre tribu. Ma mère a approuvé mon choix.***

Troublé, Pierre prit Maria dans ses bras. La douceur de son corps et l'odeur épicée de sa peau mirent à nouveau ses sens en émoi. Il prit l'initiative de l'étreinte amoureuse. Après ces ébats, ils déjeunèrent de grand appétit avant de songer à rentrer. Il leur semblait avoir franchi une étape d'initiation.

Au camp de Félix

Durant le même temps, au camp des adolescents, France ne tenait pas en place. A chaque instant, elle regardait sa montre en surveillant la piste qui arrivait du sud. Grandidier, le capitaine des gardes de la réserve du Mont Tremblant, devait amener ses parents à son retour de Québec. Voyant la nervosité de la jeune fille, Félix s'approcha d'elle.

- Cesse donc de tourner comme un chiot courant après sa queue, tu nous donnes le tournis. Ils vont arriver tes parents, il n'est encore que quatorze heures au soleil. J'te parie qu'ils seront là dans une heure !

- Je voudrais bien vous voir à ma place, monsieur le trappeur.

- Ah ! les femmes, vous êtes toutes des impatientes.

Laissant France à son attente, Félix se dirigea vers le minibus où Jean Marie vérifiait les niveaux.

- **Jean Marie, as-tu fait les pleins des chars ? Faut être prêt à prendre la piste dès l'arrivée de Grandidier si tu ne veux pas que la Francette nous arrache les yeux.**

- **Ne t'inquiète pas Félix, j'ai pas attendu que tu dises de quoi les chars avaient besoin.**

- **Bien, où sont nos jeunes ?**

- **Ils pêchent au bord du lac.**

- **Cours les chercher. Rassemblement dans quarante minutes avec sac de couchage et trousse de toilette pour une nuit dehors. Prépare des casse-croûte pour ce soir.**

Jean Marie enfourcha un V.T.T. et descendit la piste qui menait au lac afin de sonner le ralliement. Il était quinze heures dix à la montre de France lorsque le 4x4 attendu pénétra dans le camp. « Il a un don de voyance, notre trappeur » songea France avant de se jeter dans les bras de sa mère.

- **As-tu des nouvelles de Pierre, lui demanda aussitôt celle-ci.**

- **Oui, rassure-toi mère. Je pense qu'il est en train de guetter notre arrivée avec une certaine impatience. France était loin d'imaginer que son petit frère avait perdu la notion du temps après avoir oublié sa montre dans la cabane médecine ! Bonjour Capitaine, bonjour père. Allez, ne perdons pas de temps, j'ai hâte de revoir le papoose !**

- **Tout le monde dans les chars avant que cette furie nous tanne le cuir ! ordonna Félix.**

Une demi-heure plus tard, les trois véhicules faisaient leur entrée dans le village des Loups.

Les retrouvailles

La poussière soulevée sur la piste par les chars, avait signalé leur arrivée. De ce fait, un groupe de villageois et d'enfants les accueillait. Isabelle, la mère de Pierre et de France, avait eu l'heureuse idée de se munir de paquets de bonbons qu'elle distribua aux gamins attroupés autour d'elle. De leur côté, les adolescents retrouvaient les jeunes avec lesquels ils avaient disputé une mémorable partie de « crosse », le hockey huron. Grandidier, Félix et Philippe de Blanchefort saluaient Samuel à la fois maire et sachem, et François le chaman.

Réalisant l'absence de son frère, France interpelle le chaman : **Mais où est Pierre ? Embarrassé, François restait muet, ce fut son épouse qui s'avança pour expliquer.**

- **Ton frère est parti ce matin se promener sur le lac avec Perle de lune, elle m'avait réclamé un panier pique-nique. Je pense qu'ils ne vont plus tarder maintenant.**

- **Ah ! ce louvart, je vais lui tordre le cou, lança France. Je me fais un sang d'encre à son sujet et lui, il batifole !**

- **Calme-toi ma fille, Pierre n'est plus un petit garçon, lui dit sa mère.**

Ils se dirigèrent vers l'embarcadère d'où l'œil exercé de Félix repéra un point à l'horizon du lac. **Ils seront là dans une demi-heure, annonça-t-il.**

Enfin, le canoë se rapprocha du ponton. Isabelle regardait intensément le visage de son fils. Il est rayonnant, pensa-t-elle. D'un habile coup de pagaie, Maria rangea le canoë contre le bord et Pierre sauta sur la berge pour se jeter dans les bras de sa mère. En retrait, Perle de lune regardait avec un brin de tristesse l'émotion de ces retrouvailles familiales qui signaient le prochain départ de Pierre. Fine mouche, France remarqua l'attitude de la jeune squaw puis, dévisageant son frère, elle découvrit dans ses yeux une lueur qu'elle ne lui connaissait pas... **"Toi mon gaillard, tu parais avoir sauté le pas, il va falloir me raconter cela..."** se dit-elle.

Samuel invita les visiteurs à le suivre sur la place des totems où les attendaient les villageois autour d'une collation.

Festivités

Après avoir salué les Anciens et les notables, Philippe de Blanchefort s'assit sur une grume taillée, à côté de François. Il le questionnait pour savoir comment Pierre s'était si bien tiré de cette mauvaise affaire et par quel miracle il paraissait en si bonne santé après sept jours de fièvre.

*Le chaman interpella Pierre : **Fils du loup, montre-nous ton dos.** Pierre retira la veste indienne et présenta son dos. France s'approcha pour constater que seules de fines zébrures marquaient encore la peau bronzée de son frère. Du doigt, elle en suivait le dessin et, jouant l'ignorante, demanda :*

- **Mon louvart, quelles sont ces marques sur ton dos ?***
- **J'ignore sœur. Il paraît que François m'a retrouvé évanoui dans un roncier du Mont Tremblant.***
- **Mais qu'as-tu fait durant cette semaine ?** lui demanda sa mère.*
- **Ce dont je me souviens mère, c'est d'avoir dormi et rêvé.***
- **Et voilà ! s'exclama France, pendant que l'on s'inquiétait de sa santé, monsieur rêvait ! Et bien mon gaillard, raconte-nous tes rêves.***
- **Le fils du loup parlera après avoir mangé,** dit Samuel en se levant pour vérifier si la cuisson des brochettes était à point.*

*Animé par les jeunes du village mêlés aux adolescents de la troupe de Félix, le repas fut particulièrement enjoué ; par groupes, les participants échangeaient des nouvelles, des recettes et des histoires. Vêtue d'une magnifique tunique frangée de daim blanc et chaussée de mocassins assortis, Maria vint s'installer près de Pierre. Remarquant le regard inquisiteur que lui lançait France, elle lui dit : **Fille du loup, pour les quelques heures qu'il nous reste à être ensemble, ton louvart m'appartient. Ne t'inquiète pas, je te le rendrai.***

Isabelle et Philippe qui avaient suivi la scène, adressèrent un sourire complice à Perle de lune. Devant cette alliance, France alla s'asseoir près de Félix alors que Maria gâtait Pierre en lui choisissant les meilleurs morceaux de viande grillée sur les braises.

Les agapes prenant fin, François invita le village à écouter le rêve qu'avait fait le fils du loup. Il ramenait du passé la mémoire du clan.

Le récit

Le soleil se couchait sur l'horizon lorsque, dans un profond silence, Pierre commença son récit, toute l'assistance était suspendue à ses lèvres.

Stupéfaits, Philippe, Isabelle et France découvraient l'existence et l'épopée canadienne de Charles de Blanchefort disparu des archives familiales. Durant de longues heures, l'histoire du héros des Hurons défila dans les paroles de Pierre pour s'achever, en août 1758, lorsque la tribu se fut installée sur les rives du lac des wapitis, à l'ombre du Mont Tremblant. Brisant le silence qui suivait la fin du récit, Philippe de Blanchefort s'adressa au chaman :

- **Dites-nous François, y a-t-il trace d'une descendance de Loup blanc dans ce village ?***
- **Le rêve de Pierre s'arrête quand la tribu commence une nouvelle vie sur ce territoire. Étoile du Nord, qui est la gardienne de la tradition orale des Hurons, va répondre à votre question.** D'un geste, le chaman invita l'institutrice à prendre la parole.*

Le tomahawk sacré

La conteuse demeura assise et commença par respecter le temps de silence qui doit toujours précéder la parole, car la pensée vient nécessairement avant le verbe. Puis elle débuta son histoire et sa voix rauque s'éleva à côté des totems.

- Après le triste exode des nôtres, au printemps 1759 la tribu avait retrouvé sa joie de vivre en toute liberté. Le gibier et le poisson étaient abondants, la paix régnait et les relations avec les tribus voisines étaient amicales. Nuage noir était un bon sachem et Loup blanc veillait à ce que les échanges avec les Blancs soient justes. La tribu vivait en harmonie avec sa nouvelle terre. Malheureusement, le mal rodait.

Quelques lunes auparavant, un jeune guerrier du nom de Renard fuyant était éperdument amoureux de Chante avec le vent. Lorsqu'il constata l'attirance de celle-ci pour Loup blanc, il devint fou de rage et de jalousie. Sachant que le visage pâle était supérieur à lui dans la pratique des armes, il n'osait lui lancer un défi devant la tribu. Il imagina alors un plan qui aurait dû anéantir la relation entre les deux jeunes gens. Pendant un Conseil qui se tenait sur la place des totems, il s'introduisit dans le tipi du chef de guerre et déroba le tomahawk sacré placé sous sa garde. Puis il le dissimula sous une peau dans le tipi de Loup blanc. De retour dans sa tente, Nuage noir constata le forfait et, fou de colère, réunit tous les guerriers pour déclarer le vol du symbole. L'un des guerriers déclara savoir où se trouvait l'objet volé : Moi, Renard fuyant, je sais où se trouve le tomahawk sacré des Loups. Suivez-moi.

Ours en colère et les guerriers d'élite lui emboîtèrent le pas. À leur grande surprise, il s'arrêta devant le tipi de Loup blanc qui, entendant les exclamations, sortit accompagné de Chante avec le vent.

- Mais... que se passe-t-il, mes Frères ?

- Silence fils de serpent, tu as trahi notre confiance, déclara Ours en colère en suivant Renard fuyant dans le tipi et en ressortant avec l'objet du vol en main. Attachez ce renégat au poteau des tortures, nous déciderons de son sort cette nuit. Quant à toi ma fille, va rejoindre ta mère et ne t'approche plus de cet homme.

Chante avec le vent s'accrochait au bras de son époux, mais son père la saisit par les cheveux alors que Renard Fuyant assommait Loup blanc d'un coup de casse-tête. Tout à coup survint Corbeau bleu avec Pied qui tourne. Il interpella Ours en colère :

- Arrête sachem des Loups et écoute Pied qui tourne. Il connaît la vérité de cette affaire.

- Oui chef, alors que tu tenais conseil avec les Sages et les chefs, j'ai vu Renard fuyant sortir du tipi de Nuage noir. Il tenait un objet qu'il dissimulait dans une peau et il s'est dirigé vers le tipi de Loup blanc. Avant d'y pénétrer, il a regardé autour de lui et quand il est sorti, il n'avait plus rien dans ses mains. Ensuite il est parti dans la forêt. Voilà ce que j'ai vu !

- Mon assistant ne ment jamais, ajouta Corbeau bleu.

Se voyant découvert, Renard Fuyant chercha à s'enfuir, mais Qui bondit fut plus rapide et l'assomma à son tour. Témoin de la scène, Chante avec le vent se précipita vers le corps étendu de Loup blanc. Regardant Renard fuyant à demi conscient, elle promit de lui arracher le cœur avec son poignard.

La mort de Loup blanc

Attaché au poteau des supplices, l'imposteur aurait du mourir au cours de la nuit mais, au grand étonnement des Hurons, Loup blanc prit la défense de l'amoureux de

son épouse. Il plaïda si bien le désespoir d'amour de Renard fuyant que ce dernier fut seulement banni à vie du clan. Loup blanc ne pouvait imaginer que sa clémence serait sa perte.

Durant des saisons, le renégat s'est tenu à distance du village, mais il en épiait les activités. Au fil des lunes, sa rancœur devint une haine insupportable : il lui fallait tuer l'homme qui avait volé la femme qu'il aimait !

Par une belle journée de l'an 1759, Loup blanc accompagné de son loup suivait, sur les pentes du Mont Tremblant, les traces d'un ours. Alors qu'il se baissait pour lire l'empreinte, il reçut une flèche dans le dos et s'abattit sur le sol. Renard fuyant, car c'était lui, se précipita pour le scalper, mais Loup lui sauta à la gorge. Avant d'expirer, le traître eut toutefois la force d'enfoncer son coutelas dans les flancs de l'animal.

Malgré sa blessure mortelle, Loup trouva l'énergie de revenir au village pour donner l'alerte. Devant Loup qui agonisait, Élan téméraire et Chante avec le vent se doutèrent qu'un drame venait de se dérouler. Regroupant quelques guerriers, ils remontèrent les traces de sang du loup et découvrirent les deux cadavres. Ivre de colère et de chagrin, Chante avec le vent arracha le cœur de Renard fuyant pour le donner aux chiens. Puis les guerriers recouvrirent le corps de leur chef de guerre d'un tumulus de pierres à l'endroit où il était tombé, décidant d'en faire un site sacré.

Le missionnaire

Chante avec le vent sombra dans une profonde tristesse. Elle se coupa les cheveux et confia Petit loup qui chante à Lys blanc. Elle partit pour Montréal et s'installa chez Marie Lafranchise qui fit de son mieux pour consoler la jeune veuve. Rien n'y faisait, elle restait des journées entières prostrée au bord du fleuve, oubliant de manger et ruinant sa santé. Ce fut le vieux père Mayenson qui, par ses bontés, parvint à sauver la jeune femme. Il lui proposa de reprendre son commerce qu'il envisageait de vendre pour se retirer des affaires. Chante avec le vent accepta.

Avec le trésor de guerre que Loup blanc avait déposé à la mission du père Boisrobert, elle put racheter le bazar, faire des travaux de rénovation et développer son commerce. Ces activités lui imposèrent de s'occuper et ainsi de moins souffrir de sa peine. Après une année, elle envoya la Hachette chercher son fils. Avec lui à ses côtés, un peu de lumière revint dans sa vie. Le sang de Loup blanc continuait à vivre.

Petit loup qui chante grandit et devint un robuste gaillard auquel la Hachette, Élan téméraire et Coyote hardi enseignaient les secrets de la forêt au cours des saisons de vacances que sa mère voulait bien lui accorder. Quand il devint adolescent, sur les conseils du père Boisrobert le fils de Loup blanc fut mis en pension au collège des Jésuites où il fit de brillantes études. À vingt-deux ans, il fut ordonné prêtre et vint remplacer Frère Constantin dans notre tribu.

Le premier acte que fit Frère Blanchefort en arrivant ici, fut de graver à l'image du chaton de la chevalière de son père, la pierre qui se trouve sur la sépulture de Loup blanc. Le suivant fut de baptiser tous les Hurons de ce village. « Catholiques et Indiens, nous dit-il, nous croyons au même dieu, mais nous lui donnons un nom différent. Le Grand Esprit et Dieu sont la seule et même divinité qui a créé le monde, la Vie et la Nature. Le territoire des âmes s'appelle le "paradis" chez les Blancs, c'est le même que "le territoire des grandes chasses" où sont parties les âmes de nos ancêtres. Il n'y a qu'une différence de mots dans les manières de rendre hommage à l'esprit du monde. Les chamans sont les prêtres de la religion des Hurons, ils sont l'intermédiaire entre Dieu et les hommes pour

lire les messages du ciel et diriger nos prières. Je ferai de vous des catholiques sans rien changer en vos manières de saluer l'esprit de notre terre. J'ai dit ! »

Cela vous explique pourquoi nous sommes tous catholiques, c'est une tradition ! Après plusieurs années passées parmi nous, Frère Blanchefort partit évangéliser le peuple des mangeurs de phoques, dans les lointaines terres glacées du Grand Nord. Il n'est jamais revenu et nous ignorons ce qu'il est devenu. Quant à Chante avec le vent, elle resta jusqu'à sa mort fidèle à la mémoire de son époux et fit profiter la tribu de ses largesses, lui rendant les hivers moins difficiles à supporter.

Ainsi se termine mon récit ; Avec votre permission monsieur de Blanchefort, je souhaiterais écrire l'histoire de Loup blanc, ce grand guerrier qui sauva la nation huronne d'un génocide annoncé. Les générations à venir doivent savoir à qui elles sont redevables d'exister encore aujourd'hui. Grâce au rêve de Pierre, la mémoire sera respectée.

- Cela me semble une heureuse initiative, je vous encourage vivement à le faire, déclara Philippe de Blanchefort. Votre nation et ma famille ont un lien de parenté qu'il faut préserver. À l'avance, je vous remercie de bien vouloir nous faire parvenir votre livre lorsqu'il sera édité, il sera en bonne place dans notre bibliothèque familiale et je m'engage à le faire connaître chez nous.

Félix mit fin aux conversations et à la veillée des conteurs en expédiant sa troupe dormir dans les tipis, France partageait le sien avec Pierre qu'elle n'était pas mécontente de reprendre en main.

La peau de Loup

Sous les rayons d'un soleil déjà bien éveillé, le lendemain Félix sonna le branle-bas : Debout les marmottes. Enfilez vos maillots et tous à la baignade, cela vous requinquera !

Sans vraiment exprimer d'enthousiasme pour ce bain matinal qui la sortait de ses rêves, la troupe se lança à l'eau. Quelques minutes plus tard, les chahuts et les rires indiquaient que les jeunes avaient retrouvé leur tonus. À sa sortie de l'eau, Pierre retrouva Maria qui l'attendait sur la plage.

- Va t'habiller, mes parents nous attendent pour déjeuner.

- Félix, je déjeune chez François.

- O.K. les enfants, rendez-vous dans trois heures pour le départ.

Après un brin de toilette et s'être changé, Pierre rejoignit Maria. En entrant dans la cabane de François, ils eurent la surprise d'y trouver Philippe et Isabelle dégustant un savoureux pancake arrosé de sirop d'érable.

- Enfin, voici nos deux vagabonds ! lança Philippe d'un air joyeux.

Le petit déjeuner se déroula dans le plaisir de faire connaissance, une fois terminé, François s'adressa à Pierre :

- Tu es le dernier descendant mâle de la famille du Loup et te voici doté de certains pouvoirs de divination. Durant sept jours et sept nuits, j'ai fait entrer en toi le don de voir l'histoire de tes ancêtres dans des rêves hallucinatoires, mais cela t'impose de les inviter à venir te visiter.

Prenant un paquet posé à son côté, il le plaça devant Pierre, l'invitant à l'ouvrir. Surpris, le jeune homme défit lentement la ficelle et l'emballage.

- Une peau de loup blanc ! s'exclama-t-il en déroulant le vieux cuir.

- Oui Pierre ; cette peau est celle du compagnon de ton ancêtre, Loup blanc. Depuis Corbeau bleu, les chamans de notre tribu se sont transmis cette dépouille devenue un talisman. Prends-la et conserve-la, elle sera le lien entre le passé de ta famille et toi.

Lorsque, par une intuition ou un songe, tu recevras le message d'un rêve à venir, enveloppe-toi de cette peau, mais ne le fais que lorsque tu sens le message arriver, ne le devance pas. As-tu compris fils du loup ?

- Oui François, je crois comprendre le moment que tu expliques. Je suivrai ta recommandation.

Sur ce, Maria commença à replier la peau en disant : Père, je vais refaire le paquet de ce talisman afin qu'il puisse voyager. Une fois dans sa chambre, armée d'une paire de ciseaux, la jeune fille préleva quelques poils de loup et les rangea dans son sac médecine. Elle souhaitait penser qu'elle pourrait ainsi être présente dans les rêves de Pierre. Ensuite, elle enveloppa la peau de loup dans une belle étoffe sur laquelle son nom, Perle de lune, avait été finement brodé par ses soins. Une fois le paquet confectionné, elle le rapporta en disant malicieusement : Voilà mon Pierre, reçois la mémoire du clan des Loups et un peu de la mienne aussi. Quand tes pensées s'envoleront dans l'histoire, sois certain qu'elles rencontreront celles de la fille du chaman !

Le jeune homme ne savait que comprendre de ce message, mais la mère de Maria en avait compris le sens : sa fille avait fait usage d'un sortilège pour que la mémoire de Pierre conserve à jamais le souvenir d'elle !

Frappant à la porte, Jean Marie vint annoncer que l'heure du départ était venue. Alors que les adultes se dirigeaient vers les véhicules, Maria retint Pierre un instant. Il fut bouleversé en voyant ses larmes et eut du mal à retenir les siennes. Il l'enlaça et les deux amoureux échangèrent un long baiser, mais un coup de klaxon impératif les ramena à la réalité. Il fallait partir !

- Viens Maria, la meute s'impatiente.

- Non mon chéri, je préfère rester dans ma chambre. Adieu, je penserai souvent à toi. Va-t-en maintenant.

Son paquet sous le bras, Pierre rejoignit la bande à Félix. Les salutations d'adieu faites, les véhicules prirent la direction du camp.

Fin de vacances

Jean Marie stoppa son 4x4 devant le restaurant « Le chant du loup » et le minibus s'arrêta derrière lui. La surprise fut générale, les jeunes gens retrouvaient, attablés là, leurs parents qui les attendaient. Les embrassades terminées, tout le monde passa à table et ce dernier repas en commun se déroula dans un brouhaha indescriptible, chacun voulant conter ses aventures de séjour au camp de Félix.

Ce dernier fit un discours d'adieu, invitant cette jeune génération à respecter la nature afin que la terre puisse longtemps offrir aux hommes le plaisir de partager ses ressources. Relatant avec son inimitable accent d'homme des bois, les découvertes faites par les adolescents durant leur stage en forêt, ses expressions imagées charmaient son auditoire et il fut chaudement applaudi. Mais hélas, tout a une fin :

- Allez mes Gaillards, direction le camp pour récupérer vos hardes. Quant à vous, mesdames et messieurs, je vous invite à visiter notre campement pendant que cette jeunesse se prépare.

Alors que les adolescents regagnaient le camp de base avec le minibus conduit par Jean Marie, Félix guidait l'autocar des parents pour une promenade autour du lac avant de rejoindre le campement où chacun s'activait pour le laisser propre. Les sacs bouclés furent rangés dans le coffre du car. Avant l'embarquement, France s'approcha de Félix pour lui remettre une grande enveloppe.

- Qu'est cela, ma Francette ? Pas d'argent entre nous, cela casserait notre amitié.

- Mais non Grand sauvage que vous êtes. Il y a là un mot de chacun de nous à votre intention et à celle de Jean Marie.

Puis tous les jeunes gens vinrent embrasser leur guide, certains avec la larme à l'œil. Quant à Félix, c'est à grand-peine qu'il dissimulait son émotion.

- Allez, disparaissiez avant que la maudite bête revienne vous tourmenter.

À l'unisson, neuf voix juvéniles lancèrent **‘Hourra Félix’**, **‘Hourra Jean Marie’**. Puis nos joyeux drilles se mêlèrent à leurs parents sur les sièges de l'autocar. Chacun de son côté, racontait l'aventure survenue à Pierre qui, réfugié au fond du véhicule, serrait son trésor contre lui.

Le retour

Ne faisant qu'une brève étape à Montréal, les Blanchefort se présentèrent le soir même à l'aéroport de Mirabel où, à 22 heures, un avion décollait pour Paris en passant par Londres. Durant le vol, France s'installa à côté de son frère dont elle devinait la tristesse. Restant silencieux, mais appréciant le soutien affectif de sa sœur, Pierre posa sa tête sur son épaule pour s'endormir. France en éprouva une onde de joie : **Dors fils du loup, grande sœur veille sur toi.**

C'est sous un ciel gris que l'avion se posa à Roissy. Dans le hall d'arrivée, le frère de Philippe les attendait pour ramener le clan dans son domaine de **‘la Blanchardière’**. Durant le trajet en voiture, France raconta à son oncle les aventures de Pierre et la révélation de cet ancêtre dont ils avaient oublié l'existence avant leur séjour au Canada.

- Il va falloir mettre à jour nos archives familiales, proposa l'oncle.

- Effectivement, mais Pierre va nous aider à combler les blancs dans notre lignage, affirma Philippe. Il a reçu là-bas des connaissances qui ne sont dans aucun livre !

En fin de matinée, ils arrivèrent dans leur manoir où un concert d'aboiements leur indiqua qu'ils étaient attendus. Pierre s'empressa de rendre visite à sa meute, déchaînée par le plaisir de retrouver son maître. La cloche du déjeuner l'invita à rejoindre la famille.

La voix du sang

Le lendemain, heureusement un dimanche, chacun vauqua au plaisir de retrouver ses habitudes. France et Pierre préparèrent leur baluchon pour s'immerger, dès la semaine suivante, dans leur cycle universitaire, mais sans pour autant résister à l'appel de la forêt proche.

Rentrant de sa promenade et passant à proximité de **‘la tanière’**, France eut la surprise d'entendre son frère parler seul à haute voix. Intriguée, elle s'approcha à pas de loup en se dissimulant dans la végétation. Pierre était assis au milieu de ses quatre chiens, la bonne tête de César posée sur ses genoux. Il racontait l'aventure canadienne de Charles de Blanchefort !

France resta postée une bonne demi-heure, ne se lassant pas d'entendre une nouvelle fois l'odyssée de l'ancêtre oublié. Perplexe, elle retourna au manoir où, dans le salon, ses parents prenaient un café.

- Bonjour père, bonjour mère. Je viens d'être témoin d'une chose surprenante : mon frère parle à ses chiens et ceux-ci paraissent le comprendre !

- Ses chiens sont des malamutes, dit Philippe. Cette race canadienne s'apparente au loup amérindien, le plus intelligent des canidés sauvages. Il n'est donc pas étonnant que ces chiens comprennent l'Homme.

- Aurais-tu oublié ma fille, ajouta Isabelle, que dans vos veines coule le sang de votre lointain ancêtre, l'Homme qui parlait avec les loups... le Huron blanc ?...

FIN

Annexes

Chronologie commentée de la Nouvelle France

Avant 1492 : depuis longtemps déjà, Basques, Portugais, Bretons, Normands et Anglais s'en allaient chaque année, pêcher la morue au large des côtes de l'Islande, du Groenland et de Terre-Neuve. Respectant les règles commerciales du temps, pas un capitaine ne trahit le secret de l'existence d'un continent situé loin à l'ouest du Vieux Monde.

On sait aujourd'hui que les Phéniciens et les Crétois fréquentaient l'Amérique centrale vingt-cinq siècles avant notre ère, que des Irlandais naviguaient vers l'Amérique du Nord en l'an 540 et qu'en l'an mille, des Vikings eurent des liens avec la Nouvelle Ecosse. L'empreinte des Irlandais fut d'ailleurs si forte, que certains archéologues ont trouvé des traces de leur influence celtique dans la civilisation algonquine.

1492 Informé par un Basque terre-neuvien de l'existence d'une vaste terre de l'autre côté de l'Océan, Christophe Colomb entreprend le voyage et découvre les Caraïbes.

1494 Second voyage de Christophe Colomb qui découvre Cuba.

1497 Premier voyage de Jean Cabot autour des côtes de l'Amérique du Nord.

1507 A Saint-Dié, en Lorraine, trois humanistes nomment « America » le nouveau continent découvert à l'Ouest.

1524 Voyage de Verrazano, commandité par François Ier, qui répertorie les côtes d'Amérique de la Terre de Feu au Labrador.

1534 Premier voyage de Jacques Cartier à Terre-Neuve et dans le golfe du Saint Laurent. Il remonte le fleuve sur 2000 km et rencontre le "royaume" de Kannada du seigneur indien Donnacona.

1535 Second voyage de Jacques Cartier qui parcourt le Saint Laurent.

1537 Ignace de Loyola et six gentilshommes espagnols fondent, à Paris, la Société de Jésus qui deviendra l'Ordre des Jésuites.

1542 Expédition de la Roque de Roberval.

1562 à 1565 Ribaud tente de fonder la Nouvelle France en implantant 600 colons protestants sur les côtes de Floride. Ils sont exterminés par les Espagnols.

Juin 1603 de Monts, de Pont Gravé et Champlain reconnaissent le Saint Laurent. Champlain découvre le site de « Kébec » qui, en langue micmac, signifie "rétrécissement du fleuve". Sur l'île du futur Montréal, au cours d'un grand festin, le grand chef algonquin Tessouat et le Montagnais Anibijon invitent solennellement les Français du seigneur de Pont Gravé à habiter leurs terres. De tous les Européens venus dans le Nouveau Monde, les Français seront les seuls à y avoir été conviés.

1604 Expédition en Acadie. Première installation française permanente au Canada sur l'île de Sainte-Croix, sur la côte est de l'Acadie.

1606 Premières semailles et récoltes de blé, de seigle et de chanvre en Acadie.

3 juillet 1608 Avec 28 Français, Champlain installe le comptoir de la compagnie de Monts à Québec.

1609 Champlain fait alliance avec les Hurons et les Algonquins contre les Iroquois.

1610 L'Anglais Henry Hudson explore la baie du Nord Canada.

- 1613 Champlain explore l'Outaouais. Destruction par les Anglais des établissements français d'Acadie.
- 1615 Arrivée des pères récollets dans le Québec.
- 1620 Débarquement des pèlerins du May-Flower au Massachusetts.
- 1622 Étienne Brulé découvre les Grands Lacs et les chutes du Niagara.
- 1625 Arrivée des Jésuites au Canada. La Nouvelle France lui apparaissant comme une terre d'élection où tout était à faire, l'Ordre des Jésuites entend y imposer « son » royaume de Dieu. Il en fera sa terre promise en y créant une sorte de république intégriste obéissant à sa règle.
- 1626 Les Iroquois battent les Hurons et les Algonquins. Ils s'emparent du monopole de la traite (commerce des peaux).
- 1627 Fondation de la Compagnie des Cent Associés. Les « Sauvages » du Canada deviennent des citoyens français. Début de la guerre entre la France et l'Angleterre.
- 1628 La première charrue tractée par des bœufs arrive au Canada dans la famille Couillard-Hébert.
- 1629-1633 Invasion des Anglais qui s'emparent de Québec. De nombreux Français refusent de se soumettre et trouvent refuge dans les tribus indiennes des bords du Saint Laurent.
- 1632 Le traité de Saint-Germain rend le Canada à la France.
- 1633 Champlain est nommé gouverneur du Canada.
- 1634 Début du peuplement de la Nouvelle France (3500 habitants). Mort de Champlain.
- 1635 Huant de Montmagny est nommé gouverneur de la Nouvelle France. Les Indiens l'appellent « Onontio », la Grande Montagne.
- 1642 Fondation de Montréal (Ville Marie). La guérilla iroquoise s'installe et extermine les Hurons alliés des Français.
- 1659 Les Anglais s'emparent de l'Acadie. Expédition de Groseillers et Radisson qui explorent la région des Grands Lacs et la baie d'Hudson.
- 1661 Robert Cavelier de La Salle débarque à Ville Marie
- 1664 Création de la Compagnie des Indes occidentales.
- 1665 Arrivée du régiment de Carignan-Salières et de l'intendant Talon qui s'efforce de peupler la colonie, crée des industries et développe l'élevage. Avec lui la population canadienne commence à s'installer sur son territoire. De trappes en coups de fusil contre l'Iroquois, de labourages en mariages, d'Indiens en Métis, de labeurs en naissances, entre l'agriculture et la guerre saisonnière, un peuple devient adulte en partageant le même amour de la liberté dans un pays où tout est à faire. Quand se rompra le fil chétif qui reliait la Nouvelle France au vieux pays, la nation canadienne sera en route et rien ne pourra plus l'arrêter.
- 1667 Le traité de Breda rend l'Acadie à la France.
- 1669 Colbert prescrit aux pères du clergé « **d'instruire les enfants des Sauvages et à les rendre capables d'être admis dans la vie commune des François afin de ne composer qu'un même peuple et de fortifier par ce moyen d'autant la colonie** ». Première expédition de Cavelier de la Salle au lac Ontario.
- 1672 Le comte de Frontenac est nommé gouverneur de la Nouvelle France.
- 1673 Le père Marquette et Louis Jolivet découvrent le Mississipi (appelé fleuve Colbert).
- 1681 François Hertel lance la tactique « Hertel », "chacun son arbre", inspirée des mœurs guerrières des Iroquois.
- 1682 Cavelier de la Salle parvient à l'embouchure du Mississipi et fonde La Louisiane.
- 1684-1687 Avec une flottille, Cavelier de La Salle explore le débouché du Mississipi par la mer. Assassinat de Cavelier de La Salle.
- 1689 Le gouverneur de Denouville crée les milices canadiennes

- 1690 *Les Anglais attaquent le Canada français.*
- 1713 *Par le traité d'Utrecht, la France cède l'Acadie, Terre-Neuve et la baie d'Hudson à l'Angleterre. La paix s'installe le temps d'une génération. Les Canadiens en profitent pour s'élaner dans toutes les directions par petits groupes souvent familiaux, accompagnés de leurs amis indiens. Ils avancent dans la profondeur du territoire, constituent des réseaux de traite, de communications, bâtissent des comptoirs, des forts, ouvrent la terre et l'ensemencent. Pour eux, l'immensité américaine devient un territoire national et ce qui n'était que la passion de l'aventure pour quelques héros, devient un mouvement général qui découpe l'Amérique de la baie d'Hudson jusqu'au Mississipi et de Terre-Neuve aux montagnes Rocheuses. Une nation franco amérindienne est en train de naître en partageant l'aventure d'un pays en construction.*
- 1717 *Fondation de la Nouvelle Orléans qui devient la capitale de la Louisiane.*
- 1744 *La France déclare la guerre à l'Angleterre.*
- 1748 *Le traité d'Aix-la-Chapelle rétablit le statu quo.*
- 1754 *Une expédition de Virginiens (de Nouvelle Angleterre) conduite par le colonel Georges Washington, pénètre en Nouvelle France (fort Duquesne) et assassine Joseph de Jumonville, un plénipotentiaire français (Washington reconnaîtra les faits par écrit).*
- 1755 *Le « Grand Dérangement » : les Anglais déportent les Acadiens français. Le général anglais Braddock commence l'invasion de la Nouvelle France. Il est tué en tentant de s'emparer de fort Duquesne.*
- 1756 *Début des hostilités entre les Canadiens français et les colonies de la Nouvelle Angleterre : 65 000 colons français contre 1 200 000 émigrés européens sujets du roi d'Angleterre. Arrivée du marquis de Montcalm nommé commandant des troupes de Nouvelle France.*
- 1759 *Bataille des plaines d'Abraham, mort de Montcalm et capitulation de Québec.*
- 1760 *Le gouverneur de Vaudreuil capitule à Montréal.*
- 1763 *Le traité de Paris met fin à la guerre de Sept ans. La France cède le Canada à l'Angleterre, c'est la fin de la Nouvelle France et la ruine de l'Amérique française.*
- 1765 *Conflit entre les colons anglais de l'Amérique du Nord et l'Angleterre.*
- 1774 *Le "Québec Acte" garantit aux populations de l'ex Nouvelle France le maintien de la législation française, la liberté du culte catholique, le maintien des biens et des privilèges du clergé.*
- 1775 *Les hostilités commencent entre les "Insurgents" et les Anglais.*
- 1776 *Déclaration d'indépendance.*
- 1778 *Les Insurgents obtiennent l'alliance de la France.*
- 1781 *Capitulation d'une armée anglaise à Yorktown.*
- 1783 *Traité de Versailles. L'indépendance des États-Unis est reconnue.*
- 1791 *La Constitution divise le Canada en deux provinces : le Bas Canada (Province de Québec) et le Haut Canada (Province d'Ontario) ayant chacune leur gouvernement et leur parlement élu, placées sous l'autorité du gouverneur général anglais.*
- 1803 *Bonaparte vend la Louisiane aux États-Unis.*
- 1861 *Guerre de Sécession entre le Sud et le Nord des États-Unis.*
- 1869 *Cession au dominion du Canada des territoires de la baie d'Hudson à l'ouest des Grands lacs.*
- 1948 *Terre Neuve, colonie anglaise, est réunie au Canada par référendum.*

NDLR

En remontant le Saint Laurent, Champlain, cet Ulysse du XVIIe siècle, a offert un Nouveau Monde à Louis XIII. En descendant le Mississippi, Cavelier de La Salle reliait la Nouvelle France au golfe du Mexique, offrant ainsi un empire à Louis XIV.

Ces découvreurs furent dépassés dans leur ambition. Ils savaient être au cœur d'un nouvel univers, mais ils ne savaient pas ce qu'il pouvait y avoir derrière leur quête d'aventure. Ils rêvaient, mais ils étaient conscients d'être face à une immensité à laquelle ils ne pouvaient encore donner tout son sens. Ils furent les pionniers de ce rêve d'espace, de liberté, de créativité qui est toujours celui des hommes du Nouveau Monde. Ils ont fondé et semé pour bâtir un destin à ceux qui avaient quitté l'Ancien Monde. Ils ontensemencé la France dans le Nouveau Monde et, lorsque la mère patrie ne fut plus en mesure d'apporter son soutien au Canada, les émigrés français prirent conscience de leur identité amérindienne. En se battant pour conserver les racines du vieux pays, ils sont devenus le peuple du Québec, une nation en devenir. Transformant l'aventure des Champlain, Cavelier de La Salle et de bien d'autres, en récolte d'identité, les Québécois ont perpétué le rêve des intrépides découvreurs d'espaces qui affrontaient l'inconnu en se lançant dans un voyage sans limite d'horizon. Leur rêve... c'est tout simplement une volonté tenace de se mesurer aux forces de la nature, d'entreprendre pour créer et de se surpasser pour s'élever au niveau d'une grande espérance en l'avenir. C'est ce rêve que le Québec cultive pour construire son destin ; son rêve amérindien, c'est l'âme de Champlain qui l'inspire et le vivifie.

Que « Vive le Québec » et la formidable leçon d'espérance en demain qu'il nous renvoie.

Pour mémoire : 1759-1760

1759 : Québec

Depuis 1756, l'Europe était ravagée par la guerre. La France y était engagée dans un conflit à dimension continentale, avec un risque d'invasion. Par ailleurs, la conquête du Canada constituait un enjeu majeur pour l'Angleterre. Sa flotte, double de celle de la France, régnait sur les mers ;

Dès 1758, l'embouchure du Saint Laurent est aux mains des Anglais. Québec est menacé, mais Versailles s'illusionne sur les chances de sauvegarder le Canada sans y envoyer de renforts. Juchée sur une hauteur escarpée, la ville de Québec est réputée inexpugnable. Des brûlots assurent la protection de la rade et, jusqu'ici, Montcalm avec des forces numériquement inférieures, a battu à plusieurs reprises les forces britanniques.

En juin 1759, toute la vallée du Saint Laurent sait qu'une flotte anglaise commandée par l'amiral Boscawen, remonte le fleuve pour faire le siège de Québec. Elle transporte une armée d'invasion commandée par le major général de Wolfe.

Le 20 juin, la flotte ennemie se présente face à la ville et mouille ses ancres. Les habitants de Québec prennent les armes pour se défendre et le général Montcalm fait lâcher huit brûlots en amont du fleuve pour tenter d'incendier les navires. Vigilante, la flotte de Boscawen évite le piège. Le 1^{er} juillet, elle vient mouiller dans la rade et commence à bombarder Québec qui réplique.

Craignant un débarquement dans l'arrière-pays, le général Montcalm néglige Québec et s'installe à Batiscan, sur la côte de Beauport, face à la rivière Saint Charles, avec une partie des troupes de ligne et de la milice canadienne. Il pensait qu'il lui suffisait de prendre son temps et d'attendre que l'hiver se charge de faire fuir les Anglais. Prenant à contre-pied les décisions du gouverneur de Vaudreuil, il s'engage dans cette bataille avec seulement la moitié de ses forces, l'autre moitié étant disséminée dans les forts pour garder le haut pays.

De son côté, impatienté par la longueur du siège de la ville et ses troupes épuisées par cette longue attente sur les bateaux, le général de Wolfe fait débarquer des détachements chargés de ravager tous les établissements français des environs de Québec. Le 13 septembre, une heure avant le jour, il fait débarquer ses troupes dans l'anse du Foulon, à une lieue de la ville. Le corps anglais avance alors pour bloquer Québec par voie de terre et interdire aux secours d'y arriver.

Instruit de cette manœuvre, le général Montcalm donne l'ordre aux milices de déloger les Anglais des positions qu'ils avaient fortifiées, mais sans leur donner de soutien d'artillerie. C'est un désastre ! Montcalm quitte alors Batiscan avec les troupes de ligne pour se porter à la rencontre de l'armée anglaise. Avertie de l'arrivée des Français, celle-ci se range en bataille sur la côte d'Abraham.

Lorsque, général en tête, les troupes françaises arrivent aux pieds de la côte, elles la gravissent et effectuent deux décharges sur l'ennemi, tuant le général de Wolfe. Après la seconde décharge des Français, les Anglais se lancent à l'assaut, baïonnettes en avant, blessant mortellement le général Montcalm. Malgré la résistance des troupes françaises, la loi du nombre l'emporte, leurs lignes sont rompues, la bataille est perdue.

Québec se défend durant quatre jours encore mais, ne pouvant espérer aucun secours, la ville se rend le 18 septembre au général Murray qui avait remplacé le général de Wolfe. Les termes de la capitulation stipulent que la garnison sera embarquée pour la France, que les habitants auront le droit de conserver leurs biens, leur religion et qu'ils ne seront pas déportés comme les Acadiens.

Les éléments français qui s'étaient repliés sans se rendre, remontèrent vers Montréal pour se mettre aux ordres du général Lévis devenu commandant en chef. Sous l'autorité du gouverneur de Vaudreuil, Montréal devenait le siège principal de ce qui restait de la Nouvelle France.

La chute de Québec n'a fait qu'accélérer l'agonie d'un Canada sous-peuplé tout en scellant la fin de l'empire français d'Amérique.

1760 : Montréal

Durant l'été 1760, trois armées anglaises convergent vers Montréal. Le 8 septembre, la ville est sommée de se rendre. Les généraux Lévis, Bourlamarquer et Bougainville prirent le parti de capituler. Le Canada français avait cessé d'exister.

Sous l'intransigeance du gouverneur de Vaudreuil, le texte de la capitulation stipule que les Indiens conserveront leur droit d'habiter les territoires qu'ils occupent et que nul ne pourra les en chasser. Un édit de la Couronne confirme que les Indiens resteront libres sur leurs terres et qu'il est interdit à quiconque de les déranger.

« Un jour viendra où, sur ce continent, il n'y aura plus de champ de bataille autre que celui des esprits s'ouvrant aux idées de liberté, de tolérance et de respect de l'autre. Si puissant soit-il, votre roi ne pourra pas toujours contraindre les gens de ce pays à se soumettre à ses lois.

De notre malheur d'avoir perdu la guerre que vous nous avez livrée pour vous emparer de la Nouvelle France, naîtra un homme nouveau, un vaincu non résigné qui se construira une identité envers et contre vous, un Canadien qui fera de ce pays son histoire et sa culture. Vos fusils ne changeront rien à sa volonté de continuer à être ce qu'il est : un homme avide d'espace et de liberté. » déclara de Vaudreuil aux signataires anglais de l'acte de capitulation.

1763 : le traité de Paris

*En 1763, le traité de Paris met fin en Europe à la guerre de Sept ans. La France cède le Canada (qu'un certain pamphlétaire ignorant nommé Voltaire, qualifiait de...« **quelques arpents de neige** » !) à l'Angleterre. Abandonnés à leur sort, les Français, les Métis et les Indiens n'acceptant pas la soumission aux lois anglaises, vont créer une nation dont la vocation sera de donner naissance à un peuple jaloux de ses libertés, faisant choix d'un modèle de culture fondé sur son histoire. Blancs comme Rouges deviendront des Canadiens, fils d'un pays aussi grand que les océans qui le bordent.*

Calendrier indien

L'année indienne débute en mars, alors que l'hiver commence à perdre un peu de sa vigueur, elle se mesure en lunes.

- Mars : **la lune des Ours**, qui commencent à sortir de leur tanière pour s'alimenter.
- Avril : " **des Bourgeons.**
- Mai : " **des Fleurs.**
- Juin : " **Chaude.**
- Juillet : " **des Chevreuils.**
- Août : " **des Saumons** qui remontent les fleuves.
- Septembre : " **du Blé** que les Sédentaires moissonnent.
- Octobre : " **des Voyageurs**, c'est le mois où les trappeurs vont installer leur campe.
- Novembre : " **du Castor.**
- Décembre : " **de la Chasse.**
- Janvier : " **Froide.**
- Février : " **de la Neige.**

*S'il y a une treizième lune, elle s'appelle **la lune Perdue.***

Les secrets des Hommes médecine

- *L'écorce de tremble soigne les maux d'estomac.*
- *La vesse-de-loup calme les douleurs musculaires.*
- *Une infusion de feuilles de rhubarbe retire le mal de tête.*
- *Une tisane d'épinettes apporte le sommeil.*
- *Une boisson alcoolisée à base d'airelles et d'épinettes macérées dans de la racine de briorne facilite la digestion.*
- *Les galettes faites à partir d'un mélange de tubercules de sagittaire et de lichens broyés auquel on ajoute de la poudre d'écorce de tremble, et sur lesquelles on dépose des fruits de cornouiller et des myrtilles, rétablissent la digestion.*
- *Une pommade composée d'un mélange de sève d'épinette, de jus de potentille et de graisse de castor soigne les engelures.*
- *Une décoction d'écorce et de feuilles de cèdre blanc (le *Thuja occidentalis*) soigne le scorbut.*

Lexique

Abattis : les petits sentiers tracés par les jeunes loups dans l'environnement de la tanière.

Baribal : l'ours noir.

Carcajou : le glouton.

Chaman : l'homme médecine qui tient le rôle de prêtre et de voyant en entrant en communication avec les esprits.

Charquer (la viande) : la dessécher pour la conserver.

Confrérie : association de laïques fondée sur des principes religieux.

Demeures : endroits de repos d'une meute.

Deschaussures : lieux où l'animal a gratté après avoir fait ses besoins.

Embâcle : gel des lacs et des rivières.

Hétairie : garde personnelle d'un monarque dans l'antiquité. Un « Hétaire » est un compagnon d'armes (à ne pas confondre avec une "hétaïre" qui est une courtisane).

Indien : nom que les Blancs ont donné aux Amérindiens d'origine pour ne pas avouer qu'ils s'étaient trompés de continent en découvrant l'Amérique.

Kinnikinnick : mélange d'herbes, de tabac et d'écorce de saule rouge que les Indiens fument dans le calumet.

Laissés, laisses, lessées : les excréments des animaux.

Mourir : partir dans le monde des ombres.

Original : Élan du Canada.

Pétuner : priser ou fumer du tabac.

Phratrie : subdivision de la tribu chez les Athéniens.

Recueil : Terme militaire définissant un dispositif de sûreté visant à recueillir une troupe qui se replie après l'exécution de sa mission.

Regrattier : commerçant au détail.

Les Robes noires : les Jésuites missionnaires.

Sagamité : le "pot au feu" indien ; tout est bon à cuire dans la marmite.

Taïga : forêt de conifères.

Travois : véhicule traînant sur le sol constitué de deux perches accouplées, reposant sur le garrot ou sur les épaules et comportant une plate forme pour porter les charges.

Toundra : formation végétale discontinue (mousses, lichens, quelques bouleaux nains).

Turbuler : provoquer de la turbulence, déranger en s'imposant.

Volcelest : terme de vénerie désignant une empreinte de cervidé. Vient de "Voilà, c'est lui"

Remerciements

Tout livre est le résultat d'une complicité d'esprit entre le lecteur et l'écrivain partageant une connaissance commune mais, plus encore, il est le produit d'un travail de groupe, chaque acteur y pose sa touche pour en faire une œuvre qu'il souhaite la plus belle possible.

Gérard m'a conté l'aventure de Charles, je l'ai "habillée" de mots, de coutumes, de chasses, de guerres, d'amitiés, d'amour et d'autres faits, pour l'inscrire dans l'Histoire du Canada. Divers auteurs ont écrit des documentations auxquelles je me suis référé, posant les feuilles sous ma plume pour bâtir le roman d'une Nation en gestation. Les correctrices, Marie-Louise, Marie-Claude et Marie-Annick, l'ont relu pour traquer les embûches de l'orthographe, les malices de la grammaire et les maladresses de ponctuation. L'éditeur l'a étudié et mis en page ; l'imprimeur a transformé le manuscrit en livre ; le diffuseur l'a mis en place ; le libraire l'offre à la curiosité du lecteur. Que tous en soient remerciés.

Quant à l'auteur de cette extraordinaire aventure du passé, il continuera de poursuivre l'Histoire avec sa passion de conteur.

4e page de couverture

*Cet ouvrage place ses pages d'écriture dans les traces de l'Histoire du « **Kannada** » des Hurons et de **La Nouvelle France** des Québécois bâtissant, ensemble, une Nation dans le Nouveau Monde. En l'écrivant, je me suis parfois surpris à rêver que j'étais ce « **Huron blanc** », un guerrier luttant pour ralentir la marche de l'Histoire et donner aux hommes le temps de s'adapter aux transformations du monde. C'est beaucoup d'orgueil, je le reconnais, mais c'est aussi beaucoup de souffrance.*

*1756... la France est engagée en Europe dans une guerre de Sept ans contre la Prusse et l'Angleterre ; elle ne dispose pas de moyens maritimes et militaires suffisants pour s'opposer à l'invasion anglaise de ses colonies d'Inde et d'Amérique. Le « **Kannada** » des Indiens et des premiers colons français doit apprendre à devenir autonome.*

*Charles de Blanchefort, un jeune gentilhomme de Picardie, décide de mettre sa peau au bout de ses idées et s'embarque pour défendre les terres de la Nouvelle France conquises par nos Anciens. Il devient **le Huron blanc**.*

Au travers son aventure canadienne, c'est l'odyssée d'une nation québécoise en train de naître qu'il nous fait découvrir. Si son récit se mêle parfois à la magie des chamans du peuple huron, c'est que l'Histoire des pionniers partis bâtir leurs rêves dans un Nouveau Monde, ne fut pas un long fleuve tranquille. Ils ont traversé des moments hors du temps et côtoyés des phénomènes qui échappaient aux lois du rationnel.

Ce roman est un voyage dans notre passé ; il nous fait partager les valeurs de ceux qui voulurent façonner le Nouveau Monde selon leur conception de la liberté de vivre et de penser. J'ai glissé leur message dans la bouteille de l'Histoire afin que les vagues de cette mémoire viennent le déposer sur la plage de vos méditations. Comme le coq d'Edmond Rostand qui persiste à croire que son chant fait se lever le soleil, je veux penser que cette moisson de plume saura vous apporter la récolte d'identité qui fait une Nation et la préserve de la déchéance.